

RAOUL DE LA CHASTRE

AVENTURES DE GUERRE ET D'AMOUR

PAR

MAURICE SAND



PARIS

MICHEL LÉVY FRÈRES, LIBRAIRES ÉDITEURS
RUE VIVIENNE, 2 BIS, ET BOULEVARD DES ITALIENS, 15
A LA LIBRAIRIE NOUVELLE

1865

—
Tous droits réservés

1865

RAOUL

DE LA CHASTRE

AVENTURES DE GUERRE ET D'AMOUR

PAR

MAURICE SAND

PARIS

MICHEL LÉVY FRÈRES, LIBRAIRES ÉDITEURS

RUE VIVIENNE, 2 BIS, ET BOULEVARD DES ITALIENS, 15

A LA LIBRAIRIE NOUVELLE

1865

Tous droits réservés

LIBRAIRIES DE MICHEL LÉVY FRÈRES

DU MÊME AUTEUR :

SIX MILLE LIEUES

A TOUTE VAPEUR

Deuxième édition. — Un volume grand in-18

CALLIRHOË

Un volume grand in-18

PREFACE.

Nous soupçonnons fort cette chronique d'être un pur roman, ou fabriqué de toutes pièces, ou tiré des souvenirs légendaires de quelque famille. A quelle époque il fut composé est impossible à dire, et la rédaction, attribuée dans l'original au trouvère Adam de Halle, est entièrement apocryphe. Le manuscrit tombé dans nos mains portait le cachet du XVII^e siècle. Mais la forme en était si incorrecte et si confuse, que nous n'avons pu nous en servir. Restituer au langage du XIII^e siècle un récit de cette nature n'eût pas été un travail impossible, mais il aurait eu peu de lecteurs et peu d'utilité, car ce vêtement-archéologique n'eût rien ajouté à l'authenticité des faits. Il nous a donc semblé que la traduction la mieux appropriée à un narrateur aussi naïf que le nôtre était le langage le plus naïf possible et celui qui prétendait le moins à représenter une époque déterminée.

Et si l'on nous demande pourquoi nous avons tâché d'éclaircir ce texte, d'en motiver et d'en coordonner les événements, nous dirons que le sujet, tel qu'il était conçu, nous a paru susceptible d'être traité avec une certaine réalité de couleur historique. Le roman est la révélation des choses passées, tout aussi bien que des choses immédiates. Il n'est donc jamais sans intérêt de chercher à reconstruire un homme, qu'il ait vécu hier ou il y a six cents ans ; mais comme il faut l'inventer le moins possible, comme il faut tenir compte du temps et du milieu où il se trouve jeté, le lecteur doit aussi aider l'écrivain à lui révéler l'objet de sa vision. Il doit lui accorder le droit de le faire agir et penser, non comme nous pensons et agissons dans le monde actuel, mais comme devait agir et penser l'homme du passé, avec son ignorance, ses préjugés, ses audaces, ses vertus et ses vices, sa corruption et sa civilisation relatives. On ne s'attendra donc pas à trouver dans notre héros un Némorin ou un Grandisson. Il a nécessairement les mœurs dissolues, la témérité héroïque, l'absence de scrupule, les superstitions fantasques, l'idéal chevaleresque, la brutalité féodale, en un mot les qualités, les erreurs et les vices de son temps.

Nous demandons qu'on l'accepte ainsi d'un bout à l'autre, ou qu'on l'abandonne dès la première page ; car il nous a été impossible de remettre

à la fantaisie le soin de le rendre acceptable et de concilier nos délicatesses actuelles avec les rudes éléments que nous fournissait le moyen âge.

I.

On s'est accordé de tout temps à dire que les plus grands seigneurs du Berry étaient ceux de Déols. Ils sont descendus de Léocade, sénateur romain, parent de l'empereur Claude dont les ancêtres remontaient à Priam, roi des Troyens.

Les princes de la maison déoloise se sont alliés aux plus hautes familles de France. Ils ont conservé le Berry par la force des armes et en ont repoussé les Normands et les Sarrasins qui y avaient fait des courses. À mesure que les siècles marchent, les familles poussent et se ramifient. C'est ce qui fait qu'un des princes de Déols et de Châteauroux eut en apanage la terre de La Chastre dont, selon l'usage, il prit le nom, et par là devint à son tour le chef d'une race nouvelle, celle des La Chastre, branche séparée de sa tige depuis plus de trois siècles. Je suis un rejeton de cette branche, et je me nomme Raoul de La Chastre.

Je suis né en 1250, au château de Brullebaut, de Godefroy de La Chastre, sire de Brullebaut et Tontancier, et de dame Odette de Chasseneuil. Deux ans après, je fus gratifié d'un frère qui reçut le nom de Guillaume. Mon père et ma mère se suivirent de près dans la mort, et je fus laissé, ainsi que mon frère, aux soins de mon grand-père, Ebbes de La Chastre.

Mon *grand*, comme je l'appelais, et comme on dit chez nous, était un homme des anciens temps. Il m'éleva dans des principes de droiture qui ne sont plus de mode et que j'ai tenu à honneur de bien garder. Au rebours de la noblesse d'aujourd'hui, j'ai toujours sacrifié mes intérêts à l'honneur, et en toute rencontre ma parole a passé avant mon plaisir. Mon frère Guillaume était d'un caractère tout différent du mien ; autant j'étais tout bouillant, vif et emporté, autant il était réfléchi, calme et patient. Il avait manifesté, dès sa petite jeunesse, un grand bon vouloir pour l'étude, et, devenu l'enfant chéri du prieur des Carmes de la ville de La Chastre il se destinait aux ordres religieux. Mon grand-père ne s'y opposait pas, dans l'espérance de le voir un jour cardinal ou tout au moins archevêque ; mais il me marqua toujours sa prédilection, comme aîné d'abord, et ensuite comme grand batailleur : « Tu me rappelles ce que j'étais à ton âge, me disait-il, et je veux que tu deviennes fort. Quand tu m'abattras un bœuf d'un coup de

poing, je te ferai chevalier. » Il disait aussi, parlant de mon frère : « Quant à Guillaume, c'est une eau dormante. On prétend que c'est la pire des eaux, mais on assure qu'il faut un peu de sournoiserie à un homme d'église. »

A seize ans, j'étais un solide champion. Il n'y avait guère de gars dans le pays que je n'eusse jeté à terre sans me donner grand mal. Je fusse resté une sorte de bœuf moi-même, si mon-frère n'eût voulu me donner un peu d'instruction. Je me laissai persuader à contre-cœur, et j'appris, non sans peine, à signer mon nom. Quant aux galantes-histoires qui délectaient les dames et les beaux esprits du temps, je ne pus jamais les déchiffrer, mais j'aimai toujours aies ouïr de la bouche d'un fin lecteur ou d'un bon conteur. J'étais encore damoiseau quand je sortis pour la première fois de mon endroit. Ce fut à l'occasion d'un tournoi que donna Guillaume de Chauvigny dans sa principauté de Châteauroux. Toute la noblesse du Berry s'y était rendue et j'y vis tant de jolies filles, que je n'eusse su à laquelle donner la préférence. C'était d'abord Jehanne de Vierzon, jeune blonde, fille unique d'Hervé III, dont la grande fortune alléchait le cœur des hauts barons ; Louise de Linières, autre blonde de dix-huit ans, aussi grasse que Jehanne était maigre ; et puis encore Émersen de de Maubruny, belle brune qui savait bien ce qu'elle valait ; Adeline de Laverdin ; mes quatre cousines, à un quinzième degré, Agnès, Isabel, Mahaut et Marguerite de Déols, toutes plus ou moins jolies et fringantes ; Alix de Saint-Méry et tant d'autres, dont j'eusse bien été amoureux.. Je n'osai même pas m'en approcher, et je me contentai de les manger des yeux. A cet âge-là, je désirais toutes les femmes que je voyais, et pourtant j'en avais peur ; c'était timidité et ignorance, car une fois que j'y eus mordu, j'y pris grand goût par là suite. Mais vous allez voir combien j'étais encore sot à dix-sept ans.

Une de mes vassales se maria, et, au sortir de la messe, son époux me l'amena afin d'acquitter, selon l'usage, le droit de marquette. C'était une fille brune, avec des yeux qui ne clignaient point et un corsage rebondi. Elle pouvait avoir dix-neuf ans et s'appelait Silvaine Des courtils. Elle se présenta sans honte et m'offrit de bonne grâce ce que j'aurais pu prendre ; elle n'était ni laide ni mal faite, et pourtant la crainte de la toucher me fit lui demander de l'argent pour son rachat. Elle s'y refusa en se moquant de ce qu'elle imputa à lésinerie, et je la renvoyai sans lui demander rien de plus.

Il faut croire qu'elle raconta la chose à ceux qui l'attendaient dans le préau en chantant des obscénités ; car, au souper, mon grand-père et nos amis m'accablèrent de quolibets. Ne voulant montrer comme j'étais simple,

je prétendis que cette vassale avait la lèpre. Le vieux Ebbes envoya vite ment chercher Silvaine, et ayant appelé un clerc en médecine, il la fit dépouiller sous ses yeux, afin de savoir si elle était atteinte de méchant mal. Tout au contraire, elle était blanche et saine, et je fus convaincu de l'avoir calomniée. Le mensonge est un crime ; car si on eût ajouté foi à mes paroles, cette fille eût été envoyée à la maladrerie, sa maison eût été brûlée, et elle considérée comme morte. Je n'avais pas songé aux conséquences, et je me jurai bien de ne plus jamais mentir. Mon grand, pour mieux me graver la chose dans la tête, me fit donner les écrivains, et bien il fit.

Nous avions pour voisins trois templiers dont la commanderie était à Maugivray. L'un d'eux, frère Alain d'Ursamala, était un aimable homme, fort et grand comme un chêne, chauve comme une citrouille, avec une barbe grise, un cou de taureau et des épaules à soutenir le temple de Salomon ; du reste, beau conteur et plaisant. Il en avait rapporté long de ses voyages en terre sainte. Il m'invita à dîner avec ses deux confrères. On disait que, bien qu'il eût fait vœu de chasteté, il menait joyeuse vie à Maugivray et que la commanderie était toujours pourvue de filles et de pèlerines de bonne volonté. Je ne vis rien de semblable en leur compagnie. Le dîner fut long et copieux, et on y but comme templiers, c'est le cas de le dire. Pendant le repas, un des frères, un gros rougeaud, à l'œil lubrique, me conseilla d'entrer dans l'ordre. Il m'en vantait la puissance et l'utilité et me demandait d'être son frère d'armes, au cas où je me déciderais ; mais je refusai, disant que le vœu de célibat n'était pas de mon goût, ce qui les fit bien rire tous les trois. Le rougeaud, dont je tais à dessein le nom, me soutint que j'avais tout ce qu'il faut pour être templier, la haine des femmes et la foi en Jésus Christ. Et quand je prétendis que j'aimais le beau sexe et ne le méprisais point, ils me décochèrent de bonnes malices à propos de Silvaine que j'avais tant respectée. On se leva de table à l'heure des vêpres, et tous plus ou moins ivres nous fûmes chanter l'office ; après quoi l'on revint se rafraîchir le gosier avec fortes lampées de vin d'Issoudun. Le gros rougeaud proposa de jouer à essayer nos forces. « Petit ! disait-il, courberais-tu ce landier de fer ?

— Oh ! oh ! faites-vous cela ?

— Je le fais, » répondit le templier en prenant le chenet à poignée ; et, l'appuyant sur son genou, il le courba comme une faucille. Les veines du front lui en gonflaient, et il était rouge que je crus qu'il éclaterait.

Je pensais bien n'en jamais faire autant, car c'était un landier de fonte du poids de trente livres. Je le pris comme avait fait le templier, et, m'y mettant de tout cœur, je le pliai aussi ; et même, pour surpasser mon rival, j'en ramenai les deux morceaux si près l'un de l'autre que le fer rompit.

Je n'avais pas idée de ma forcer et j'en fus aussi surpris qu'eux. « Par Baphomet ! criait le rougeaud, c'est un bon mâle ! » Pour un chrétien, c'était un vilain juron qu'il disait là, et j'en fus offensé dans ma religion.

Il me propose alors, de lutter avec lui, et nous nous prenons à bras-le-corps ; mais, par trahison, il m'enlève de terre, et, tout en riant, me jette, la tête la première, sur un grand coffre rembourré de coussins. Le rouge me monta aux oreilles, et je l'apaisai d'un tel coup de poing dans le visage que le sang lui en jaillit. Il devint comme enragé, et nous nous battîmes. Frère Alain prit ma défense et nous sépara ; mais, dûment édifié sur le rite des templiers, je pris la porte et m'en fus, content de ce que j'avais fait.

J'étais bien ivre, ou le diable me jouait un tour, puisque au lieu de suivre le chemin de La Chastre je pris à travers champs et me trouvai égaré dans les bois. Il faisait grand nuit, et je ne savais où j'étais. Après avoir marché encore une bonne heure, las et rompu, je m'endormis sous un arbre.

Je fus réveillé par une musique endiablée. C'était une bande de loups assis en rond autour de moi et hurlant à la lune levante. Je compris tout de suite qu'ils n'étaient pas loups naturels, mais bien mauvais esprits, sorciers et magiciens. Je le leur dis tout franchement, et se voyant reconnus, ils prirent la fuite ; mais je leur courus sus, voulant couper l'oreille à quelqu'un d'entre eux et pour reconnaître plus tard quand il aurait repris forme humaine. Je n'y parvins pas, et je me trouvai de plus en plus dans les bois. Une lumière brilla à travers le fourré et je voulus savoir ce que c'était. Je gagnai une clairière, où je vis une vingtaine d'hommes et de femmes assis autour d'un feu pétillant. Je crus reconnaître en eux mes loups-garous et je doublai Je pas. Une femme semblait présider cet abominable concile. Elle parlait et gesticulait comme un prêtre en chaire, mais j'étais encore trop loin pour entendre ses paroles. Je me rapprochai et je reconnus dans cette sorcière Silvaine, ma vassale. Elle égorgea un poulet noir et le jeta dans le feu en appelant Satan. Pour le Coup la peur me gagna et je n'osai bouger. Sorciers et sorcières se prirent par la main et, le dos tourné au foyer, firent la ronde du sabbat en criant et invoquant le diable.

Je le vis tout à coup au milieu de la danse ; il ne remuait pas plus que s'il eût été statue, et malgré ma crainte, je n'étais pas fâché de voir comment il

était fait. Il était grand comme un homme, noir, velu et cornu comme un bouc.

Silvaine, qui s'était dépouillée de ses vêtements, vint danser devant lui, l'appelant son prince et son roi et lui faisant des caresses. Trois autres filles vinrent le cajoler, et puis les vieilles l'embrassèrent sur les endroits les moins embrassables ; les sorciers en firent autant, et puis tout ce monde infernal se disposa à manger et boire devant Satan l'immobile, et chacun de prendre sa chacune pour rire et banqueter.

J'eus tant de dégoût que, sans plus songer à ce qui m'en adviendrait, je me jetai dans la fête, le couteau à la main, en criant : « A mort ! à moitiés sorciers ! » Et, frappant au hasard, j'atteins Satan, qui tombe comme une masse, la tête dans le feu. Tous se sauvent sans rien dire, et en se cachant le visage avec les mains, excepté Silvaine, qui voulait porter secours au diable, dont le poil et les cornes grillaient que c'était plaisir à voir. J'empoignai l'entêtée diablesse par un bras et je la menaçai de mort.

« Tu peux me tuer, dit-elle, tu es mon maître sur cette terre de misères. Livre-moi au tourmenteur, fais brûler ma chair comme celle de Satan ici. Tu ne me feras pas rétracter. Je suis la *vieille*, c'est-à-dire la prêtresse des sorciers, et je leur dois l'exemple d'une belle mort.

— Ah ! mauvaise folle, lui dis-je, que demandais tu à ton démon ?

— Rien de mal ; je lui demandais au nom de tous de faire germer le blé et de nous rendre inféconds ; car c'est un grand dommage pour le pauvre monde d'avoir des enfants qu'il faut voir mourir de faim, de peste, ou de la main des seigneurs. Nous ne nous battons pas au sabbat comme on le fait dans vos assemblées de nobles ; on n'y voit pas d'infamies comme chez vos richards de templiers. On danse, on boit, on aime. Pourquoi nous avez-vous dérangés ? Si vous vouliez voir la chose, vous auriez dû me le dire, et je vous eusse présenté ici comme mon maître.

— Je ne venais pas au sabbat ; me crois-tu sorcier ?

— Je ne sais pas si vous l'êtes ; mais, bien sûr, vous m'avez charmée le jour de mon mariage. Vous n'avez point voulu de moi et j'en ai eu de la peine ; je pense toujours à vous la nuit et le jour. Et pourquoi m'avez-vous accusée d'être ladre ? Vous m'auriez fait grand tort si j'avais eu seulement une petite tache sur la peau. Regardez mes bras blancs et mes épaules fraîches, et dites-moi si j'ai l'air d'avoir le mal de Saint-Sylvain. »

Je la regardai à la lueur du feu ; elle était belle, aussi belle que n'importe quelle gentil-femme du pays, et ses yeux clairs n'avaient rien de méchant.

Je ne voulais pas convenir d'avoir été si niais avec elle l'année précédente, et j'Osais encore moins lui avouer qu'elle me troublait en ce moment. Je lui dis que je ne voulais pas la tuer, à condition qu'elle ne retournerait plus au sabbat.

« Eh ! que vous importe que je sois damnée ?

— Je serais fâché de te voir brûler ; tu es une jolie fille, au bout du compte ! Allons, habille-toi et viens me remettre dans mon chemin. Où sommes nous ?

— Dans la forêt de Saint-Chartier.

— Si loin de La Chastre ? Tu m'as attiré ici par quelque sortilège !

— Non, messire, j'en jure ; mais je suis contente de vous avoir avec moi cette nuit, et je vous sacrifierais de grand cœur mon Satan de bois si vous vouliez m'écouter !

— T'écouter, Silvaine ? Tu es sorcière et je serais damné. Je ne le veux point ! »

Et je tentai de m'en aller ; mais elle, s'accrochant à moi :

« Si vous me promettiez de garder le silence sur ce que vous avez vu ici, je vous apprendrais une chose vous ne savez point encore.

— Dis ce que c'est !

— Eh bien, je ferais de vous un homme, » dit-elle en m'entourant de ses bras et en me donnant un baiser.

Je ne comprenais pas ce qu'elle entendait par là et je tremblai d'abord sous ses caresses. J'essayai de la repousser ; mais elle sut si bien mettre le feu à ma cervelle que mes sens l'emportèrent sur ma peur. J'oubliai tout et j'en vins même à mépriser la bande de loups-garous, qui hurla à nuitée pour célébrer nos noces au fond des bois. Si c'était là ce que promettait l'enfer, je consentais à y brûler éternellement avec la sorcière.

Au point du jour, je reprenais avec Silvaine le chemin de Brullebaut.

« Mon petit maître, disait-elle, toute rayonnante de beauté dans l'aube matinale, je t'engage à ne jamais convenir de ce qui s'est passé entre nous ; on nous brûlerait fous les deux. Nous verrons si tu as assez de courage pour revenir m'aimer. »

Bien que ce fût un gros péché, je promis à Silvaine de la revoir.

« Viens chez moi, dit-elle, j'ai perdu mon mari ; ton grand-père l'a fait pendre pour n'avoir pu payer la dîme.

— Je l'ignorais, Silvaine, et comment fais-tu pour vivre ?

— Je ne vis pas, non plus ; je traîne la misère, et si je n'étais devenue sorcière, je mourrais de faim ; mes fidèles me donnent de temps en temps une croûte de pain ou quelques fruits ; mais cela ne pourra durer, tu les as tous épouvantés cette nuit, et je ne pourrai plus leur montrer mon Satan qui n'existe plus. Prends garde que le diable ne se venge sur toi d'avoir fait brûler son image.

— Écoute, Silvaine, je ne possède pas grand'chose ; mais je ne te laisserai manquer de rien. Je te donnerai ce que j'ai d'argent. Ce n'est pas par peur du diable, mais bien par amitié pour toi que je ferai ainsi. »

Silvaine accepta et me témoigna sa reconnaissance par des paroles qui nous attardèrent encore dans la forêt Saint-Chartier jusqu'à mi-jour.

Je revins le soir à La Châtre et ne fis part de mon aventure à personne, pas même à mon confesseur.

Je ne sais si je fus ensorcelé par Silvaine, mais je ne pus me lever le lendemain, et je tremblai la fièvre pendant plus de quinze jours. J'avais le délire, je voyais le diable, et puis Silvaine et toutes les demoiselles du tournoi de Châteauroux. On me donna à baiser des reliques, le bras d'un saint, et j'allai demander ma guérison à la Bonne-Dame de Vaudevant. On brûla des cierges ; mais rien n'y fit, jusqu'au jour où je pus revoir Silvaine ; elle m'enleva le charme qu'elle m'avait jeté, en me faisant boire sur une herbe qui me coupa la fièvre en un clin d'œil. Elle était bien sorcière, mais bonne sorcière, et après lui avoir donné tout ce que j'avais d'argent, j'obtins encore de mon grand-père la permission de la prendre au château de Brullebaut. Il me l'accorda en me disant, pour se moquer de moi, de prendre garde d'attraper la lèpre. Quand j'eus installé ma vassale et pourvu à ses besoins, elle me jura d'abandonner Satan pour moi. J'avais le cœur content d'avoir fait du bien à quelqu'un, et j'étais plus fier d'avoir arraché une femme des griffes du diable que d'avoir fondé un couvent.

Pour me remercier de ma protection, Silvaine voulut tirer mon horoscope, et après bien des incantations, grimaces et simagrées auxquelles je ne crus guère, elle me dit des choses auxquelles, par la suite, j'ai dû ajouter grand foi, car pour mon mal et pour mon bien ce furent vérités. « Tu feras, me dit-elle, une grande fortune, si tu ne te laisses dépouiller par les femmes, et tu auras grand renom si la malice des hommes ne te fait périr. Tu dois te méfier de la galanterie, qui sera ton péché et ta défaillance, car il est écrit que tu aimeras toutes les belles et qu'elles feront de toi ce qu'elles voudront. Garde-toi de convoitise et de pillerie, car si tu n'y récoltes coups

et blessures, tu y cueilleras soucis et peines. Bien des violences te seront remises pourtant et il ne t'arrivera à la fin que du bien, si tu sers le faible et punis les méchants, »

II.

Un jour que mon grand-oncle, le sire de Charost, était venu à La Chastre pour parler à mon grand-père, qui en ce moment-là se trouvait à Châteauroux près de Guillaume de Chauvigny, la veillée se prolongea jusqu'après le couvre-feu. Frère Alain d'Ursamala, qui ne craignait ni diable ni homme et se promenait de nuit comme de jour, était resté. Pour passer le temps et aussi pour le plaisir de causer, il nous racontait ses faits et gestes de la croisade de 1250.

Nous étions tous assis sous le manteau de la cheminée ; le sire de Charost s'était endormi, tandis que mon frère et moi écoutions, bouche bée et l'oreille dressée, les histoires du templier. Pour ma part je buvais ses paroles : au récit de la prise de Damiette, je piétinais, à celui de la bataille de Mansourah, je bondissais sur ma chaise ; mais quand il raconta la captivité du roi Louis IX et celle des barons, je fus pris d'une telle colère contre les Sarrasins, que je renversai d'un coup de pied la chaise qui portait le sire de Charost, lequel, réveillé par sa chute et comprenant que j'étais l'auteur du mal, m'allongea un tel soufflet que j'en vis mille éclairs. Je tournai ma rage contre lui en l'appelant chien d'infidèle et mahumétain. Mon grand-oncle était un homme patient à l'ordinaire, mais point habitué à s'entendre traiter de la sorte ; aussi je reçus un second soufflet que je méritais, j'en conviens. Je voulais lui courir sus ; mais le templier me prit à bras-le-corps et me fit rasseoir en me débitant, avec force jurons, un beau sermon sur la modération chrétienne ; après quoi je dis à mon grand-oncle : « Remerciez la Vierge et les saints que je sois patient et que vous soyez le frère de ma grand mère ! »

Sur ces belles paroles, mon grand-père, que nous n'avions pas entendu rentrer, demanda la cause du tapage que nous menions. Je n'osai répondre, me sentant fautif ; mais le sire de Charost lui narra la chose et eut la générosité de s'accuser d'avoir été un peu vif.

« Il n'y a pas grand mal à tout ceci, me dit le vieux Ebbes de La Chastre. Mon beau-frère t'a conféré l'ordre de chevalerie, selon la coutume de Berry, et tu peux te préparer à faire tes preuves ; tu as tantôt vingt ans, il est grand temps que tu commences ta carrière et il n'en est qu'une pour un homme

noble : la guerre. Nous prenons la croix et nous partons dans trois mois avec le roi Louis IX. »

Ces deux nouvelles me transportèrent d'une telle joie que, sans égard pour le respect dû à mon grand père, je me jetai à son cou et l'embrassai. Je riais, je sautais par la chambre, je donnais des taloches à mon frère, je chantais, j'étais quasiment fou : Chevalier ! je vais être fait chevalier ! disais-je, et je vais cogner les Sarrasins ! Ah ! quel bonheur ! Merci de vos soufflets, mon grand-oncle.

— C'est bien tiens-toi tranquille, me disait mon *grand*, tu as bon vouloir, mais peu d'éducation. Et par gentillesse ou par correction, il me tira les oreilles jusqu'au sang.

A l'occasion de ma réception dans l'ordre de chevalerie, le sire Ebbes de La Chastre prépara une fête, exigea double taille de ses vassaux et envoya des courriers inviter nos parents et amis : Guillaume de Chauvigny auquel mon *grand* rendait foi et hommage, Ythier de Magnac, sire de Cluis et sa femme Agnès de Pressigny ; notre cousin Ebbes de Déols et ses quatre filles ; Guillaume de Boquetaureau, le sire de Fromentau, Guillaume de Maubruny avec sa fille Emersende, et quelques autres convives, si bien que le château de La Chastre fut tout juste assez grand pour loger ses hôtes et leurs nombreuses suites. Le sire de Charost devait me faire chevalier, mais il fallait choisir une dame pour me chausser les éperons d'or, et si on m'eût consulté, j'eusse prié ma petite cousine Isabelle de Déols de m'accorder cette faveur. Mais mon grand-père en décida autrement. Il fit choix d'Émersen de de Maubruny, qui était belle, riche et coquette ; moi j'eusse préféré Isabelle, blonde et rose, et bien plus jeune que moi.

La veille du jour fixé pour me conférer l'ordre, je pris un bain dans l'Indre, en signe de purification, je fus revêtu d'une tunique blanche, d'une robe vermeille et d'une cotte noire, couleurs symboliques indiquant que je devais mener une vie chaste, verser mon sang pour la foi et avoir toujours présente la pensée de la mort. Je jeûnai jusqu'au soir et passai la nuit en prière dans la chapelle. Puis je me confessai au matin, mais je ne parlai pas de Silvaine. Je n'en reçus pas moins la communion. Après la messe, je m'agenouillai devant le sire de Charost, mon parrain, et je lui prêtai le serment d'usage.

Droiture et loyauté, protéger les pauvres gens, soutenir les faibles, m'éloigner de tout lieu où gît l'injustice ; jeûner tous les vendredis, ouïr la messe chaque jour, et aimer, honorer et assister les chevaliers, mes égaux.

Puis après, la dame de Cluis me ceignit l'épée, Émersen de me chaussa les éperons, le sire de Charostme dispensa des soufflets qu'il m'avait donnés à l'avance, mais il me frappa légèrement de trois coups de plat d'épée sur le cou, en disant : « Au nom de Dieu, de Saint-Michel et de Notre-Dame, je te fais chevalier. » Les cloches sonnèrent à pleines volées, l'église retentit de fanfares. Isabelle me tendit mon casque, Mahaut mes gantelets, Marguerite mon écu et Agnès ma lance. Je monte à cheval devant le porche et, brandissant ma bannière au soleil, fendant l'air de mon épée, je parcours au galop les rues de la ville, je fais le tour des murailles et reviens dans la cour du château aux acclamations de la foule qui saluait mon entrée dans la compagnie des preux. Après quoi on s'en fut banqueter jusqu'au soir. La nuit venue, je ne me retirai pas dans ma chambre habituelle, mais dans la pièce d'honneur, aux murailles couvertes de tapisseries de haute lisse. Mon grand-père et le sire de Charost, chacun un flambeau à la main, escortés des demoiselles, me conduisirent jusqu'à mon lit, où quatre cavaliers auraient pu dormir à l'aise avec leurs chevaux, puis tout le monde se retira en me donnant le bonsoir. J'eusse souhaité qu'une de mes cousines me tînt compagnie, mais je ne tardai pas à m'endormir en pensant à mes éperons d'or.

Quelques jours après, tous nos hôtes partis, mon grand-père et mon grand-oncle réunirent dans la salle du donjon le prieur des cannes, le bailli de la prévôté delà ville et deux tabellions gardes-notes, et nous présentant à l'assemblée, le sire de La Chastre leur dit :

« Voici mes petits-fils, Raoul et Guillaume, majeurs ni l'un ni l'autre, n'ayant pas atteint leurs vingt-cinq ans. Je n'aurais pas besoin de leur assentiment pour passer acte avec le sire de Charost. Je veux pourtant qu'ils sachent de quoi il retourne. Le sire de Charost se charge, moyennant procuration, de toucher toutes dîmes qui me sont dues, de surveiller mes biens en mon absence, et comme Dieu seul sait ce qui peut arriver à la guerre, je lui laisse plein pouvoir pour vendre, afin de nous racheter de la servitude, le cas échéant. »

Toutes choses lues, acceptées et approuvées de tous, je fus appelé à signer. Je m'appliquai à mouler mes lettres et je réussis, non sans avoir chaud, à poser mon nom dans un endroit bien en vue sur le parchemin. Les assistants s'émerveillèrent de ma science, me disant que j'en savais autant qu'un clerc, et je n'en étais pas peu fier. Mais mon orgueil fut vite rabattu quand les tabellions placèrent leurs noms de vilains à côté du mien

et le noyèrent dans les paraphes et ornements de leurs signatures. Mon frère, soutenu par le prieur et les moines de l'a ville, obtint en même temps licence d'entrer dans les ordres.

Le soir, comme je me vantais à lui d'avoir fait montre de ce qu'il m'avait appris :

« Voilà une belle affaire ! me répondit-il, de suer comme un cheval pour former quatre ou cinq lettres ! Si tu savais seulement lire !

— Bah ! à quoi bon se bourrer la cervelle de tant de science ? Pourvu qu'un homme noble sache manier un destrier et brandir sa lance, c'est bien assez !

— Raoul, c'était suffisant dans le temps où chacun de nous devait être armé nuit et jour à l'effet de protéger ses biens et ses vassaux contre l'agression du voisin ; mais aujourd'hui que la féodalité doit se tenir en repos depuis les édits royaux contre les guerres privées, un peu de science ne gâterait rien.

— Au diable le roi et le pouvoir qu'il prend tous les jours ! J'enrage de n'avoir encore essayé la vigueur de mon bras que sur des bottes de paille déguisées en païens. A mon âge, notre *grand* avait déjà saccagé trois châteaux et rompu plus d'une lance en l'honneur des dames. Est-il besoin d'être passé clerc pour en faire autant ?

— Non, sans doute ; mais tu aurais un avantage sur notre grand-père, celui de pouvoir écrire à ta dame ce que tu n'oserais lui dire.

— A condition qu'elle saurait le lire ! Mais voyez la malice des gens d'église ! Il est heureux qu'ils fassent vœu de chasteté. C'est toi qui me parles de ma dame, toi qui n'en dois point avoir, à moi qui n'en ai point encore ? Pourtant je devrais faire un choix avant départir. Que t'en semble ?

— Ces choses ne me regardent pas. Agis à cet égard comme tu l'entends. Je veux t'avertir seulement de prendre garde aux belles païennes, juives et mahumétaines, réputées bêtes impures et sorcières, sans exception. Plus d'un chevalier de chez nous s'est laissé ensorceler et y a perdu sa foi.

— Ah ! je suis bon chrétien, Guillaume, et je défie le diable, » dis-je en faisant le signe de la croix.

III.

Mon *grand* réunit ses cinq hommes d'armes, ce qui composait une troupe de trente-six hommes et de soixante chevaux, et, après avoir entendu la messe, nous partîmes par une belle journée de printemps pour rejoindre le roi Louis à Bourges. Les cinq lances de mon grand-père étaient Ythier de Magnac, Guillaume de Boquetaureau, Melchior de Laleuf, Pierre Anjorant et moi. Je commandais à mon tour à deux écuyers, deux varlets et deux coutilliers, en tout six hommes et onze chevaux. Mon premier écuyer, Simon Leguay, était un gros garçon toujours content, frais et joufflu, sans un poil de barbe au menton, avec des cheveux d'un blond tirant sur le rose. Le second, Jean Le Hennas, était brun, petit et rageur.

Je ne rêvai que coups et horions tout le long du chemin et je m'attendais à voir sortir de derrière chaque arbre un Sarrasin armé de pied en cap. Mais nous ne fîmes rencontre que d'un chevalier errant qui prétendait nous empêcher de passer le gué de la Simaise, si nous ne reconnaissons la dame des Arambures pour la plus belle, et la plus noble du Berry. Mon grand-père lui répondit en riant qu'il appréciait, lui et les siens, tous les mérites de ladite dame, et le chevalier nous accorda le passage ; mais moi, qui ne cherchais que plaies et bosses, et pour qui tout étranger à la châellenie de La Châtre était une manière d'ennemi, je vins lui camper au nez que sa dame n'était qu'une méchante femelle. Je ne la connaissais pas. J'appris plus tard que j'avais raison.

« Chevalier ! me cria le défenseur de la beauté, tu ne franchiras pas la Simaise que tu n'aies rétracté tes paroles ou jouté contre moi. »

Il baisse sa lance, j'en fais autant et nous courons l'un sur l'autre. Il paraissait fort ; mais je l'étais aussi, et de plus j'étais agile. J'esquivai le coup et je plantai si rudement ma lance dans l'arçon de sa selle que les sangles rompirent du choc et qu'il fut jeté tout brandi sur son bât au milieu du gué boueux, aux grands applaudissements des hommes d'armes.

Je le tuai de là, où il eût pu se noyer, et lui mettant la dague au visage, j'exigeai qu'il reconnût pour incomparable la beauté de mes quatre cousines de Déols, demoiselles de Châteaumeillant.

« J'y consens, dit-il, mais encore faut-il en choisir une...

— Prenons Isabelle, si ça vous va ?

— Ça me convient ! répondit-il ; j'irai d'ici à huit jours lui rendre hommage de votre part ; et comment vous appelez-vous ?

— Raoul de La Chastre.

— Bien ! Et moi je suis. Ursion de Buffavant.

— Beau nom, » lui dis-je par courtoisie, car je n'avais jamais entendu parler de lui.

Je rejoignis mon grand-père et les autres, qui riaient si fort que leurs Jacques de mailles en sonnaient et nous laissâmes le chevalier errant raccommoder ses sangles rompues.

Mon grand-père me tança un peu pour la forme, car, au fond, il était content démon coup d'essai. « Si tu t'attaques ainsi à tout venant, disait-il, tu n'arriveras jamais en terre sainte, et nous ne sommes encore qu'à six lieues de chez nous. Il n'y a pas grand mal à rabattre un peu l'orgueil de ces chevaliers errants, qui sont, à cette heure, bien ridicules et passés de mode ; mais tu pourras avoir affaire à plus forte partie et je t'engage à rester en repos, »

A Bourges, nous trouvâmes toute la noblesse berrichonne : Hervé III, prince de Vierzon ; Guillaume II de Chauvigny, prince de Châteauroux ; Guillaume de Linières, Jean de Seuly, Henri de Gaudonvilliers, Pierre de Vatan, Roger de Maubruny et bien d'autres.

Le roi arriva avec ses trois fils, Philippe, Jehan et Pierre. Isabelle d'Aragon suivait son mari Philippe, dauphin de France, à la croisade ; le roi de Navarre, Robert d'Artois, Jehan le Victorieux, duc de Brabant, Jehan de Dampierre, l'archevêque de Rouen, etc. Je n'avais pas encore vu tant de grands seigneurs réunis et je ne me lassais pas de les regarder. Les yeux m'en faisaient mal et les oreilles me cornaient du tapage des gens de guerre.

Louis IX ne faisait pas grand chemin par jour ; il paraissait malade, il était pâle et on le portait en litière. Il avait douce figure de chrétien, et ses yeux vifs et incertains semblaient chercher dans le ciel la place qu'il allait occuper bientôt.

Philippe, son fils aîné, était maigre, et son air soucieux prouvait qu'il ne suivait pas son père de gaieté de cœur. Isabelle d'Aragon était une belle femme, et je pris plaisir à la regarder. Si je l'eusse vue plus tôt, j'aurais désarçonné le chevalier de Buffavant en son honneur.

Les sires de Vierzon et de Chauvigny, impatientés d'aller faire la guerre à ce train de malade, prirent les devants avec leurs lances, dont je faisais

partie.

Nous campâmes autour d'Aigues-Mortes, un bien vilain endroit où, en attendant la flotte génoise qui devait nous porter en terre sainte, nous serions morts d'ennui, si on ne se fût un peu battu les uns contre les autres.

L'armée des croisés était composée de tant de gens de nations différentes, Anglais, Gascons, Aragonais, Provençaux, qu'on s'y tuait pour un rien. Quant à moi, si je m'y ennuyai un peu moins que les autres, c'est que j'entendais la langue du pays, celui où j'avais été élevé étant situé à la limite de l'*oil* et de l'*oc*.

Ythier de Magnac était amateur du beau sexe ; il me propose un matin d'aller jusqu'à Arles.

« On parle tant, dit-il, de la beauté des femmes de cet endroit, que je grille d'envie de m'assurer si elles méritent leur renom. »

Je lui réponds : « Allons-y voir ! »

Trois ou quatre autres hommes d'armes se mettent de la partie, et, suivis de nos écuyers, nous voilà en route une trentaine.

Le trajet ne fut pas long, et, après avoir examiné les remparts, les vieilles ruines du temps des païens, chacun tire de son côté. J'avais emmené Simon Leguayet Jehan Le Hennas, et je cherchais quelque bonne fortune avec les filles d'Arles. J'en vis une si mignonne, si jolie, avec de beaux cheveux blonds frisés, que j'eus envie de lui faire un compliment. Elle était avec une autre femme plus âgée, mais encore belle. Elles marchaient vite et je les suivis hors la ville dans un grand cimetière, lieu autrefois consacré aux dieux de l'ancien temps et aujourd'hui destiné aux sépultures des barons et évêques riverains du Rhône. Je ne m'amusai pas à regarder beaucoup les statues des déesses couchées parmi les herbages, je suivis les deux blondes, et j'adressai une flatterie à la plus jeune. Simon me dit que j'étais bien hardi de parler ainsi à une fille que je ne connaissais pas, et, pour m'imiter, il va dire à l'autre qu'elle n'est point mal non plus pour son âge. La petite blondine m'avait souri ; mais la grande traita Simon de grosse bête et *de queue de veau*, à cause de la couleur de ses cheveux. Je riais de si bon cœur que les deux Arlésiennes en firent autant, et nous devînmes camarades tout de suite.

Dame Micheline, tel était le nom de la dame, nous apprit qu'elle avait pour mari un marchand drapier estimé dans la ville, et qu'elle venait prier, avec sa fille Gilberte, sur la tombe d'une vieille marraine qu'elle avait perdue l'année précédente. J'allais laisser à leurs dévotions ces deux

honnêtes personnes, quand, à la vue d'un seigneur suivi de quelques varlets, la mère s'écria tout éplorée : « Voilà Béral des Baulx ! allons-nous-en, Gilberte ! »

Elles partirent grand train, et je les suivis en leur disant que je leur porterais secours en cas de méchante action de la part de ce seigneur. Elles m'apprirent qu'il était le petit-fils de Guillaume des Baulx, le grand massacreur d'Albigeois, lesquels l'avaient attiré dans une embuscade et écorché vif. Il était aussi le neveu d'un homme haï et redouté, le prince Béral des Baulx, ancien podestat d'Arles, qui avait livré la ville par trahison à Charles d'Anjou, pendant un siège. Lui-même avait été podestat d'Arles à son tour pendant que son oncle était devenu gouverneur de Milan, et tout le monde s'accordait à dire qu'il ne valait pas mieux que ceux de sa famille. Ce Béral, qui n'habitait plus le donjon de la Carbonière, dans Arles, y était revenu depuis quelques jours, et avait regardé Gilberte de telle sorte que dame Micheline craignait de se voir enlever sa fille. Ce damnable podestat était coutumier du fait et pouvait bien profiter de l'occasion ; je m'offris de lui parler, s'il tentait un mauvais coup.

« Oh non ! répondit Micheline. Il est magicien et ne respecte rien ; il nous tuerait tous, sauvons-nous vite. »

Béral des Baulx n'avait probablement pas vu les deux bourgeoises, puisqu'il était sorti de ce cimetière, appelé Alis camps, et l'histoire que je venais d'entendre n'était peut-être pas vraie. Dame Micheline et sa fille me souhaitèrent le bonjour et gagnèrent du côté de la ville au grand trot. Elles eurent bientôt disparu derrière le mur du Cimetière et je ne m'en inquiétais plus, quand leurs cris me firent accourir. Sans prendre garde que je ne devais pas me mêler des affaires d'autrui, je commandai à Simon et à Jehan de mettre l'épée à la main et de venir avec moi empêcher un malheur. Je franchis le mur qui était démoli en maint endroit. Dame Micheline était aux prises avec deux hommes et se débattait de son mieux. Béral des Baulx enjambait son cheval tandis qu'un écuyer borgne lui tendait la jeune fille déjà liée et bâillonnée. Simon court à la monture du podestat et lui coupe un jarret ; Jehan enfonce son épée dans les reins d'un des varlets qui maltrahaient dame Micheline. En me voyant, le borgne avait lâché Gilberte et s'était enfui ; le podestat, relevé, venait à moi l'épée haute. Simon, ayant tué son homme, courut délier les femmes qui s'enfuirent. Jehan Le Hennasse battait avec deux des ravisseurs pendant que je malmenais Béral, et nous aurions été vainqueur à coup sûr, si le borgne n'eût reparu sur la

brèche du mur avec dix autres malandrins. Les uns se jettent sur Simon qui bat en retraite, les autres sur Jehan Le Hennas qui est fait prisonnier. Le sire des Baulx, qui avait lâché pied, appelle ses varlets, qui me tombent sur le dos : j'en tue deux, mon épée se brise, et le podestat, au lieu de se conduire en chevalier, leur ordonne de s'emparer de moi. Écrasé sous le nombre, je fus bientôt à la merci de mon ennemi.

« Est-ce ainsi que les nobles agissent dans ton pays ? disais-je à Béral. Tu es félon, mécréant, et nécromancien, qui pis est... »

Il ne me répondit pas ; mais me faisant tenir par quatre hommes : Thoronet ! cria-t-il avec une voix claire comme une trompette à son écuyer borgne, et en désignant Le Hennas et moi : Il faut les tondre et les essoriller, pour leur apprendre à se mêler de nos affaires. Où sont les marchandes ?

— Parties ! répondit le borgne ; mais on les retrouvera. Vengeons-nous sur leurs défenseurs, mon maître ! »

Je fus attaché à un arbre, et le borgne, armé de cisailles à tondre les moutons, fit tomber ma chevelure brune et soyeuse, dont j'étais très-fier. J'en pleurai de rage et de honte, et je jurai la mort de Béral dès Baulx et de son borgne perruquier, si je sortais de leurs mains.

Un cri de douleur me fit tourner la tête ; Béral venait de couper une oreille à Jean Le Hennas, et, par manière de plaisanterie, il la lui mit dans la main en lui disant, aux grands éclats de rire de ses varlets :

« Je ne veux pas t'en faire-tort, va la faire recoudre. »

Et mon écuyer fut détaché et renvoyé avec deux ou trois coups de pied au derrière ; mais, comme je l'ai dit, il était rageur et n'eut pas plus tôt les mains libres, qu'il sauta sur ce malandrin de Béral et lui porta la main au visage. J'en étais si aise que je criai : « Hardi ! mon gars ! Viens me détacher, que nous mettions à mort ces païens de Provençaux ! » mais le pauvre Jehan n'eut pas le temps d'exécuter mes ordres, Thoron et le frappa en trahison et le tua.

« A ton tour ! » me cria le féroce podestat qui riait méchamment, et, s'approchant de moi le couteau à la main, il me prit l'oreille et me l'eût retranchée si, par un violent effort, je n'eusse rompu mes liens ; mais je n'en eus pas moins un petit bout de l'oreille gauche coupé.

« Abattez ce bœuf marchois ! » criait le podestat abominable à ses malandrins. Sans prendre garde aux varlets, je courus au maître et, sans autres armes que mes poings, je lui donnai un tel coup sur le nez, que le sang l'aveugla. Au même instant Simon Leguay, Guillaume de

Boquetaureau et une vingtaine de bons compagnons du Berry franchissaient la crête du mur des Aliscamps en criant : « Mort aux Provençaux ! » Cinq ou six malandrins ont bientôt mordu la poussière ; mais le maître et l'écuyer Thoronet, ceux que j'estimais les meilleurs à tuer, avaient sauté sur leurs chevaux et regagnaient leur repaire à bride avalée. Quelques-uns de nos hommes d'armes qui étaient montés leur donnèrent la chasse, mais sans pouvoir les rejoindre.

Nous revînmes au camp d'Aigues-Mortes, rapportant, pour tout fruit de notre partie de plaisir, le cadavre de Jehan Le Hennas, sans compter ma honte de paraître devant les miens avec la tête rasée et après avoir laissé dans les mains d'un magicien un petit bout de mon oreille. Le diable seul sait quel maléfice il dut composer avec ce morceau de ma personne, mais je ne doute pas que les malheurs que j'ai eus depuis ne me viennent de là.

Le lendemain, Hervé III et Guillaume de Chauvigny résolurent d'aller pendre le sire Béral des Baulx dans son château de Trinquetaille ; mais le roi Louis IX ne nous en donna pas le loisir. Il nous fit embarquer pour combattre les Sarrasins et non les sujets de son frère Charles d'Anjou.

IV.

Après quinze jours de mauvais temps, la flotte génoise nous débarqua, le 15 juillet 1270, sur une méchante plage sablonneuse, au milieu de marécages qui n'étaient guère plus plaisants que ceux d'Aigues Mortes : Je me croyais en Palestine ; mais nous en étions bien loin.

Au lieu de marcher tout droit sur la ville de *Thunis* dont nous apercevions les murailles blanches, le roi nous laissa morfondre près d'une petite bourgade en décombres. Les savants disent que c'était autrefois une grande et opulente cité du nom de Carthage ; mais, pour le moment, les cinq hommes d'armes de mon père ne s'y fussent pas logés.

Le roi était si las et si débile de sa personne, qu'il ne pouvait souffrir nul harnois sur lui. La chaleur, la mauvaise nourriture, les vents brûlants et les Sarrasins qui nous harcelaient sans cesse sans vouloir livrer bataille, décimèrent bien vite l'armée. La putréfaction des cadavres, qu'on négligea d'enterrer, apportait la peste dans le camp et ce fut pitié de voir journellement périr les plus grands barons de France. Jehan, comte de Nevers, second fils du roi, en mourut un des premiers ; puis le légat du pape, Hervé de Vierzon, notre seigneur Guillaume de Chauvigny, Roger de Maubruny et bien d'autres. Le roi lui-même, comme les trois quarts de son armée et comme monseigneur Philippe, son fils aîné, fut pris de la peste. Sa maladie empira bien vite, et un matin le bruit de sa mort se répandit dans l'armée. Le trouble et la désolation furent grands ; mais on n'en voulut rien faire paraître, de crainte que les infidèles ne vinssent à savoir le malheur qui nous frappait.

Charles d'Anjou, roi de Sicile, arriva avec ses galères comme Louis IX venait d'expirer. Bien qu'il pleurât fort son frère, il réconforta un peu l'armée en promettant bataille. L'héritier de la couronne de France, Philippe III, surnommé le Hardi, reçut les hommages de ses vassaux ; mais il était encore si malade que je crus bien ne le voir jamais retourner en France.

Mon grand-père et moi étions saufs ; mon bout d'oreille était guéri, mais non le fiel que j'avais au cœur. Je m'informai de ce Béral des Baulx ; il était vassal de Charles d'Anjou et l'avait rejoint en Sicile, où il était resté. Mais

de là il pouvait bien me porter tort par ses sortilèges, comme je m'en aperçus bientôt.

Un matin on cria : « Debout ! les Sarrasins pillent le camp ! » Je saute à cheval et, suivi de Simon Leguay, je rejoins mon *grand*, qui donnait la chasse à une bande de païens voleurs de chevaux. Nous nous engageons sans méfiance dans une gorge étroite où, en un clin d'œil, les fuyards font tête et les hauteurs se couvrent de Mahumétains en nombre quatre fois supérieur au nôtre. Nous étions entourés. Mon *grand* fait signe aux infidèles qu'il veut parlementer. L'un d'eux s'approche et, au nom d'un kaïd dont il se dit l'interprète, il nous promet la vie sauve si nous nous rendons.

« Laisse-nous le temps de faire notre prière, lui dit le vieux Ebbes, et nous verrons après. — Faites, » répondit l'interprète.

Alors notre petite troupe entonne en chœur, et sans descendre de cheval, le *De profundis*, comme si nous fussions déjà trépassés.

Les Sarrasins nous laissaient faire et nous regardaient sans se moquer de nous. Quand notre prière fût dite :

« A présent, nous allons mourir ! » dit le vieux Ebbes, et, poussant son cri de guerre, il charge l'ennemi. Nous le suivons. J'effondre et démantibule tous les païens qui s'opposent à moi ; mais il m'en tomba un si grand nombre sur les bras et je reçus de tels horions, qu'il me sembla voir la montagne et tous les Sarrasins me chavirer par-dessus la tête ; le cœur me faillit et je ne sais plus ce qu'il advint.

Quand j'ouvris les yeux, j'étais couché sous une tente, une jeune femme me présentait une tisane noire. Elle me montra que je devais boire, en portant le vase à ses lèvres, et j'avalai d'un trait la boisson, plus amère que du jus de sorbe.

Je crois bien, de ma vie, n'avoir vu une plus jolie fille. Elle avait la peau blanche, les yeux grands et noirs, bordés de cils bruns qui lui donnaient un regard velouté, des lèvres minces et vermeilles, le nez fin et un peu busqué. Les ongles de ses mains délicates étaient peinturlurés en rouge. A sa taille svelte, je lui donnai dix-sept ans. Je devais être fort malade pour qu'on me laissât-seul sous la surveillance d'une si jolie et si faible gardienne. Je lui dis qu'elle était quasi aussi belle que la vierge Marie ; mais elle ne me comprit point, me rit au nez et sortit après avoir ramené une couverture sur moi.

Un vieux païen à barbe blanche, qu'à ses habits de drap fin et à son turban de mousseline je jugeai devoir être un homme important parmi les

siens, entra, me toucha le front et les mains, et me dit dans un langage qui ressemblait à du génois : « Toi va mieux !

— Moi va bien ! lui répondis-je dans son parler. Où est mon grand-père ? A-t-il été tué par ces chiens de Sarrasins ?

— Je ne connais pas ton grand-père, je t'ai acheté au moment où l'on allait te jeter dans un trou. Tu étais mort et je voulais faire des expériences sur ton cadavre ; mais puisque ma drogue t'a ramené à la vie, je te veux garder comme preuve de la vertu de mes remèdes. Remercie Allah de t'avoir fait tomber entre mes mains : tu y seras plus heureux que dans les prisons de Muley-Mostança, le bey de Tunis.

— Ça vous plaît à dire ! mais ne reste-t-il aucun de mes compagnons d'armes ?

— Je n'en ai pas vu un seul. Il faut les pleurer un instant, si tu en as de la peine, et te résigner à être à mon service.

— Qui donc es-tu, vieux maugrabin ?

— Je m'appelle Aboul-Raschid, je suis un grand médecin, je demeure à Barkah, et, dans quatre ou cinq jours, nous serons chez moi, où tu rempliras les fonctions de chasse-mouche auprès de Flissa.

— Qu'est-ce que Flissa ?

— La personne qui était là il y a un instant.

— C'est votre femme ?

— Non, c'est ma fille. Elle est très-bonne, très douce et très-savante. C'est à elle que tu dois la vie, avec la volonté d'Allah et le pouvoir de la science. Comprends-tu l'arabe ?

— Pas un brin, Dieu merci !

— Veux-tu quitter ta religion pour entrer dans la mienne ?

— Me mahumétiser ! criai-je. Il faut que vous ayez perdu la cervelle, vieux tentateur !

— Notre religion vaut mieux que la tienne, puisqu'elle est plus nouvelle.

— Tu en as menti, mécréant ! Contente-toi d'être le maître de ma vie, et laisse-moi mon âme.

— C'est comme tu voudras ! » dit le médecin en se caressant la barbe fort tranquillement.

La jeune fille rentra avec un plat de riz qu'elle posa à terre, et s'assit près de son père.

« Mange, si tu veux, » me dit Aboul-Raschid.

Je ne me fis pas prier ; j'avais tellement faim que j'avalai bien la part de la jeune maugrabine. Mes maîtres me regardaient manger avec admiration. Ils se parlaient et riaient de moi, sans doute ; mais je méprisais leurs moqueries, et quand je fus bien repu, Flissa, puisque tel était le nom de la demoiselle sarrasine, me mit dans les mains un grand diable d'éventail en plumes de paon, de la taille d'un étendard. — C'était là une belle fonction pour un homme d'armes ! — Elle se voila le visage de manière à ne laisser voir que ses yeux qui étaient fort beaux, et sortit de la tente.

Nous étions en plein désert ; de grandes plaines de sable avec des bouquets de palmiers et une chaîne de montagnes très au loin. Il y avait bien près de deux cents personnes qui pliaient les tentes et s'apprêtaient à partir en caravane. La fille du médecin grimpa dans un palanquin orné de bouquets de plumes d'autruche, sur le dos d'un chameau, et moi, mon émoucheau à la main, je dus monter sur la bosse d'une autre bête de la même espèce. On se mit en marche ; mais je n'ai jamais été secoué de la belle manière comme je le fus sur ce chameau endiablé. Quelle allure malgracieuse ! J'en avais les entrailles décrochées tout autant que lorsque j'étais sur mer, et mon déjeuner ne me fut d'aucun profit.

Je ne voyais autour de moi nulle figure de chrétien et j'étais à la merci de gens sans foi ni loi. Je ne doutais pas qu'ils dussent me manger à la première couchée, et je fis mon possible pour les dégoûter de ma peau en me rendant étique. Je me démenai tant que je pus sur la bosse de mon chameau, afin de me débarrasser de toute ma bonne graisse. Je frappais des pieds, je faisais des moulinets avec mes bras, je me levais et me laissais retomber cent fois de suite sur les paquets où j'étais retenu par une chaîne, si bien qu'à force d'avoir chaud sous ce soleil d'Afrique, je rouillai la cotte de mailles qu'on m'avait laissée.

Ces païens me regardèrent d'abord en riant, et puis avec crainte, et je les entendis se dire en me montrant : « *Maboul ! maboul !* »

Je sus plus tard que *maboul* signifiait fou ; mais alors je crus qu'ils voulaient me manger sur l'heure et je leur criai : « Je ne vaux rien, j'ai la rogne et le farcin — des maladies de chevaux — et je vous empesterai tous !

— Autant vaudrait parler au vent du désert, me dit le vieux médecin ; moi seul comprends ce que tu dis ; mais as-tu bien ces maladies ?

— Et la lèpre, et la grattelle, et bien d'autres !

— Pourquoi dis-tu tout cela, puisque ce n'est pas vrai ? Es-tu fou ?

— Oui, oui, fou ! ensorcelé ! démoniaque !

— Tu as le mal de la peur, reprit-il, et voilà tout ; mais es-tu assez sauvage pour ignorer que les musulmans ne mangent pas la chair humaine ?

— Rendez-moi la liberté, détachez-moi, à tout le moins ; je suis un chevalier, et je vous payerai ce que vous voudrez pour ma rançon.

— Allons, calme-toi, j'en parlerai avec ma fille, car je lui ai fait cadeau de toi ; mais je ne te lâcherai pas à moins de cent mille ducats d'or.

— Diantre ! tous mes fiefs du Berry ne montent pas à ce prix-là. Et puisque vous y mettez si mauvaise grâce, je me sauverai à la première occasion. »

Il parla un bout de temps avec sa fille et revint, me dire :

« Si tu cherches à t'enfuir, Flissa te fera coupelles pieds.

— Tudieu ! voilà une aimable personne ! mais je tâcherai de mettre nies jambes à une si belle distance de ses mains, qu'elle ne pourra les atteindre. »

J'étais si fort en colère que j'aurais voulu savoir lui dire des injures dans sa langue, et je me promis de l'apprendre au plus vite. Nous campâmes le soir dans un caravansérail, c'est ainsi qu'on appelle dans ce pays-là les hôtelleries sans hôteliers, à ciel Ouvert et sans autres ressources que celles qu'on y apporte.

Le souper se composa de quelques dattes et d'une cruche d'eau. Je regardai à pleins yeux ma jolie maîtresse qui, à son tour, me dévisagea avec tant de hardiesse que j'en fus tout sot et honteux. Alors elle m'éclata de rire au nez et, comme je voulus rire aussi, elle devint si hautaine et si froide que j'en eus du dépit. Je me sentis mal à l'aise en sa présence et je commençai à soupçonner qu'elle était charmeuse.

J'étais rassuré sur ma peur d'être mangé, mais je ne pouvais me faire à l'idée d'avoir perdu ma liberté et je résolus de fausser compagnie à mes maîtres pendant la nuit. Mais ils avaient mis quelque drogue dans mon manger, car je ne m'éveillai qu'au matin. J'étais retenu par les pieds, l'aimable Flissa ne me les avait pas encore retranchés ; elle s'était contentée de m'entraver à un pieu, ni plus ni moins qu'un cheval.

Je l'entendis approcher et je feignis de dormir, cherchant quelque mauvais tour à lui jouer. Elle s'approcha de moi et défit ma chaîne. Je risquai un œil. Elle était si belle, que mes méchants desseins s'en allèrent en fumée. Un rayon de soleil lui faisait un nimbe d'or, et on eût pu la prendre pour une sainte, si elle n'eût été fille d'enfer. Elle était si près de moi, et si

appétissante dans ses draperies blanches, que j'eus envie de l'embrasser. Son haïk s'entr'ouvrit pour me laisser voir son épaule blanche, et, oubliant sa race impure, je me laissai tenter. Avec l'agilité d'un chat, je l'attirai à moi ; mais elle me repoussa avec colère, sans rien dire ; elle était pâle, serrait les dents, et ses yeux m'entrèrent dans le cœur comme deux lames d'acier.

Quand son père vint manger avec elle, elle ne voulut rien prendre ; elle me regardait et rougissait chaque fois que mes yeux rencontraient les siens.

On partit ; mais j'avais déjà la tête tournée par les charmes de la Sarrasine, car j'oubliai l'oriflan de plumes. Dans la journée, elle me le fit demander par son père et je fus bien penaud de ne l'avoir point. Et, comme je cherchais parmi les bagages de la caravane où il pouvait être, la fille du médecin m'appela comme on appelle un faucon qui prend sa volée, me montra d'une main le plumeau et de l'autre un fouet.

Je levai les bras au ciel en lui disant :

« Dieu voit ta méchanceté. »

Elle me comprit point mes paroles, mais elle me jeta l'émoucheau avec vivacité et se blottit au fond de son palanquin.

Elle ne me regarda plus, et bien que le mépris, de cette fille païenne n'eût pas dû me toucher, je me sentais tout triste et dépité en mon cœur.

Pourtant j'avais déjà pris mon parti de son dédain et de la compagnie où je me trouvais, quand nous arrivâmes dans une ville aux murailles blanches, que baignait la mer. Elle était juxtée du côté de l'orient par une grande forêt dont la verdure reposa mes yeux des sables brûlants que je voyais depuis cinq jours. C'était Barkah. Une partie de la caravane se dirigea vers la ville, tandis que mes maîtres faisaient le tour des remparts, pour entrer dans cette forêt qui était bien plutôt un gros bourg, avec des maisons de campagne, des jardins, des filets d'eau courante au milieu des verdure, de petits chemins ombragés sous les palmiers et les citronniers. Il n'y a rien de semblable chez nous.

Aboul-Raschid et sa fille descendirent devant une sorte de château entouré de murailles, et je les suivis jusque dans une cour intérieure ornée d'une fontaine jaillissante dans un bassin. Des orangers et des grenadiers étaient plantés tout autour du préau, entre chaque arcade du cloître sur lequel donnaient les fenêtres des quatre pavillons du château. Ces logis carrés se reliaient entre eux par des galeries et des escaliers couverts de plantes grimpantes. Pour de la vigne, je n'en vis pas un pied. Ces gens ont

tellement horreur du vin, qu'ils ne veulent pas même voir la plante qui le produit.

Le vieux médecin s'en fut d'un côté et sa fille de l'autre, en me laissant là. Le moment était bon pour fuir et je me dirigeai du côté de la poterne ; mais j'y trouvai deux esclaves qui m'en interdirent la sortie. J'eus envie de me battre ; mais je n'avais pas d'armes. On m'avait même débarrassé de ma cotte de mailles pour la remplacer par des habits maugrains.

Je revins tristement du côté des cuisines. Des cris de volaille m'attirèrent sous un hangar. J'y vis une jeune négresse qui plumait des poulets ; mais elle les épluchait tout vivants, comme si elle eût pris plaisir à les faire souffrir. Si elle n'eût eu la peau noire comme le diable, elle n'eût pas été laide, car elle avait de grands yeux bien éveillés, le nez fin, les lèvres fraîches et les dents blanches comme celles d'un louveteau.

J'ai toujours été grand causeur et je liai conversation ; mais nous ne nous entendions point. Elle avait laissé échapper sa volaille à demi déplumée, pour me regarder, tout ébahie. Je ne la regardais pas avec moins de curiosité. On m'avait dit que les nègres avaient de la laine en guise de cheveux, et comme je n'avais encore vu que des têtes rasées, je voulus m'en assurer :

Je mis la main sur le grand chiffon qui la cachait presque tout entière ; mais elle eut peur et voulut se sauver. Je lui fis comprendre par signes que je souhaitais toucher son lainage, et elle, voyant que je riais, regarda si personne ne la pouvait surprendre, arracha lestement sa coiffure et me mit la main sur sa tête. Il ne faut pas croire tout ce qu'on dit, car je vis bien par moi-même que cette, négresse avait une fort belle chevelure toute déroulée en ondes, et qui lui tombait jusqu'aux jarrets ; mais, en se découvrant, elle m'avait montré, n'ayant ni cotte ni robe sous son grand chiffon, qu'elle était aussi bien faite que ces statues de déesses païennes en bronze, que j'avais vues couchées dans les herbes des Aliscamps d'Arles. Elle me donna tout le temps de la regarder ; elle paraissait y prendre plaisir et me fit même toucher sa peau, qui était douce comme du velours ; mais j'y avais répugnance. Quelqu'un venait, elle s'enroula vite dans ses draperies et courut rattraper sa volaille, tandis qu'un vieux nègre me fit signe de le suivre dans une grande pièce où il me laissa en me remettant mon émouche au de queues de paon.

Je posai cet instrument, véritable honte dans les mains d'un chevalier, et je regardai l'endroit où j'étais. Tout était bien nouveau pour moi : les murs

tout briquetés de carreaux de faïence de couleur, le pavé couvert de nattes, les portes fermées de lourdes tentures de soie brochée d'or, des écritures au long des murailles, des dessins partout, mais nulle part une de ces belles images de saint, comme on en voit partout chez nous. Le milieu de la chambre était occupé par un bassin plein de poissons comme de ma vie je n'en avais vu. Ils étaient rouges comme l'oriflamme de Saint-Denis. J'y vis aussi un tas de bestioles qui grouillaient dans l'eau sur un tas de mousses et de cailloux. A quoi ces bêtes pouvaient-elles servir dans une maison ? L'heure du repas était arrivée ; une vieille négresse, suivie de la jeune plumeuse de volaille, plaça, sur un escabeau un grand plateau d'argent plein de morceaux de viande tout coupés. Le couvert fut bientôt mis, car je n'y vis ni couteaux, ni fourchettes, mais bien des cuillers et deux ou trois serviettes pour chacun. Les aiguières furent déposées à terre à portée de la main, et le vieux Aboul-Raschid et sa fille vinrent s'asseoir. Je crus pouvoir en faire autant, comme j'avais fait sous la tente, et je m'accroupis comme eux, sans cérémonie, croyant déjà avoir ma part du festin ; mais Flissa me jeta un regard tellement irrité que je me reculai. Elle se leva et voulut sortir. Son père la retint et me dit fort durement que ma place à table était avec les esclaves et que j'eusse à me tenir derrière ma jeune maîtresse pour lui virer les mouches.

« C'est juste ! lui dis-je, j'irai avec les chiens, car dans ce pays ce sont mes pareils ; » et, en moi-même, j'ajoutai tout bas que c'était trop d'honneur que j'allais faire à ces mécréants de vouloir manger en leur compagnie.

La fille du médecin me fit sentir durement ma misérable condition, en me demandant de lui rendre des services dont elle eût pu se passer, tels que de lui tenir l'assiette dans laquelle elle mangeait, fort gentiment du reste, ou de balancer sans relâche les plumes de paon au-dessus de la gargoulette et de tenir deux ou trois serviettes dont elle ne se servit point. Je savais trop bien ce que l'on doit aux clames pour résister au moindre, de ses caprices ; mais quand elle eut achevé son repas, je priai son père de lui dire que si, dans mon pays, les hommes se regardent comme les humbles serviteurs de la beauté en revanche il était bienséant de leur en savoir un peu de gré.

Je ne sais s'il s'acquitta de ma commission, mais la jeune Sarrasine se leva, rouge de colère, et sortit en me jetant un regard de mépris.

« Tu ne dois pas te considérer comme notre égal me dit Aboul-Raschid, mais comme esclave. Ton sort peut être aussi heureux que possible, si tu

veux me promettre de ne pas chercher à t'enfuir. Il ne te servirait à rien de le tenter ; car tu es si loin des tiens, que tu aurais beau gagner les déserts, tu y mourrais de faim. Prends-en ton parti ; ton service sera aisé, tu n'obéiras qu'à Flissa, et elle est très-bonne.

— Si vous me promettiez de faire savoir aux miens que je suis vivant, et si vous vouliez me laisser racheter, j'attendrais bien un mois ou deux. »

Il me le promit, mais je n'avais pas confiance en sa parole.

« Tu coucheras où tu voudras dans la maison, me dit-il ; seulement je te défends d'entrer dans le corps de logis au fond de la cour, sous peine d'avoir la langue coupée. » Je lui demandai si c'était là que demeuraient ses femmes. Il me répondit en rougissant que je ne devais pas faire de semblables questions à un musulman, et me tourna le dos.

La nuit était venue. Je me couchai sur une natte, côte à côte avec mon plumeau, mon fidèle compagnon désormais, dans la chambre aux poissons rouges. Qu'est-ce que la fille du médecin voulait donc faire de moi ? Elle n'était pas assez avenante pour que j'eusse l'espoir de devenir son amoureux. Croyait elle que j'étais propre à lui jouer du luth ou de la viole, comme un ménestrel ? Ce n'était pas mon affaire. J'étais aussi ignorant de tout gai savoir que les poissons du bassin. Ce qu'il me fallait, à moi, c'était un cheval, une épée, des coups à donner. Ma condition d'esclave d'une fille païenne était le plus grand malheur qui pût m'arriver, et je voyais bien là un maléfice de Béral des Baulx. Je ne pensais jamais à lui sans que mon oreille coupée me fît mal, ce qui en était bien la preuve.

V.

Je n'avais jamais pensé, moi, homme noble, à l'humiliation d'être sous la domination des autres, et je compris bien alors, à la haine que je ressentais contre ce vieux médecin, combien devaient nous détester nos serfs et vassaux.

Je n'avais pourtant rien à faire dans cette maison où je promenais mon ennui par les cours et jardins, sous les grands arbres, dans les allées bordées de buis, dans l'enceinte des hautes murailles. Je voulais apprendre l'arabe, et j'eus recours à la petite négresse Maouna et à sa mère Kartoum. J'avais une bonne mémoire et il y avait aussi de la magie dans cette langue endiablée, car il me suffisait d'entendre le même mot deux fois pour le retenir. Ma première leçon me fut donnée en soupant ; Maouna m'avait fait signe de venir avec elle après le repas des maîtres, et j'allai la rejoindre à la porte de la cuisine. C'était dommage qu'elle fût si noire, car elle était vraiment gentille ; mais elle me faisait l'effet d'une bête. Elle m'emmena, emportant notre souper dans une corbeille, sur une terrasse en plein air, m'invita, à m'asseoir à terre et, posant un plat de riz devant moi, elle s'apprêta à me servir. Mais, esclave comme elle, je ne me reconnus pas le droit de faire le seigneur et je l'invitai par signes à manger avec moi. Elle en fut si contente qu'elle sauta et battit des mains comme une enfant, bien qu'elle eût au moins dix-sept ou dix huit ans. Elle se débarrassa de ses draperies et, secouant sa crinière au vent, elle vint s'asseoir sur mes genoux.

Je trouvai cette manière de prendre mon repas si nouvelle pour moi que je ne m'en fâchai point, et je lui fis nommer tout ce qui était à ma portée, le plat, la terrasse, les arbres, elle-même ; et comme il fallait toucher souvent les objets désignés, il m'arriva mainte fois de passer la main sur ses épaules, ce qui ne parut point la courroucer. Plus d'une fois elle m'ôta le morceau de la bouche, me donnant à entendre qu'il était bien meilleur ainsi. Nous arrosions notre biscuit et notre ragoût d'une boisson sucrée et pétillante appelée *lagby*. J'en usai largement, si bien qu'à la fin du repas je ne sais trop ce que je faisais : J'avais oublié que Maouna était aussi noire que la nuit, pour me souvenir seulement que j'avais entre les bras une jeune fille qui me demandait des baisers. Cette première leçon eût pu aller loin, si

sa mère ne fût venue me chercher de la part de la fille du médecin, de *Lallah*, comme on l'appelait dans la maison. Je la donnai au diable, car elle m'ôtait le premier amusement que j'eusse trouvé depuis ma captivité.

Je suivis la vieille négresse dans la chambre aux poissons rouges, où je trouvai Flissa qui d'un geste impérieux me montra une natte étendue à terre, en me faisant signe de m'y coucher.

Jusque-là j'avais dormi en compagnie du chameau qui m'avait amené, et, de même que les autres esclaves, matin et soir, je me lavais tout le corps à la fontaine du préau ; bonne habitude contre laquelle je regimbai le premier jour, et que j'ai gardée ensuite autant que j'ai pu, comme souveraine pour conserver les forces du corps et préserver de lèpre et autres maladies. J'y avais déjà pris goût, car je fis mes ablutions dans le bassin aux poissons rouges sans savoir que j'étais auprès de l'appartement de Flissa. Après quoi je fus content de reposer dans ce lieu frais et parfumé où je me trouvais fort bien ; mais l'idée me vint qu'on se servait de moi comme d'un chien de garde. Je me promis, s'il en était ainsi, de voir dormir la belle Flissa, dût-elle me faire crever les yeux.

Dès que je n'entendis plus aucun bruit, je soulevai tout doucement la tapisserie d'une porte qui pouvait bien être celle des appartements de ma maîtresse et j'y pénétrai sur la pointe de mes pieds nus. Mais, au lieu d'un galant réduit, je ne vis, à la lueur d'une petite lampe finement ouvragée pendue au plafond, qu'une chambre remplie de paperasses, de fioles, d'instruments de toutes formes, auxquels je ne compris rien. A un léger bruit, je me jetai à quatre pattes sous une table ; c'était comme un rat qui aurait rongé en mesure une boiserie. Je reconnus bientôt que c'était le mouvement d'une horloge. Je n'en avais jamais vu, parce que les inventions nouvelles ne viennent dans notre Berry que lorsqu'elles ont vieilli de cent ans. Personne ne couchait là ; poussé par la curiosité, j'avise une porte qui me conduit sur un escalier. Je monte et me voilà dans une galerie de là partie de la maison où Aboul-Raschid m'avait défendu de pénétrer. C'était sans doute là qu'il cachait ses femmes, et je voulais les voir. Un filet de lumière qui passait à travers une porte disjointe attira mon œil, et je me rappellerai longtemps ce que je vis dans cette chambre.

Flissa était assise devant son père qui lui parlait en lui montrant un crâne humain qu'elle osait bien toucher. A côté d'eux, sur une table, gisait un squelette. Les cheveux m'en dressèrent sur la tête. Venaient-ils de se

repaître de ce cadavre ? Ces ossements étaient-ils les débris d'un horrible festin ?

A un mouvement que fit le médecin, je crus qu'il allait sortir. S'il me trouvait là j'étais perdu, dévoré ; peut-être avaient-ils encore faim ? Je ne fis qu'un bond jusqu'à l'escalier et, quatre à quatre, je regagnai ma natte où je ne pus fermer l'œil de la nuit.

Un peu avant le jour, j'entendis des cris, comme ceux d'une femme qu'on aurait égorgée. « Mes maîtres vont manger quelque autre victime, » pensai-je ; mais les cris cessèrent et, dès que le soleil fut levé, je courus au jardin avec l'intention de me sauver de cette maison de vampires. J'avais remarqué un pan de muraille sur lequel on pouvait parvenir en montant sur les branches d'un figuier. Je grimpe, j'atteins le mur et je saute de l'autre côté ; mais je tombe dans la vase jusqu'au cou et je ne peux me dépêtrer du milieu des herbages qui me retinrent comme dans un filet. C'était encore là, selon moi, un effet des enchantements.

J'eus le temps de réfléchir et de faire mon acte de contrition jusqu'au soleil couché. ; et j'eus la mortification d'être tiré de là, tout transi de froid, sous les yeux de la mangeuse de chair humaine, qui se moqua de moi bien fort.

Je fus longtemps à me remettre de cette journée dans le fossé magique. J'avais les membres si roides que je ne pouvais plus remuer et que je dus rester couché et perclus quinze jours au moins. Le vieux médecin me soigna : mais il y eut des jours où j'étais guéri comme par miracle, et puis, le lendemain, si je voulais balancer l'oriflan de plumes, sur l'ordre de la jeune ogresse, c'était comme si l'on m'eût appliqué la torture. La méchante fille riait de mes souffrances et j'amassai gros de colère contre elle. Son père me disait : « C'est bien fait, tu n'essayeras plus de te sauver. »

Je repris cependant l'usage de mon pauvre corps et mes leçons d'arabe, non plus avec la jeune Maouna qui était disparue depuis la nuit où j'avais entendu crier une femme, mais avec sa mère et le vieux nègre appelé Jalap. J'appris vite, car en six semaines je savais le nom de toutes les choses à ma portée.

On me dit que Maouna avait été vendue ; mais sa mère ne savait pas ce qu'elle était devenue, et comme je m'étonnais de son indifférence :

« Pourquoi nous occuper de nos enfants, dit la vieille ; ils naissent esclaves et ne sont point à nous ; ils sont au maître. Je n'ai jamais connu mes parents ; toute petite, j'ai été débauchée par d'autres esclaves et j'ai

toujours apporté du profit aux maisons où j'ai été, car j'ai eu douze ou quatorze enfants, je ne sais plus au juste. Maouna est une des dernières. Dire quel est son père, je n'en sais rien. »

Cette vieille bête était pire qu'une chienne, et je le lui dis ; à quoi elle me répondit que je deviendrais bien comme elle, quand j'aurais passé une quarantaine d'années en esclavage.

La fille du médecin ne faisait guère attention à moi, mais je ne l'entendais jamais venir sans que le cœur me battît. J'avais peur d'elle : moi qui n'aurais pas reculé devant quatre hommes, je tremblais de vaut cette jeune fille que j'aurais tuée d'une chiquenaude. Je ne rencontrais jamais ses yeux sans être troublé, car ils me rappelaient ceux de Silvaine la sorcière, la nuit du sabbat et de nos noces diaboliques. Je me tâtais tous les matins et me regardais dans le bassin pour m'assurer qu'elle ne m'avait pas transformé en singe ou en chien pendant la nuit.

Je fis part de mes soupçons à la vieille négresse, qui me donna un talisman pour me préserver du mauvais œil.

« Elle fait magie noire, disait Kartoum ; mais avec magie blanche, bonne magie, tu pourras te sauver d'elle. Méfie-toi, elle est peut-être goule. »

Je gardai précieusement l'amulette sur moi, mais elle n'empêcha point l'effet des yeux de Flissa.

Une chose me consolait : c'est qu'à force de tourment set de peines, j'étais devenu si maigre et si sec qu'il n'y avait guère d'apparence que l'on prît envie de me manger. Le vieux le remarqua un jour : « Es-tu malade ? dit-il ; tu as si mauvaise mine, qu'à te mener vendre je perdrais la moitié de ce que tu valais.

— Je m'ennuie chez vous et veux m'en aller. Avez vous seulement fait savoir de mes nouvelles au camp des croisés ?

— Je l'ai fait ; mais je crois bien que personne ne s'inquiète de toi, car je n'ai pas reçu de réponse. Les communications sont malaisées. Il faut du temps pour tout. Prends patience, distrais-toi, va à la ville, tu feras les commissions, tu apporteras les légumes : Demande la permission à ta maîtresse ; je lui en parlerai aussi. »

Mais outre que le médecin n'en dit rien à sa fille (il était très-occupé, il faut l'avouer), de mon côté je n'osais pas encore m'exprimer dans le langage de la jeune Sarrasine. J'attendais pourtant, comme le suprême bonheur, la permission d'aller à la ville remplir les fonctions de vivandier, et je me décidai enfin à parler.

Je me donnai du courage en avalant une gargoulette de lagby, que le vieux Jalap m'avait invité à déguster avec lui et, la tête montée, décidé à braver les ogres et les sorcières, je vins remplir comme de coutume mon office de valet auprès de Flissa.

Son père était, comme il arrivait souvent, en visite chez ses malades. Je fis sans le vouloir plusieurs maladresses : j'étais ivre pour sûr, car je laissai tomber sur la robe de la goule tout un plat de confitures.

Elle s'en fâcha, comme de juste, m'accusant de l'avoir fait à dessein, me traitant de maladroit, d'imbécile, de chien, et autres jolis compliments. La patience m'échappa, et, dans sa langue arabe, je lui reprochai de n'avoir pas plus de cœur qu'un rocher.

En m'entendant m'exprimer en son langage, elle ouvrit ses yeux noirs si grands, qu'elle ne les eût pas ouverts davantage si elle eût entendu parler les grenouilles de son bassin. Puis, riant de bon cœur, elle me dit :

« Ah ! tu sais parler l'arabe ? tu n'es pas si stupide que je croyais, et j'en suis bien aise.

— Non, je ne suis pas stupide, Lallah, car je sais bien des choses sur vous et votre père, et je vous demande de me laisser partir.

— Que sais-tu ? dit-elle avec inquiétude.

— Je sais que vous mangez des morts. Vous êtes une goule et ne m'avez pris chez vous que pour goûter du chrétien ; mais le chrétien est malsain, il fait mourir les musulmans.

— Tu es *maboul*, mon pauvre garçon, dit Lallah Flissa. Je ne me soucie aucunement de ta peau. Tu parles et tu penses comme un nègre. »

Toutefois elle me fit des questions, et moi, charmé par ses yeux doux, je fus assez simple pour avouer tout ce que j'avais vu. Elle riait tout en restant très-attentive. Quand j'eus tout dit, elle me parla comme une personne sensée qu'elle était, en fin de compte.

« Tu as dit à mon père et à moi que tu étais un noble Franc ; eh bien ! je te demande sur ton honneur de ne jamais répéter à personne ce que tu as vu chez nous. Je ne suis ni goule, ni sorcière, et j'étudie la science de rendre la santé aux hommes. Je ne cherche rien que de bon. Ne t'ai-je pas sauvé la vie ? Ce n'est pas par philtres et incantations, mais tout simplement par médicaments.

— Cela vous plaît à dire, Lallah, mais je vous crois fille de l'enfer.

— Non, chrétien, de trompe-toi. Il ne faut croire ni à l'enfer ni aux magiciens, mais bien à Allah tout seul et à l'esprit qu'il a répandu sur les

hommes pour leur bien. S'ils s'en servent mal, c'est tant pis pour eux. L'intelligence est un terrain fertile qu'il ne faut pas laisser en friche, au risque d'y voir pousser les mauvaises herbes.

— Vous parlez bien, Lallah ! mais moi, le jardin de mon cerveau me dit que je voudrais être plus libre que je ne le suis.

— En attendant ta rançon, je veux bien te laisser libre ; mais à une condition : c'est que tu tairas tes sottises suppositions sur mon compte et me jureras de ne pas me quitter que tu n'aies payé mon père. Donne-m'en ta parole de chevalier. »

Il faut bien qu'elle eût un pouvoir surnaturel, car sans marchander, tête nue et genou en terre, je lui jurai de ne pas m'enfuir.

« Relève-toi, dit-elle avec un visage doux, tout rayonnant de beauté. Tu serais lâche et infâme dans ta religion comme dans la mienne, si tu manquais à ta parole. » Elle se pencha vers moi, et je crus qu'elle allait me donner un baiser. Mais elle se redressa fièrement et sortit sans rien dire de plus.

Je me levai plus ensorcelé que jamais, et je jetai au loin mon talisman qui n'avait pas su me préserver. Je reconnaissais bien la vérité des paroles de frère Alain d'Ussamala le templier, lorsqu'il me disait : « Dans ce pays, tu te choqueras d'abord de tout, et puis tu t'y feras et tu y prendras tel goût que si tu n'y restes pas, tu voudras y retourner. Le soleil et les femmes de l'Orient ont fait plus de mal à la chrétienté que trente charretées de diables. »

Je profitai dès le même jour de la permission qui m'était accordée, pour aller voir la ville.

C'était un fouillis de maisons quasi sans fenêtres et s'appuyant les unes aux autres, avec des petites ruelles sombres même en plein jour. Les boutiques ne sont pas, comme chez nous, de niveau avec la rue ; ce sont plutôt niches dans la muraille, et les marchands s'y tiennent assis au milieu de leurs denrées, comme des pichets sur une étagère.

Sur une grande place, je vis le dey sortir de son palais, une grosse forteresse blanchie à la chaux ; ses soldats, armés de targes en bois léger et de lances de, roseaux, sans casques ni cottes de mailles, mais vêtus de tuniques de lin, ne me parurent pas bien terribles : j'en eusse avalé vingt-cinq d'un coup.

J'entrai chez un barbier pour me faire arranger un peu ; car mes cheveux étaient repoussés plus longs qu'avant la fauchaille de Thoronet sur mon

chef.

La boutique de ce barbier en pleine rue était le rendez-vous des beaux conteurs de la ville, des gens désœuvrés qui sont nombreux en Orient. C'était là qu'on apprenait, forgeait et colportait les nouvelles. J'y fis grande sensation, comme chrétien d'abord, et ensuite comme esclave d'Aboul-Raschid, et j'en appris plus en une journée sur le compte de mes maîtres, que je n'en savais depuis six mois.

Aboul-Raschid était un grand savant, qui passait pour ne pas remplir toutes les simagrées de la religion mahométane ; mais il avait fait de si grandes cures, entre autres celle du sultan actuel de Barkah, qu'on le laissait vivre à sa guise. Sa fille était réputée très-savante aussi : elle en savait assez, disait-on, pour en remonter aux mans (c'est le nom de leurs prêtres). On la tenait pour maraboute, c'est-à-dire sainte, et elle pouvait de grandes choses sur l'esprit public.

J'appris aussi des nouvelles de la croisade. L'armée chrétienne avait battu par deux fois le bey de Tunis et l'avait forcé d'accepter ses conditions. Muley-Mostança avait dû payer les frais de la guerre et remettre en liberté tous les chevaliers chrétiens ses prisonniers. J'étais doublement heureux de savoir nos armées victorieuses et mon grand-père libre de retourner dans notre châellenie de La Chastre, si toutefois il n'était mort ou retenu, comme moi, esclave dans un autre royaume. J'étais si fier du succès des croisés que je revins chez mes maîtres la tête haute, et le lendemain, en revoyant mon plumasse au de queues de paons, je le traitai comme les chrétiens avaient traité les infidèles, et j'en fis quelque chose qui n'était plus qu'un bâton orné de quatre à cinq brins de plumes tout ébarbées. La savante Flissa me demanda, quelques jours après, ce que j'avais vu et entendu dans la ville, et comme je lui rapportai le bien qu'on avait dit d'elle, cela ne lui déplut naturellement point. Elle me reprenait dans mes locutions vicieuses et j'y gagnai une bonne leçon ; et puis elle m'entama sur ma famille, mon pays, nos us et coutumes. Il faut croire qu'elle ne me trouva pas sot, car la nuit nous surprit causant encore, et j'y prenais plaisir pour ma part ; et, d'après tout ce qu'elle me dit de son côté, je vis bien qu'elle était sorcière en médecine, mais ni goule ni méchante.

En la quittant, je lui demandai pardon de mes mauvaises idées sur son compte, et elle, pour me remettre l'esprit ou me troubler le cœur, se baisa le petit doigt et me le porta aux lèvres. J'en eus le feu dans le corps, et à partir de ce moment je fus possédé d'elle.

VI.

N'ayant aucune nouvelle des miens et me méfiant du vieux médecin qui n'avait peut-être rien écrit, j'allai chez un renégat qui savait le français et je lui dictai une lettre à mon frère, pour savoir si mon grand-père était encore vivant et lui dire de m'envoyer de quoi payer ma rançon. J'attendais depuis plusieurs jours le départ d'une galère pour les pays chrétiens, quand l'occasion se présenta. J'avais jusqu'au soir pour porter ma lettre au patron. Je voulus pourtant m'y prendre dès le matin ; mais, après avoir déjeuné, je fus pris d'une envie de dormir impossible à vaincre. Je me réveillai peut-être deux ou trois heures après, et j'entendis le médecin et sa fille parler dans la chambre à côté.

« Vous avez tort d'essayer vos poisons sur ce garçon, disait Lallah Flissa ; il en peut mourir.

— Qu'importe ? répondait le vieux ; ce n'est qu'un chrétien !

— Mais, chrétien ou musulman, sa vie est à Dieu et non à vous, mon père.

— Laisse-moi tranquille avec tes idées ; une découverte est plus importante que la peau d'un chien d'infidèle. Ne l'ai-je pas déjà sauvé de la mort avec un remède que je n'eusse osé essayer sur un musulman ? »

Flissa lui répondit encore et le blâma ; elle prenait mon parti et c'était d'un bon cœur. Elle était bonne sorcière comme Silvaine ; mais le père était sans entrailles. Il vint à moi, me tâta le front et me secoua ; je fis semblant de ne pouvoir m'éveiller, et, quand il fut sorti, je voulus aller remercier la bonne païenne de l'intérêt qu'elle me portait. Je crus comprendre qu'elle était amoureuse de moi, et comme j'avais grand goût pour elle, je pénétrai dans la chambre de l'horloge. Flissa n'y était plus, et j'osai la chercher jusque dans une chambre mystérieuse où je me sentis marcher sur des tapis épais comme des matelas ; il y sentait si bon que je me crus en paradis, et je fus un bon moment ayant de voir la fille du médecin, tant le jour était brouillé par les vitraux de couleur et les feuillages qui garnissaient les croisées. Elle était couchée sur un divan au milieu de piles de coussins, et me regardait avec terreur.

Je m'agenouillai devant elle et voulus lui dire que je l'aimais ; mais je ne sus trouver le mot en arabe, et pour me faire comprendre je saisis une des longues tresses brunes de sa chevelure et la baisai. Mais elle se redressa fièrement, me dit de sortir, et, comme j'hésitais, elle me repoussa du pied dans l'estomac si brutalement, que j'en tombai.

« Chien d'esclave ! dit-elle hors de ses sens ; ta présence ici est une souillure, va-t'en ! »

Je sortis, reconnaissant que j'avais eu tort d'entrer dans son réduit, car, pour les femmes de sa religion, c'est une manière de couvent cloîtré ; mais je me promis bien de la rejoindre ailleurs et de lui parler de plus belle.

Le jour baissait, je pensai à la felouque qui devait emporter ma lettre et je courus sur le port ; la nef était partie.

De rage contre les expériences du vieux médecin, qui m'avait fait perdre mon temps, et de dépit contre sa fille qui me repoussait si vilainement, je jetai ma lettre à la mer et je revins.

Je ne revis pas Flissa de deux mois ; car je fus d'abord en chaîné pendant trois jours, et puis envoyé aux travaux du jardin avec un mulâtre, chef de cinq ou six esclaves chargés de me surveiller. Je n'avais rien de mieux à faire que de piocher la terre et d'apprendre de mon maître jardinier les noms et vertus de certaines plantes. Les unes chantaient la nuit, d'autres rendaient invisible ou amoureux. Pour celles-ci, j'en voulus tenter l'expérience et j'en jetai dans l'eau de la source que buvait la fille du médecin. Je ne sais si le charme des feuilles de la mandragore, dont j'avais composé un philtre, opéra enfin ; mais un jour Flissa, passant près de moi, eut un regard de compassion que je ne laissai pas échapper.

« Te plais-tu donc, lui dis-je, à la souffrance de ton esclave ? Et si tu étudies la sagesse, comme on le prétend, quelle est donc la sagesse qui te conseille la cruauté ? »

Elle ne répondit pas et se détourna comme si elle n'eût pas entendu ; mais, peu de jours après, on me chargea d'aller faire les commissions et je redevins libre sur parole.

Un soir, je m'attardai dans la boutique d'Ibrahim ; c'était le nom du barbier, beau conteur et fin joueur de tarbouka, un pot sans fond avec une peau tendue sur la gueule, qui fait autant de bruit qu'une croûte de pain dans un sabot. Comme je m'en revenais chez mes maîtres, je fus accosté par un petit Maure qui, me tirant par le bas de ma tunique appelée *gandoura*, me demanda de le suivre. Je n'ignorais pas que dans ce pays-là les jeunes

garçons exercent parfois un métier que chez nous les ribaudes les plus éhontées rougiraient de faire, et j'allais me débarrasser de lui par un coup de poing, quand il me dit :

« Une dame qui te veut du bien m'envoie t'inviter à souper ce soir. Viens, si tu n'as pas peur.

— Je n'ai pas peur, lui dis-je, allons voir la dame si elle en vaut la peine ; » et je le suivis, à travers un entre-croisement de petites rues sombres, jusque devant une porte basse et si enfoncée en terre, qu'elle semblait plutôt l'entrée d'une tanière que celle d'une maison.

« La dame qui demeure là dedans ne doit pas être bien huppée, dis-je au messenger d'amour.

— Oh ! elle ne demeure pas ici ; mais c'est par ici qu'on va chez elle. »

Il gratta la porte d'une façon convenue, un claquement de savates se fit entendre dans le couloir intérieur, et, par un guichet entre-bâillé, on demanda : « Qui frappe ?

— Ali et le chrétien, » répondit le petit Maure.

La porte s'ouvrit à demi. Ali me poussa pour entrer et faillit me faire tomber en me passant dans les jambes. Une vieille sale et décrépète, une lampe à la main, me fit monter à l'étage supérieur, s'assit sur un bahut vermoulu autant qu'elle, et me dit :

« Il s'agit de pénétrer dans le harem du sultan sous des vêtements de femme et d'aller souper avec la sultane favorite. Il y va de ta tête si tu es découvert ; mais la dame vaut la peine de tenter l'aventure. Elle t'a vu chez le barbier, comme elle allait au bain, tu lui as plu. Demande-lui tout ce que tu voudras et reviens nous voir avec de l'argent. »

Peut-être que si la fille du médecin ne m'eût pas montré tant d'aversion, j'eusse envoyé promener la vieille édentée ; mais l'attrait de pénétrer dans le harem, chose réputée impossible, me décida en un instant.

La vieille appela sa fille une grande Juive brune, mal peignée, maigre et malpropre, qui entra avec un tas de chiffons sur les bras. D'une main leste, les deux ribaudes m'enlevèrent mes bardes, me passèrent cotillons et caleçons de femme : chemise, corsage argenté, bracelets en clinquant, rien n'y manquait. Elles m'entortillèrent la tête de voiles, me peignirent les yeux et les sourcils, sans oublier deux ou trois grains de beauté.. En un instant je fus si bien métamorphosé en fille, qu'en me regardant au miroir je ne me reconnus pas. Je n'avais pas encore de barbe, un léger duvet seulement

couvrait ma lèvre ; mais la Juive avait beaucoup plus de moustache que moi, et j'étais beaucoup plus joli qu'elle.

« Garde-toi de parler, ta voix est trop forte, me dit la fille.

— Dois-je rester muet pour la sultane ?

— Oh ! répondit-elle en riant, je ne le crois pas ; mais tu le verras bien. Allons, viens, c'est moi qui vais te conduire.

— Il ne faudra pas oublier de revenir avec de l'argent, » répéta la vieille en nous ouvrant la porte de la rue.

Nous suivîmes les murailles du palais jusqu'au pied d'une tour où le sentier s'arrêtait brusquement au-dessus de la mer. Ma conductrice siffla à la manière d'une hirondelle, et à l'instant un autre sifflet lui répondit comme du haut des airs, puis une échelle de corde nous fut descendue.

« Monte, puisque tu ne crains rien ! me dit la juive.

— Vas-tu me suivre ?

— Oh ! non, répondit-elle. Bonne nuit, et reviens les poches pleines. »

Et, sans plus s'inquiéter de moi, elle partit.

Ce n'était pas si aisé, que je l'aurais cru, de grimper, tout empêtré de jupons, à cette échelle de corde qui se balançait et se brimbalait le long de la tour. Quand je fus à la moitié, le vent s'engouffra si bien clans mes cottes, que je crus qu'il allait m'enlever. Je pensai à renoncer à aller plus avant ; mais j'avais autant à faire pour redescendre que pour continuer, et d'ailleurs le diable qui me poussait devait me protéger.

J'arrivai, non sans peine, sur la plate-forme.

Je fus reçu par une naine dont la tête était grosse comme un boisseau. Elle me fit une grimace qui voulait être un sourire, retira l'échelle et me conduisit, à travers bien des couloirs et des escaliers, à une porte de fer doré qu'elle fit glisser clans la muraille et qui me donna entrée dans une salle très-éclairée, où elle me laissa seul.

De la coupole au pavé ce n'étaient que dorures et cristaux si brillants, que les yeux en faisaient mal. Une table basse chargée de victuailles et une armée de flacons rangés en bataille me donnèrent à penser que la sultane était grosse mangeuse et buveuse d'autant. Était-elle grasse ou maigre, belle ou laide, jeune ou vieille ? Une portière fut soulevée et une femme noire, couverte de riches étoffes, un bandeau de diamants sur la tête, avança en se dandinant.

Je reconnus Maouna, la plumeuse de volaille.

« Eh vive Dieu ! m'écriai-je, est-ce toi, petite moricaude ? Que fais-tu ici sous ces habits somptueux ? Est-ce une mascarade ?

— Non pas, dit-elle. Ce sont là maintenant mes habits de tous les jours. Je suis la sultane favorite, la première du royaume après le bey. »

Et, comme je ne revenais pas de ma surprise, elle s'étonna aussi de, voir comme j'avais appris à parler la langue du pays.

« Nous pourrons donc causer, dit-elle, et nous ne serons pas dérangés comme lorsque nous soupions d'un maigre plat de riz à la clarté des étoiles. Je suis chez moi ici. En ce moment, mon sultan n'y est pas et je suis maîtresse. Oh ! nous allons nous divertir ! D'abord, débarrasse-toi de tes vêtements de femme, mets-toi à ton aise comme si tu étais le maître de céans. »

Et, tout en parlant, elle m'enleva mes cotillons, me passa une gandoura de soie lamée de flammes d'or, m'apporta un bassin rempli d'eau parfumée et voulut me laver et me débarbouiller elle-même. Je la laissai faire, j'étais si ébahi ! Quand j'eus figure d'homme : « Maintenant, dit-elle, si tu m'as assez vue en reine, tu me laisseras me mettre à mon aise aussi. »

Et, sans attendre ma permission, elle défit ses riches habits pour ne garder que ses colliers et sa tunique, si transparente, que je voyais les ondulations et les formes provocantes de son beau corps de bronze. Elle s'étendit sur le divan et, m'appelant à ses côtés, elle, me présenta une écuelle d'argent ; mais, au lieu de se servir des cuillers qui étaient sur la table, elle plongea la main dans une sauce noire, en retira un morceau de viande qu'elle me donna, puis, repêchant pour son compte, elle mordit dans cette viande dont le jus lui ruisselait sur le menton. Je ne suis pas bien délicat ; pourtant cette manière de prendre sa nourriture me dégoûta. Je me rappelai la grâce mignonne avec laquelle Flissa grignotait une grenade.

« Tu n'as donc pas faim ? disait la sultane ; tu n'aimes pas ceci ? Oh ! il y a de quoi choisir, nous ne sommes plus chez le médecin. On ne me bat plus ; je fais battre à mon tour.

— Qui donc t'a battue ?

— Jalap, par ordre de Lallah Flissa, parce qu'elle était jalouse de moi. Elle t'avait vu m'embrasser sur la terrasse, et puis elle m'a fait vendre, et le pourvoyeur du sérail m'a achetée pour servir la sultane. Mais voilà qu'un jour le bey a préféré mon visage noir au nez rouge de sa favorite. Il l'a fait coudre en un sac et jeter à la mer, pour me mettre à sa place. En ce moment il perçoit ses impôts dans le Fezzan et ne reviendra pas de huit ou dix jours.

Si tu veux les passer avec moi, il ne tient qu'à toi. Que veux-tu boire ? du vin qui donne du sang, du haschisch qui fait voir tout en beau, ou du lagby qui rend amoureux ? »

Sans attendre ma réponse, elle remplit un large gobelet de ce dernier breuvage et, pour me donner l'exemple, l'avalait tout d'un trait. Puis, les lèvres encore humides, elle me demanda un baiser que je lui refusai en disant que si les chrétiens buvaient du vin, l'ivresse chez les femmes était dégoûtante. Mais je ne refusai pas de boire pour mon compte, tant et si bien que je ne vis guère si elle en faisait autant. Je sais seulement qu'elle se monta la tête au point de me dire :

« Veux-tu être gouverneur, vizir du palais ? Rien n'est si aisé ; je te rachèterai à tes maîtres, tu te feras musulman et le reste ira tout seul. C'est un emploi qui mène au trône, quand on est adroit et aimé de la sultane favorite. Les murailles du palais sont épaisses et on peut se défaire facilement de quelqu'un sans que ses cris soient entendus.

— Tu me proposes d'assassiner le sultan de Barkah ? Est-ce donc pour cela que tu m'as appelé ici ?

— Non ! je t'ai fait venir, au risque de ma tête, pour prendre du plaisir avec toi ! »

Et, en parlant ainsi, elle bondit comme une panthère, prit un disque de cuivre tout garni de clochettes, jeta ses colliers, déchira sa robe transparente et, toute nue, les cheveux au vent, agitant le disque sur sa tête, sautant, chantant et criant, elle décrivit autour de moi des cercles qui me fascinèrent comme ceux que le milan décrit autour du lièvre. J'oubliai que cette impudique beauté était une sorte de bête, et quand je pensai à retourner chez mes maîtres, il faisait grand jour.

Maouna me fit alors comprendre qu'il m'était impossible de sortir du harem sans être vu des eunuques et des cavas, gardes du sultan. Je me rendis à ses raisons et je restai avec elle en attendant la nuit ; mais la nuit et le jour suivant me trouvèrent encore auprès de la noire sultane, buvant des vins de toutes les parties du monde et oubliant dans l'ivresse le temps qui s'écoulait. Ce n'est pas que j'aie jamais été ivrogne, mais tout Français aime le bon vin, et j'en étais privé depuis si longtemps que je réparais le temps perdu.

Elle me renouvela l'offre de partager sa fortune.

« Mahométise-toi, disait-elle, je tuerai mon maître, tu m'épouseras et tu deviendras roi de Barkah. »

Le diable, sous la peau de cette fille d'Afrique, me tenta et j'eus un moment l'idée de l'écouter. Ma conscience se révolta pourtant contre ma tête prise de boissons et elle eut le dessus. D'ailleurs je me trouvais rassasié de la compagnie de Maouna.

Il n'en eût pas été ainsi, à coup sûr, avec la fille du médecin, car elle me revint au cœur mainte fois dans les bras de la négresse, et je fermais les yeux pour me figurer que c'était Flissa et non Maouna qui me faisait fête. L'envie d'aller lui dire que j'étais endiablé d'elle s'empara de ma volonté, et c'est tout le résultat que la sultane avait obtenu de ses caresses. Elle m'offrit plusieurs fois de me racheter ; mais j'avais donné ma parole et je refusai. Maouna, de son côté, refusait de me laisser partir, à moins que je ne consentisse à revenir bientôt la voir.

Nous commencions à nous quereller quand, un beau jour, la naine accourut tout épouvantée nous avertir que le sultan arrivait sans crier gare, et qu'il n'y avait pas de temps à perdre pour me cacher.

Maouna, en entendant résonner le pas lourd de son maître dans la galerie qui précédait la salle de notre festin, perdit la tête et me fourra dans un grand coffre où ses bijoux, son or, ses chiffons étaient pêle-mêle avec ses chaussures et ses confitures.

Le couvercle était à peine rabattu sur moi que le sultan entra. Il vint s'asseoir si près de ma cachette, que je retenais ma respiration, de crainte d'être découvert. Au bruit des tasses et des baisers qui sonnaient fort, je compris qu'il mangeait mon souper et fêtait ma maîtresse. J'en fus d'abord jaloux, et puis cela me devint indifférent. Sauf la chaleur, je n'étais pas mal dans mon coffre ; mais j'étais honteux d'être forcé de céder la place à un infidèle.

Le bey raconta à Maouna qu'il avait mis tant d'heures pour aller de tel endroit à tel autre ; qu'il avait fait bien chaud, que les tribus du désert ne s'étaient pas exécutées de bonne grâce ; néanmoins il rapportait de belle poudre d'or, du corail et des dattes. Il était si ennuyeux, avec ses longues et insipides histoires, que je m'endormis.

Il faut bien que j'aie ronflé, car le couvercle de mon bahut sauta avec un bruit qui me fit ouvrir les yeux. Le sultan était en face de moi, et, tout écumant de colère, il levait son sabre pour m'en frapper. Mais je sautai d'abord au sabre et je retins le coup, en me coupant les doigts. Cela me mit en colère et je lui assenai en pleine face un coup de poing qui l'envoya tomber la tête dans le coffre, sur les confitures. Avec la prestesse d'un chat,

Maouna rabattit vivement le couvercle, de sorte que le gros homme se trouva pris et serré par le cou comme un rat sous un pilon. Puis elle sauta sur le coffre, afin d'en augmenter le poids. Quand le sultan, étouffé, eut fini de gigotter, elle ramassa le sabre et lui scia la tête, en hurlant je ne sais quelle chanson dans une langue inconnue, le langage du diable, sans doute. Puis, se retournant vers moi, qui étais resté muet de stupeur, elle me dit :

« Pour une fille qui n'avait encore coupé le cou qu'à des poulets, comment trouves-tu que j'ai tranché celui de ce gros chapon ? »

Elle me faisait horreur ; je ne lui répondis rien.

« Il s'agit à cette heure de faire approuver ce que nous venons d'accomplir ; tu en as ta part. Tu seras mon amant et nous régnerons ensemble.

— Donne-moi jusqu'à demain pour réfléchir ! lui dis-je, craignant de l'irriter contre Flissa par mon refus.

— Jusqu'à demain ? pour que tu ailles dire dans toute la ville ce qui vient de se passer ? Non pas ! il faut te décider tout de suite.

— Eu ce cas, je me décide, je dis non !

— Tu ne me refuserais pas, si tu n'aimais la fille d'Aboul-Raschid, conviens-en !

— Il ne s'agit pas de Flissa, mais, de ma religion que je ne veux pas abjurer.

— Je veux te croire ; mais tu ne peux sortir avant la nuit. Jusque-là, tu penseras à ce que je te propose, et tu me rendras, j'espère, une meilleure réponse. Attends-moi, je reviens. »

J'eus la simplicité de me fier à sa parole ; mais, dès qu'elle fut sortie, la porte de fer se referma avec un bruit de serrures et de verrous qui me donna à entendre que j'étais prisonnier. Il n'y avait d'autre issue que deux ou trois lucarnes par où je ne pouvais passer ; et d'ailleurs elles étaient à une telle hauteur sur la mer, qu'un rat se fût tué en sautant par là.

Je passai la journée à attendre la négresse et n'ayant pour toute compagnie que le corps du gros sultan, dont la tête était tombée au milieu des sucreries. Si sa présence m'avait ennuyé le matin, elle ne m'ennuyait pas moins en ce moment. Je n'aime pas beaucoup les morts, et pour penser à autre chose, la faim m'étant venue, j'attaquai quelques bribes échappées à la dent du défunt et j'allai m'asseoir près de la fenêtre d'où je voyais la grosse tour où j'avais grimpé.

Quand le soleil fut tout à fait couché, plusieurs eunuques parurent sur la plate-forme de cette tour. Ils traînaient des sacs qu'à leurs formes je reconnus pour être bourrés d'êtres vivants. Deux eunuques prirent d'abord un de ces sacs par les deux bouts, lui donnèrent du balan et le lancèrent dans la mer. Ils en jetèrent plus de vingt-cinq de la même manière. Maouna nettoyait sa maison. La nuit était venue sans que j'eusse encore nouvelle de la négresse et je la donnai bien au diable avec ses portes de fer. Elle arriva enfin et m'apprit que tout allait selon ses désirs. Elle avait réuni le divan et, à force de présents et de belles promesses, elle s'était gagné tous l'es cœurs ; puis elle me demanda ce que j'avais résolu.

« Je veux m'en aller d'abord chez mes maîtres ; après quoi nous verrons, lui répondis-je.

— C'est tout vu, dit-elle. Si tu n'es pour moi, tu es contre moi. Tu me méprises pour Flissa ; mais je te jure que je me vengerai d'elle et de tous les siens. Quant à toi, si tu ne veux rester avec moi, je n'ai qu'un parti à prendre, qui est de te faire trancher la tête.

— Oh ! oh ! vilaine guenon, lui dis-je, c'est ce que nous allons voir ! »

Je la pris par la nuque et la jetai rudement sur le cadavre de son sultan. Elle y resta pâmée et je pris la porte laissée ouverte, mais je la refermai sur elle et à triple tour encore.

Je m'étais emparé du sabre du sultan et je partis à l'aventure. Je traversai d'abord une grande salle éclairée par plusieurs lampes ; puis, en entrant dans une seconde plus petite, j'eus affaire à trois eunuques qui, sans m'avertir, se jetèrent sur moi. Leur affaire ne fut pas longue. Le premier tomba, la tête fendue ; le second reçut un tel coup, qu'il alla rouler au milieu d'une pile de fioles et de cruches ; le troisième mourut en jappant ; c'était un muet. Je gagnai ensuite des couloirs obscurs, des escaliers tortueux, et je débouchai dans le préau où, couchés dans la poussière, des cavas dormaient à côté de leurs chevaux dessellés. Je me faufilai le long du mur, dans l'ombre projetée par la lune, et je gagnai la poterne gardée par un seul homme. Je me glissai près de lui, et au moment où il me tournait le dos, je lui fis voler la tête de dessus les épaules. Le sultan avait un fameux sabre ! Alors, en me pendant à la chaîne du pont levis, je l'abattis, et avant que les cavas, réveillés par le bruit, eussent eu le temps de savoir de quoi il s'agissait, j'avais détalé grand train.

VII.

Je rentrai chez le médecin comme le jour paraissait et je me présentai devant sa fille, voulant, quoi qu'il en pût résulter pour moi, lui dire de se méfier des dangers dont je la savais menacée. Je la trouvai pâle et comme tremblant la fièvre. Ses yeux creusés brillaient comme deux étoiles.

« D'où venez-vous ? me dit-elle froidement.

— Ne me le demandez pas, Flissa, car je ne puis vous répondre.

— Vous n'avez pas essayé de fuir sous le vêtement de gala que vous portez à cette heure. Donc vous avez passé la semaine en fête.

— Une drôle de fête, Lallah, et que je ne voudrais pas recommencer !

— Expliquez-vous, je le veux.

— Moi, je ne le veux pas, car j'ai à vous parler de vous et non de moi-même.

— Je vous défends de penser à moi, vous n'avez rien à me dire de moi. »

Je crus bien voir qu'elle était jalouse et je le lui fis entendre, en essayant de l'apaiser, ce qui acheva de la courroucer.

« Vous êtes insensé, me dit-elle, venez ici et mettez-vous à genoux.

— Je le veux bien, si je puis ainsi vous persuader de m'écouter. » Mais elle, secouant la tête et prenant des ciseaux dont elle me coupa une petite mèche de cheveux : « Relevez-vous, dit-elle, et allez vous-en ; vous êtes libre ! »

Je savais que c'était la manière d'affranchir les esclaves en ce pays. J'en fus touché, et baisant son vêtement :

« Ce que vous faites là est noble et généreux, lui dis-je. Vous êtes grande, Flissa, et, en renonçant à ma rançon, vous montrez que vous méprisez l'argent ; mais je ne veux pas que vous me méprisiez.

— Ne me dites plus rien, reprit-elle. Votre cœur n'a jamais été avec nous. J'aime mieux ne plus vous voir.

— Je ne vous quitterai pourtant pas ! m'écriai-je ; vous êtes dans un danger et le premier usage que je veuille faire de ma liberté, c'est de rester près de vous et de me faire tuer pour vous. Apprenez que... »

Elle ne voulait rien savoir et allait me quitter, quand Aboul-Raschid arriva et nous raconta que le sultan était mort, que Maouna avait pris le

pouvoir, que les cavas se portaient en masse chez le vizir pour l'étrangler.

« J'ai fait battre cette fille, dit-il, pour cause de paresse et de pillerie ; si elle a du ressentiment, elle se vengera.

— Vous pouvez y compter, lui dis-je, et si vous êtes magicien, c'est le moment ou jamais de déployer votre science pour sauver votre tête et celle de votre fille.

— Le meilleur charme à employer, reprit-il, serait de mettre ce que nous avons de plus précieux sur une felouque et de quitter Barkah dans trois jours.

— Ce n'est pas dans trois jours qu'il faut partir, Aboul-Raschid, c'est aujourd'hui même. »

Il comprit que j'avais raison, et, ordonnant à sa fille de rassembler ce qu'il voulait emporter, il s'en fut à la ville s'occuper d'un moyen de transport. Je voulais rester près de Flissa, mais elle me dit :

« Je crains plus pour mon père que pour moi, ne le quittez pas. »

Et comme j'hésitais : « Allez donc, me dit-elle, si vous voulez que je me croie aimée de vous ! »

Avec ce mot-là, elle m'eût bien conduit en enfer.

J'accompagnai le médecin sur le port ; mais, n'y trouvant aucune nef prête à partir, il fit plusieurs courses dans la ville pour recueillir des sommes importantes qui lui étaient dues et qu'il n'arracha pas à ses débiteurs aussi vite que je l'aurais voulu, car la nuit vint avant qu'il fût prêt à rejoindre sa fille. Pourtant tout paraissait tranquille encore, lorsqu'en passant sur la place nous fûmes envahis par un flot de monde qui se rua sur nous et nous sépara.

Pendant que je cherchais à rejoindre Aboul-Raschid, je vis Maouna entourée d'une armée de cavas et de cavaliers qui la saluaient et la proclamaient régente de Barkah. Je ne m'arrêtai pas à ce spectacle, je voulais retrouver le médecin. Il me sembla le voir se glisser dans une ruelle, je courus après lui, et quand j'eus fait deux ou trois cents pas, je vis que je m'étais trompé et que c'était un homme qui lui ressemblait par la taille et le vêtement. Je revins sur la place où, tout empêtré par la foule en rumeur, j'avançais péniblement, regardant tous les visages autour de moi, lorsqu'un objet qui passait au-dessus de moi me fit lever les yeux, et je vis la tête du médecin au bout d'une pique. Pendant que je le cherchais, la bande de Maouna l'avait reconnu, saisi et décapité.

Je n'avais qu'une chose à faire : c'était de courir auprès de Flissa.

« Où est mon père ? » fut la première parole qu'elle me dit.

« Ton père est en sûreté, lui répondis-je. Il est à bord d'une felouque. Il faut partir d'ici bien vite et le rejoindre. » Je parlais encore que j'entendis des cris qui se rapprochaient de la maison ; c'était la bande de Maouna. J'en avertis Flissa qui ne daigna pas s'effrayer.

« Cette négresse n'osera toucher à une maraboute, dit-elle. Laissons-la venir, je lui parlerai.

— Elle te tuera, si tu demeures.

— Que lui ai-je fait ? Je ne l'ai jamais maltraitée. A moins pourtant qu'elle me fasse l'honneur d'être jalouse de moi ; car c'est peut-être chez elle que vous avez passé la semaine ?

— Eh bien ! oui, Flissa, c'est chez elle que j'ai passé la semaine ; et c'est de toi qu'elle est jalouse, c'est de toi qu'elle veut se venger. Il faut fuir ou t'attendre à tout. »

Je voulais l'entraîner : « Et si je ne tiens pas à la vie ? dit-elle avec un air de douleur et de fierté ; tu as le droit d'aimer qui te plaît, mais moi, j'ai celui de mourir.

— Je hais Maouna, m'écriai-je, et je vous aime, Flissa ! Venez, le temps presse ! »

En effet, la sultane et sa troupe enragée étaient devant la porte et criaient qu'on l'ouvrît. Je regardai par un croisillon et je vis, à la lueur des torches, Maouna qui se prélassait en litière avec sa robe blanche souillée de sang. Je revis la tête du malheureux Aboul-Raschid dont on avait décoré le haut du palanquin de la sultane. Je ne donnai pas à Flissa le temps de voir ce hideux trophée.. Comme la mère de, Maouna, accourant aux cris de ceux du dehors, leur ouvrait les portes, et pendant que la bande se ruait clans le préau et courait aux différents corps de logis, je pris Flissa dans mes bras et l'emportai dans les escaliers. Je ne savais guère où j'allais, lorsqu'elle me dit : « Laisse-moi et songe à te sauver toi-même.

— Jamais sans toi ! m'écriai-je.

— Eh bien, reprit-elle, laisse-moi marcher et suis-moi, je connais une issue, »

Elle m'emmena dans le bâtiment où j'avais pénétré une nuit, me fit lever une trappe que je laissai retomber sur nous, et nous descendîmes dans une cave toute pleine de fioles, d'os de morts, de paniers et de vieux fourneaux. Là, me montrant un puits :

« Il faut m'y descendre, dit-elle, et venir m'y rejoindre. Il n'y a pas d'eau, ne crains rien.

— Y eût-il du feu, Lallah, le propre feu de l'enfer, j'irais avec toi ! »

Je lui passai une corde autour des reins, elle s'y accrocha et je la descendis au moins à vingt pieds sous terre. Quand ce fut mon tour, comme personne ne pouvait me rendre le même service, je passai une bonne poutre en travers de la gueule du puits pour y attacher ma corde et j'arrivai en bas. Il y faisait noir comme en un four. Ma compagne me prit la main jusqu'à l'entrée d'une caverne où il fallut ramper pour arriver à la sortie, toute bouchée par les ronces et les lianes.

« Regarde bien ce souterrain, me dit Flissa, tâche d'en bien remarquer l'orifice extérieur, afin de pouvoir revenir, et va dire à mon père que je l'attends ici. Il peut venir me chercher avec une barque, au pied de ce rocher ; mais si nous devons attendre jusqu'à la nuit prochaine, tu m'apporterais de quoi manger. Tu sais qu'il me faut bien peu. Hâte-toi !

— Vous ne craignez pas de rester seule ici ?

— Non ! personne autre que mon père et moi ne connaît ce passage secret ; je n'aurais à y redouter que les hyènes ; mais je suis année, va ! »

Je descendis, au risque de me casser le cou, le long de cette falaise, que je trouvai bien élevée, car j'y fis une glissade sur les reins et je tombai dans la mer. Il n'y avait pas profondeur d'eau. Je remarquai l'endroit aussi bien que possible à la clarté des étoiles, et je m'arrêtai un moment à réfléchir. Qu'allais-je faire pour tirer Flissa et moi de ce mauvais pas ? Je n'en savais rien. Je pensai d'abord à m'enquérir d'une embarcation pour nous éloigner de la côte, mais je savais qu'il faudrait donner des arrhes et je n'avais pas un sou vaillant. J'avais emmené Flissa avec tant de précipitation qu'elle n'avait rien emporté non plus, et on ne voyage pas mieux sans argent qu'on ne navigue sans eau. La première chose à tenter, c'était de retourner à la maison du médecin et de m'y glisser à tout risque. Il y avait un assez long détour à faire et, en chemin, j'entendis vociférer les assaillants que j'avais laissés à la porte. Tout à coup les bruits s'éloignèrent, et quand j'arrivai un silence de mort régnait autour de moi. Mais, à la clarté qui montait dans les airs, je savais déjà qu'on avait mis le feu à la résidence d'Aboul-Raschid. En entrant sous la poterne, je vis que le désastre était complet. Les portes de la maison avaient été enfoncées, tout le corps de logis principal brûlait et un monceau de ruines était tout ce qui restait de la salle aux poissons rouges. Je reconnus, auprès de la fontaine qui coulait encore, le cadavre du vieux Jalap

et ceux de tous les esclaves, entassés et à demi consumés. La cour était jonchée de débris de tous genres. Je ramassai quelques pièces d'or échappées au pillage ; mais les coffres vides, épars et brisés, me prouvèrent bien qu'on avait fait lestement main basse sur toutes choses. J'allais tenter de regagner le souterrain par la cave, quand un pan de muraille s'abîma au milieu d'une gerbe de feu et me força de renoncer à mon dessein. Je sauvai un panier de dattes, c'était de quoi ne pas mourir de faim, en attendant que Flissa pût prendre un parti. Je regagnai le bord de la mer et, me glissant à l'entrée du port, je réveillai un patron que j'engageai à fréter une barque. J'avais si peu d'argent, que je dus m'engager à payer plus tard une somme exorbitante. Je ne m'en inquiétai pas, j'avais un fief pour m'acquitter, et la liberté valait bien tout ce que je possédais. J'allais chercher Flissa quand ce diable de patron qui, à moitié endormi, n'avait pas laissé de me rançonner à souhait, s'éveilla tout à fait et, me portant sa lanterne au visage, me dit :

« Reprends tes arrhes, tu es chrétien, c'est-à-dire fourbe et sans foi. Ta parole ne vaut rien. D'ailleurs la sultane de Barkah a fait défense, ce soir, à toute nef de sortir du port avant six semaines. »

Ce maudit eût volontiers oublié la défense si j'avais eu de l'argent comptant. J'essayai de le persuader, mais ce fut en vain.

« Va-t'en, dit-il, et cache-toi, car, si je ne me trompe, c'est toi qu'on a cherché toute la soirée, et si l'on te savait ici, je serais forcé de te livrer.

— Voire si je me laissais prendre, » lui répondis je, et j'allais peut-être lui donner confiance en moi, quand une bande de cavas arriva sur le port pour s'emparer des marchandises que certains ennemis de Maouna avaient sur les galères. Je n'eus que le temps de fuir. Le patron eût pu garder mes arrhes ; mais ces gens, tout chiens qu'ils sont, ont une manière d'honnêteté qu'il faut bien reconnaître. Je dus m'estimer heureux qu'il me jetât mon argent en me poussant hors de sa nef.

Ce ne fut pas sans peine que je retrouvai l'entrée de la grotte où j'avais laissé Flissa.

« Eh bien, me dit-elle, mon père sait-il où je suis ?

— Mange d'abord, Lallah, je te parlerai ensuite. »

Je ne savais plus comment lui cacher le malheur qui l'accablait. Elle le devina et me força de l'avouer.

« Tout est pillé et détruit chez toi, lui dis-je.

— Peu m'importe, si mon père est vivant ! Parle moi de lui.

— Ton père ne peut fuir. Le port est, comme toute la ville, au pouvoir de ses ennemis.

— J'attendrai patiemment s'il est en sûreté. Où l'as-tu vu ?

— Ton père n'est guère en sûreté, Flissa ! Je crains qu'il ne soit déjà prisonnier.

— Tu ne l'as donc pas vu ?

— Si fait, hélas ! je l'ai vu, mais...

— Mon père est mort ! s'écria-t-elle en se levant toute droite.

— Eh bien oui, tu n'as plus de père. Aie du courage.

— Dis-moi tout ! Ils l'ont torturé ?

— Non ; ils n'en ont pas pris le temps ; cela, je te le jure.

— Tu étais donc là ? Et tu l'as laissé mourir ? Vat en, tu n'es qu'un lâche ! »

J'eus bien de la peine à me faire écouter, mais j'en vins à bout, et Flissa sut comment la foule, m'ayant séparé de son père, je n'avais pu lui porter secours. Elle ne versa pas une larme et ne fit pas entendre une plainte.

« Ne me parle plus, dit-elle. Laisse-moi à ma douleur. Le ciel est juste, il me punit...

— De quoi, Flissa ? tu n'as rien à te reprocher.

— Tais-toi, te dis-je ! »

Et elle s'enfonça clans l'ombre de la grotte, où je distinguai vaguement sa forme blanche assise et immobile comme une statue. J'essayai encore de lui adresser la parole, elle ne me répondit pas. Je portai auprès d'elle le panier de dattes en l'engageant à reprendre des forces, elle le repoussa sans rien dire. Je n'osai plus lui parler ni m'approcher d'elle. Son malheur la préservait si bien de mes désirs que je ne me souvenais plus d'avoir été épris d'elle, et pourtant je sentais pour elle une pitié et une amitié qui me défendaient de l'abandonner.

La nuit était avancée. Je succombai à la fatigue et je m'endormis. Quand je m'éveillai, un petit rayon de l'aube glissait à travers les broussailles et tombait sur Flissa, que je revis à la même place et dans la même pose de statue où je l'avais laissée. Elle avait caché sa tête sous, son haïk et ne paraissait pas respirer. Je crus qu'elle s'était évanouie, et, levant le voile, je lui trouvai les yeux ouverts, fixes et sans larmes.

« Flissa, lui dis-je, parle-moi, si tu n'es pas morte.

— Plût au ciel que je le fusse ! répondit-elle. Voici le jour, je veux sortir, retrouver le corps de mon père et lui donner la sépulture.

— Tu n'iras pas, Flissa ! D'abord parce que ce serait inutile, tu ne le retrouverais pas ; et puis, parce que je vais le tenter à ta place, si tu l'exiges.

— Non, dit-elle, je ne le veux plus, si tu dois t'exposer pour moi. Mais tu ne me dois rien et je ne sais pas pourquoi tu es ici, au lieu d'être avec la sultane qui t'aime et qui pourrait te donner le pouvoir et la richesse.

— Je suis ici parce que je hais la Maouna et que j'ai juré de te protéger. Je suis ici parce que tu m'as affranchi sans conditions, enfin je suis ici parce que je t'aime, tu le sais bien.

— Tu ne peux m'aimer sans crime. Ta religion te le défend.

— Je le sais bien ; mais l'amour est plus fort que tout, Flissa !

— Oses-tu bien parler d'amour à une fille qui pleure son père ?

— L'amour dont je te parle n'est pas si coupable, puisque me voilà près de toi, plus soumis que si j'étais encore ton esclave. Quel est donc le musulman qui, te voyant ainsi en son pouvoir, se serait couché comme un chien toute une nuit à tes pieds, sans te dire un mot ? Flissa, reconnais donc enfin qu'un chrétien est un homme, et que son amour ne te souille pas comme tu le crois. »

Je ne sais ce que je lui dis encore. Je lui jurai de la sauver et de la respecter si elle voulait se fier à moi, et je lui reprochai de se dire seule au monde quand j'étais là, décidé à périr avec elle plutôt que de m'enfuir seul. Je vis alors qu'elle pleurait en silence, et je fus content de voir son cœur se fondre un peu après un si fier et si dur chagrin.

Nous passâmes toute la journée dans la caverne, et je réussis à la faire manger un peu. Je craignais tant de la voir manquer que je souffris la faim, prétendant que j'avais mangé ma part. Sitôt que la nuit fut venue, je sortis et, me glissant chez le patron de barque avec qui je m'étais abouché la veille, je lui achetai de grossiers habits de marin et quelques aliments. Flissa, que j'allai vite retrouver, endossa résolument les habits d'homme et consentit à manger avec moi, après quoi nous descendîmes sur le rivage.

Nous espérions trouver avant le jour, dans le premier village de pêcheurs, une embarcation quelconque. Mais il n'y en avait pas, et, craignant d'être trahis et découverts, nous nous enfonçâmes dans la montagne. Ma compagne n'avait pas l'habitude de marcher. Il fallut s'arrêter sous une grande touffe d'herbages où, harassée de fatigue, elle s'endormit presque dans mes bras. Malgré mes belles résolutions, j'avoue que je passai une nuit bien mauvaise et que je m'ensorcelai d'elle plus que jamais. Je priai tous les saints du paradis de me préserver de la tentation et je m'endormis. Mais je

fermais à peine les yeux, quand ma compagne me secoua et me montra du doigt une bête velue, de la taille d'une vache, qui était assise en chien à dix pas de nous, nous regardait et bâillait à la lune.

« Le lion ! » me dit Flissa pâle de frayeur.

Je n'en avais jamais vu ; mais j'avais ouï dire que cela comprenait la parole. J'en voulus essayer et je lui criai d'une grosse voix : « Va te coucher ! » sur quoi le lion se leva, secoua les oreilles et s'en fut sans se presser, ce qui me fit bien rire ; mais la Sarrasine ne voulut pas rester davantage dans la montagne, et nous revînmes au rivage, toujours guettant une voile en mer. Nous trouvâmes dans le sable et sur les rochers des coquilles bonnes à manger, et ce fut le repas de la journée. Dans la nuit, je sautai par-dessus des clôtures et je volai des bananes. La nuit suivante ce furent des oignons, des dattes et un cheval ; ce dernier larcin fut le meilleur, car nous fûmes bientôt hors du royaume de Barkah. Notre sort n'était pas des plus heureux dans ce pays désert ; mais j'étais si aise de m'en aller, que j'étais gai et réveillé comme une sauterelle.

Au cinquième jour, nous entrâmes dans un petit port. Une felouque allait mettre à la voile pour Malte. Je me risquai auprès du patron, lequel, nous croyant frères, Flissa et moi, nous embarqua comme hommes d'équipage.

VIII.

C'est ainsi que je quittai la terre d'Afrique, après deux ans de séjour et de captivité. Flissa était anéantie par tous les malheurs qui lui tombaient sur la tête : la mort de son père, la perte de ses biens, l'abandon forcé de son pays et la fatigue par-dessus le marché. Pendant la traversée je crus bien la voir me mourir entre les bras ; mais sa jeunesse et sa volonté prirent le dessus. A Malte, nous sautâmes à bord d'une galiote sicilienne qui nous déposa à Messine. Je pus enfin savoir des nouvelles de la croisade. Philippe le Hardi était revenu avec les débris de son armée. Isabeau d'Aragon, sa femme, dont je me rappelais la beauté, était morte enceinte de six mois, pour être tombée de cheval au passage d'un gué. Thibaut de Champagne, roi de Navarre et frère du roi de France, était mort à Trapani, en Sicile. Sa femme le suivit au tombeau. Dix-huit grandes nef, pleines de chevaliers de renom échappés à la peste et à la guerre, s'étaient perdues corps et biens sur les côtes de Sicile, dans une tempête effroyable. L'armée ne ramenait que des cercueils. C'était là tout le profit de la croisade. Edouard d'Angleterre, seul, venait de sauver les dernières villes chrétiennes en Orient, par une trêve de dix ans conclue avec le sultan El Boudoukdari.

De mon grand-père, bonnes nouvelles. Il était vivant et reparti pour le Berri.

Nos misérables vêtements sarrasins n'attirèrent pas l'attention. Nous passâmes pour deux captifs recouvrant la liberté ; cela était vrai pour moi. Flissa avait fait le sacrifice de sa chevelure et j'avais vu tomber avec peine ses deux longues tresses. Elle désirait reprendre les habits de son sexe ; mais je l'engageai à ne point le faire, à moins qu'elle ne voulût se convertir, ce à quoi elle n'entendait pas. Je lui fis comprendre que, se montrant en femme, elle ne pouvait manquer de passer pour ma, maîtresse, et qu'il pourrait nous en cuire à tous deux, en pays chrétien, où les accointances avec les païennes encourageaient la peine du bûcher. Elle se rendit à mes raisons, non sans s'étonner beaucoup d'être tenue en mépris chez nous comme nous l'étions chez elle. Mais ce n'était pas assez de cacher son sexe, il fallait cacher sa religion, et pour expliquer qu'elle ne savait pas la langue

d'oc, comme elle parlait le grec, j'imaginai de la faire passer pour un jeune Byzantin, compagnon d'esclavage.

Une nef se rendait à Antibes en Provence. J'entrai en marché avec le patron, et après lui avoir payé notre passage, je me trouvai sans une obole ; mais je ne m'en inquiétais pas. J'étais si content de retourner en France, que je me faisais mille illusions sûr mon pays et je vantais à Flissa l'hospitalité et la générosité de tous les chrétiens.

Nous relâchâmes à Naples, et puis en Corse ; et enfin nous arrivions en vue des terres de Provence, quand nous fûmes assaillis par une tempête effroyable. La nef faisait des bonds comme une cavale furieuse ; vingt fois je crus que nous allions être engloutis. Nos mâts, notre gouvernail furent brisés ; les vagues balayaient le pont, et bon nombre de gens de l'équipage furent enlevés. La nuit était venue et la nef, poussée par un vent de galerne, allait donner de l'avant sur les rochers du rivage. Je m'emparai de Flissa et je me tins accroché aux cordages, prêt à la sauver ou à mourir avec elle.

Tout à coup la nef se dresse toute droite et retombe avec un bruit semblable à un coup de tonnerre, un craquement épouvantable se fait entendre, l'équipage hurle, crie, et je m'élance à la mer avec Flissa clans les bras. Une grosse vague m'a vivement emporté loin du désastre, je nage vers la côte. Une roche à fleur d'eau me déchire la poitrine et les genoux ; j'en atteins une moins rude, j'y grimpe et je me repose un peu : j'étais brisé de fatigue. Flissa n'avait pas de mal, et quand j'eus un peu soufflé :

« Avez-vous eu peur ? lui demandai-je.

— Oui, bien ; mais je ne crains plus la mort avec toi, tu es brave, fort et généreux !

— Croyez-vous maintenant qu'un chrétien soit un homme ?

— Oui, j'en suis sûre. Il n'y a pas de musulman qui eût osé faire ce que tu as fait pour moi ; je te pardonne Maouna. »

Et au milieu des éclairs et du tonnerre, des vagues qui nous passaient par-dessus la tête pour nous engloutir, elle me jeta les bras au cou et me dit : « Avant de mourir, je veux que tu saches que je t'aime. »

Sa bouche se posa sur la mienne et elle me mit le feu dans le corps avec le poison amoureux que distillait ses lèvres. Je lui rendis son baiser, et sous le fracas de la foudre qui ébranlait notre rocher je me serais bien damné avec elle au mépris de ma religion, si les esprits de la tempête, évoqués par cette enchanteresse et jaloux de moi, ne m'eussent renversé, dans la mer

avec mon amoureuse dans les bras. Nous fûmes vite revenus à la surface ; je nageai vers le rivage et je sentis bientôt que j'avais pied.

Une plage déserte, hérissée d'écueils, des solitudes et des landes, voilà tout ce que je vis. J'appelai, mais en vain. Étions-nous les seuls échappés au naufrage ? Flissa était à bout de forces, je l'emportai et je suivis une longue jetée que je crus fabriquée de main d'homme ; mais ce n'était qu'un amoncellement des sables marins qui reliait à la terre ferme l'île de Giens où nous étions.

La nef, emportée par l'ouragan, était venue se briser sur les récifs de Porquerolles.

Après deux heures de marche, je me trouvai en face d'une montagne. Le jour commençait à poindre et le son d'une cloche m'attira vers un couvent, situé à mi-côte au milieu des bois de pins. Nous fûmes reçus par un moine roux et camard qui, à la vue de nos habits orientaux, nous renvoya malhonnêtement et nous accusa d'être forbans et empestés.

En nous éloignant au hasard, j'expliquai à Flissa qu'on nous prenait pour des pirates maugrabins, pilliers de monastères, enleveurs de femmes et d'enfants et en exécration de toute la chrétienté. Il nous fallait chercher un refuge dans les bois, en attendant le moment de pouvoir échanger nos habits. Une source au milieu des rochers, un gazon frais sous les arbres nous invitèrent à nous reposer, et nous déjeunâmes de quelques baies.

« Les prêtres de ton pays ne sont guère hospitaliers, me disait ma compagne.

— Les tiens le seraient-ils davantage ? J'aurais souhaité nous voir mieux accueillis ; mais nous sommes ici encore à l'étranger. La Provence n'est pas mon pays.

— Allons-nous recommencer à errer, comme sur la côte de Barkah ?

— C'est possible ! nous n'avons plus d'argent ; si j'avais au moins le beau et bon cimetière du bey de Barkah ! Mais je n'ai pu le sauver dans la tempête, et jusqu'à ce que j'aie trouvé un Juif ou un Génois assez confiant dans ma parole pour me prêter de quoi faire le voyage, nous risquons de vivre mal.

— Allah nous viendra en aide, dit-elle avec résignation ; je suis bien fatiguée, j'ai sommeil. »

Et elle s'endormit tout d'un coup. Cela me fit peur, et je lui pris les mains en lui demandant si elle se sentait malade.

« Laisse-moi ! laisse-moi dormir, je me porterai bien ensuite. »

Je la regardais, étendue sur l'herbe, et malgré ses grossiers habits elle était encore si belle et si touchante, que je m'éloignai pour ne pas troubler son sommeil. Je ne tardai pas à m'endormir aussi. La faim me réveilla. Il fallait pourtant sortir de cette situation fâcheuse et j'allais réveiller Flissa quand les grelots d'une mule attirèrent mon attention. C'était un gros moine, portant en croupe un moinillon ; une besace bien garnie ballottait sur les flancs de leur monture.

« Voilà de quoi manger et se vêtir » me dis-je en allant me poster en travers de leur chemin. J'avais taillé une bonne trique dans la matinée, sans me douter qu'elle me procurerait à souper.

Caché derrière une broussaille, j'attends mes gens d'église et je reconnais le moine qui m'avait si mal reçu à l'abbaye ; c'était pain bénit. D'un bond je saute à la bride de la mule ; le frocard veut crier, mais je l'étends à terre d'un coup de bâton. Le novice s'enfuit, je le ramène par une oreille et lui ordonne de me donner son froc. Il obéit en tremblant de peur, pendant que je dépouille son compagnon assommé.

« Comment s'appelle ce gros camus ?

— Frère Côme,

— Et toi ?

— Frère Foulque.

— D'ou venez-vous ?

— De l'abbaye de l'Almanarre.

— Est-ce le couvent en face de la jetée de sable ?

— Et où allez-vous ?

— A Soliès.

— Quoi faire ?

— Porter la dîme à Thoronet.

— Quel Thoronet ? est-ce l'ancien écuyer de Béral des Baulx ? »

Et en faisant cette demande je sentais mon bout d'oreille me brûler.

Oui, c'est lui.

— Que fait-il là ?

— Il est gouverneur du château, pour notre seigneur et maître, Béral.

— Bon ! Maintenant je t'engage à te taire ; nous sommes par ici deux cents maugrabins. Et je lui liai les mains et les pieds.

« Allez-vous m'emmener en esclavage ?

— Oui, mes compagnons vont venir te chercher. »

Quand j'eus la défroque des deux moines, j'enfourchai la mule et j'allai retrouver Flissa.

Après avoir, passé les frocs et trouvé dans la besace des moines non-seulement des victuailles, mais encore une bourse pleine, nous nous mîmes joyeusement en route. Nous longeâmes d'abord une grosse montagne rocheuse. Deux femmes s'agenouillèrent devant notre mule, mais je ne m'amusai pas à les bénir.

Un pèlerin me renseigna sur le chemin que je devais suivre pour gagner Avignon. Les routes étaient sûres de nuit comme de jour ; la mule, par aventure, ne demandait qu'à marcher, tout allait bien.

J'avais agi en vrai malandrin vis-à-vis des moines de l'Almanarre, mais je ne m'en embarrassais pas. Nécessité n'a point de loi. La nouvelle que Thoron et, mon tondeur de cheveux, était si près de moi, m'avait remis du venin au cœur, et j'étais fâché de ne pas être seul pour aller le tondre à mon tour.

Tout en avançant d'un bon train, je mis ma compagne au courant de ce qu'il fallait faire afin de passer pour un moinillon. C'était assez embarrassant : car, non-seulement elle ne savait pas un mot de la langue romane, mais encore elle ne voulut jamais faire le signe de la croix. Elle ne consentait pas même à porter le chapelet, l'arme indispensable de l'homme d'église ; elle l'avait accroché à la croupière de notre mule.

« Il faut au moins passer pour sourd et muet, lui dis-je.

— Cela, c'est possible, répondit-elle.

— Vous feriez bien mieux de vous convertir.

— Si je t'avais demandé, en Afrique, de renoncer à ta religion pour embrasser la mienne, l'aurais-tu fait ?

— Non ! je ne le pense pas. Cette chienne de Maouna me l'avait bien proposé !

— Ne parlons pas d'elle !

— Non ! n'en parlons pas. »

Nous fîmes halte dans les gorges d'Ollioules, un endroit tout hérissé de montagnes. La mule avait besoin de repos et nous de souper. La besace nous fournit de quoi nourrir tout le monde, car les bons frères n'avaient pas oublié le picotin d'avoine. Je fis honneur à un jambon et à un flacon de vin du Rhône. Flissa refusa de boire du vin et je me moquai d'elle quand elle alla s'abreuver à un ruisseau avec la mule. En pliant les restes du festin j'étais si regaillard, qu'il n'eût pas fallu me regarder de travers. Quand

Flissa revint près de moi, je la pris dans mes bras et lui donnai un baiser sans en avoir obtenu permission.

Elle ne s'en fâcha pas précisément, mais elle fit une mine qui me déplut, et je lui demandai si elle avait déjà oublié ce qu'elle m'avait dit sur le rocher battu de la tempête.

« Non ! je n'ai rien oublié ; mais j'ai peur que vous ne m'en fassiez repentir.

— Comment cela ? lui dis-je.

— En exigeant plus que je ne peux vous accorder.

— Ah ! voilà des restrictions ; seriez-vous une coquette ?

— Je ne sais pas ce que c'est.

— Une coquette, c'est une femme qui attire un homme à elle, le rend bien amoureux et puis se moque de lui.

— En avez-vous beaucoup rencontré dans votre vie ?

— Moi ? est-ce que je connais les femmes ? Je crois ce qu'on me dit, et j'ai été si content cette nuit où vous m'avez embrassé, que je voudrais encore être là-bas avec la mort en face. Voyons, si vous m'aimez comme vous le prétendiez, donnez-moi un baiser, Flissa !

— Ne peut-on s'aimer sans cela ?

— Non ! cela n'est pas possible. Embrasse-moi donc, je ne connais que ça !

— Oui, je le vois bien, vous ne connaissez que le côté matériel de l'amour, et c'est pour cela que j'ai tant tardé à vous dire que j'avais de l'amitié pour vous.

— Au diable votre amitié ! Ce n'est pas cela que je veux de vous. Je veux me damner avec toi : comprends-tu ?

— Allons-nous-en ! la mule est reposée et vous êtes ivre.

— Ivre ! non, je ne crois pas ; mais à coup sûr j'ai la tête perdue pour vous !

— Je veux être aimée autrement que Maouna.

— Vous l'êtes bien aussi ; j'ai de l'amour pour vous cent fois plus. Est-ce que j'aurais volé, pillé pour la négresse, comme je l'ai fait pour vous ? Est-ce que je n'ai pas fait tout ce que j'ai pu pour vous sauver de ses griffes ?

— Oui, oui, c'est vrai ! tu as raison. »

Et elle me tendit sa joue à baiser ; je dus m'en contenter et nous repartîmes afin d'arriver au Bausset avant la nuit close.

A l'hôtellerie où nous descendîmes, j'eus le soin de dire mon novice malade, et nous passâmes inaperçus.

IX.

Le lendemain matin, nous étions sur la route d'Aix. Vers le soir, aux approches de la ville, un bourgeois à la mine débonnaire, aux cheveux grisonnants, vêtu de drap fin et propre, accompagné d'une femme encore assez jolie, bien, qu'elle ne fût plus jeune, s'avança vers moi, et, le bonnet à la main, me demanda poliment si je venais de Marseille.

« Oui, messire, dis-je en me méfiant. Pourquoi le demandez-vous ?

— C'est que j'attends un chargement d'étoffes du Levant qui y est arrivé depuis une semaine. J'ai eu avis qu'il était en route à dos de mulets et vous auriez pu le dépasser. »

J'avais vu en effet, il y avait une heure, une bande de mules chargées de ballots, et je lui en fis part.

Le marchand en fut si aise qu'il me pria de descendre chez lui et y mit tant d'instances, que j'acceptai.

« Micheline ! dit-il à sa femme, emmène le bon père et son novice, appelle Gilberte et prépare le souper, pendant que j'irai au-devant de mes marchandises, afin d'acquitter les droits d'entrée en ville. »

Micheline ! Gilberte ! c'étaient là des noms de connaissance ; je m'étais déjà demandé où j'avais vu la figure de la marchande, et je remettais maintenant une des Arlésiennes des Aliscamps ; mais je n'osai me faire reconnaître, cette fille païenne déguisée en moine était un grand embarras.

Je suivis dame Micheline qui, par courtoisie, voulut prendre la bride de la mule. Je la laissai faire. Quand nous fûmes devant sa porte, surmontée d'une enseigne où était peinte une rose avec des écritures autour, elle appela un gros garçon du nom de Mathias. Nous lui laissâmes le soin de notre monture et nous traversâmes une vaste boutique assez obscure, pleine de chalands, de caquet et de bruit, pour nous rendre clans une salle qui servait de réfectoire.

Tout y était propre et bien rangé, et les vaisselles luisantes sur les dressoirs faisaient honneur aux maîtresses du logis.

Gilberte, appelée par sa mère, entra ; c'était bien la fillette des Aliscamps, toute blonde, fraîche et rose, le sourire aux lèvres, l'œil éveillé, la démarche légère et vive comme un oiseau.

« Laisse les pratiques, lui dit Micheline, Mathias et les autres courtauds s'en occuperont. Mets le couvert. Voici deux dominicains que ton père a invités.

— Tiens ! dit Gilberte en ouvrant les yeux. Est-ce que nous les connaissons ?

— Qu'est-il besoin de connaître de bons pères en voyage pour leur faire politesse ? »

Dame Micheline sortit, et Gilberte, tout en s'occupant des préparatifs du souper, jetait des regards curieux et un peu malveillants sur moi et sur le novice, qui, la figure enfouie sous son capuchon, avait été se blottir près de la cheminée.

Vôtre jeune frère ne dit pas grand chose, fit-elle avec un sourire moqueur.

— Que voulez-vous qu'il dise ? le pauvre enfant !

— Est-ce qu'il est malade ?

— Oui ! il a les fièvres.

— Est-ce que cela lui ôte la parole ?

— La fièvre n'a rien à lui ôter. Il est sourd et muet de naissance.

— Comme ça doit être gênant pour chanter vêpres et pour recevoir les secrets des jeunes filles !

— Ce n'est pas lui qui confesse, c'est moi, demoiselle Gilberte, et je vous ferai faire pénitence pour votre méchante langue.

— Oh ! je n'irai pas vous demander l'absolution ! Vous semblez plutôt un homme d'armes qu'un homme d'église !

Elle sortit sur cette réflexion. « Que disais-tu à cette jeune fille ? me demanda lissa avec inquiétude.

— Je lui disais que tu ne pouvais ni parler ni entendre.

— Je n'aime pas que tu tiennes des discours avec de si jolies filles. Demande où je dois me rendre pour me retirer. Je ne veux pas manger avec ces gens-là, »

Je ne tenais pas non plus à ce qu'elle assistât aux prières du repas, et je la menai à la chambre qu'on lui destinait ; nos hôtes y avaient déjà préparé tout ce qu'il fallait, pain et confitures pour la nuit en cas d'appétit, et je la laissai souper seule pour rejoindre les Michelin.

Le convoi de mules était arrivé ; les courtauds de boutique, Mathias, le premier commis, en tête, déballaient les tapis d'Orient, et les amateurs de la ville admiraient. Le souper avait bien plus d'intérêt pour moi et j'attendais,

non sans impatience, que dame Micheline me fît signe de prendre place à table.

Il fallut dire le *benedicite*. Au diable ! je l'avais oublié au milieu des Sarrasins. Mais il n'y avait pas à s'en défendre. Je marmottai je ne sais quoi ; Michelin se mordit les lèvres, sa femme gardait son sérieux, et sa fille se retenait de rire qu'elle en était rouge comme une cerise. Pour en finir avec ma mauvaise honte, je donnai le signal d'attaquer le souper, en m'asseyant le premier. Mes hôtes furent un bout de temps sans rien dire, si ce n'est pour m'engager à manger et boire, ce à quoi j'entendais fort bien.

« Je vous recommande ces pieds de porc aux pistaches, disait l'un ; prenez donc du saucisson d'Arles, disait l'autre. Allons ! un verre de Roussillon ! les moines boivent bien, à l'ordinaire ! Voici des marrons de Lombardie, des figues de Malte, etc. »

J'étouffais sous mon capuchon et je le rabattis sans prendre garde que je montrais une tête qui n'était ni rasée ni tonsurée comme celle des gens d'église.

« Il y a longtemps que le barbier n'a passé par là, » dit Gilberte en montrant mes cheveux et en se moquant.

Je ne pouvais soutenir longtemps mon rôle de moine, et je lui répondis :

« Pas depuis que Thoronet, le coupeur d'oreilles, m'a si bien tondu dans les Aliscamps pour vous et votre mère.

— Ah ! mon Dieu ! s'écria clame Micheline, se levant toute tremblante, c'est vous, messire ? Oui, oui, je vous reconnais à présent !

— Et moi aussi ! dit Gilberte ; et votre écuyer blond, et l'autre brun, où sont-ils ?

— Le blond *queue de veau* ! dit la marchande. Ah ! nous avons commencé par bien rire, là-bas, et puis après.

— Et puis après, Thoronet a tué Jehan Le Hennas, et Béral des Baulx a voulu m'essoriller, »

Et nous prîmes plaisir à nous remémorer les événements déjà vieillis de deux ans. Tout en mangeant et en arrosant son récit de grandes verrées de vin, Michelin, qui avait commencé par m'embrasser pour me remercier d'avoir sauvé sa femme et sa fille, m'apprit qu'il était né à Arles, qu'il s'y était marié, y avait élevé Gilberte et était venu chercher, un refuge à Aix, près de la cour de Provence. Il n'aurait jamais quitté son endroit et sa clientèle sans la persécution du sire des Baulx. Micheline baissait les yeux et le feu lui montait au visage, chaque fois qu'il était question de son

aventure ; j'aurais désiré savoir si l'ancien podestat d'Arles s'en était tenu à sa tentative des Aliscamps ; mais, devant la jeune Gilberte, je me taisais. La confiance que me montraient mes hôtes m'invitait à leur dire ce que j'étais devenu depuis notre rencontre. Je le fis ; mais j'eus le soin de présenter Flissa comme un jeune Grec, compagnon de captivité, ni sourd ni muet, mais ne comprenant pas un mot de provençal.

Quand je leur contai ma réception à l'abbaye d'Almanarre, mes hôtes ne purent retenir leur indignation contre les ordres religieux, et je leur fis bien plaisir en disant comment je m'étais procuré la robe que j'avais sur le dos.

Les Michelin étaient Vaudois de religion, niais ils cachaient leur hérésie sous les formes du culte romain. Avant de partir pour la croisade, j'eusse été offusqué de manger et de faire amitié avec des hérétiques ; mais j'avais trop vécu avec des musulmans et des nègres, plus païens encore, pour m'en embarrasser plus que de raison, et je trinquai avec eux comme avec d'honnêtes gens qu'ils étaient.

Je voulais partir le lendemain ; mais il se répandit dans la ville tant de contes sur mon équipée avec les moines de l'Almanarre, que je jugeai prudent d'attendre de la complaisance de Michelin des habits à échanger contre nos frocs.

On disait qu'une galère sarrasine s'était montrée sur le littoral à Porquerolles ; que les pirates, au nombre de deux Cents, avaient attaqué le couvent de l'Almanarre, pendu les moines et apporté la peste dans le pays. On avait retrouvé frère Côme et son novice errant tout nus dans les bois, leur mule portant l'argent du couvent avait été volée, et on était sur la trace de quelques-uns des larrons travestis en dominicains qui avaient fait halte dans les gorges d'Ollioules. Michelin m'engagea à lui vendre la mule ; il la tondrait de façon qu'on ne pourrait la reconnaître parmi les siennes. Le voyant si bien disposé en ma faveur, je lui empruntai une grosse somme, payable dans six mois, afin de m'équiper et de retourner en Berri, et jetant, le froc, Flissa et moi fûmes bientôt armés et vêtus convenablement. Michelin trouva deux ou trois mensonges assez plausibles pour expliquer le départ des bons frères, et mon arrivée chez lui en même temps que son convoi de marchandises.

Je redevins aux yeux du monde le sire Raoul de La Chastre, qui avait étrillé Béral des Baulx dans le temps, et la bourgeoisie me fit fête ; car elle détestait son ancien podestat, qui, pour le moment, était encore près de Charles d'Anjou, à Palerme

Je retins un valet ; c'était un grand gaillard brun de peau et de cheveux, l'œil vif, le nez long et de travers, les épaules larges et voûtées, mais bien découplé du reste. Voici comment je le pris à mon service. J'étais dans la boutique, quand il entra pour marchander de quoi faire un surcot. Il fit bien défaire trente paquets avant de se décider. Tel drap était trop grossier ou pas assez voyant, tel autre trop fin. Il était fort dépenaillé et n'avait guère le droit de faire tant le difficile. Il s'exprimait avec peine en langue romane et je lui vins en aide.

« Décidez-vous, mon brave, vous faites perdre le temps à ces garçons.

— Vive Dieu ! messire, dit-il en pure langue d'oïl, vous êtes de chez nous ?

— Êtes-vous du Berri ?

— Non, je suis Picard de Picardie, de pères en fieux, comme nous disons ; mais il y a plus de parenté entre Picards, et Berrichons, qu'entre Berrichons et Provençaux. On m'appelle Adam de Halle, surnommé le bossu d'Arras, à cause de mes grosses épaules et de mon esprit. Je suis *joculator*, c'est-à dire débiteur de farces et soties, ménestrel et professeur de gai savoir. J'ai tenté fortune en Provence, mais les gens du midi n'aiment pas ceux du nord ; la langue d'oïl leur écorche les oreilles et j'ai été méprisé. J'ai mangé tout ce que j'avais, sauf six deniers, et pour ce prix-là je ne peux remplacer mon surcot, qui ressemble plus à une écumoire qu'au vêtement d'un honnête homme. Je ne croyais pas le drap si cher dans la ville d'Aix, et je n'ose plus sortir de la boutique sans acheter quelque chose ; mais avec mon argent j'aurai tout au plus de quoi me tailler une pièce d'estomac, et ensuite il me faudra mendier mon pain pour retourner chez nous, ce qui me répugne à faire, je l'avoue ; car, bien que j'aie mauvaise apparence, je suis homme de bien, aimant un peu trop le plaisir et la gaieté ; mais c'est là mon seul défaut.

— Eh bien ! bossu d'Arras, lui dis-je, je te fais cadeau d'un surcot de drap fin et je t'emmène en France à mon service, si tu veux. » J'étais touché de sa misère et de son air d'honnêteté.

« Si je le veux, messire, je le crois parbleu bien ! Je n'ai jamais servi personne, mais j'essayerai et je ferai de mon mieux. Vous avez l'air d'un brave gentilhomme, et il n'est pas honteux d'être à la suite d'un chevalier. Ne me demandez pas grand'chose en fait de manœuvre militaire ; mais j'ai plus d'une bonne ruse de guerre au fond de mon sac.

— Sais-tu soigner les chevaux et fourbir une épée ?

— Oh ! pour cela, oui.

— Je ne t'en demande pas davantage ; emporte ce qu'il faut pour te vêtir convenablement et reviens demain.

— Si je ne m'en allais pas du tout, je n'aurais pas la peine de retourner demain.

— C'est encore mieux. »

Il choisit son étoffe ; je dois dire à sa louange qu'il fut assez discret pour ne prendre que ce qu'il lui fallait, et je le gratifiai de trois sous d'or. « Diantre ! mon maître, dit-il, me voici riche, et vous payez comme un roi. »

La mode des surcots larges qui ne marquaient, pas la taille et tombaient à mi-jambes était faite exprès pour tromper les yeux les plus malins sur le sexe de Flissa. Gilberte s'en douta si peu qu'elle s'éprit du faux jouvenceau. Elle l'avait placé à table à côté d'elle et lui offrait à boire, lui faisant signe de prendre sa fourchette pour manger et non de se servir de ses doigts, et puis elle riait et le regardait avec plaisir. Je n'osai pas lui dire la vérité et je la laissai s'enfermer.

« Comme c'est ennuyeux qu'il ne sache pas un mot de notre langue ! disait la blonde fillette ; mais je lui apprendrai bien vite à parler, s'il ne veut paraître si sauvage avec les demoiselles.

— N'allez pas vous éprendre de lui, Gilberte ! c'est un cœur de roche, vous en seriez pour vos frais.

— Mais je n'en suis pas amoureuse ! il est trop jeune ; c'est pour jouer et rire un peu, car je ne suis pas bien vieille non plus. »

Je fis part de la proposition à Flissa, qui consentit. Sa bienveillance me surprit, car j'avais cherché, en voyage, à lui faire dire quelques mots de français et elle s'était moquée de ce qu'elle appelait un parler de chien en colère.

Il faut croire qu'elle n'était plus si dédaigneuse depuis notre arrivée, ou qu'elle était ahurie du monde nouveau qui se mouvait autour d'elle ; sa situation me rappelait la mienne alors que j'étais tombé en plein pays païen sans comprendre un traître mot. J'eusse été heureux alors d'avoir une Gilberte pour professeur, au lieu d'une Maouna qui m'avait appris à parler si mal que j'avais prêté à rire aux musulmans pendant six mois.

Quand on eut soupe, Gilberte s'en fut chercher un gros livre, appela le faux damoisel, et commença à lui montrer les lettres, puis les mots, et des phrases entières. Si j'eusse été moins fainéant, j'aurais pu apprendre à lire en cette occasion.

Michelin interrompit la leçon en appelant sa fille ; mais celle-ci l'envoya promener d'un air mutin, en disant : « Je n'ai pas le temps, j'enseigne mon petit garçon. »

Je fus pris d'un tel rire de voir traiter d'enfant cette maraboute sarrasine, que je fus mis à la porte par la blonde Gilberte.

Michelin, que j'allai rejoindre, me fit beaucoup de questions sur l'Orient. Il disait que depuis le traité de paix avec le sultan d'Egypte une ère nouvelle allait s'ouvrir pour le commerce, et que, s'il avait le moyen de se mettre en relation avec quelques gros bonnets de là-bas, il ferait une bonne fortune.

Je fis part de sa conversation à Flissa qui resta pensive, puis me dit : « Si le marchand drapier veut aller faire des affaires en Orient, je peux lui en faciliter les moyens. Mon père avait de très-hautes relations en Egypte et en Perse ; je peux donner des lettres à maître Michelin. S'il était assez adroit pour aller à Barkah toucher des sommes considérables restées dues à mon père, je lui ferais un beau cadeau. »

Pour faire cette proposition à Michelin, il fallait lui dire la vérité sur Flissa. J'y répugnai d'abord ; mais en considérant les grands profits qu'il pouvait retirer de son voyage, je pensai pouvoir lui demander le secret. Je lui confiai donc tout et il me répondit :

« Je vous jure, sur le Christ et sur l'honneur, que personne ne saura, par moi du moins, que ce jeune Grec est une femme sarrasine. Dans trois mois, je partirai ; qu'elle me donne toutes les recommandations qu'elle me promet, et je lui rapporte sa fortune en faisant la mienne. »

X.

Toute cette affaire conclue de part et d'autre, je me préparais à partir, quand, la veille au soir, au moment de souper, la fille du marchand me fit remarquer dans la rue un homme dont la figure était cachée sous une de ces cagoules comme en portent les pénitents. Elle l'avait déjà vu rôder le matin autour des magasins, et craignait que ce ne fût un espion de l'Inquisition. Je voulais savoir ce qu'il en était. Je n'aimais pas cette liberté de se cacher le visage laissée aux gens des confréries religieuses, et j'épiaï le quidam.

Il disparut dans une ruelle obscure, derrière la maison. La porte des écuries donnait de ce côté. Je sortis par là, et j'allai attendre mon homme auprès d'une statue de saint où brûlait une lampe. Quand il fut à ma portée, je lui sautai sur le corps et lui enlevai lestement son capuchon. C'était Thoronet, le borgne, le coupeur de cheveux. Le sang me monta aux oreilles et je lui serrai le cou sans rien dire, afin de l'étrangler ; il tirait déjà la langue, quand il me porta au visage un coup de dague que j'eus le temps de parer ; mais au moment où je tirais la mienne pour l'en frapper, il m'échappa des mains et poussa un sifflement aigu. Je courus sur lui et je le tenais déjà, quand dix ou douze malandrins, coiffés de cagoules comme lui, me tombèrent sur le dos et, l'épée à la main, m'attaquèrent tous à la fois. Je criai : « A moi ! les bourgeois ! » Michelin, Mathias, Adam de Halle et les courtauds sortirent en armes, en hurlant : « Tue ! tue ! » Un second coup de sifflet retentit et les porteurs de cagoules se dispersèrent et disparurent dans l'obscurité. Un d'eux avait été tué. Je le fis apporter dans la cour de Michelin ; son visage nous était inconnu.

« Il faut en savoir davantage, disais-je. Ces gens-là en veulent, à quelqu'un de la maison. J'ai reconnu l'un d'eux, et je lui dois une correction. Otez la cagoule, de celui-ci et donnez-la moi ; je vais me, faire passer pour lui et rejoindre la bande. Elle ne peut être loin et n'est pas sortie de la ville ; les portes sont fermées et le couvre-feu est sonné depuis une heure. »

Michelin cherchait à me dissuader de mon projet, mais je ne l'écoutai pas. Il y avait longtemps que je ne m'étais battu, et la lutte avec ce borgne m'avait mis en appétit.

Comme Mathias et les commis voulaient venir avec moi : « Non ! leur dis-je, vous feriez tout manquer !

— Mon maître a raison, dit Adam ; suivons-le à distance et sans bruit, pour lui porter secours en cas d'échec.

— C'est convenu ! leur dis-je ; le mot de reconnaissance sera La Chastre ! » Et je partis affublé de la robe et du capuchon par-dessus ma cotte de mailles. J'avais enlevé mes éperons trop sonores, et, cachant mon coutelas dans ma manche, prêt à tout événement, je battis les rues d'Abc. Notre combat n'avait mis personne en émoi, et pour cause ; il ne se passait guère de nuit qu'on n'entendît ferrailler dans quelque ruelle.

Les faux pénitents devaient s'être cachés en une maison, car je n'en voyais pas trace, et j'allais renoncer à mon entreprise quand j'en aperçus un qui longeait les murailles dans l'ombre. Je fais de même et je le suis pour m'emparer de lui et le faire parier, lorsqu'il s'arrête et me demande : « Est-ce toi, Muzugue ? »

Il me prenait pour un de sa bande, et je lui répondis à tout hasard, en imitant le parler gras des gens du pays : « Bien sûr.

— Écoute ! dit-il. Thoron et vient de me dire que le détrousseur des moines est le même que cet homme d'armes de tout à l'heure, Michelin le cache ; il a tort ; il s'en mordra les poings plus tard. Pour le moment, notre chef est quasi étranglé. Il va retourner à Soliès. Toi, tu vas prendre Gaspard, Argelet et ses trois hommes, Courtéchelle et son garçon avec Gulfier, et tu iras à Lambesse attendre l'ennemi, à la première couchée, pour lui faire son affaire. Il ne s'agit plus des moines ici, mais bien d'une vieille dette de Thoronet. Tu as bien compris ?

— Parfaitement, lui dis-je.

— Eh ! fit-il, quelle voix as-tu donc ce soir ? Lève un peu ta capuce ! »

Et comme il y portait la main, je lui donnai dans le ventre un coup de coutelas qui l'étendit tout à plat.

Adam, Mathias et les autres accoururent à moi, et, comme j'en savais assez, nous revînmes à la maison après avoir jeté le cadavre à la rivière.

« Il s'agit d'attraper le borgne, disait Mathias. Il faut avertir les consuls, doubler la garde aux portes, le crois bien deviner ce qu'il vient faire à Aix. Il est déjà arrivé malheur dans la famille. » Et Mathias me conta tout bas que, peu de jours après le départ des croisés et avant que Béral des Baulx allât rejoindre Charles d'Anjou, le borgne et une douzaine de coquins avaient enlevé dame Micheline, presque en plein jour, et l'avaient conduite

au château de Trinquetaille. Michelin n'avait pu ravoire sa femme qu'en payant une grosse somme. L'expoclestat d'Arles la lui avait rendue, mais déshonorée.

« Et Michelin ne s'est pas vengé ?

— Que voulez-vous que fit un pauvre homme de marchand contre un tel seigneur ? Il a pardonné à dame. Micheline ce qu'elle n'avait pu empêcher. L'honnête femme violentée n'en est pas moins estimable.

— Sans doute, Mathias. J'admire la générosité de Michelin, mais à sa place j'aurais vengé mon honneur à tout prix.

— Oui, je ne dis pas, les nobles ne voient pas ces choses-là de la même manière que nous.

— Mais si tu te mariais et qu'on déshonorât ta femme, que ferais-tu ?

— Oh ! moi, j'agisrais comme un gentilhomme. Je tuerais ! »

Le souper était froid quand je rentrai : mais il n'en fut pas moins bon et très-gai.

Je fis part à Michelin des tracas qu'il s'était attirés en me recevant chez lui, et je l'engageai à se mettre, lui et sa famille, en sûreté. Il réfléchit quelques minutes et me dit que j'avais raison ; qu'il quitterait Aix pour aller s'établir à Paris. Béral des Baulx et ses malandrins l'y laisseraient tranquille. Il me pria de l'attendre quelques jours, afin qu'il pût partir avec moi. J'y consentis d'autant plus aisément que je ruminais une petite campagne contre Thoronet et je lui communiquai mon projet.

« Oh ! je ne m'en mêle pas, dit-il, j'ai eu assez à souffrir de lui. Si vous l'eussiez tué ce soir, c'était un bon débarras ; mais il y a derrière lui son seigneur et maître, un coquin bien plus dangereux.

— Un magicien, dit-on. Je crois bien que les malheurs qui me sont arrivés viennent de lui. Regardez ce petit morceau d'oreille qui me manque, et demandez-moisi je ne veux pas le lui faire payer ! »

Dame Micheline était consternée de quitter sa Provence. Elle devait pourtant y tenir moins que tout autre. Gilberte ne pouvait plus rester en place ; elle sautait et gambadait par la chambre, et elle s'en fut même embrasser le faux damoisel, en lui disant : « Nous allons voyager de compagnie. Riez donc ! je suis si contente ! »

Flissa me demanda la cause de sa joie, et quand je l'eus mise au courant des projets et décisions :

Vous allez encore vous battre ? dit-elle. Et si on vous tue, que deviendrai-je ? Vous ne pensez jamais qu'à vous !

— Bah ! on ne me tuera pas. Et, d'ailleurs, je dois bien faire quelque chose d'agréable pour nos hôtes.

Mathias, un forgeron surnommé Mâchefer, et un grand diable, corroyeur de son état, appelé Ferret, avaient battu la ville toute la nuit pour attraper Thoron et sans aucun résultat. Le borgne avait regagné le château de Soliès, et c'était là qu'il fallait l'aller chercher ; mais derrière des murailles, ce n'était pas aisé.

Je me consultai avec Adam de Halle qui me fournit un moyen.

« Il s'agit, dit-il, d'attirer messire le borgne hors de sa tanière. Rien de plus aisé. Pour cela, il faut que les loups paraissent agneaux. Prenez avec vous cinq ou six bons gars, ne craignant pas les éclaboussures, ce forgeron, le corroyeur, Mathias qui est fait pour manier la lance plutôt que l'aune, et deux ou trois autres. Armez-vous comme il faut, passez par-dessus vos jaques de mailles de ces houppelandes comme en portent les marchands, empruntez une douzaine de mules à Michelin, achetez trois ou quatre coffres que vous emplirez de pierres et de ferraille ; avec cela vous entrez dans le bourg de Soliès, vous faites sonner vos richesses, et vous attendez le borgne à venir. Il doit aimer à rançonner les voyageurs, et vos fausses marchandises l'attireront. Il ne peut avoir une grosse garnison avec lui. On se cognera peut être un peu ; mais vous aimez ça. Vous pendrez le Thoron et et vous reviendrez tranquillement ici où je vous attendrai.

— Tu ne veux pas être de la fête ?

— Je n'aime pas les scènes violentes. J'irai, si vous l'exigez ; mais je ne vous servirai pas à grand'chose ; vous êtes assez malin pour faire fructifier l'idée que je vous donne.

— Eh bien, reste ! mais aide-moi à tout préparer. »

Le lendemain, au moment de partir, Adam me dit : « Tout bien réfléchi, je vais avec vous. » Cela me fit plaisir de voir qu'il n'était pas lâche. Je dis adieu à Flissa qui voulut me retenir ; cela eût été beau, sur mon âme, de renoncer à mon expédition quand tout était prêt ! Je lui demandai un baiser qu'elle me refusa parce que je ne voulais pas lui obéir, et je partis en l'envoyant au diable ; mais je ne fus pas plutôt à une lieue de la ville que je faillis revenir pour lui complaire. Cette Sarrasine avait une mauvaise influence sur moi, et l'idée qu'elle était charmeuse me revint.

Nous suivîmes d'abord la route de Marseille, comme marchands de la maison Michelin.

Afin de dérouter les espions, qui ne sont rares nulle part, nous couchâmes à Cujes, et le lendemain soir à la nuit nous étions à Soliès, dans une hôtellerie, faisant semblant d'être inquiets et surveillant d'un œil méfiant nos caisses de cailloux, que je fis monter au premier étage dans une grande salle où nous devions souper et coucher. Les deux fenêtres donnaient sur le chemin qui menait au château.

Soliès est une bourgade entourée de murailles en mauvais état. Avant d'y entrer, Adam s'était détaché en reconnaissance, afin de s'assurer qu'il y avait moyen d'en sortir en cas d'attaque imprévue. Mâchefer le forgeron avait des poings à tuer un bœuf, et Mathias reniflait d'aise à l'idée de se taper. Ferret était plus calme, et je doutais un peu de lui, mais j'avais tort. Deux valets pour surveiller les bêtes de somme complétaient ma bande.

Nous achevions à peine notre souper où je m'assis avec mes hommes, honneur dont ils ne furent pas peu flattés, quand l'hôtelier entra, la figure effarée :

« Messieurs les marchands, dit-il, vous m'excuserez si je vous prie de déloger au plus tôt.

— Et pourquoi, mon brave homme ?

— C'est que je ne tiens pas à héberger chez moi des gens cousus d'or. Vos valets sont des bavards, et ayant que l'on ne tente sur vous un coup de main, allez-vous-en. Laissez ici vos caisses et valises...

— Oui-da ! maître fourbe, vous voudriez vous emparer de notre argent ? Mais nous le saurons défendre. »

Thoron et parut tout à coup sur la porte avec six hommes. Seulement, au bruissement d'armes que j'entendis dans la rue, je jugeai qu'il était en force.

« Ça, messieurs les marchands, dit-il sans me reconnaître, il faut payer le droit de passage, c'est la coutume de Soliès.

— Bonne coutume ! messire, surtout pour celui qui perçoit. À combien fixez-vous l'impôt ?

— Vous êtes cinq, et vous êtes riches ; ce sera cinq sous d'or par tête.

— Malepeste ! messire, autant vaut nous écorcher vifs.

— Soit ! fit-il ; si vous le préférez, j'y gagnerai davantage.

— Thoronet ! tu t'es laissé prendre comme un rat dans une ratière, » lui dis-je en lui portant deux coups d'épée dans le flanc. Il tomba sur les genoux, appela au secours ; niais je ne le fis pas languir. Je le tuai comme un chien, sans merci ni confession. Je jetai son corps dans un coin, pour

donner ensuite un coup de main à mes gars qui n'avaient pas perdu leur temps. Trois des malandrins de Thoronet avaient été occis, les autres avaient pris la fuite avec l'hôtelier qui s'entendait avec eux.

« C'est le moment de battre en retraite, dit Adam de Halle.

— Nous en aller quand ça commence ! cria le forgeron. Allons donc ! Vous connaissez bien le proverbe : Il faut battre le fer pendant qu'il est chaud. »

Une trentaine de malandrins entouraient la maison et criaient après Thoronet, en lui demandant l'or des marchands.

« Je n'avais pas prévu qu'ils étaient si nombreux, me dit Adam, pâle comme un mort ; on va nous étripier !

— As-tu peur, Adam ?

— Oui, sans doute ; mais ça se passera peut être ! »

Il ouvrit la fenêtre, et cria aux assiégeants : « Approchez sans crainte ! les marchands sont pris ! » et, tout bas, il dit à Mathias et au forgeron : « Videz-leur les coffres sur la tête. »

Quelques-uns furent pourtant assez sots pour venir sous la croisée ; mais ils reçurent au lieu d'argent les méchantes carcasses de Thoronet et de ses compagnons.

Il s'opéra un mouvement de retraite, et puis ils crièrent vengeance. Les uns se ruèrent dans la maison, les autres apportèrent des échelles pour escalader.

« A la bonne heure ! cria Ferret ; on va s'amuser un peu. »

Pendant que Mathias, Ferret et Adam tenaient la porte contre les assaillants et y entassaient tables, lits et coffres, moi et le forgeron nous soutenions l'assaut aux fenêtres. Une échelle fut dressée à la muraille et quatre hommes y grimpaient ; mais, au risque d'être éborgnés par les flèches de ceux d'en bas, nous attirâmes l'échelle et, y mettant toutes nos forces, nous lui donnâmes un si joli branle, qu'elle s'abattit avec ceux qui y étaient dessus sur ceux qui étaient dessous.

« Il y a de quoi rire ! » criait Mâchefer.

Les malandrins cherchèrent à relever l'échelle, mais le forgeron et Ferret leur versèrent sur la tête le contenu de nos coffres dont ils étaient si curieux. Pendant ce temps, d'autres entamaient la porte à coups de hache, et une nouvelle bande arriva du château avec des torches et des fagots pour nous brûler tout vivants.

L'hôtelier voulut les empêcher de mettre le feu à son auberge. Il fut regardé comme traître et pendu par eux à la poulie d'un puits, en face de sa maison.

« Levons le pied, pendant qu'ils s'amusent ! » nous criait Adam ; mais la bande avait grossi. Ils étaient plus de cinquante et l'affaire devenait sérieuse.

« A mort les argentiers ! » criait-on de toutes parts. Et les flèches de voler, les échelles de se dresser encore, et nous de faire pleuvoir le reste de nos pierres, les meubles, la table en plein chêne qui en rua dix par terre d'un coup ; mais le feu avait pris, la porte de la salle cédait sous les coups.

« Faisons une sortie ! crierai-je, battons en retraite et rattrapons nos chevaux, s'ils y sont encore. » Nous nous jetâmes sur ceux qui allaient entrer. Il y eut là un combat enragé dans les escaliers, au milieu de la fumée. L'ennemi prit la fuite. Nous en profitâmes pour courir à l'écurie : les montures n'y étaient plus. Un de mes valets m'apprend que Thoron et les avait fait prendre et qu'elles étaient au château.

« Allons les chercher ! dis-je.

— Enragé ! cria Adam. Vous êtes enragé, de vouloir monter au château ! Nous sommes six en tout pour faire un siège !

— Allons-y tout de même, » dis-je...

Et nous voilà partis. Une des portes de la ville était ouverte ; nous passons par là sans rencontrer personne ; les gens de Thoron et s'amusaient autour de l'hôtellerie embrasée.

A cinq cents pas, nous trouvons nos mules emmenées par deux ou trois hommes. Tomber dessus et reprendre notre bien fut l'affaire d'un instant.

Le chemin était libre. Chercher à s'emparer du château où brillaient des feux de garde, était folie. Je criai : « En route ! » et, nous enfonçant dans la montagne, nous allâmes coucher dans les bois, du côté de Cuers.

L'affaire avait été chaude ; mais, sauf un valet tué, trois mules disparues, Ferret qui avait la figure coupée, le forgeron un fer de flèche dans le bras et moi une égratignure au cou, il n'y avait pas de mal.

« Je ne regrette pas ma soirée, disait Mathias en s'endormant sur la mousse ; je me suis plus amusé qu'à auner du drap. »

Nous rentrâmes à Aix après cinq jours d'absence. Flissa parut contente de me voir ; mais personne ne me remercia plus chaleureusement que dame Micheline, qui voyait son honneur vengé. Mathias était devenu un héros dans le quartier : il oubliait de servir ses pratiques pour leur raconter

l'expédition de Soliès. J'attendis encore à Aix une semaine avant que les Michelin tussent prêts, et le jour du départ fut enfin fixé. Mathias demanda à suivre ses maîtres, et Mâchefer, son grand ami, voulut, lui aussi, aller à Paris.

Ce fut une consternation générale parmi la bourgeoisie d'Aix, de voir Michelin quitter le pays. Gilberte eut bien un peu d'hésitation au dernier moment, mais elle prit congé de ses amies avec g a leur promettant de revenir bientôt.

XI.

Nous, remontâmes le Rhône en bateau jusqu'à Lyon ; mais il nous fallut payer si souvent, des droits de passage aux châtelains riverains, que je dus emprunter encore, une bonne somme à Michelin, afin de pouvoir arriver chez mon grand-père.

Pour Gilberte, qui n'avait jamais quitté son endroit, c'étaient des ébahissements tout le long du chemin. Adam chantait souvent des rondeaux de sa façon. Il parlait bien et avait toujours une charretée de drôleries à son service. Flissa, contente de voyager, me faisait souvent des questions bien embarrassantes sur les pays où nous passions, et j'étais honteux de rester court.

La pauvre fille ne pouvait causer qu'avec moi ; car les leçons de Gilberte ne lui avaient guère profité. Elle faisait pourtant son possible pour parler ; mais ce qu'elle prononçait ne ressemblait à rien, et un jour je lui conseillai d'y renoncer. Elle ne dit plus un mot de français devant moi.

Nous voyageâmes à petites journées et fort agréablement jusqu'à Châlons, d'où les Michelin devaient continuer sur Paris, tandis que je voulais prendre par le Nivernais pour aller à La Chastre.

Au moment des adieux, Gilberte ne put retenir ses larmes et se cacha le visage dans un pan de sa robe.

« Eh bien ! eh bien ! qu'est-ce donc ? » disait Michélin en regardant sa fille et moi.

Je lui montrai le faux damoiseau, en lui faisant signe que c'était là le sujet du chagrin de Gilberte.

« Vous êtes une sotte ! lui dit son père ; et je vous défends de penser à ce garçon.

— C'est que j'étais si bien habituée à lui ! et nous ne nous reverrons peut-être plus jamais !

— Allons ! demande au sire de La Chastre la permission de l'embrasser ; tu dois le remercier des services qu'il nous a rendus. »

Gilberte vint m'apporter sa bouche rose, et j'y pris un baiser qui, bien que très-chaste, ne m'en gribouilla pas moins le cœur.

« Nous nous reverrons, j'espère, » me dit-elle, et tout bas elle ajouta : « Vous ramènerez le petit Grec ? »

— Vous n'y devez pas songer, Gilberte, il ne peut pas vous aimer. Pensez à un autre.

— A qui, alors ? à vous ?

— Eh bien, oui, à moi si vous voulez.

Flissa se sépara d'elle en la regardant à peine ; et je lui dis, quand nous fûmes en route et seuls avec Adam, que Gilberte s'était éprise d'elle.

Tant mieux ! dit-elle ; cela l'a préservée de toi.

— Etais-tu jalouse d'elle ?

— Oui, un peu.

— Mais pourquoi es-tu jalouse, puisque tu ne m'aimes pas ?

— Qui a dit cela ? c'est toi qui ne m'aimes pas.

— Par exemple ! Mais tu m'attaques toujours devant le monde, et quand nous sommes seuls tu ne veux même pas me donner un baiser.

— C'est que j'ai peur de toi. »

A la première couchée, je voulais continuer cet entretien ; mais elle se barricada si bien dans sa chambre, qu'il n'y eut pas moyen de lui parler.

Plus nous approchions du Berri, plus augmentait mon impatience de revoir mon grand-père, mon frère, s'il était près de lui, mes amis, le château de La Chastre avec son donjon, ses huit tours plantées au-dessus de l'Indre, et les moulins et tanneries cachés sous les aunes. Il me tardait aussi d'aller chasser à Brullebaut. Je voulais en faire cadeau à Flissa pour y demeurer ; car ce fief était mien ; mais Silvaine, que j'avais logée là, pouvait découvrir que le faux damoiseau était une païenne, peut-être une sorcière comme elle. Si elles venaient à faire le sabbat chez moi, voilà les prêtres et la justice en branle ! Tout cela m'inquiétait bien, mais je n'y voyais pas de remède.

Nous voulions coucher à Linières, notre dernière étape ; mais la nuit nous surprit bien avant que nous n'y fussions.

« J'aperçois des lumières et des tourelles à travers les branchages de la forêt, me dit Adam. Si nous allions coucher là ? »

— Allons-y !

— N'entendez-vous pas de la musique ? On danse ou on soupe, et après l'heure du couvre-feu, qui plus est ! C'est un bal, quelque noce ! »

Je sonnai du cor pour demander l'entrée. Le pont levis s'abaissa et je fus introduit avec mes compagnons dans le préau où fourmillaient les varlets de la maison.

« Vous êtes en retard, messire, » me dit un page qui me prit pour un invité.

Je m'enquis de ce qui se passait.

« Le sire de Linières, me répondit le page, marie sa fille avec Jacques de Labrosse, le fils du chambellande Philippe le Hardi. On mange, on rit, on balle ici depuis huit jours, et il n'est bruit que de ces noces dans tout le pays.

— Comment ! la grosse Louise se marie ? Ma foi ! je l'ignorais.

— D'où sortez-vous donc, messire ?

— Du fond de l'Afrique !

— Qui vient de ce pays ? cria un autre varlet en s'approchant de moi. Avez-vous ouï parler du sire Raoul de La Chastre, là-bas ?

— Oui, puisque c'est moi !

— Ah ! mille charretées de païens ! c'est vous ! dit-il ; que je suis aise de vous voir en santé ! Vous ne me remettez donc pas ? C'est moi, Simon Leguay. »

Il prit une torche et me montra un visage que je connaissais bien ; mais il était orné d'une balafre qui le lui coupait en sautoir.

« Et mon grand-père ?

— Il est là, et le frère Guillaume, et l'oncle de Charost et bien d'autres de chez nous ; mais beaucoup manquent à l'appel : »

Je saute à terre, j'embrasse Simon, et, sans savoir ce que je fais, tant je suis content, je prends Flissa par la main et l'entraîne du côté des fossés au lieu de passer le second pont pour entrer dans la cour d'honneur.

« Pas par là ! me crie Simon ; suivez-moi.

— Ne me tirez donc pas ainsi ! me dit Flissa.

— Mon grand-père est là ! nous sommes arrivés, comprends-tu ? »

Et la lâchant, je grimpe au premier étage : je renverse deux ou trois valets qui tombent avec leurs plats dans les escaliers, et j'entre dans la grande salle magnifiquement décorée, éclairée de mille chandelles de cire et pleine de monde. Il y avait là plus de deux cents personnes en habits de gala, assises à une longue table en fer à cheval, mangeant, buvant, riant, se portant des santés, choquant leurs verres. Les pages et varlets vont et viennent, affairés. C'est un bruit de vaisselle, des cris, des rires à rendre sourd. Au milieu d'un si beau tapage, personne ne prend garde à moi ; je m'adresse à un *verse à boire*, en lui demandant où est le sire de La Chastre.

« Le voici ! » me dit-il en me le montrant de dos.

Je vais à mon grand-père et je lui prends la main au moment où il portait une santé. Le verre lui échappe, se brise, et mon *grand* se retourne en me traitant de maladroit. Mais se sentant baiser la main, il se lève et me regarde sans me reconnaître. J'avais donc bien changé ? Puis, son grand œil gris, de sec et mécontent, devient humide et joyeux, et une grosse larme tombe sur sa moustache blanche. Il me prend la tête et m'embrasse, ce qui, à ma souvenance, ne lui était jamais arrivé.

« Mon fils vivant ! merci à Dieu ! » dit-il, et, plus blême que la nappe, il se laisse retomber sur son siège. Mon grand-oncle de Charost me donne l'accolade, mon frère Guillaume, le dominicain, me serre la main ; mais moi, sans respect pour son froc, je lui saute au cou et je pleure comme une bête. Une bonne partie des convives me connaissaient, et c'est à qui me fera fête. Le sire de Linières me présente au chambellan, Pierre de Labrosse, vêtu de velours comme un roi ; puis aux nouveaux mariés, Louise de Linières, maintenant dame de Labrosse, parée comme une châsse, et qui me donne sa main à baiser. Je salue Jehanne de Vierzon, Emers en de Maubruny, dont le père était mort de la peste à Tunis et qui n'en semblait pas plus affligée que sa mère, dame Johade. J'embrasse mes quatre cousines de Déols ; je reconnais le chevalier errant que j'avais culbuté dans la Simaise, Ursion de Buffavant. Et puis, c'est Pierre de Benais, évêque de Bayeux, beau-frère du chambellan, l'archevêque de Bourges, et, bien d'autres : toute l'Église était là ; le templier d'Ursamala qui me frappe sur l'épaule en criant : « Tu es devenu noir comme un païen ! » Enfin je reçois des sourires, des œillades, des compliments de dames plus ou moins inconnues. On me passa si bien de main en main, que je me retrouvai auprès de mon grand-père sans savoir comment j'y étais venu. Flissa, avec de grosses larmes dans les yeux, se tenait derrière lui ; mais je n'osai, devant tout le monde, lui demander la cause de sa peine.

« Quel est ce damoiseau ? me demanda mon grand père.

— Un Grec qui m'a aidé à fuir, qui n'entend pas un mot de français, et dont j'ai fait mon page. Il s'appelle Xiphidion. »

C'était le nom convenu entre la Sarrasine et moi, et, en grec, cela signifiait la même chose que Flissa en arabe, c'est-à-dire épée.

« Il est sans doute de famille noble, bien que je ne connaisse pas les Xiphidion, me dit le vieux Ebbes. Qu'il te serve bien et apprenne à parler. »

Un instant après, Flissa avait disparu. Je pense qu'elle était grandement offensée, après m'avoir eu si longtemps, pour esclave, d'être exposée à me

servir d'échanson, et pourtant je ne lui demandais pas de me virer les mouches.

Il n'y avait pas plus moyen de la retenir que de mettre mon *grand* au courant de ce que j'étais devenu depuis notre séparation devant Tunis ; les jongleurs, chanteurs, joueurs de rebec vinrent représenter leurs farces, quand on apporta le fruit : il fallut faire silence.

Un acteur, suivi d'un jeune garçon habillé en femme, entra au son des musettes, pour , réciter une *sotie*. : *le Jeu des nouveaux mariés*. Je reconnus, sous sa figure barbouillée, mon valet Adam, qui n'avait pas perdu de temps pour montrer son savoir.

C'était un gaillard fort plaisant ; il fit de si belles grimaces , pourchassa tellement la fausse damoiselle, que la salle en croulait sous les rires.

La grosse Louise y prenait tant de plaisir, qu'elle se pâmait en regardant son mari et le poussait du coude par manière d'agacerie.

Quand on eut bu le claret, liqueur parfumée qui terminait alors tous les repas, le sire de Linières donna le signal du coucher en se levant le premier de table.

Je me mis en quête de Flissa : elle avait soupe avec Adam de Halle, et je l'emmenai avec moi, cherchant un gîte pour elle ; mais toutes les chambres étaient bourrées de monde.

« Tu ne peux pourtant coucher dehors, lui dis-je. Il faudra dormir en compagnie.

— C'est ce que je ne voudrais point, » dit-elle.

Je rencontrai mon grand-père qui m'offrit deux places sur un lit de camp dans une chambre où ils n'étaient que douze. Il fallut bien le suivre, et nous fûmes nous étendre sur la paille. Mon grand-père me dit alors d'un air triste qu'il me parlerait de nos affaires le lendemain et m'invita au sommeil.

Flissa était venue se placer près de moi en tremblant. Mon grand-père souffla la chandelle et ne tarda guère à ronfler. Un autre ronflement vint bientôt lui servir d'accompagnement, et enfin toute la chambrée joua les plus drôles d'airs que j'eusse entendus. Jamais ni violes ni rebecs n'en pourraient faire autant.

J'étais trop près de Flissa pour essayer même de dormir. Elle ne le pouvait davantage et voulut se lever ; mais je la retins et, profitant de l'occasion, je lui donnai un baiser muet. Elle se prit à pleurer et je m'en étonnai.

« J'ai bien, du chagrin, dit-elle tout bas ; tu es heureux de te retrouver au milieu des tiens, tandis que moi, je suis traitée comme un pauvre chien. Si tu m'aimes, comme tu le dis, allons-nous-en.

— Où veux-tu aller ?

— Chez toi.

— Certes, nous irons ; mais seras-tu toujours aussi sévère pour moi ? Donne-moi quelque preuve d'amour.

— Ici ? Es-tu fou ? au milieu de tous ces gens ? n'est-ce pas déjà trop d'être ainsi dans tes bras ? Que te faut-il de plus ? Laisse-moi dormir ; je suis bien fatiguée !

— A la cour, les bavards ! cria quelqu'un.

— Que se passe-t-il ? demanda un autre.

— Aux armes ! » beugla un troisième ; et voilà tous les ronfleurs de sauter par la chambre en criant : « Sus ! sus ! debout ! alerte ! » et, encore à demi endormis, de se ruer les uns sur les autres et de se gourmer dans l'obscurité.

J'avais fait un rempart de mon corps à Flissa et je me sauvai en l'emportant. Bientôt tout le château est en émoi : les valets accourent avec des torches, des femmes se sauvent en cotte de nuit ; le marié, croyant à une plaisanterie de noce, jette par sa fenêtre des potées d'eau sur la tête de ses amis effarés. Enfin on se reconnaît ; le calme revient ; on rit ; mais avant que la cause d'une telle alerte fût expliquée, le jour était venu et les noces avaient pris fin.

Quand je dis que les fêtes étaient terminées, je veux parler de celles de Linières ; car le beau-père de la mariée voulut donner un retour de nocces dans son château de Châtillon-sur-Indre, et une partie de la noblesse berrichonne y fut conviée. Mon grand père et moi fûmes du nombre, et nous suivîmes le train du chambellan.

Ce chambellan, grand favori du roi, était un homme de haute taille et maigre. Il avait l'œil petit et rusé, enfoncé sous le sourcil, le nez mince et la bouche plate des gens fins et ambitieux. On disait qu'il s'était élevé de l'emploi de simple barbier du feu roi Louis à celui de lecteur, et sa fortune avait été toujours croissant sous Philippe III, si bien qu'anobli d'hier il était aujourd'hui plus puissant à la cour que les plus hauts barons de France. Il passait pour libéral envers les siens, aimé du peuple et du roi, mais détesté de la noblesse qui ne lui refusait pourtant, rien. Il établissait ses enfants à sa

guise, et le mariage de Louise de Linières avec son fils Jacques en était bien la preuve.

Quand nous fûmes en route pour Châtillon, mon grand-père voulut savoir ce que j'étais devenu pendant deux ans, et je lui contai une bonne partie de la vérité ; mais toujours de sorte qu'il ne pût soupçonner la fille du médecin dans le damoisel grec. Il m'apprit à son tour que, prisonnier des mécréants, il avait dû payer une forte rançon pour se libérer, qu'il avait fait écrire au sire de Charost, muni d'avance de tous les pouvoirs nécessaires, afin que la châtelainie de La Chastre fût vendue au sire Guillaume de Chauvigny, fils de celui que nous avions vu mourir devant Tunis. Mon grand-père n'avait conservé que sa terre de Besigny, et il ne me restait pour tout apanage que le petit castel de Brullebaut, c'est-à-dire tout juste de quoi ne pas mourir de faim. En un mot, les Sarrasins nous avaient ruinés et nous partageions cet honneur avec bon nombre d'autres gentilshommes.

« J'ai eu du chagrin de tout cela, me dit le vieux Ebbes, et puis j'en ai pris mon parti. Je me sentais vieux et je ne pensais pas faire tort à mes petits-enfants. Je t'avais vu tomber dans la bataille et je t'ai cru mort ; quant à Guillaume, il avait mis sa part de cadet en lieu sûr et il ne s'est point ressenti de notre débâcle, car ce que tiennent les gens d'église est bien tenu. Je voyais ma race s'éteindre ; aussi te dire tout ce que j'ai ressenti hier en te retrouvant, je ne le saurais ; c'était comme une roue de moulin que j'aurais eue dans le ventre et, Dieu me punisse ! je crois que j'en ai pleuré de plaisir. Or, puisque te voici, tout va bien quand même, tu vas relever notre nom et prendre femme. Il ne manque pas de gentes damoiselles encore dépourvues ; cette dernière croisade a fait disette de maris. Tu as à choisir entre tes quatre cousines de Déols et Émersen de de Maubruny, une belle fille que tu peux voir d'ici à cheval à côté de sa mère, dame Johade, qui est blonde malgré son grand âge, et qui se promène en plein champ sa couronne sur la tête, comme si le roi allait passer. C'est une vieille folle ! Je ne te parle pas de Jehanne de Vierzon, encore une orpheline faite par la croisade : elle est trop riche pour toi. Il n'y a qu'un prince qui puisse aspirer à sa main. Il y avait la blonde Louise de Linières, mais tu es arrivé trop tard. Encore une, cette petite brunette, Adeline de Laverdin ; mais ça n'a pas de santé, et je veux avoir pour arrière-petits-enfants des gaillards bien bâtis. Tiens ! prends Émersende, c'est une vraie femme ! »

Je n'avais jamais pensé à me marier, et cette idée me fit peur. Je demandai à mon grand-père le temps de la réflexion, et comme la vue n'en

coûtait rien, tout le long du chemin je passai l'inspection des filles à marier.

Je donnai d'abord la préférence à ma cousine Isabelle dix-huit ans, les yeux noirs et les cheveux blond cendré, j'aimais assez cette couleur-là. Elle était petite, bien faite, le nez un peu de travers, une jolie bouche et des petits trous dans les joues lorsqu'elle riait. Je causai avec Agnès, l'aînée, et je lui trouvai plus de babil qu'à sa cadette ; mais elle avait de grands pieds et deux ans de plus que moi. Mahaut avait seize ans ; très-jolie fille, bien qu'elle fût rousse ; on la disait malicieuse. La dernière, Marguerite, n'avait que treize ans ; on n'en pouvait encore rien augurer.

Adeline de Laverdin avait dix-sept ans, elle était brune de peau et de cheveux comme une maugrabine, maigre, petite, et d'ailleurs elle ne plaisait pas à mon grand-père.

Alix de Saint-Méry et Louise de Linières, qui ne m'eût pas déplu, étaient mariées.

Je reportai mes vues sur Émersende de Maubruny, qui était bien la plus agréable à regarder, avec ses grands yeux noirs, sa peau blanche, son corsage provocant, ses manières doucereuses et son parler gras qui vous entortillait sans qu'on y prît garde. Elle savait fort bien causer et tenait tête au chambellan , qui ne passait pas pour être des plus sots. Il la regardait avec plaisir et, bien qu'elle ne m'eût pas encouragé, je pris de la jalousie contre lui.

Mais, en voyant Flissa, toutes ces beautés-là tombèrent à plat. Elle était plus belle que les plus belles, et j'aurais donné tout ce que j'avais et tout ce que je n'avais pas pour qu'elle n'eût pas été musulmane J'en eusse fait ma femme ; et, ma foi ! je le lui dis tout net, ce dont elle rougit ; mais ce ne fut pas de colère.

A Châtillon, je fus dignement logé. J'eus une grande chambre à ma disposition et une seconde plus petite où j'installai Flissa. Elle fit d'abord quelques difficultés, mais se résigna à vivre près de moi quand elle se fut assurée qu'elle pouvait s'enfermer chez elle. Pendant, tout le temps que durèrent les fêtes, elle sortit fort peu de ce réduit, et put tout à son aise y pratiquer sa religion. Personne ne s'en douta non plus que de son sexe. J'aimais tout autant qu'elle se montrât peu ; elle vint cependant une fois ou deux, amenée par Adam, jouer du luth pour complaire à la nouvelle mariée qui lui fit cadeau d'une bourse bien garnie. Louise eût mieux fait de ne rien lui donner !

XII.

Jacques de Labrosse avait la prétention d'être un fin désarçonneur, et il en voulut faire preuve en donnant un pas d'armes. Il planta sa bannière auprès de la rivière de l'Indre, dans de belles prairies où l'on dressa des lices et des tribunes pour les dames, et il se fit fort de défendre le passage avec trois ou quatre bons chevaliers contre tous venants. Louise obtint en outre une joute à lance courtoise en l'honneur des dames.

Elle voulait être agréable à Émersende en la nommant reine, du tournoi. Un baiser de cette belle fille devait récompenser le vainqueur, et j'étais désireux de l'obtenir, je l'avoue. Ces divertissements que les gens d'église trouvaient trop meurtriers, mais qui étaient bien amusants, venaient d'être tout nouvellement défendus par le pape. Mon frère Guillaume en avertit les Labrosse, et dame Louise n'osa plus les permettre ; mais nous étions là une douzaine, d'hommes d'armes ardents à tous ces jeux, et nous envoyâmes promener Guillaume, et son pape se dépêtrer de ses affaires avec le roi d'Anjou.

Le chambellan dépêcha ses hérauts dans toute la province pour proclamer le tournoi.

Le château et la ville de Châtillon se remplirent bientôt de nouveaux hôtes : Guillaume de Chauvigny dit *dent de May*, arriva un des premiers, puis le templier d'Ursamala et son confrère le Rougeaud, fort comme un bœuf, mais plus méprisable qu'un porc, à mon avis. La noblesse marchoise était représentée par Pierre de Nolac, Guillaume de Saint-Palais, Renoul de Culan, Tranchart de Crevant, et plus de douze autres dont j'ai oublié les noms.

Pendant plus d'une semaine on se prépara pour les joutes, et Jacques de Labrosse, occupé comme s'il allait livrer bataille, veilla à ce que les chevaliers, dont je faisais partie, engagés à défendre la passe d'armes avec lui, ne manquassent de rien. Tous étaient bien armés ; mais moi, qui n'avais rien pour tournoyer, je mis l'arsenal du château au pillage. C'était un grand point d'être bien couvert dans ces jeux où les haches et marteaux allaient être de la partie. Je bosselai bien six casques avant d'en trouver un à mon goût.

La veille du jour fixé pour le grand, amusement, Flissa me dit : « Si tu allais mourir, que deviendrais-je ?

— Ma foi ! je ne sais trop ! Tu peux aller à Brullebaut, si tu veux, je t'en fais cadeau, c'est tout ce que je possède ; je dois beaucoup d'argent à Michelin mais, à son retour d'Orient, il t'apportera de quoi réparer la brèche faite à mon fief et tu pourras y vivre en paix. Allons chez un garde-notes pour qu'il arrange la chose au mieux.

— Je te remercie de ta générosité ; mais que tu vives ou que tu meures, je vois bien que je serai une cause d'ennui pour toi et les tiens. Je me sens déplacée et embarrassante. Je ne suis pas habituée à vivre comme un valet ; je suis une femme de sang noble dans mon pays, il ne faut pas l'oublier.

— Je ne l'oublie pas non plus, Flissa, et je te demanderais d'être ma femme si tu voulais te faire chrétienne.

— Cela ne se peut pas ! j'aimerais mieux retourner parmi ceux de ma religion.

— Retourner à Barkah, au risque d'être étranglée par Maouna ?

— Il n'y a pas que Barkah au monde ; j'irais chez les Maures de Grenade, au Maroc, ou en Mauritanie.

— Tu veux me quitter, alors ! lui dis-je en sentant les larmes me gagner.

— Que veux-tu, Raoul ? il le faudra bien, tôt ou tard ; il y a ici tant de nobles damoiselles pour les quelles tu es un héros, et qui te regardent avec plaisir, que je serai bien vite oubliée. Épouse cette belle Émers en de pour laquelle tu vas te battre...

— Qui t'a dit que j'allais jouter pour elle ?

— Je commence à entendre ta langue, et j'ai bien compris qu'elle t'envoie à la mort pour un baiser d'elle.

— Bah ! un baiser de tournoi, une belle affaire !

— J'y attache de l'importance, moi ! je suis jalouse de cette fille, et je ne veux pas que tu l'embrasses.

— Ah ! je te trouve tout à fait plaisante, Flissa ! Comment ! tu ne veux pas que j'embrasse la damoiselle de Maubruny, si je suis vainqueur ? et, en retour, que me donneras-tu, toi ?

— Je te donnerai ce que tu as déjà : mon âme.

— C'est bien quelque chose, mais cela ne suffit pas ! Tu te moques de moi avec tes belles paroles ; tu as un pouvoir sur moi, tu le sais ; mais je m'en lasserai et j'obtiendrai de toi un jour ou l'autre ce que je veux avoir. M'as-tu prouvé une seule fois que tu m'aimais ? »

Elle se jeta à mon cou et m'embrassa avec ardeur en disant : « N'est-ce pas une preuve, ceci ? »

— Sans doute ! un baiser de ta bouche, c'est bien doux ; mais cela brûle comme du feu, et ce n'est pas assez !

— Si tu me jurais de refuser le baiser d'Emersende !... dit-elle, voyant bien qu'il fallait transiger ou se rendre.

— Je te le promets ; je me soucie d'elle comme de la muraille. »

Sa bouche se posa sur la mienne, et je crus m'évanouir de contentement.

« Jure-moi aussi que tu n'iras pas au tournoi.

— Oh ! pour cela, non, répondis-je en riant ; car c'est là une folle demande et je suis chevalier avant tout.

— En ce cas, laisse-moi donc ! » dit-elle en me repoussant avec énergie.

J'aurais pu la retenir ; mais je la trouvai si déraisonnable que je la laissai partir en lui disant : « Allez au diable ! »

Elle ne fut pas plutôt barricadée dans sa chambre que j'en eus du regret, et je lui demandai pardon à travers la porte, en l'engageant à revenir ; mais elle fut inexorable et me dit pour ne pas trop m'irriter : « Tout dépendra de ce que tu feras demain au tournoi. »

Le lendemain, je me rendis à mon poste près de la bannière de Jacques de Labrosse. Ses tenants étaient Guillaume de Chauvigny, le sire de Linières son beau-père, un gros homme qui devait s'essouffler vite au combat ; le templier Alain d'Ursamala, dont je connaissais la force, mon grand-père, qui savait donner encore un bon coup de lance ; Ursion de Buffavaut, et moi : sept en tout. Nous étions rangés en ligne, la lance au poing, entre deux palissades sur montées des bannières. Une tribune avait été dressée pour les dames. Les juges du pas d'armes, à cheval, et les varlets circulaient dans le champ clos en attendant le signal que dame Louise devait donner. Les bourgeois et menu peuple de la ville et de la campagne grouillaient et bourdonnaient comme une ruche d'abeilles sur le talus et les buttes qui commandaient le passage à défendre. Une rangée de chevaliers assaillants se tenait à cinq cents pas en face de nous. Ils étaient jolis à voir dans leurs cottes d'armes rayées ou mi-parties, le casque étincelant au soleil, montés sur leurs destriers caparaçonnés d'or ou d'argent, la lance droite et le penoncel flottant au vent du matin.

« Hauts hommes ! nous cria Jacques de Labrosse, empenné comme un héron ; nous allons avoir affaire à la noblesse marchoise. Tenons-nous bien.

— Les Marchois sont tous sujets du roi d'Angleterre, dit Chauvigny, traitons-les en Anglais.

— Ils sont, dix contre, sept ! cria Buffavant.

— Bah ! un templier en vaut trois, répondit d'Ursamala, et Raoul peut compter pour deux.

— De cette façon le nombre est égal, dit le vieux Ebbes.

— Vous savez, messires, reprit Chauvigny, qu'ils ont juré de nous passer sur le corps et d'embrasser nos femmes ?

— Il ferait beau voir, dis-je à mon tour ; mais pourquoi ne donne-t-on pas le signal ?

— Frère Guillaume remontre à madame Louise que ce sont jeux illicites, répondit un des juges du camp. »

Il se faisait un grand mouvement dans la tribune des clames. Mon frère gesticulait, menaçait d'ex-communication , et promettait de ne point ensevelir en terre bénite les chevaliers qui pouvaient être tués. Beaucoup de femmes s'apprêtaient à quitter la place.

« Oh ! diantre ! cria Jacques de Labrosse, il ne faut point laisser partir les dames ; et se tournant vers les hérauts : Sonnez ! sonnez ! je prends tout sur moi. »

Les trompettes, clairons, tambourins retentirent : les dix chevaliers assaillants baissèrent leurs lances et s'avancèrent sur une seule ligne, d'abord au pas, comme une muraille de fer.

Le cœur me sautait d'aise ; j'allais donc me mesurer avec des gens qui en valaient la peine ; car, jusque-là, je ne m'étais encore battu sérieusement qu'avec des païens ou des malandrins.

Je vis Flissa et Adam de Halle de l'autre côté des barrières, et, au moment où notre ligne s'ébranlait à son tour : « Regarde bien ! criai-je à la Sarrasine, tu n'as jamais rien vu d'approchant chez toi. »

Chauvigny poussa son cri :

« *En avant ! chevaliers pleuvent !* »

Nous chargeons au galop et le choc de ces deux haies d'hommes de fer retentit comme un coup de tonnerre.

Chauvigny renverse son adversaire du, premier coup. Mon grand-père traverse de sa lance le templier rougeaud qui, en sa qualité de Marchois, s'était mis contre nous. Buffavant et le sire de Linières sont culbutés. Jacques de Labrosse et moi désarçonnons chacun notre homme. Frère d'Ursamala, dont le cheval s'abat, continue le combat à pied ; c'était un

diab! Il renverse deux chevaliers en criant : « Ce n'est que fretin ! » Je m'adresse à Pierre de Nolac ; il brise sa lance sur mon heaume, me tue mon cheval ; mais, lestement relevé, je cours à lui, l'épée haute ; il me reçoit comme il faut : les coups tombent comme grêle ; mais son épée se rompt, je lui saute au corps et je le couche à terre.

Un juge de camp m'empêche de le frapper ; l'ennemi abattu devait être respecté.

Je me retourne et vois Chauvigny et mon grand père hors de combat. Jacques de Labrosse gisait sur la poussière, la face ensanglantée. Le templier tenait bon contre le sire de La Roche Guillebaut ; mais Renoulde Culan et Tranchard de Crevant allaient forcer la passe. Je cours au premier et, d'un coup de marteau, je le mets à terre. On l'emporte, et je crie au second :

« Tu ne passeras pas, messire l'Anglais ! »

Il se retourne et nous frappons l'un sur l'autre comme forgerons sur une enclume. Il était plus fort que moi, mais son heaume n'était pas si bien trempé que le mien : à un coup bien appliqué, casque et crâne sont enfoncés, et le pauvre sire, à qui je ne voulais pourtant pas de mal, tombe pour ne plus se relever.

Le templier était debout sous la bannière des Labrosse, son adversaire à ses pieds. Les Marchois n'avaient pu passer.

Les cris, les applaudissements firent explosion de tous côtés : les dames nous jetaient leurs mouchoirs et leurs bouquets.

« Allons les embrasser toutes, me dit frère d'Ursamala ; à nous deux nous valons sept hommes, et toutes ces cailles mignonement coiffées ne sauraient nous effaroucher. »

Nous y fûmes, et Flissa, qui s'offusquait d'un baiser, m'en vit recevoir une douzaine. Mais je respectai mon serment et je n'approchai pas d'Émersen de qui en fut piquée au vif, cela fut aisé à voir.

La lance des dames fut renvoyée à quinzaine ; afin de donner le temps aux blessés de se remettre et aux morts celui d'être enterrés, car trois chevaliers marchois et le templier rougeaud ne revinrent jamais chez eux. Mon grand-père avait un éclat de lance dans la cuisse, le sire de Linières, le bréchet défoncé, et Jacques de Labrosse, trois dents de devant cassées.

Son père et sa femme n'en étaient pas contents ; mais Jacques montrait sa mâchoire avec complaisance comme preuve de son courage. Il ne se vantait pas d'un coup de pied de cheval dans le ventre, par-dessus le marché, ce qui

le força, bien que nouveau marié, à se mettre au lit tout seul. Ceux qui se portaient bien en rirent leur soûl, surtout le sire de Nolac, qui était beau plaisant contre les anoblis de la veille.

Amis et ennemis furent invités à rester au château ; les morts furent chrétiennement portés en terre, malgré Guillaume, et les repas reprirent de plus belle.

Ma cousine Isabelle, qui n'avait pas oublié le premier coup de lance donné par moi en son honneur, m'en témoignait sa gratitude en me prouvant, par de petites agaceries, qu'elle m'eût bien accepté pour mari, tout ruiné que j'étais. Elle me faisait de ces confidences comme on s'en fait entre cousins.

Elle me fit remarquer que le sire de Nolac était amoureux d'Émersen de Il était jeune et beau, et je ne tenais pas du tout à épouser la demoiselle de Maubruny éprise d'un autre. Il est bien vrai qu'elle faisait des yeux à Nolac, mais elle se montra bien avenante aussi pour moi ; car, dans un souper, elle porta la santé des vainqueurs du pas d'armes, trempa ses lèvres dans une coupe de vin et me la donna à boire ensuite. Vrai Dieu ! ce sont là gentilles ses de femme qui rendent amoureux les plus froids.

Nolac en pâlit, et Flissa qui, par malheur, était là, en prit un tel dépit qu'elle serait partie le soir même si je ne lui eusse fait serment de ne point embrasser Émersende, au cas où je serais vainqueur à la lance des dames, et de partir le lendemain des jeux.

La joute, dite lance des dames, n'eut pas lieu la semaine suivante, comme on le souhaitait. Elle fut reculée jusqu'au jour des rameaux 1273, un mois après le pas d'armes, à cause de Jacques de La brosse qui se remettait lentement. Ce jour-là commença par un repas, et j'étais assis à côté de demoiselle Émersen de Flissa vint pour chanter, comme elle l'avait déjà fait, sur la demande du chambellan qui aimait beaucoup la musique. Louise trouva moyen de gronder son mari en pleine table, parce qu'il s'était fait abîmer la figure, et l'engagea à ne pas jouter.

« Est-ce qu'Emersen de se soucie d'embrasser un brèche-dent, comme, vous l'êtes maintenant ? disait-elle ; car vous êtes bréchaud, il n'y a pas à dire, et il faut garder les baisers pour les jeunes gens.

— Ne dirait-on pas que les trois dents qui me manquent m'ont vieilli de cent ans ? répondit le jeune marié.

— Le fait est que vous n'êtes point joli comme cela ! lui dit la malicieuse et rousse Mahaut.

— Jacques de Labrosse n’a que faire de jouter, dit effrontément le sire de Nolac. Les baisers de la demoiselle de Maubruny sont pour moi !

— Savoir ! lui dis-je.

— Oh ! vous ! fit Émersen de en s’adressant à moi, il n’y a pas de danger que vous vous y risquiez.

— Vous me défiez, damoiselle ? Prenez garde ! »

Elle me regarda dans les yeux et me passa furtivement sous la table un ruban à ses couleurs. Je le pris, n’osant le lui refuser et ne sachant l’en remercier.

Je devais faire une sotte figure, car elle me rit au nez, puis devint tout à coup pâle, et sérieuse, en rencontrant le regard de Flissa.

« Priez donc votre page, votre jeune ami, de chanter, » me dit-elle.

La Sarrasine, comme si elle eût deviné les paroles que m’adressait Émersen de, s’approcha d’elle, et, s’accompagnant de son luth, improvisa en arabe une chanson que moi seul compris.

« Je ne crains, disait-elle, ni tes yeux noirs, ni ton doux parler ; tu es belle, mais je suis plus beau que toi ! et je te défie.

Le Franc ne t’a pas dans le cœur ; moi seul j’y règne en maître. Il est mon esclave et je ne te le céderai point.

Le jour de deuil et de sang est venu. Tu l’attires à la mort par un baiser ; tu te ris de sa vie ; mais s’il meurt, tu mourras ! Malheur à toi. Je suis le diable ! »

« Que chante-t-il là ? demanda la grosse Louise. J’en ai froid dans le dos. »

Je répondis que c’était une chanson de défi, un air de combat, et, m’adressant au faux Grec :

« En voilà assez ! lui dis-je tout bas ; tu vas te trahir.

— Si je ne me trompe, dit Buffavant qui se piquait d’érudition, c’est avec cette musique-là que le Grec Orphée dut arracher sa femelle des enfers.

— Vous n’y entendez rien, lui répondit d’Ursamala ; c’est de l’arabe. »

Je devins écarlate en demandant au templier s’il le comprenait.

« Non ! sur ma foi ! trois mots par-ci par-là, bonjour, bonsoir. J’ai compris qu’il était question du diable là dedans, et c’est tout. »

Je respirai et fis signe à Flissa de s’en aller, mais elle n’obéit point.

« Croyez-vous au diable ? me demanda le templier ?

— Mais sans doute ! je le renie ; et vous ?

— Moi aussi, » répondit-il en riant comme un homme qui ne croit à rien.

Les trompettes sonnèrent pour annoncer le commencement des jeux, et les hommes offrirent le poing aux femmes jusqu'au champ clos. Nolac s'était précipité vers Émersen de ; mais je l'avais devancé, et, en la conduisant, je sentis deux ou trois fois ses doigts roses serrer les miens ; mais je sentais aussi Flissa sur mes talons, et je n'osai répondre à cette agacerie.

Comme j'allais monter le cheval dont le fils du chambellan m'avait fait présent pour remplacer le mien tué au pas d'armes, Flissa s'approcha de moi et me signifia que je n'eusse pas à jouter. Elle avait la tête montée, et il eût fallu peu de chose pour la faire éclater en public. Elle avait l'air résolu à tout braver, et je ne voulais point qu'on découvrit notre mystère. Je lui dis que je resterais hors des barrières, et qu'elle se tint en repos.

Le chambellan, en personne, faisait les honneurs de la lance d'Émersen de. Sur un cheval caparaçonné, il parcourait les lices en portant, au bout d'une lance dorée, une des coiffes de celle dont on allait se disputer le baiser. Les champions devaient se faire vider les arçons et ne se servir que de lances courtoises, c'est-à-dire à fer émoussé.

Je regardai les joutes : aucun homme marié, si ce n'est Jacques de Labrosse, ne se présenta. Le templier resta coi, son vœu de chasteté lui défendait de s'engager à une femme ; car de ces baisers de tournoi, il résultait souvent plus d'un mariage.

Le pauvre mari de Louise n'avait pas de bonheur ; car Nolac le porta rudement à terre et j'entendis sa femme crier : « C'est bien fait ! ça lui apprendra. »

Buffavant ne fut pas plus heureux. Les Marchois se montraient bien supérieurs aux Berrichons en fait d'adresse, et j'enrageais de voir ce Nolac obtenir les applaudissements. J'en étais malade et je demanda là Flissa de m'y laisser aller un peu ; mais elle fut impitoyable. Il faut bien qu'elle m'eût jeté un sort pour me rendre si soumis.

Mon *grand* se présenta tout à coup devant moi, et, d'un ton de reproche, me demanda ce que je faisais là. « Souffriras-tu que les Anglais de la Marche se moquent de nous ? Vas-tu laisser ce Nolac embrasser ta future sous ton nez ? toi, le seul vainqueur du pas d'armes qui puisse s'en mêler, tu ne parais pas dans l'arène ? Tes cousines disent tout bas que tu as le sang glacé. La dame Louise enrage, et Émersen de prétend qu'on t'a charmé.

— Ote-toi de là ! criai-je à Flissa, tout bouillant de colère ; nous allons voir si je suis ensorcelé par toi ou par une autre. » Et, décorant le cimier de

mon casque du ruban qu'Émersen de m'avait donné, je saute à cheval et je m'élance dans le champ clos. J'y suis reçu par les acclamations de la foule et je cours aux Marchois qui faisaient piaffer leurs chevaux et résonner leurs armures, d'un air arrogant, sous la tribune des dames.

« Gens de la Marche et vassaux du roi d'Angleterre, leur criai-je, Raoul de La Chastre, le Berrichon, vous défie tous ! »

C'était bien un peu présomptueux de ma part ; car ils étaient cinq, ni faibles ni maladroits.

Mon défi accepté et le signal donné, le premier adversaire fut enlevé de sa selle, ni plus ni moins qu'une plume.

« A un autre ! » criai-je en brandissant ma lance.

Le second eut le même sort. La victoire me rendait insolent, et en passant sous la tribune, je dis à Émersende : « Préparez votre baiser, belle damoiselle ! »

J'entendis Isabelle dire à une de ses sœurs : « Il porte les couleurs d'Émersen de, il se déclare son chevalier. »

Le troisième adversaire refusa la joute : il fut hué et sifflé comme il le méritait.

Le quatrième se présenta, nos deux lances se rompirent, et, du choc, il piqua une tête en avant aux grands applaudissements du public.

Restait Nolac, qui s'était ménagé tandis que j'étais déjà fatigué.

« C'est donc un bœuf ? » cria-t-il en ajustant sa lance de manière à me prouver qu'il ne voulait pas faire moins que de me transpercer.

Nous nous rencontrons sous la tribune des dames ; je sens une violente douleur dans le côté ; je n'en tiens compte et, du coup que je porte à Nolac, je le jette rudement contre les planches de la tribune. Il se relève, mais retombe clans les bras des servants d'armes. On lui délace son casque. Il était pâle et crachait le sang. « Damoiselle Émersende, dit-il avec un rire forcé, ne donnez pas tous vos baisers au Berrichon ; gardez-en pour... » Il ne put achever et tomba évanoui sous les yeux d'Émersende, qui s'était levée toute tremblante en voyant ce beau jeune homme près de trépasser.

Mon grand-père me fit descendre de cheval, me débarrassa de mon casque et me serra dans ses bras. Il était si ému qu'il ne pouvait dire autre chose que : « Ah ! grand gueux !... grand pendard ! »

Je sentais bien que j'étais blessé, mais je n'en voulais rien faire paraître. Je monte résolument les gradins de la tribune, je mets un genou devant Émersen de et, au moment où elle se penche vers moi pour me donner le

fameux baiser que je n'avais pas volé, je lui glisse des bras et je tombe sans, connaissance.

XIII.

Je fus bien malade. Tout ce qui se passa autour de moi fut comme un rêve. Je crus comprendre que Flissa était près de moi, avec Adam de Halle et un vieux moine grand et sec, au crâne chauve et à la barbe blanche. Je crois que mes cousines vinrent aussi. Flissa était à mon chevet.

« Quelle heure est-il donc ? » lui demandai-je, et, tout en disant cela je sentis une douleur cuisante, dans le flanc. Elle s'approcha et me recommanda de rester tranquille et de dormir. C'est ce que je fis, et longtemps probablement ; car lorsque je m'éveillai tout à fait, j'appris d'Adam que les hôtes de Châtillon étaient quasi tous partis. Le chambellan avait été rejoindre le roi à Paris. Émersen de et sa mère, dame Johade, étaient restées auprès des époux Labrosse. Mon frère attendait un ordre de son évêque pour aller au concile de Lyon, et mon *grand* était reparti pour son fief. J'étais malade depuis un grand mois, des suites du coup de lance de Nolac. Lui-même n'avait pu retourner à son château de Gargillesse que depuis huit jours.

Flissa, ne se fiant pas. à ses philtres, était parvenue à se faire comprendre, en langue grecque, de mon frère qui avait envoyé chercher un habile homme nommé Roger Bacon, moine anglais, dit le Docteur Admirable.

« Le fait est, me disait Adam, que vous avoir tiré de là n'est pas d'un maladroit ; mais il a mis à l'envers la cervelle de votre frère. Ils n'ont fait que se disputer toute la semaine et à propos de tout. Vous eussiez ri de les entendre parler d'Aristote, d'Abailard, et puis des modernes, Thomas d'Aquin, le Grand Albert, Godefroi de Fontaines, Alexandre de Haies, Jean de La Rochelle, Jean de Parme, Guillaume de Saint-Amour ; et puis, c'était l'Université et les ordres mendiants, le pape et l'Église, la vraie et la fausse science, les travaux des médecins arabes. Bacon en citait un comme grand remégeux, un nommé Aboul-Raschid, et je ne sais s'il est parent ou ami du jeune damoisel, mais ils ont eu vite fait connaissance en causant de lui »

Flissa me parla aussi du moine Bacon comme d'un homme à qui je devais la vie. Il faudra aller le voir, me disait-elle, et le remercier, car je n'ai pu le rétribuer que maigrement. Tu dois aussi songer à partir de Châtillon.

— Tu n'es plus jalouse de la damoiselle de Maubruny, je pense ? Tu as vu que je ne l'ai pas embrassée.

— Parce que tu n'as pu. Tu as deux paroles, et sans ta blessure je t'aurais quitté.

— Mais je ne le veux pas ; et où serais-tu allée ?

— Je ne sais, n'importe où, pourvu que je quitte ce château et ne me trouve plus en présence de cette Émersende. Je crains qu'elle n'ait deviné que je suis femme. Elle m'a fait des avances et des coquetteries comme à un jeune garçon pour savoir si j'y répondrais. Elle est froide et perfide, j'ai peur d'elle et de toi, et de moi aussi. Enfin, allons-nous-en ! j'ai l'âme malade et je m'ennuie.

Pour complaire à Flissa, je résolus de prendre congé de mes hôtes et, me sentant bien remis, je descendis dans la grande salle où Louise, Émersende et sa mère se tenaient les après-dînées.

Ce jour-là, comme un fait exprès, Émersende était seule dans l'embrasement d'une fenêtre. Elle pouvait s'autoriser des couleurs que j'avais portées au tournoi, pour se dire la dame de mes pensées.

« Ça, mon chevalier, fit-elle de sa voix caressante, venez vous asseoir ici et donnez-moi des nouvelles de votre santé. »

Je la remerciai de l'intérêt qu'elle me portait, et, tout en causant avec moi, elle vint à mentionner le jeune Grec et m'en fit tant d'éloges, que je lui dis :

« Vous me parlez de cet enfant comme s'il vous plaisait.

— Oh ! vous êtes bien prompt à la jalousie ; mais je vois ce que c'est. Vous tenez à ce que je vous paye ma dette.

— Avouez que vous n'êtes pas fâchée de n'avoir pas pu m'accorder ce baiser ?

— Je n'avouerai rien de semblable ; vous le méritiez et au delà.

— Que faudra-t-il faire encore pour l'obtenir ?

— Le demander, » dit-elle, comme si elle eût voulu me le faire prendre sur l'heure. C'était bien hardi, pour une fille noble ; mais je ne m'en embarrassai point. Je n'avais jamais eu affaire sérieuse qu'avec une sorcière et une négresse, et l'idée d'être le bon ami d'une telle damoiselle me tourna la tête.

« Mais, lui dis-je, si votre mère vous voyait m'embrasser ?

— Oh ! ma mère ne s'occupe pas de moi !

— Mais votre confesseur y trouverait à redire ?

— Est-ce donc un péché d’embrasser son chevalier ?

— Oh ! alors, lui dis-je en me mettant à genoux devant elle, octroyez-moi donc ce que vous me devez. »

Elle se pencha sur moi de telle façon que mes yeux plongeaient dans son corsage qui était fort beau, posa ses lèvres sur les miennes et me donna un baiser si doux que j’en fus hors de mes sens. Au bruit de la porte qui s’ouvrit, je n’eus que le temps de me relever et elle de s’enfuir.

C’était Flissa, immobile sur le seuil. Elle me regarda fixement, je baissai les yeux. J’étais pris sur le fait. Toute mon excuse était de l’avoir oubliée, et c’en eût été une bien mauvaise à lui donner.

Mon frère entra, un gros livre sous le bras, et lui parla dans une langue que je ne compris point, en grec, sans doute, et j’en pris ombrage, surtout quand Guillaume posa le livre ouvert sur une table et que Flissa vint s’accouder à côté de lui. J’eus du dépit de les voir tête contre tête, lisant ensemble ; mais cela devint de la jalousie alors qu’il lui posa la main sur l’épaule comme il eût fait à un jeune garçon. Je ne pus croire qu’il ignorait son sexe et je m’approchai, d’elle pour la tirer de là ; mais elle ne comprit pas ou ne voulut pas comprendre, et elle me poussa à bout en continuant de lire dans ce maudit livre.

« Qu’est-ce que vous épluchez là dedans ? demandai-je à Guillaume.

— Un passage de saint Jean Chrysostome, me répondit-il tranquillement. Quel dommage que ce garçon ne sache pas le français ! il rendrait de grands services à la religion.

— Tu veux peut-être en faire un moine ?

— Si c’était son idée, tu n’aurais pas le droit de l’empêcher d’entrer au couvent.

— Au couvent ? Tu veux plaisanter ! En attendant, je prends le droit de l’ôter de tes bras ; » et j’attirai brutalement Flissa vers moi.

Jacques, madame Louise et dame Johade entrèrent fort heureusement pour mettre fin à cette scène ridicule qui eût fait deviner à Guillaume le secret de la Sarrasine, s’il ne le savait déjà. Je coupai court à toute explication, en renvoyant Flissa dans sa chambre.

Je prévins Jacques de Labrosse que j’allais prendre congé de lui et de sa femme ; mais celle-ci se récria, me dit que je n’étais pas assez remis et qu’elle ne me laisserait point si tôt partir. Son mari dit de même et m’engagea à courre un cerf avec eux le lendemain. Je n’avais pas grande envie de m’en aller, il faut l’avouer, et je promis d’attendre ma complète

guérison. Le lendemain donc, quand la bête fut lancée le hasard me fit trouver tête à tête en pleine forêt avec Émersende. Elle me reprocha d'être maussade et je lui reprochai d'être coquette. Je voulus, savoir où elle en était avec Nolac : elle me traita de niais ; j'en eus du dépit et notre conversation s'échauffait, quand son cheval prit peur et l'emporta à travers bois. Je volai à son secours, mais je n'arrivai pas à temps pour l'empêcher de tomber. Elle avait heureusement plus de peur que de mal ; mais elle se prétendit brisée de sa chute, et il me fallut la porter jusqu'au rendez-vous de chasse, car nos chevaux ne nous avaient pas attendus. En sentant cette belle fille clans mes bras, j'eus plus d'une fois la tentation de la déposer sur l'herbe et de lui demander un peu plus que le baiser dont elle m'avait gratifié de si bon cœur ; mais je n'osai.

Nous retrouvâmes Labrosse et sa femme, qui se moquèrent de nous et s'imaginèrent que j'avais su profiter de l'occasion ; mais j'étais encore trop sot.

En rentrant au château, à la tombée de la nuit, j'aidai Émersende à descendre de cheval ; elle se laissa aller dans mes bras, et j'osai lui donner un baiser qu'elle me rendit fort bien. Puis elle me dit de rester le dernier dans la salle de réception après le couvre-feu, parce qu'elle avait à me parler.

Je voyais déjà mon mariage, avec elle convenu et arrangé, et j'en étais content d'une part à cause de mon grand-père qui le désirait, mais d'autre part j'en étais chagriné pour Flissa, dont je ne savais plus que faire. J'attendais avec impatience l'heure de ce rendez-vous. Les époux Labrosse et dame Johade semblaient, ce soir-là, faire exprès de causer plus longtemps qu'à l'habitude. Flissa devait être couchée car je ne la vis point. Je sortis pourtant du parloir afin de m'assurer qu'elle ne lisait pas encore du grec avec mon frère, lequel n'avait pas soupe et ne s'était montré de la soirée. Je le rencontrai dans le préau. Il se promenait au clair de lune et me fit l'effet d'attendre quelqu'un. Je pensai tout de suite qu'il avait un rendez-vous avec la Sarrasine, et j'en eus la rage au cœur.

« Que fais-tu ici à cette heure ? lui demandai-je.

— Je réfléchis, me dit-il d'un air préoccupé ; j'ai la tête en feu, et j'ai besoin d'air.

— Tu semblés attendre quelqu'un ?

— Non ! Mais quand cela serait ?

— Qui attends-tu, Guillaume ? Une femme ?

— Je suis homme d'église, Raoul, vous l'oubliez. »

Je le quittai brusquement, et je me cachai afin de l'épier. Je crois que si Flissa fût venue le trouver, bien qu'il fût mon frère, je l'eusse tué. Voilà jusqu'où allait mon amour insensé pour cette sorcière païenne. Il fallait bien que j'eusse l'esprit dérangé, puisque j'étais jaloux d'elle tout en convoitant les faveurs d'une autre.

Personne ne vint. Guillaume rentra, et j'allai m'assurer que Flissa était chez elle. Comme il n'y avait d'autre issue que la porte de ma chambre, je l'y enfermai à double tour, je mis la clef dans ma poche et, tranquille sur son compte, je redescendis au parloir où Émersende se lassait de m'attendre.

« Eh bien ! dit-elle d'un ton de doux reproche, que faites-vous donc ? Je croyais que vous m'aviez oubliée !

— Je ne peux oublier une aussi jolie femme que vous, et si vous vouliez m'entendre...

— Que me diriez-vous ?

— Que je souhaite ne pas vous quitter.

— Mais alors, Raoul, vous me demandez d'être votre femme ?

— Eh bien, oui, c'est là ce que je vous demande.

— Ce que vous me dites là tout d'un coup me trouble, et je ne sais que vous répondre. Donnez-moi le temps de réfléchir, de vous connaître. Que sais-je de vous, au bout du compte ? Vous êtes brave et invincible, mais j'ignore si vous m'aimez.

— Eh bien, apprenez-le, Émersende. »

Je lui baisai les mains et l'attirai vers moi ; elle ne me repoussa pas, tout en disant :

« Laissez-moi, vous me rendriez folle, et je ne sais vraiment quelle opinion vous prendriez de moi. Si quelqu'un entrait, comme avant-hier votre page ! Il m'a fait peur, tant il avait l'air jaloux.

— Jaloux de vous, peut-être !

— Allons donc ! Il n'est pas malaisé de voir qu'il vous aime et me déteste.

— Lui, un garçon ? Me prenez-vous pour un templier ?

— Faites donc le surnois ! Vous couriez après votre frère qui lui fait la cour aussi, et si vous aimez une autre femme, je ne veux pas me marier avec vous.

— Xiphidion n'est pas une femme, Émersende !.

— Vous m'en répondez ? » dit-elle, feignant de me croire.

Il se fit un long silence. Je le rompis le premier et lui dis :

« Mais que vouliez-vous me demander ?

— Rien. Je voulais vous dire bonsoir et savoir si vous m'aimiez. Je vois bien qu'il n'en est rien. Vous ne me témoignez aucune confiance. Allons ! voici la cinquième heure de nuit, je ne croyais pas qu'il fût si tard. Il faut nous retirer. »

Je ne voulais pas m'en tenir là avec elle, et je la laissai sortir du parloir ; mais je la suivis sans bruit à travers les corridors obscurs, et, au moment où elle entra dans sa chambre, j'y pénétrai avec elle sans beaucoup de résistance de sa part.

« Osez-vous bien venir chez moi ! disait-elle en jouant l'effroi. Si on vous savait ici ! Parlez bas, au moins. »

Elle fit glisser les verrous et je restai. Elle me mit d'abord là jalousie au cœur en me parlant encore de Guillaume et du jeune Grec, et elle était si fine qu'elle me fit avouer ce qu'était Flissa. Il faut dire qu'elle employa des moyens irrésistibles ; les baisers et les plus douces caresses allèrent grand train à nuitée. Elle ne me parut pas novice à ce jeu là, mais ce n'était pas le moment de s'en tourmenter, et je ne pensai à sortir de chez elle qu'au grand jour. J'étais si heureux, si fier d'être l'amant de la belle Émersende, que j'oubliai d'aller délivrer Flissa et m'en fus, tout seul et à cheval, faire un tour de forêt jusqu'au soir.

Je fis bon nombre de projets toute la journée ; Émersende n'était pas bien riche, mais elle était de bonne souche, et avec ce qu'elle possédait et le peu qui me restait je ferais remettre une toiture à ma gentilhommière de Brullebaut ; puis je vendrais une bonne partie des terres pour m'acquitter envers Michelin. Je berçais déjà un ou deux marmots, et, fier de la beauté de ma femme, je la montrais dans les fêtes et tournois ; un avenir de la couleur des roses se présentait à moi, quand je me rappelai Flissa prisonnière. Elle avait dû souffrir la faim ! En un temps de galop je reviens au château, je monte chez moi : la porte était ouverte, et Flissa envolée.

J'apprends d'Adam que le jeune Grec est parti avec mon frère, et qu'ils ont été, soi-disant, envoyés par moi pour m'attendre à Brullebaut. Je ne voulus pas détromper mon valet, et même je fus content d'abord de me voir débarrassé de mon tourment ; et puis, quand je fus seul, j'eus un chagrin comme je n'en ai eu de ma vie. Je voulais courir à Brullebaut avouer à Flissa que je l'avais trompée avec Émersende, et lui en demander pardon.

Mais à quoi bon, puisqu'elle ne voulait rien de moi, m'avait toujours repoussé ne voulait pas abjurer sa religion et ne pouvait être ma femme ? Pourtant, à l'idée qu'elle m'avait préféré mon frère, je devenais enragé et je voulais les tuer tous les deux. Il fut heureux pour moi de trouver Émersende : je serais devenu fou. Elle sut me donner de si bonnes raisons et me consola si bien, qu'après avoir passé une partie de la nuit à pleurer dans son sein, je finis par me réjouir avec elle et nous fîmes mille projets d'avenir. Je lui accordai toute confiance, et je ne me gênai pas pendant plus d'une semaine où nous ne nous quittâmes guère, pour me plaindre des fugitifs.

« Après tout, me disait ma belle amie, c'est un bien qu'elle t'ait rendu ta liberté. Qu'aurais-tu fait de ce beau page qui n'est peut-être pas une femme, comme tu le crois, car tu n'en as aucune preuve ? c'est peut-être un de ces êtres, fille et garçon tout à la fois, comme cela s'est vu dans les temps païens. Ce serait le diable lui-même, que je n'en serais pas surprise. Ton frère Guillaume est un saint homme et ne se laissera pas séduire. Il en sait assez long pour convertir cette païenne, si elle est femme, et, si elle est magicienne, il la fera brûler.

— Brûler Flissa ! y penses-tu, Émersende ? je tu serais mon frère, s'il faisait un pareil malheur.

— Tu es toujours affolé d'elle, Raoul, et je te conseille de te faire exorciser. Sans moi tu étais perdu d'honneur à la lance des clames, car elle t'avait glacé le courage. Mais je suis ton bon ange, et je t'ai sauvé. »

Je voulais bien la croire ; pourtant, je la trouvais bien savante en amour pour un ange, et je me demandais si la théorie qu'on apprend dans les romans de geste pouvait si bien simuler l'expérience. Si j'en avais eu un peu plus moi-même, j'aurais bien su connaître que je ne venais pas le premier ; mais je n'y vis que du feu.

XIV.

Je m'en allai à Brullebaut, résolu à régler vite mes affaires ; après quoi je prierais mon *grand* de demander pour moi, à madame Johade, la main de sa fille.

Chemin faisant, comme je connaissais Adam pour homme instruit et de bon conseil, je voulus savoir ce qu'il pensait d'Émersende.

« Que voulez-vous, me dit-il, que je vous apprenne sur les femmes et les filles, sinon qu'elles sont plus que des hommes désireuses de briller et d'être riches ? Vous songez à vous marier, je vois cela. Mais pardonnez-moi de vous dire ce que je sais. La guerre vous a ruiné, et l'argent est l'essieu du mariage. Vous êtes beau, brave, généreux ; vous n'avez rien à vous, votre cœur, comme votre bras, sont au service de ce que vous aimez, je l'ai bien reconnu depuis que je vous sers ; mais, avec toutes ces qualités, vous avez un exécrable défaut : celui d'être pauvre ; Il faut vous en corriger, ou bien le lendemain de vos noces, quand vous aurez les dents au râtelier vide, vous verrez l'amour que vous portait votre femme !

— Mais je ne veux tromper personne, et je ne cache pas ma misère.

— En ce cas, renoncez au mariage, à moins que vous ne trouviez une jeune fille orpheline, ou une veuve libre de tutelle, qui se jette à votre tête avec ses écus, ce qui ne se voit guère. Quant à la damoiselle Émersende, je la crois plus prudente, et à votre place je lui demanderais tout autre chose que le mariage.

— Qu'as-tu donc contre elle ?

— Bien ! mais je vous dis quelle est la suprême essence de la femme : beauté, caquet, mensonge et vanité, voilà ce qui la caractérise.

— Oh ! diantre ! tu lui en veux.

— Point ! Mais j'aimerais mieux vous voir amoureux de la dame Louise que de son amie.

— Louise est mariée.

— Ah ! la belle raison ! Son mari est brèchedent ! » s'écria le bossu d'Arras.

Je ne songeais point à la bru du chambellan ; mais ce qu'il me disait d'Émersende me rendit tout songeur, et comme nous passions à Montipour

et, et que mon cheval fit un écart à cause d'un pendu accroché au gibet seigneurial, je me souviens qu'Adam reprit : « Savez-vous pourquoi cette pauvre guenille humaine est là branchée ?

— Non, fis-je.

— C'est quelque pauvre diable dont la faim aura été le grand crime. Pour apaiser la faim, il faut manger ; pour manger, il faut avoir de quoi ; et, pour s'en procurer, il faut de l'argent ; s'il fait défaut, on a recours à la menace, au vol, au meurtre ; de là au bout d'une corde il n'y a pas loin : donc, pauvreté est mère de tous vices et de toutes hontes.

— As-tu donc un secret pour devenir riche ?

— Moi, non ; mais si j'étais gentilhomme comme vous, je tenterais de relever ma fortune.

— En faisant quoi ?

— Quand ce ne serait que d'aller trouver le chambellan Pierre de Labrosse, et de lui demander d'entrer à son service ?

— Comme valet ? Tu ne sais ce que tu dis ; moi, aller implorer les bonnes grâces d'un ex-barbier de village ! d'un vilain anobli d'hier !

— Permettez, messire ; ce vilain a su, par son esprit et son savoir, s'élever si haut que nul homme noble de France n'y atteindra. La noblesse n'est pas tout en ce monde, et il lui faudra bien compter quelque jour avec ceux que vous traitez de vilains. Eh ! qu'étaient donc vos aïeux avant d'être nobles ? Des vilains. Qu'était le premier homme, dont j'ai l'honneur de porter le nom ? Un vilain.

— Tu dis des sottises, et tu parles comme un hérétique. Dieu fit Adam à son image et le créa noble.

— Vous admettez bien qu'il fut le père du genre humain ?

— Sans doute.

— En ce cas, tous les hommes sont nobles, et je ne sais en vertu de quelle loi vous mépriserez un barbier de village, descendant comme vous d'un père commun, et noble comme vous par conséquent.

— Tu mériterais cent soufflets pour dire de si grandes stupidités ; et où en veux-tu venir ?

— A ceci : c'est qu'il faut mettre un peu votre fol orgueil de côté, et tenter fortune auprès du vilain chambellan. D'aussi grands seigneurs que vous ne rougissent pas de lui faire leur cour et de donner leurs filles à ses fils ; exemple : le sire de Linières.

— Bel exemple, ma foi ! Qu'est-ce que la noblesse des Linières auprès de celle des La Chastre ? Je crèverais de faim plutôt que de devoir mon pain au barbier de Châtillon.

— Oui, vous aimeriez mieux violenter et détrousser les passants, au risque de pendiller un jour au bout d'une branche.

— Tu es un sot ! on tranche la tête aux gentilshommes, on ne les pend pas.

— Ah ! si misère est mère de tous les vices, noblesse est mère de toutes les folies.

— En voilà assez ! dis-je à mon valet en levant la main pour le frapper.

— Vous me demandez mon avis, je vous le donne. Il fallait dire que vous vouliez être conseillé comme vous pensez. ».

Je ne le corrigeai pas, bien qu'il le méritât ; car j'avais appris, du temps que j'étais esclave, à ne mépriser personne. Je l'avais oublié depuis mon retour, et je reconnus qu'Adam avait raison de me rappeler que je n'étais qu'un homme comme les autres.

Nous arrivâmes à Brullebaut le lendemain à la tombée du jour, et le cœur me battait d'aise en pensant revoir Flissa ; j'étais prêt à lui pardonner, car je ne pouvais croire à une trahison, surtout avec mon frère ; mais je ne trouvais chez moi que, Simon Leguay lequel m'attendait pour porter de mes nouvelles à mon *grand* ; il m'apprit que mon frère et mon page étaient venus passer une journée à Brullebaut après quoi ils avaient pris le chemin de Bourges.

Je me contins devant mon valet, qui crut ou feignit de croire que le petit page était amoureux d'Émersen de et me quittait par dépit ; mais quand je fus seul, je me livrai à tout mon chagrin, je pleurai, jurai, et m'en donnai toute la nuit.

Le lendemain, je m'informai de Silvaine que je n'avais pas encore vue.

Oh ! Silvaine, me répondit Simon, je me suis enquis d'elle ; c'était une belle fille, et pas méchante, dans le temps ; mais il paraît qu'elle est devenue archisorcière après votre départ ; elle s'est mise à courir les bois, d'abord un peu, et puis tout à fait. La nuit, elle se changeait en louve, et venait hurler autour du château, et puis elle s'est muée en sorte de *grand* bête, et elle a commencé par dévorer les chiens, après quoi elle s'est attaquée aux passants, si bien qu'on lui a donné la chasse et qu'elle est partie du pays. Mais on dit qu'elle a été prise dans la forêt de Lécoron, du côté d'Issoudun, et a été brûlée comme sorcière.

Un autre de mes vassaux me raconta plus tard que Silvaine n'était pas tant sorcière que folle par amour ; ça l'avait pris après mon départ pour la croisade, et elle faisait des sortilèges clans les bois pour me faire revenir. Le *moine bourru*, c'est-à-dire le diable, lui avait tordu le cou ; mais on ne savait où elle était morte. « Il y a huit jours, ajouta-t-il, un petit gars m'a dit que son fantôme, en compagnie du *moine bourru*, était apparu aux étangs Brisses. »

Un troisième me raconta la chose autrement ; tous s'accordaient à dire que la sorcière était morte, et j'en eus vraiment de la peine.

Tout était à l'abandon dans le château : le toit était quasi effondré, et les rats avaient mandré les courtines.

Je voulais courir après Flissa ; mais je n'avais pas de quoi faire le voyage, et en regardant la mesure de mon fief, je comprenais qu'il n'y avait pas de quoi y vivre deux. Je perçus mes dîmes et impôts, j'accordai toutes franchises à mes vassaux, je leur vendis quasi tout mon bien, et, en trois mois, je parvins à compléter la somme que je devais à Michelin. J'allai à Bourges avec Adam, qui prenait gaiement son parti de servir un pauvre, et quand j'eus versé ma dette entre les mains d'un banquier correspondant du drapier d'Aix, je remis ce qui restait de mes deniers à mon valet, en le remerciant de ses bons services.

Il ne voulait pas me quitter, mais je ne pouvais pas le garder, et nous nous serrâmes la main comme deux amis. Adam m'engagea encore à chercher fortune à Paris auprès du chambellan ; j'étais dégoûté de tout, je refusai. Je m'en fus trouver mon grand père à son petit fief de Besigny et le mis au courant de ma pénurie. Il me reparla mariage et fit une démarche auprès de dame Johade de Maubruny pour qu'elle m'octroyât la main de sa fille ; mais elle refusa net, et je m'en fus, seul et assommé de ce dernier coup, vivre à Brullebaut en paysan.

Il me restait encore un château délabré, un pré pour nourrir mon cheval, une vigne pour m'abreuver, et un valet pour soigner le tout. Mon grand-père n'était guère moins misérable. Encore s'il eût été question de guerre, j'aurais été tenté fortune de ce côté ; mais la cause de la chrétienté en Orient était perdue. Le roi anoblissait à prix d'or les bourgeois, afin de se passer des vrais nobles qui, comme moi, mouraient de faim sur leur lopin de terre féodale.

XV.

Je m'ennuyai bien fort les premiers temps, et puis je m'y fis peu à peu : j'allais parfois banqueter à Cluis, chez Ythier de Magnac, et puis le frère d'Ursamala m'engagea aussi à festiner dans la commanderie de Maugivray, et j'y fus, sans craindre d'avoir à corriger le templier rougeaud, tué par mon grand-père au tournoi de Chatillon ; mais je ne passais jamais devant le château de La Chastre, possédé à cette heure par les Chauvigny, sans avoir le cœur serré. L'abandon de Flissa et le mépris d'Émersende m'avaient tellement aigri contre les femmes, que la vue d'un jupon me mettait en fuite ; et puis je n'étais pas fier avec mon surcot qui montrait la trame et mes semelles percées. Les quelques deniers que je mettais de côté en me serrant le ventre passaient à l'entretien de mon cheval et de mes armes de guerre. J'arrivais toujours chez les autres avec un appétit dont j'avais honte, car j'y mangeais pour les jours de jeûne forcé.

Mon grand-père, que j'allais voir de temps à autre, mais jamais aux heures des repas, le pauvre homme avait les dents aussi longues que lès miennes, me dit un jour :

« Va donc à Chateaufort, passer quelques jours chez ton cousin de Déols : c'est bien le diable si, parmi ses quatre filles, il n'y en a pas une qui veuille de toi. Elles ne sont riches ni les unes ni les autres, mais enfin elles auront toutes quelque chose. »

Je suivis l'avis de mon grand-père et je fus reçu très-cordialement par sire Guillaume de Déols ; mais Agnès, l'aînée, regarda du haut de sa grandeur mes habits râpés, et me tourna en ridicule avec son frère Raoul et sa sœur Marguerite, laquelle avait grandi de la tête depuis le pas d'armes de Châtillon et menaçait de n'en avoir pas fini. Isabelle était toujours la même, sauf qu'elle prenait un petit air vieillot ; quant à Mahaut, la rousse, elle avait des bras rondelets, une poitrine et un éclat qui faisaient plaisir à voir, et, malgré sa chevelure de feu, je lui donnai la préférence.

C'était le temps des fauchailles, et, le surlendemain de mon arrivée, la bande des demoiselles, comme on disait dans le pays, s'en fut s'ébattre sur les meules de foin, pendant que leur père présidait au chargement des charrois. Elles jouaient à se jeter des herbages à la tête, et leur frère Raoul

m'invita à m'en mêler. On fit deux camps, lui avec Agnès et Marguerite, tandis que j'étais avec Isabelle et Mahaut. On commença par bien rire, mais je ne sais quelle pique s'empara des deux autres sœurs contre la rousse.

Elles voulaient, sous prétexte de jeu, l'enterrer sous le foin et l'étouffer. Le frère, bien qu'il fût mon aîné de trois ans, se montra aussi bête et méchant que la vieille Agnès et la longue Marguerite. J'eus fort affaire pour protéger Mahaut dans la bagarre, Raoul reçut mon poing sur le museau ; je ne le fis pas à dessein, bien qu'il le méritât. Il n'en fut que plus acharné contre Mahaut, et contre Isabelle qui la soutenait. Isabelle s'enfuit et j'arrachai de leurs mains la rousse à demi suffoquée. Je l'emportai, toujours courant, à la maison, où je la déposai sur le lit qu'elle partageait avec Isabelle.

Quand elle eut repris ses sens, je lui demandai la cause de cette vengeance :

« C'est parce que j'ai dit hier à Agnès que si je voulais je me marierais avant elle. Elle m'a traitée de laide, je l'ai appelée ladre, et voilà tout.

— Et votre frère prend le parti d'Agnès ?

— Il est si sot !

— Mais Marguerite ?

— Je lui ai dit qu'elle resterait fille jusqu'à vingt-six ans, comme Agnès. Excepté Isabelle, avec qui je m'entends assez bien, tous les autres ne valent pas grand'chose.

— Voulez-vous être mariée la première de toutes ?

— Est-ce que vous ne venez pas ici pour une de nous, ? dit-elle en rougissant.

— Oui, Mahaut, et je vous demande d'être ma femme, si vous ne me trouvez pas trop pauvre.

— Vrai ! vous voudriez de moi malgré la couleur de mes cheveux ?

— Oui, je les trouve magnifiques. Dites, le voulez-vous ?

— Dame ! reprit-elle en baissant les yeux et en tortillant le bout de sa ceinture par contenance, si ça se peut, j'en serais Mère.

— C'est dit ! Mahaut, donnez-moi un gage d'amour. ».

Elle m'embrassa avec ardeur, et je me sentis si épris d'elle que je lui donnai ma parole et bon nombre de baisers avec.

Isabelle frappa au dehors.

« Cachez-vous dans la ruelle, » me dit Mahaut. J'obéis. Elle ouvrit à sa sœur. La nuit était venue, et comme on soupait de bonne heure et se

couchait tôt à Chateaumeillant, Isabelle se mit au lit, et Mahaut en eut lestement fait autant. Avait-elle oublié que j'étais dessous ? et allais-je y passer la nuit ? J'attendis qu'elles fussent endormies pour me sauver. Mais elles parlèrent plus d'une heure de la dispute de la soirée, et Mahaut confia à sa sœur que j'étais amoureux d'elle et voulais l'épouser. Isabelle en prit du dépit et lui signifia qu'elle devait attendre que ses deux aînées fussent pourvues. Mahaut ne répliqua rien ; mais elle était encore plus malicieuse qu'on ne me l'avait dit. Quand sa sœur fut endormie, elle eut bien l'audace de vouloir me faire asseoir sur le bord du lit. Ce lit était vaste, et Isabelle ronflait comme un sonneur ; mais je n'osai pas m'y risquer. Cette provocation ne me fit pas bien augurer de ma future épouse. Je l'engageai à dormir, ce dont elle parut peu satisfaite, et je rattrapai sans bruit ma chambre.

Cette jeune fille avait le diable au corps. Le lendemain, elle ne me quitta guère de l'œil, et dès qu'elle put mettre la main sur moi, vite elle m'assigna un rendez-vous dans le grenier pour causer de nos projets de mariage ; mais ses avances m'avaient si bien refroidi que je ne voulus point manger mon blé en herbe. Elle avait ma parole et pouvait bien patienter. J'allai prévenir mon *grand* qu'il eût à demander la main de Mahaut pour moi. Il y fut, je l'attendis, et il revint me dire que ma demande était agréée ; mais que, l'aînée devant passer la première, j'épouserais Agnès.

« Au diable ! je n'en veux point, fût-elle vingt fois plus riche ! Si c'était Isabelle, passe encore !

— Écoute, me dit le vieux Ebbes, j'ai assez de toutes mes démarches. Si tu ne veux d'Agnès, ne retourne pas à Chateaumeillant, le cousin comprendra ce que cela veut dire, car je me suis ménagé une porte de sortie ; mais, pour Mahaut, fais-en ton deuil ou attends que les deux aînées soient en puissance de maris. Ça peut durer longtemps. »

J'y renonçai d'autant plus aisément que j'avais regret de m'être engagé à une fille si fringante, et je retournai tout content dans ma gentilhommière. Mais j'avais épuisé tous les moyens d'y rester et je n'avais plus à faire qu'à en sortir, si je ne voulais qu'elle me tombât sur la tête. Un matin, je selle mon cheval, qui était en meilleur état que son maître, je mets la clef du manoir sous la porte, et je pars à l'aventure du côté de Paris.

XVI.

Je fis un triste voyage, tout seul, à travers les landes et les marécages de la Sologne où je faillis m'enbourber plusieurs fois. Il n'y avait âme qui vive dans ce maudit pays. Des bandes de loups me suivaient avec l'intention de goûter de mon cheval et de moi.

Quinze jours plus tard, et après m'être maintes fois perdu, j'arrivais à Paris. Un grand nuage de fumée, une large rivière, des ponts de pierre avec des maisons plantées dessus, de belles églises aux flèches élancées, des clôtures, des rues boueuses, des boutiques pleines de marchandises de tous genres, des maisons peintes du haut en bas, des hôtelleries à choisir, des crieurs de vins, des chanteurs, des guenauts, des moines, des bourgeois levant la tête haute ; des filles aux yeux mutins, la cotte relevée pour montrer leurs fines jambes ; des écoliers bruyants, une foule, une cohue, de la pluie, du tapage, une mauvaise odeur sur le tout : voilà Paris tel qu'il se présenta à moi dès l'abord.

Je descends dans une hôtellerie où mon mince équipage ne m'attire point les bonnes grâces de l'hôtelier. Sa femme, sa fille ou sa servante, à la mine hardie comme celle d'un routier, prend ma lance et me conduit dans un taudis où j'avais peine à me tenir debout. Une planché pour lit, un escabeau bancroche composent l'ameublement ; mais, pour un demi-denier, avais-je le droit d'exiger un palais ? Je soupe dans la salle commune et je me couche aussitôt le couvre-feu. Je n'avais aucun plan arrêté d'avance et je prenais plaisir à ne pas songer au lendemain. Les patrouilles des bourgeois et des crieurs publics menèrent si grand train toutes les heures, que j'étais éveillé avant d'être endormi. A minuit, ce fut bien un autre vacarme. Les cloches des églises et monastères se mirent en branle pendant une heure. Je crus d'abord la ville au pillage et je sortis en armes pour réveiller l'hôte, qui me répondit, de fort mauvaise humeur, qu'on sonnait matines, qu'il en était de même toutes les nuits, et que je devais dormir tranquille. Cela lui plaisait à dire, car les patrouilles recommencèrent leur train et ferraillèrent avec des voleurs, en criant comme des paons. J'allais enfin m'assoupir, quand les trompettes du Châtelet annoncèrent l'aurore. Les rues se remplirent de

charrettes de légumes, de crieurs et de marchands. Au diable Paris ! je ne sais quand on y peut fermer l'œil.

Si je n'avais pas reposé, j'avais pensé à Flissa a nuitée, et je me mis en quête de Michelin le drapier, qui devait être revenu d'Orient et savait peut-être où elle était. Il y avait déjà bien près d'un an qu'elle m'avait quitté et je n'avais rien appris à son sujet.

Je m'en allais, le nez en l'air, regardant les enseignes comme si je savais les déchiffrer, quand je me cognai dans un gros garçon qui me dit de prendre garde : c'était Mathias ! Il m'emmena tout droit à la boutique de Michelin.

Chemin faisant, il m'apprit que le patron n'était pas revenu d'Orient, que dame Micheline était morte, et que Gilberte s'était bravement mise à la tête de la maison.

En arrivant, Mathias, pour faire une plaisanterie à sa jeune patronne, c'est ainsi qu'il l'appelait, lui cria du fond de la cour qu'une pratique la demandait.

Elle vint à moi, non plus en sautillant selon son ancienne coutume, mais avec un maintien plus réservé et une certaine grâce que les filles n'apprennent peut-être qu'à Paris.

« Que souhaitez-vous ? » me dit-elle avant de m'avoir reconnu. Et puis, elle cria de surprise, et devant tout le monde elle m'embrassa sans façon sur les deux joues.

« Ah ! je suis contente de vous voir ! Venez, venez déjeuner avec moi. » Et elle m'emmena au réfectoire.

Elle confirma ce que je savais déjà par Mathias.

« Oui, dit-elle, ma pauvre mère s'en est allée au ciel, trois mois après notre arrivée ici ; elle avait un grand chagrin depuis longtemps, mon Dieu ! un peu après l'affaire des Aliscamps, et elle nous le cachait. Mon père était déjà parti quand elle est morte, et je me suis trouvée seule pour faire face à nos affaires. Cela m'a forcée de cacher mes larmes devant les clients qui n'aiment pas les yeux rouges ; j'ai pris le dessus, et je fais bonne mine aux jouvenceaux qui, sous prétexte d'acheter, viennent me regarder. Ils disent que je suis jolie, je le sais mieux qu'eux ; mais cela m'amuse de me l'entendre dire et je me moque de leurs œillades. Je vous avertis que je suis devenue tout à fait coquette, à Paris. J'imité les dames de la cour de la jeune reine Marie de Brabant ; car vous savez que le roi s'est remarié tout dernièrement. Il faudra que vous veniez un jour où les poupines de la cour

se donnent rendez-vous dans mon magasin. Il y a de quoi rire. Elles arrivent avec un cortège de galants, font déballer plus de cent pièces d'étoffes avant d'en trouver une à leur goût, et quand il faut se décider, quelle affaire ! On ne saurait trop consulter le goût de ces beaux sires : c'est mon cher damoiseau » par ci, « mon doux écuyer » par là ; « que pensez-vous de cette nuance ? le blanc ira-t-il à ma peau ? — Il sera terne à côté, répond l'amoureux. — Et que pensez-vous d'une broderie d'or sur velours ? — Très-bien porté, répond un baron. — La passementerie de soie est plus riche sur toile d'or, dit la dame. — Sans contredit, » répond le vidame. Et tous de se poser en connaisseurs, de vanter la beauté des mains de leurs dames, la fraîcheur de leurs joues ; de respirer, en se pâmant, le parfum de leur chevelure, de se pavaner en faisant sonner leurs éperons et secouant leurs cheveux couverts de poudre blonde ; de se lécher les lèvres, comme pour goûter les paroles mielleuses de leurs papelardes emplumées, lesquelles achètent beaucoup et savent bien les faire payer. Mais je vous ennuie avec mon bavardage...

— Non point, Gilberte, au contraire, vous m'ébahissez je ne vous croyais pas si bon caquet.

— C'est que je suis contente de vous voir, ça me rappelle mon-pays, notre voyage.

— Et le petit Grec, peut-être ?

— Oh ! je n'y pense plus ; j'étais trop sotte avec cet enfant ; mais je crois qu'il m'avait ensorcelée de lui.

— C'est bien possible, Gilberte ; et l'avez-vous revu ?

— Non ; est-ce qu'il n'est plus avec vous ?

— Nous nous sommes fâchés, et il est parti. J'aurais cru qu'il serait revenu au moins vous remercier des leçons que vous lui donniez.

— J'étais folle ! Ne pensons pas à lui ; mais, dites donc, quelqu'un qui nous trouverait là déjeunant en tête-à-tête ne manquerait pas de croire que vous êtes mon fiancé.

Et elle se mit à rire.

« Est-ce que vous ne songez pas à vous marier, Gilberte ? Vous devez vous ennuyer seule ?

— Oui, je m'ennuie bien quelquefois ; mais je suis très-occupée, et quant à prendre un mari, un maître, je ne me déciderais que pour quelqu'un que j'aimerais bien. »

Et changeant de sujet :

« A propos, j'ai reçu l'argent que vous avez versé à Bourges pour mon père. Vous avez eu tort, il ne fallait pas nous le rendre ; mon père sera fâché.

— Mais, Gilberte, je ne peux accepter les dons de Michelin.

— Oui, vous êtes fier, c'est bien ; mais vous aviez tant fait pour nous ! Vous avez exposé votre vie ; et les frais de la guerre, c'est encore vous qui les avez payés.

— J'ai été tuer Thoronet pour mon compte, vous ne me devez aucune reconnaissance.

— Ça vous plaît à dire, messire ; mais, en attendant, est-ce mal de vous demander ce que vous venez faire à Paris ?

— Je n'en sais rien du tout. J'y viens parce que je m'ennuyais chez moi.

— Et pourquoi n'êtes-vous pas descendu ici ?

— Y songez-vous ? un homme d'armes chez une jolie fille comme vous ? et que dirait-on ?

— Bah ! laissez donc, messire. Quand il n'y a pas de mal, on en invente ; d'une noisette on fait une montagne ; mais le blâme qu'on ne mérite pas tombe tout seul, et c'est feu de paille. Je vous prie de me faire l'honneur d'accepter un logement chez moi, j'ai une écurie assez vaste pour vos chevaux et de la place pour vos écuyers.

— Je n'en ai pas tant ! J'ai mon cheval à l'hôtellerie avec ma lance et mon écu, c'est là tout mon train.

— Ah ! fit Gilberte étonnée. Vous en êtes là ?

— Oui, mon enfant ; c'est comme ça, et je n'en suis pas plus triste !

— Eh bien ! tant mieux ! nous rirons tous les deux et nous nous moquerons des autres. Où est votre cheval, que je l'envoie chercher ?

— Mais, Gilberte, je ne peux descendre chez vous ; vos amis, votre père...

— Que voulez-vous qu'ils disent ? cela se voit tous les jours qu'un homme d'armes soit logé chez le bourgeois, et le bourgeois en est content. »

Je me faisais scrupule d'accepter ; mais elle y mit tant d'insistance et parut si peinée de mon refus, que je finis par céder.

Mon cheval me fut amené par Mathias dont le visage rayonnait de joie en me voyant dans la maison.

« Nous pouvons dormir sur les deux oreilles, disait-il, à présent que vous êtes l'hôte de la patronne. C'est une brave fille, n'est-ce pas ? »

Je ne pouvais pas dire autrement. Je passai ma journée à vaguer par les rues, et, après souper, je montai à la chambre que Gilberte m'avait préparée.

Je trouvai mon lit chauffé, deux cottes de toile fine pour le coucher, et, sur un plateau, des fruits, du pain et du vin en cas d'appétit, attention délicate de Gilberte ; ma chambre donnait sur des clôtures, et je pus dormir sans entendre les crieurs de nuit et les patrouilles. Les cloches me réveillèrent bien encore un peu, mais il fallait s'habituer à leur branle.

Mathias entra le matin avec des chausses, des bottines de cuir rouge, telles que les portaient alors les chevaliers, un surcot de velours et un chaperon de drap écarlate, autre attention de Gilberte. Je parus devant elle dans mes atours, et en dînant, comme je la regardais avec attention :

« Qu'avez-vous donc ? dit-elle en rougissant. — Je me demande si vous êtes encore plus jolie que bonne, et je suis embarrassé.

— Je suis l'une et l'autre pour vous, parce que je vous suis reconnaissante.

— Vous êtes une mignonne fille ! Et comptez sur moi en cas de besoin. »

Elle se leva et vint me baiser la main pour me remercier ; mais je baisai les deux siennes, car elle les avait potelées, et pourtant fines, ce qui est rare chez les femmes du commun.

« Venez donc voir une belle dame, » me dit-elle deux ou trois jours après, et j'allai dans la boutique où je reconnus Émersende de Maubruny, dame Johade et le chevalier Ursion de Buffavant. J'allai les saluer. Émersen de fit d'abord celle qui ne reconnaît pas, et enfin me dit un bonjour assez sec ; dame Johadese redressa, en regardant d'un autre côté, d'une façon fort incivile. Quant à Ursion de Buffavant, il fut poli, mais froid. C'était un si drôle d'homme, que je ne m'embarrassai pas de son amitié. Il était grand, mince d'épaules, avait le poil encore noir à quarante cinq ans, et la peau bistrée par le hâle. Sa grande bouche s'ouvrait avec complaisance devant les dames, comme pour leur montrer qu'il n'avait guère plus de dents que Jacques de Labrosse. Il était la risée de ceux qui le connaissaient, et si une action était gauche, ridicule ou passée de mode, on la disait digne de Buffavant. Mais je fus assez mortifié de l'accueil guindé des deux dames ; je n'en demandai pas moins à Emersende d'aller la saluer chez elle ; elle me le permit, comme si elle m'eût accordé une grâce à laquelle je n'avais pas de droits.

« Comment, me dit Gilberte quand elles furent parties, vous connaissez d'aussi belles dames à Paris ?

— Parbleu ! Émersende a failli être ma femme.

— Et pourquoi n'a-t-elle pas voulu de vous ?

— Je vous le dirai quand j'aurai été le savoir.

— Vous me le direz, bien vrai ? Vous me prenez donc pour confidente ?

— Pour ma confesseuse, si tu veux ; si vous voulez, c'est-à-dire.

— Oh ! ça ne fait rien ! » dit-elle.

Et je lui parlai du tournoi de Châtillon, du chambellan de son fils, de l'idée de mon grand-père de me marier avec la belle de Maubruny, puis avec ma cousine, du refus des parents, enfin de ma pénurie ; c'est ce qui me coûtait le plus à avouer.

Gilberte m'écoutait comme un oracle et m'admirait sans réserve.

Émersen de m'avait accosté si fraîchement que je n'aurais pas dû aller lui rendre visite ; mais j'avais du plaisir à la revoir, et, dès le lendemain, j'allai le lui dire.

« Oui, je sais, dit-elle, que vous avez de l'affection pour moi, j'en ai aussi pour vous ; mais nous saurons faire taire nos cœurs devant la nécessité. Je regrette que ma mère ait refusé la demande du sire Ebbes de La Chastre, et j'en ai été très-affligée ; mais elle m'a bien fait entendre que l'état de votre fortune était un grand empêchement à notre union. Je ne suis pas assez riche pour faire un coup de tête et je me vois forcée d'obéir à ma mère qui me cherche un nom et une fortune.

— Tout cela est bel et bon ; mais vous auriez dû me prévenir à Châtillon ; je croyais que vous aviez de l'amour pour moi, comme j'en avais pour vous.

— Oh ! Châtillon est loin, dit-elle en riant, et vous avez tort de me reprocher de n'avoir rien su vous refuser ; j'eusse dû vous avertir, en effet, et penser aux conséquences qui pouvaient en résulter pour moi ; mais je le ferai à l'avenir. En attendant, je vous souhaite meilleure fortune et je me sauve, car ma mère me gronderait si elle me savait avec vous. »

Je la saluai et je sortis, en me promettant bien de ne jamais remettre les pieds chez elle.

Je fis part de mon équipée à Gilberte qui se moqua de la belle dame, la traitant de coquette et d'ambitieuse. « Elle ne vous aime pas un brin, disait-elle et si elle vous a fait des agaceries après le pas d'armes, c'était par vanité ; vous aviez été vainqueur et elle était fière de vous traîner derrière son cotillon. Si elle vous eût aimé, elle vous aurait bien pris pour mari, malgré votre pauvreté. »

Je vivais chez Gilberte comme un pacha, et je n'avais pas encore été si heureux ; j'avais oublié ma misère, et je croyais presque le magasin, la

maison et la maîtresse à moi ; pourtant, quant à Gilberte, il n'en était rien. Je me faisais scrupule de dire un mot d'amour à cette jeune fille.

Un matin, je trouvai un petit morceau de mon surcot coupé : je ne pouvais m'expliquer qui avait fait cela, et dans quel but. Était-ce pour composer un philtre ? J'en parlai à Gilberte qui rougit beaucoup et me répondit quelle ne savait ce que cela voulait dire. Elle mentait ; car, trois jours après, en riant avec elle, je vis un petit cordon rouge qui sortait de son gorgerin, et je mis la main dessus, bien qu'elle ne le voulût point, en lui disant par badinerie que je souhaitais voir le porte-bonheur que lui avait donné son amoureux.

« Je n'ai pas d'amoureux ; laissez cela, messire. »

Mais je tire le cordonnet, et j'amène au bout le morceau qui manquait à mon surcot.

« Au diantre ! Gilberte, que faites-vous de cette relique sur votre cœur ? »

Mais, au lieu de me répondre, elle se trouble, balbutie et s'en prend à ses yeux. Je ne crus pas devoir la questionner davantage ; je pensai qu'elle portait cela par amitié pour moi. La semaine suivante, elle me dit :

« Voulez-vous m'accorder une grâce ? » Et comme j'étais tout disposé à lui être agréable, je lui répondis que j'étais son humble serviteur.

« Eh bien, messire, venez avec moi chez une de mes amies d'Aix. Il y a une petite fête à la mode de notre Provence, et nous nous divertirons bien.

— Tout ce que vous voudrez, mon petit chat ébouriffé, lui dis-je en riant.

— Votre chat ébouriffé ! répondit-elle quasi offensée. Me trouvez-vous donc mal peignée ? Indiquez-moi un moyen de rabattre mes cheveux frisés, et je ne serai plus ébouriffée. Après ça, tant pis ! je suis comme ça. Il faut me prendre pour ébouriffée, puisqu'ébouriffée il y a. »

Je l'apaisai en lui disant qu'elle était jolie et mignonne, ce qui lui faisait toujours plaisir à entendre.

Nous nous rendîmes chez cette amie, du nom de Luquette. Une douzaine de jeunes marchandes, filles ou femmes, je n'en sais rien, et quatre ou cinq garçons, étaient réunis dans un verger. L'une d'elles joua de la viole, puis ce fut à une autre de dire une chanson en langue d'oc.

Ces bourgeoises étaient très-gaies, et j'en remarquai trois ou quatre qui avaient des yeux noirs fort beaux. Quand on eut mangé, on joua à plusieurs jeux que je ne compris point et où je fis mille maladresses. Aussi, j'eus presque tous les gages à faire. J'en avais déjà expédié une douzaine, on s'était embrassé je ne sais combien de fois à ma barbe en me torchant la

bouche, on m'avait donné des mots à deviner, toute la bande m'avait passé sur le dos, que sais-je encore ! quand damoiselle Luquette dit : « Érigeons-nous en cour d'amour et jugeons le chevalier ! » Il n'y eut qu'un cri de joie parmi ces femelles. Cinq d'entre elles sortent et reviennent un quart d'heure après, couronnées de fleurs et précédées d'un petit garçon de cinq à six ans, vêtu en amour, avec des ailes de volaille dans le dos, l'arc et le carquois en sautoir. Il s'assied et fait mine d'écrire je ne sais quoi avec une plume d'argent en forme de flèche, sur un grand coquin de parchemin tout enjolivé de cœurs.

Quand ce grave cénacle a pris place en demi cercle, on me fait asseoir, et les plaignantes, les unes après les autres, viennent devant ce tribunal m'accuser de choses imaginaires : celle-ci dit que je suis laid ; l'autre, trop beau ; une troisième prétend que j'ai été impoli, etc.

« Greffier ! prenez acte, » disait Luquette la présidente, en montrant ses jambes prises dans des bas treillissés d'or.

Quand ce fut le tour de Gilberte, elle m'accusa d'être un trop grand sire pour daigner jeter les yeux sur une de ces jolies bourgeoises. « Oh ! ma foi, non, lui dis-je ; je ne suis point aveugle, et je vois bien que damoiselle Luquette a la jambe bien faite et que vous avez toutes de quoi régaler les yeux.

— Alors, il faut vous déclarer pour l'une de nous, » dit Luquette du ton dont elle eût dit : « Déclarez-vous pour moi, » Mais je choisis Gilberte, autant par convenance que parce qu'elle était aussi la plus jolie.

« Acceptes-tu, Gilberte ? lui demanda la présidente.

— J'accepte, dit la blondine d'un air aussi sérieux que si le tout n'eût pas été un jeu.

— Greffier, dit Luquette, écrivez que le sire Raoul de La Chastre doit rendre à Gilberte les soins d'un prétendant à son cœur. »

Je ne sais si cela fut inscrit ou non, mais la sentence fut remise à Gilberte qui la serra précieusement, et le parlement de femmes se retira. Le couvre-feu allait sonner ; la petite drapière et moi revînmes au logis, bras dessus bras dessous, comme deux amoureux.

« Quel diable de jeu ont-elles inventé-là, dis-je à Gilberte, et qu'allez-vous faire de cette pancarte ?

— Je vais la coller dans ma chambre, et si vous me faites enrager, si vous n'êtes pas gentil pour moi, je vous la mettrai sous les yeux. Savez-vous, messire, qu'en Provence c'est

très sérieux, et qu'à cette heure vous et moi serions aussi bien fiancés que si le prêtre y eût passé ?

— Alors nous allons nous marier bientôt ? dis-je en riant.

— Oh ! vous ne le voudriez pas, ni moi non plus ! C'est dommage tout de même que vous soyez noble !

— Ou que vous ne soyez pas anoblie ! Avec de l'argent, ce n'est pas bien malaisé aujourd'hui. Le roi et le chambellan se font des rentes par ce moyen.

— Oui, je le sais ; j'y ai déjà pensé, mais je ne connais personne à la cour. Et d'ailleurs, messire, quand même j'obtiendrais des titres, cela rapprocherait peut-être la distance qui nous sépare, mais n'enlèverait pas le préjugé, plus fort que tout. Il se passera encore bien du temps, avant que les vrais nobles condescendent à épouser des parvenues. »

Elle avait raison, et, certes, je n'eusse pas osé en donner l'exemple. J'eusse été honni de ma classe ; Gilberte eût été vilipendée par nos femmes. Néanmoins, je ne pouvais rester longtemps en présence d'une si jolie fille sans avoir le cœur pris. De son côté, ses subites rougeurs en rencontrant mes yeux, ses soupirs, ses réticences et le morceau de mon vêtement qu'elle portait toujours, me faisaient bien sentir qu'il ne fallait qu'une étincelle pour nous incendier tous les deux.

Si je pensais encore à Flissa, j'avais bien oublié les autres pour Gilberte, mais la crainte de violer les lois de l'hospitalité me retenait, et je me privais de sa compagnie le plus possible. Si j'avais eu de l'argent, je serais parti. Je ne voulais pas en emprunter de nouveau, je n'aurais pu le rendre. Je n'en aurais pas accepté de Gilberte ; c'était assez d'augmenter la dépense de sa maison, et j'eusse voulu pouvoir tuer une demi-douzaine de ses ennemis pour m'acquitter ; mais, à Paris, elle n'en avait pas. Quant à m'adresser à mon frère, j'avais trop de venin contre lui, et le mieux était de ne pas le rencontrer. Il était au concile ou ailleurs, avec Flissa peut-être, et je les donnais tous les deux au diable. J'avais envie d'aller demander un emploi au chambellan, mais il ne m'avait jamais fait grand accueil à Châtillon ; ses airs de satyre amoureux auprès d'Émersende me l'avaient fait prendre en grippe. D'ailleurs, il était, lui aussi, au concile avec le roi. Si j'avais pu remettre la main sur Adam, il m'eût peut-être donné une bonne idée ; mais, depuis six semaines que j'étais à Paris, je n'avais rencontré personne qui pût me renseigner sur quoi que soit.

Un matin j'eus l'idée de me faire routier, et j'en fis part à Mathias, qui ne voulait pas laisser, à d'autres le soin de me servir. Il en rit tant, que je compris bien que c'était là une singulière fantaisie et j'y renonçai.

Je demandai conseil à Gilberte, qui comprit que je voulais la quitter.

« Vous vous ennuyez donc bien ici, dit-elle, pour vouloir partir ? Qu'est-ce qu'il vous faut ? Dites-le moi, je n'ose vous offrir...

— Non ! Gilberte. Il ne s'agit pas d'argent ; je n'en manque pas.

— Oh ! à moins que vous ne le cachiez dans un trou ou sous le plancher, vous n'avez pas un sou vaillant.

— N'importe ! ne parlons pas de ça, si vous voulez que nous restions amis.

— Je n'en soufflerai plus mot, messire, dit-elle, un peu blessée de ma fierté. Mais si vous voulez mon avis, le voici : Restez chez moi tant que vous pourrez, et je serai heureuse d'être avec vous. »

Je la remerciai et je sortis sur-le-champ, parce que je sentis que l'étincelle dont j'avais peur allait prendre.

XVII.

J'enfourchai mon cheval et m'en fus tout droit au bois de Vincennes, où je me perdis. Dans ma précipitation, j'avais oublié de déjeuner. Je mis la bride sur le cou de ma monture en lui disant : « Cherche une hôtellerie, » comme si mon escarcelle eût contenu de quoi payer notre dépense. Il avait plus d'esprit que moi, car il s'arrêta au beau milieu d'une clairière où l'herbe appétissante pour lui ne coûtait rien à brouter.

Je le laissai paître et j'allai m'étendre au revers d'un fossé, dans les fougères, où, ne pouvant dîner, je dormis.

On dit que la fortune vient en dormant ; J'en eus bien la preuve.

En ouvrant les yeux, je vis devant moi une blanche dame aux cheveux d'or, qui me regardait avec des yeux bleus comme le ciel. Je la pris d'abord pour une vision, mais je reconnus bientôt que c'était une femme accomplie en grâces et en beauté.

« Quel dormeur ! quel beau sommeil ! disait-elle en riant de tout son cœur et en me montrant ses dents, blanches.

— Excusez-moi, gentille dame, lui dis-je en me relevant. Si vous êtes un ange, il fallait le dire. ; je me fusse tenu éveillé pour vous voir descendre du ciel.

— Vous n'êtes point si sot, dit-elle ; mais vous êtes, un plaisant chevalier !... Me connaissez-vous ?

— Point ! Ne seriez-vous pas la fée de la forêt ?

— Vous l'avez deviné.

— En ce cas, ma bonne fée, vous seriez bien aimable de me dire où est mon cheval.

— Je l'ai caché.

— Dans votre aumônière, peut-être !

— Sans doute, puisque je suis fée. Mais que faisiez-vous là ?

— Vous le voyez ; je dormais.

— Fort bien ! mais vous attendiez quelqu'un ici, au carrefour de Beauté ?

— C'est votre carrefour.

— Voilà un compliment, dit-elle en riant.

— Non, sur mon âme ! c'est une vérité.

— Comment vous appelez-vous ?

— Raoul de La Chastre ! Et vous ?

— Devinez !

— Ah ! je ne suis pas fort pour les devinettes. Vous êtes peut-être une dame de la cour.

— Précisément ! et si vous vouliez être mon chevalier...

— Ma foi ! oui, je le veux ! »

Elle me tendit la main, et j'y déposai un baiser.

« Vous ne pouvez plus vous en dédire ! Maintenant venez avec moi au palais.

— Quel palais ? Celui de Vincennes ? Mais il n'y a personne.

— Il y a la reine de France.

— Mais non ! elle est à Lyon, avec le roi et Piéron.

— Qui appelez-vous Piéron ?

— Le chambellan Pierre de Labrosse.

— Vous êtes de ses amis ?

— Votre question ne vaut rien. Si j'étais protégé par Piéron, je ne serais pas ici à errer comme une âme en peine ; j'aurais un bon petit chez-moi, une livrée sur le dos. Par malheur, je me sens trop noble pour servir un ancien barbier.

— C'est bien dit, mon brave gentilhomme ! mais si la reine de France vous offrait d'être un des chevaliers à son service ?

— Je dirais non, puisque je viens de m'engager à vous, gentille dame.

— N'est-ce pas la même chose ?

— Je ne comprends pas !... Est-ce que vous seriez la jeune reine ?... Vous voulez vous moquer. Marie de Brabant n'est pas si belle que vous !

— Allons ! grand incrédule, voici mes couleurs, je vous autorise à les porter. »

Elle dénoua sa ceinture toute brodée de fleurs de lis d'or et de lions de Brabant. C'était bien la reine.

Je me mis à genoux devant elle, lui demandant pardon de lui avoir parlé si légèrement, et, les deux mains dans les siennes, je lui jurai foi et hommage en ajoutant que mon cœur et mon épée valaient mieux que mon château et mes terres.

« Je vous reçois, dit-elle, relevez-vous et venez. » J'obéis et je vis bientôt sortir du fourré des dames, des seigneurs en costume de chasse, l'oiseau sur le poing, des pages, des varlets, et enfin mon cheval.

La reine me présenta aux personnes de son escorte : on me fit bon accueil. On ne pouvait me le faire autre, protégé que j'étais par une si grande princesse, et nous partîmes pour le château de Vincennes. Arrivé dans la cour d'honneur, j'embrassai les naseaux de mon cheval pour le remercier de l'heureuse fortune qu'il m'avait procurée, et je suivis Marie de Brabant.

Je m'attendais à me tenir derrière elle pendant le repas ; mais, quand elle fut assise, elle m'indiqua un siège à sa gauche en me disant. : « Mettez-vous là. »

A sa droite était son frère cadet, Godefroy de Brabant un jeune homme blond, la figure ouverte, le regard clair, un vrai Flamand ; Mathieu de Vendosme, abbé de Saint-Denis, qui avait été régent de France au temps du feu roi, homme de grand savoir et de bon conseil. Il avait le nez et le menton prononcés, l'œil couvert et le regard profond ; il était chauve jusqu'à la nuque, mangeait et buvait bien. Le troisième convive était un vieux chevalier, capitaine des gardes du corps de la reine : il s'appelait le sire de Nivelles et pouvait avoir quatre-vingts ans, tant il était cassé ; J'étais surpris de voir si petit train à la table de la reine. Dans notre province, nous nous figurions que les souverains dînaient tous les jours de trente ou quarante plats et n'étaient servis que par des princes et des barons à cheval, comme cela se fait dans les grandes cérémonies ; mais, en ne voyant que quatre hommes et deux demoiselles d'honneur derrière Marie de Brabant, je me serais cru, pour un peu, chez Gilberte un jour de gala, alors que les six courtauds, Mathias en tête, faisaient l'office d'écuyers tranchants et de verse-à-boire. Mon grand-père, dans son temps de prospérité, mettait plus d'ostentation à sa table.

Adenès, le ménestrel, lut tout le temps du dîner une histoire où il était question d'un nommé Ogier ; n'étant pas au courant, je n'y pris pas grand goût. Cet Adenès était Brabançon, du pays de la reine, et l'avait suivie à Paris.

Marie s'étant levée de table, je l'escortai dans un grand parloir, où bon nombre de gentilshommes et de dames de sa maison vinrent lui faire compagnie. J'y fus beaucoup questionné sur ma famille, et quand on sut que j'avais été de la dernière croisade, on se plut à me faire raconter mes faits et gestes. Je ne m'en expliquai pas trop mal, me sentant plus à l'aise sur de tels sujets et avec de telles gens que je ne l'avais été avec les bourgeois bel esprit de la cour d'amour de damoiselle Luquette. On ne me

trouva ni sot ni indiscret, car, au bout d'une heure, la reine me dit, au moment de rentrer chez elle :

« Sire de La Chastre, revenez me voir de dimanche en huit. D'ici là, je m'arrangerai pour vous avoir auprès de ma personne, comme amé et féal serviteur. »

Je m'en retournai chez Gilberte, la joie au cœur ; je pensais bien que la reine ne me demanderait pas d'être aide de cuisine ou valet de chiens.

« Gilberte, dis-je en arrivant, je viens de dîner avec la reine de France.

— Comme ça ? sans invitation ? Laissez donc ! vous voulez rire !

— J'en ris bien aussi, tant j'en suis aise, et j'en rirai bien davantage dans une dizaine de jours, alors que je serai de sa maison. »

Et je racontai ni on aventure. Cette bonne Gilberte en était toute contente ; et ne voulant pas me laisser, paraître devant la reine avec mon surcot de tous les jours, elle m'équipa de la tête aux pieds. Je la laissai faire, certain que j'étais maintenant de la pouvoir dédommager. Je n'attendis pas jusqu'au jour fixé par Marie de Brabant, pour savoir la belle position qu'elle me fit. L'abbé de Saint-Denis me demanda à Vincennes et me nomma capitaine d'une des deux compagnies de cent hommes chacune, qui formaient la garde du corps de la reine. J'étais l'un des deux chevaliers d'honneur, et appelé à remplacer le trop vieux sire de Nivelles qui prenait sa retraite. Le chambellan Labrosse avait demandé cette charge pour son fils Jacques ; mais l'abbé me confia que Marie de Brabant trouvait le chambellan assez pourvu de gens à lui auprès de son mari, et qu'elle n'en voulait pas dans sa propre maison. Il faut croire que je lui avais dit, à propos du chambellan, deux ou trois mots qui m'avaient gagné sa confiance.

L'abbé me donna mes instructions, à savoir : Obéir à la reine avant tout, la suivre dans ses résidences royales, où je serais logé et nourri ; l'accompagner à la messe et à vêpres ; me tenir debout derrière sa chaise pendant les repas officiels ou les audiences ; avoir toujours douze cavaliers prêts à partir sur un signe ; recevoir une paye de vingt sous tournois par jour pour mon train particulier, c'est-à dire que je devais recomposer ma lance sur le pied de guerre, écuyer, page, deux archers et deux couturiers, tous montés ; un cheval de bataille, un de voyage, un pour le bagage et deux de rechange poulies archers. Mon service devait être partagé avec le capitaine de la seconde compagnie, Guillaume de Nogaret, un jeune homme de mon âge. Nous serions de semaine à tour de rôle, de sorte que j'avais la moitié

de mon temps libre, et l'abbé me prévint que la reine n'étant pas exigeante, je n'aurais que de l'agrément auprès d'elle.

Je touchai une forte avance, afin d'être prêt pour le dimanche assigné par Marie de Brabant, et, tout en retournant chez Gilberte, j'achetai pour elle un collier d'or qui m'avait tenté, alors que j'étais gueux ; mais j'eus bien de la peine à le lui faire accepter. Il fallut se fâcher un peu. Elle me traitait de panier percé, me disant que je n'avais pas plutôt trois deniers que je les dépensais pour les femmes.

Ma bonne fortune me fit songer à en faire profiter mon grand-père, et comme j'avais au delà de ce qu'il me fallait pour équiper moi et mes hommes, je priai Gilberte de lui écrire une lettre, de lui faire passer de l'argent, et de lui demander de m'envoyer Simon Leguay et Jean Rofflart, comme écuyers. Je proposai à Mathias de s'attacher à moi ; mais il préféra rester dans le commerce. Je le chargeai alors de me retrouver Mâchefer, le forgeron d'Aix, et Ferret, le corroyeur ; mais il ne put savoir ce qu'ils étaient devenus. Gilberte fut d'abord contente de me savoir heureux, et puis, à mesure que le moment de nous séparer approchait, elle devint triste,

« Je vais donc recommencer à m'ennuyer, disait elle ; je mangerai seule maintenant, je ne vous aurai plus là pour rire avec vous et pour vous gronder. Je me suis trop habituée à vous, et je ne peux me faire à l'idée que je ne vous verrai plus ; mais il ne faut pas penser qu'à soi ; vous voilà un des premiers de la cour, à cette heure ! Je ne peux rien souhaiter de mieux pour vous, et je prendrais mon parti de votre départ si vous me promettiez de revenir me voir de temps en temps ; vous ne serez pas toujours avec la reine. Elle a bien un mari, et...

— Sans doute ! Gilberte, dis-je en riant, et je viendrai voir mon petit chat ébouriffé tous les huit jours ; le voulez-vous ?

— Oh oui ! » dit-elle en se jetant à mon cou, et notre embrassade me prouva qu'il était temps de nous requitter un peu.

XVIII.

Je fus bien vite au fait des allures de la cour, et je liai connaissance avec Guillaume de Nogaret, dont le grand-père, professeur en droit de Montpellier, avait été brûlé comme hérétique ; aussi avait-il la haine des gens d'église, mais il était trop adroit pour en faire rien paraître. C'était un grand garçon brun, au regard vif, parlant peu, mais bien ; point démonstratif, mais fort dévoué à la reine, ou plutôt à l'abbé de Saint-Denis, qui n'avait de l'homme d'église que l'habit.

Je m'aperçus bien vite de l'envie que ma fortune nouvelle donna aux courtisans plus dévoués à Pierre de Labrosse qu'à Marie de Brabant, mais je ne voulus pas m'en soucier.

Le roi et le chambellan, qui étaient encore à Lyon, ne tardaient que l'heure de revenir, et si la reine n'y avait pas été, c'était à cause de sa grossesse. J'eus mainte occasion de voir de près les enfants de France du premier lit : Louis, alors âgé de huit ans, dauphin et héritier de la couronne ; Philippe, qui devint par la suite Philippe le Bel ; puis Charles. Ces princes avaient chacun leur maison et leur train qui était quasi aussi gros que celui de la reine ; mais ce n'était rien auprès de celui que le, chambellan Labrosse ramena derrière lui quelques jours après. Je fus révolté de voir un ex-barbier mieux escorté qu'un roi.

Un jour de présentation chez la reine, je retrouvai d'anciennes figures de ma connaissance ; ce fut d'abord Jehanne de Vierzon et sa mère, admises à saluer la reine avec bon nombre d'autres princesses. Elles s'agenouillèrent trois fois, d'abord à la porte de la salle, puis au milieu, enfin en abordant Marie de Brabant, qui les embrassa en leur qualité de hautes dames et les invita à prendre place à terre sur un carreau de velours. Jehanne de Vendosme, nièce de l'abbé de Saint-Denis, la duchesse de Bourgogne, Guillaume de Montfaucon, eurent le même honneur, tandis que des femmes de moindre qualité, entre autres dame Johade de Maubruny et sa fille, ne reçurent qu'un serrement de main de la reine et durent s'asseoir par terre, sans, aucun siège.

Émersende faillit tomber à la renverse en reconnaissant sous le gausape de velours vert, brodé de fleurs de lis d'or, l'amant qu'elle avait mis à la

porte quelques jours auparavant. Elle se remit bien vite et me décocha les plus douces œillades de son arsenal pendant ses cinq minutes d'audience. Je fis semblant de ne pas la reconnaître ; j'avais sa fraîche réception sur le cœur. Après qu'elle se fut levée pour prendre congé de Marie de Brabant, et tandis qu'elle passait près de moi, je demandai par malice à une demoiselle d'honneur quelle était cette personne. Émersende pinça les lèvres et sortit rouge de dépit.

La jeune fille à laquelle je m'étais adressé se nommait Béatrice de Cominges ; cette jolie brune aux yeux bleus fut assez aimable pour me mettre tout de suite au courant des personnes qui se présentèrent ensuite.

« Voici, dit-elle, Raoul d'Harcourt, chanoine de Paris ; Guy de Dampierre, comte de Flandre ; Odard d'Aspremont, un jeune fou de votre âge ; Simon de Melun, son cousin, plus vieux, mais pas plus sage, dit-on ; Geoffroy de Beauvilliers, surnommé Pichet, qui ne parle guère plus que Nogaret, mais ce n'est pas pour la même raison : celui-ci est sot, tandis, que Nogaret est la discrétion même. Je vous engage, si vous voulez réussir à la cour, à ne pas trop causer, surtout devant le personnage qui entre en ce moment : c'est Guy de Seuly, prieur des dominicains, grand inquisiteur et frère du pape ; cet autre moine, ce bénédictin, c'est Guillaume de Nangis, qui a pris à tâche de retracer la vie des rois de France. »

Je remerciai Béatrice de ses renseignements. Sur un signe de la reine, je levai mon épée pour qu'on lui fit place, et je la précédai dans ses appartements. Un instant après elle congédia ses filles d'honneur, et me dit de rester. Je ne m'étais pas encore trouvé seul avec la belle Marie de Brabant, et j'en fus troublé.

« Eh bien ! sire de La Chastre, dit-elle ; vous habituerez-vous à mon service ?

— J'y suis déjà tout fait, madame la reine.

— Tant mieux ; mais appelez-moi madame seulement.

— Oui, madame la reine... madame, tout court, c'est-à-dire. »

Elle se mit à rire. J'en fis autant. « Vous a-t-on dit, reprit-elle, ce que vous auriez à faire toute la semaine ?

— Le sire de Nivelles et Guillaume de Nogaret me l'ont dit.

— Bien. Mais le vieux Nivelles n'a pu vous mettre au courant de mes vesprées, le bonhomme n'y venait pas ; ses vieilles douleurs lui faisaient négliger mon service, et puis il n'était pas amusant, et moi j'aime les gens gais.

— Moi aussi, je les aime.

— Cela se trouve bien, et, afin de ne pas trop nous ennuyer, je veux, après mes couches, réunir ici de gentilles dames et d'aimables seigneurs pour deviser et jouer, comme je le faisais en Brabant. A présent, dites-moi si l'abbé Mathieu de Vendosme vous a fait savoir les raisons qui m'ont engagée à vous nommer mon écuyer de corps ?

— Non, madame ! Ah ! je n'ai pas dit *la reine*, vous voyez ! Mais ces raisons, pouvez-vous m'en faire part ? »

Elle resta un instant pensive, me regarda fixement, ce qui me troubla bien encore, et dit :

« Oui, je le peux et je le dois. Apprenez donc que si je vous ai donné mes armes à porter, ce n'est point par caprice, mais bien par suite d'un avertissement du ciel. Vous croyez aux songes, n'est-ce pas ?

— Tout le monde doit y croire, madame.

— Eh bien ! sachez qu'en rêvant j'ai vu le roi fort en colère contre moi ; il m'accusait de je ne sais quelle méchante action, et un homme, de noir habillé, dont je ne me rappelle pas le visage, tenait, une corde qu'il voulait me passer au cou. J'étais irritée contre Philippe, qui laissait faire ce mécréant ; je me sauvais dans la forêt de Vincennes, et j'étais juste au carrefour de Beauté, quand je vis, étendu sur le gazon, un cavalier qui dormait. Mon ennemi accourait encore ; mais, cette fois, suivi d'une foule de peuple. Je vous appelai à mon secours, et aussitôt je vous vis bondir et attacher l'homme noir à un arbre où il resta pendu. Et puis, je ne me rappelle pas bien... si c'est le roi ou vous qui m'avez embrassée...

— Ça doit être moi ! je suis capable de tout... en rêve !

— Mais, moi, je me suis réveillée tout en peur.

— Si cela veut dire que je doive tuer un de vos ennemis, vous n'avez qu'à parler.

— Oh ! non, je ne veux vous faire tuer personne, mais je vous crois appelé à déjouer quelque complot. Je n'eusse pas pris garde à ce songe, qui date du mois dernier, si, la veille du jour où je vous ai rencontré, il ne me fût revenu à peu près semblable. Le même personnage me voulait encore occire ; mais le chevalier endormi se réveillait encore et le livrait au roi qui le faisait mourir. J'ai eu très-peur, comme bien vous pensez, d'avoir fait deux fois le même rêve. Je m'en suis confessée à l'abbé de Saint-Denis, lequel m'a conseillé, pour se moquer, d'aller voir au carrefour de Beauté

s'il y avait un chevalier endormi. J'y suis allée, et vous y étiez. Est-ce le diable qui vous avait apporté là ?

— Non, madame, je ne connais point messire Satan. C'est mon cheval et mon bon ange qui m'ont conduit vers vous. Mais avez-vous quelque ennemi ? Qui donc pourrait vouloir nuire à une reine excellente en beauté comme en sagesse ?

— Je ne sais trop ! L'abbé de Saint-Denis me dit souvent de prendre garde à Pierre de Labrosse. Il est puissant sur l'esprit du roi ; il se sent soutenu par la bourgeoisie ; mais l'abbé parle peut-être ainsi parce qu'il est jaloux du crédit du chambellan, et quant à moi, j'ai si peu d'influence que je ne suis pas à craindre.

— Je pense comme vous que votre rêve ne regarde pas le chambellan ; ce serait bien plutôt un certain Béral des Baulx, qui est magicien et qui m'a coupé le bout de l'oreille.

— Je ne connais pas celui dont vous parlez.

— Oh ! celui-là, je vous demande d'avance licence de le tuer, si je le rencontre.

— Je ne vous l'accorde pas. Allons, venez vous promener du côté de la vénerie. Vous m'avez parlé de Jacques de Labrosse : ne pouvant être mon écuyer de corps, il a demandé à être intendant des menus du roi, et il se consolera de ne pas garder ma personne royale en gardant les autruches, les singes et les perroquets de mon mari. »

Dès que le roi fut revenu, je fus présenté à lui au sortir de la messe. J'ôtai mes éperons, selon la coutume. J'allais lui rendre hommage, quand il me dit :

— Relevez-vous, sire chevalier ; si vous êtes écuyer de la reine ma femme, je regarde que la foi jurée à sa personne vous engage autant envers moi.

Philippe le Hardi avait bien changé depuis que je ne l'avais vu. Je l'avais laissé à Tunis, pâle et maigre et si mal en point que je ne le reconnaissais pas avec sa figure pleine, le teint clair et rasé de frais. Il était joufflu comme un chanoine. Il en avait du reste la ferveur, car il passait ses journées, me dit-on, à prier Dieu. C'est bon de temps en temps ; mais ne faire autre chose est affaire de moine et non de chevalier.

Le chambellan me complimenta au sujet de mon avancement. Il prétendit regretter beaucoup d'avoir été absent lors de mon arrivée à Paris, il m'eût placé plus avantageusement auprès du roi ; il me demanda d'un air

malicieux ce qu'était devenu le petit page grec ; il souhaitait le revoir. Je lui répondis que pour cela faire il fallait aller à Byzance. Il voulait savoir qui m'avait prôné auprès de la reine, et je lui dis que c'était l'abbé de Saint-Denis, ce qui lui fit faire la grimace. Si j'eusse raconté que c'était mon cheval et la vision de la reine, il y eût vu du mal, à coup sûr, car il était soupçonneux en diable.

XIX.

Je vivais fort heureux, et j'avais déjà fait tant d'amis vrais ou faux, que je partageais mon temps entre eux dans les semaines où je n'avais à m'occuper que de surveiller un peu mes gardes, lesquels étaient gâtés par trop d'aise. J'allais souvent voir Gilberte et rire un peu avec elle. Elle se moquait des grands et avait les mêmes travers qu'eux, car elle avait l'idée fixe d'être anoblie. Je l'avais déjà recommandée à Marie de Brabant qui lui avait donné sa clientèle, et ses affaires étaient en bonne voie ; mais les lettres de noblesse lui trottaient plus que le profit par la tête. J'en parlai à la reine qui, à son tour, en parla au roi, lequel s'empressa d'accomplir les souhaits de Gilberte mais ces parchemins coûtèrent gros. « Ça m'est égal ! disait-elle ; mon père rapportera d'Orient de quoi réparer cette brèche, et à cette heure, le voici aussi noble que le chambellan. Il ne s'en doute pas, le pauvre père, là où il est ! Quelle jolie surprise je vais lui faire à son retour ! »

A la joie de Gilberte, je ne pouvais m'empêcher de rire.

« Riez ! riez ! moquez-vous ; cela n'empêche pas que je suis assez noble et assez riche pour épouser un vidame, un écuyer, même un chevalier.

— Cela vous anoblirait tout à fait, pour le coup, puisque vous y tenez tant !

— Vous croyez peut-être que je n'ai pas autant de luxe que vos dames ? Venez voir, messire. »

Et elle me montrait sa vaisselle, son linge de table, ses cottes, ses parures et atours, en me disant qu'elle avait renouvelé sa maison.

« A présent, ajouta-t-elle, quand vous viendrez dîner avec moi, vous verrez du changement et vous aurez six services comme chez le roi ! et si vous désirez que Mathias vous présente les plats à cheval, il le fera.

— Vous perdez la tête, Gilberte ! je dînerai avec vous, un de ces jours, mais comme autrefois, sans tapage, et j'invite Mathias à manger avec nous.

— Si cela vous convient, je le veux bien. Ah ! c'est lui qui va perdre la tête ! Quand vous voudrez loger à Paris, rien ne vous manquera. J'ai acheté tout le grand enclos derrière la maison, avec des écuries pour vos chevaux

et bâtiments pour votre suite. Vous voyez bien que mes parchemins ne m'ont pas ruinée ; vous êtes insensible à l'argent, vous ! »

Après avoir fixé un jour pour dîner avec elle, je la quittai croyant deviner qu'elle m'offrait de l'épouser ; mais je n'y pouvais entendre.

La reine accoucha d'un fils qui reçut le nom de Louis, comte d'Évreux. La nourrice était déjà trouvée ; mais, surprise par la naissance de l'enfant, que l'on attendait plus tard, la berceuse manqua. A ce sujet, Émersende me dépêcha sa fille de chambre, du nom de Perrette : une petite brune toute rondelette que j'avais vue à Châtillon, et qui devait être au courant de ce qui s'y était passé entre sa maîtresse et moi. Elle me dit que la damoiselle de Maubruny me demandait en grâce d'aller la voir ; je ne le voulais pas d'abord, mais la rusée Perrette parvint à me remonter la tête pour sa maîtresse. Elle n'avait jamais cessé de penser à moi, disait-elle. Sa mère était seule cause de ce qui était arrivé. Enfin, j'y fus. Dame Johade n'y était pas, et, dès que Perrette s'en fut allée faire le guet, Émersende se jeta à mes pieds-et me demanda, les larmes aux yeux, de lui rendre mon amour ; mais je ne l'aimais pas assez pour lui pardonner si vite.

« Si vous êtes blessé, dit-elle, recevez au moins mes excuses.

— Je les accepte,

— Merci, Raoul, » dit-elle en me baisant la main. Je la trouvai bien humble ; elle voulait quelque chose et je le lui dis.

« Eh bien, oui, Raoul ; je veux vous demander un grand service que vous seul pouvez me rendre. Ma mère va épouser Buffavant. Elle se retire dans son fiëf, et je ne peux l'y suivre.

— Vous voulez que je vous épouse ? Non, merci ! à mon tour, je ne le veux plus, vous êtes trop pauvre pour moi, et j'aspire à la main d'une duchesse, tout au moins. »

Il n'en était rien ; niais je n'étais pas fâché de lui rendre la pareille.

« Vous me faites cruellement sentir ma misère ! montrez-vous généreux ; pardonnez-moi ; je ne vous demande pas de m'épouser, mais de me faire entrer chez la reine en qualité de berceuse du petit comte d'Évreux.

— N'est-ce que cela ? Mais pourquoi ne vous adressez vous pas au chambellan ? on le dit si puissant !

— Auprès du roi, oui ; mais auprès de sa femme vous avez tout pouvoir, dit-on.

— On dit une sottise et vous la répétez.

— Mettez que je n'ai rien dit ; mais j'espérais que ; vous seriez plus reconnaissant de ce que j'ai fait pour vous à Châtillon.

— Si je vous répétais ce que vous m'avez dit, il y a trois mois ? Châtillon est loin ! mais je vaudrais mieux que vous. Je parlerai à la reine la semaine prochaine.

— Eh bien ! dit-elle, si vous faites cela, je vous en serai reconnaissante toute ma vie, et je n'aurai rien à vous refuser.

— Émersende, je n'agis pas par intérêt. Gardez votre cœur pour quelque riche baron, il y en a choisir à la cour.

— Et si je vous aimais encore, Raoul !

— Vous me le prouveriez, que je ne le croirais, pas. »

Elle accepta mon défi et me provoqua même au point que je ne pus reculer. Qui fut battu de nous deux, je l'ignore ; mais, en la quittant, j'étais bien engagé à la recommander, ne fût-ce que par gratitude.

J'obtins en effet ce qu'elle souhaitait.

Elle entra en fonction quelques jours après, et fut installée au palais. La reine fut satisfaite de son service, et me dit même, un jour, qu'elle berçait l'enfant, comme si elle n'eût fait autre chose de sa vie. Cette Émersende était une fine lame, et sa soubrette une petite rien du tout que je menaçai de correction si elle ne se tenait plus décemment avec mes gardes. Elle ne fut pas plus vertueuse pour cela, mais elle y mit un peu plus de mystère, ce qui empira le mal, car on la prit plus au sérieux, et quatre archers de la garde du roi se coupèrent la gorge pour elle avec quatre piquiers de ma compagnie. J'enjoignis à Émersende de la chasser ; elle l'envoya dans la maison du chambellan.

Mon dîner avec Gilberte, qui avait été remis à cause des cérémonies du baptême et du surcroît de service autour de la reine, put enfin avoir lieu, et je me rendis chez elle. J'y trouvai damoiselle Luquette, et tous mes juges en jupons. J'y fus fêté à mon contentement. C'était à qui attirerait mon attention ; ces bourgeoises épiaient un de mes regards comme la manne céleste. Elles se disputaient mes compliments ; c'était à crever de rire.

Mathias et deux autres garçons furent de la fête, et ils n'étaient pas moins jaloux que les femmes d'attraper mes paroles. J'en fis la remarque tout haut, en disant que le roi n'était pas admiré davantage de ses courtisans.

« C'est que vous êtes un tel sire, à cette heure ! fit la damoiselle Luquette. On dit que la reine de France ne voit que par vos yeux ; et puisque vous avez grand crédit, faites-moi obtenir la clientèle de la cour.

— Encore faudrait-il savoir ce que vous vendez.

— Je vends des couronnes, des chapeaux de fleurs ; car, à cette heure, c'est la mode de couvrir les festins de bouquets et de s'en parer soi-même. Il faudra venir chez moi, messire, je vous montrerai mes ouvrages.

— Vous ennuyez le sire Raoul, lui dit Gilberte.

— Mais non, répondit Luquette en dardant sur moi un regard provocant. Vous viendrez, n'est-ce pas, messire ? »

Je le lui promis.

Une grosse fille d'un blond ardent, rougeaude de peau, du nom de Béléasse, me demanda à son tour de lui obtenir les fournitures de la maison du roi. Elle était marchande de verdure, et je lui répondis qu'elle eût à s'adresser au vivandier de la cour.

« Pendant que tu es en train de quémander, lui dit Mathias, prie donc le comte de La Chastre de t'obtenir une place de nourrice pour le premier enfant royal.

— Que vous êtes bête ! je suis encore fille.

— Ce n'est pas une raison, reprit Luquette ; quand on est grasse comme toi, la bonne volonté suffit. »

Je riais de la malice de la fleuriste ; mais elle parlait ainsi par jalousie, car elle était aussi plate qu'une planche, ce qui lui attira les railleries de Béléasse, fière de son embonpoint.

« Tu pourras m'envoyer tes enfants, Luquette, à moins que tu ne veuilles les nourrir avec des os.

— Je t'enverrai la première portée de ma chienne, répondit Luquette.

— Comptes-tu en faire quatre d'un coup ? Vous verrez qu'elle accouchera d'un tas de cotrets. »

La fleuriste lui lança une tape, la verdurière riposta par un coup de poing. Elles se prennent aux crins, leurs coiffes volent par la chambre ; les hommes veulent les séparer, mais au lieu d'un duel, c'est un combat qui s'engage. On crie, on se mord, on s'égratigne, la table est renversée, et Luquette tombe au milieu des plats brisés. Mathias, un balai à la main, frappe indistinctement sur les combattantes. Gilberte et deux ou trois filles raisonnables sortent de la chambre, tandis que moi, ne craignant pas les éclaboussures, je reste à me tenir les côtes.

Luquette se relevé toute déchirée ; Béléasse a un œil poché. Mathias avec son balai finit par ramener le calme. Mais la compagnie ne tarda pas à s'en aller.

Je quittai Gilberte en lui disant que je m'étais bien amusé, mais que j'aimais mieux à l'avenir souper seul avec elle.

J'eus bien vite oublié la fleuriste et la verdurière, mais la première vint me relancer pour avoir la pratique de la cour. Il me fallut aller voir ses chapelets, ses bouquets, ses couronnes. Sa boutique sentait si bon, que j'y pris mal à la tête. J'avais hâte d'en sortir mais elle me pria de passer dans l'arrière-boutique afin d'y manger un fruit et de boire un verre de cidre mousseux. Elle y mit tant d'instance, que je me rendis à ses politesses. Luquette était maigre, comme je vous l'ai déjà dit, mais elle avait un joli visage, de beaux yeux noirs et sentait aussi bon que ses fleurs. Il ne me fut pas malaisé de voir que ses avances étaient intéressées. Je ne me souciais pas plus d'elle que de mes vieilles chausses. Pourtant, à force de me faire boire du cidre, manger des prunes et dire des bêtises, elle me mit en appétit, et je restai souper avec elle. Il faut bien que les boissons m'aient fait perdre la mémoire, pour que je ne me rappelle pas comment je me trouvais encore le lendemain matin auprès de la fleuriste qui, pour le quart d'heure, n'était pas plus gaie qu'une pierre. Elle sentait la rose si fort que j'en eus mal au cœur et m'en fus dans la cour pour me remettre. Je ne l'en recommandai pas moins en haut lieu, et j'obtins pour elle la fourniture de la maison de la reine. Mais comme j'avais assez de son cidre et de ses amours, je ne remis pas les pieds chez elle. J'aime assez qu'une femme sente bon, mais non pas qu'elle entête.

XX.

La reine me dit un jour, après vêpres :

« Je vais vous demander quelque chose en dehors de votre service ; mais j'ai confiance en votre discrétion, et je vous considère plutôt comme ami que comme serviteur. »

Reines ou pastourelles, les femmes savent bien vous prendre quand elles veulent se faire obéir et m'entendre traiter d'ami par Marie de Brabant m'eût fait avaler du feu pour lui complaire.

« Parlez, madame, que souhaitez-vous de moi ? c'est fait d'avance.

— Déguisez-vous en bourgeois et allez m'attendre seul avec deux chevaux, à cinquante pas, dans le taillis, du côté de la poterne qui donne sur la forêt de Vincennes. Faites en sorte que personne ne vous voie. Je ne voudrais pas que le roi sût ce que je vais faire. Je serai déguisée comme vous ; mais vous me reconnaîtrez bien. » Et nous convînmes de signaux à échanger.

Je fus assez sot pour m'imaginer d'abord que la reine avait quelque intrigue amoureuse, et je fus encore plus sot de supposer qu'elle se menageait un rendez-vous avec moi.

J'allai trouver Mathias qui me prêta des habits de vilain, et je me rendis au bois de Vincennes. La nuit était venue quand Marie de Brabant, vêtue d'une cotte de bure et d'un capuchon comme en portaient les femmes du peuple, vint me rejoindre. Je dus la mettre en selle. Elle n'était pas bien lourde ; mais j'appréciai sa jolie taille, et j'enviai le roi d'être son mari.

« Connaissez-vous le village de Nijon ? me dit-elle en prenant à travers bois.

— Oui, madame.

— C'est là que nous allons.

— Quoi faire ?

— Vous êtes bien curieux ! J'aime autant ne pas vous le dire.

— C'est donc bien mal ?

— Cela dépend. Ce n'est pas bien aux yeux de la religion, mais il est certains devoirs qui passent avant tout. »

Elle n'avait pas envie de me dire ce qu'il en retournait. Je compris que je n'étais pour rien dans son escapade, et je fus jaloux de l'heureux mortel qui en donnait à porter au roi. Mais la discrétion m'ordonnait de me taire, et ce n'était certes pas moi qui eusse été dévoiler la conduite de ma reine, eût elle été la plus galante de sa cour.

D'après ses indications, nous nous arrêtons à la sortie du village de Nijon, du côté de la forêt de Rouvray, devant une petite maison, au fond d'une cour.

La reine saute à terre sans attendre mon aide, et entre résolument, après m'avoir recommandé de l'attendre. La crainte qu'il ne lui arrivât quelque chose de fâcheux, et la curiosité aussi, me poussèrent à savoir ce qui se passait dans la maison. J'attachai mes deux chevaux et j'allai, comme un valet, coller mon œil au petit pertuis d'un contrevent fermé, par où sortait un filet de lumière. La reine était assise en face d'une femme qui me tournait le dos ; elles causaient, mais je ne pouvais entendre. Il y avait plus de cinq cents fioles par toute la chambre, et c'était comme une apothicaiererie ou l'intérieur d'un sorcier remégeux. Une autre femme entra, remit à la reine quelque chose comme un paquet ou un philtre, et disparut ; mais je ne pus distinguer sa figure, tant la lampe éclairait mal. Après un quart d'heure de causerie, la reine et la femme mystérieuse se levèrent ; celle-ci avait une sorte de masque sur le visage ; et comme Marie de Brabant allait sortir, je courus vite tenir les chevaux prêts.

En retournant à Vincennes, la reine était plus gaie qu'au départ, et je lui en fis l'observation.

« Sans doute, dit-elle, j'ai de l'espoir.

— Espoir de quoi donc, madame ? Savez-vous que tout autre que moi soupçonnerait quelque amourette là-dessous ?

— Mon Dieu ! je n'avais pas songé à cela, dit-elle véritablement épeurée. Est-ce que vous croyez semblable chose de ma part, sire Raoul ?

— Non ! Mais qu'avez-vous été faire là dedans ? consulter quelque sorcière ?

— Eh bien, si vous me promettez le secret, je vous le dirai, car je ne veux pas que vous me jugiez capable de me servir d'un gentilhomme comme vous pour couvrir une vilaine intrigue.

— Ma reine, je crois en vous, et si cela vous ennuie de me faire connaître le but de notre promenade nocturne, ne me dites rien ; quant à taire tout ce

qui vous concerne, j'aurais la langue coupée, que je n'en serais pas plus muet, je vous le jure...

— N'importe ! reprit-elle, je vous dirai tout. Mon fils, le comte d'Évreux, est malade, et depuis huit jours il va de mal en pis. Ni les saintes reliques qu'on lui a données à baiser, ni les prières, ni le secours des médecins ne peuvent le tirer de là, et j'en étais désespérée. J'ai entendu dire par la nourrice qu'une *mire* ou remégeuse, comme vous voudrez la qualifier, faisait des cures merveilleuses sur les petits enfants, et qu'il lui suffisait d'une mèche de leurs cheveux pour connaître leur mal et pour le guérir. J'ai demandé au roi de la faire venir ; mais il a en exécution tout ce qui est réputé science occulte, et il n'y a pas consenti. Mon enfant dépérit de jour en jour, en attendant. Ce soir, j'ai donc pris le parti, à m'es risques et périls, de désobéir à mon mari et d'avoir recours aux sorciers. Je m'en confesserai, mais je crois avoir bien agi ; car la mire, d'après mes réponses sur l'état du pauvre petit, m'a rassurée. Elle m'a donné un breuvage à lui faire prendre dès que je serai de retour au palais, et demain, dans la soirée, elle viendra voir l'enfant. Vous irez l'attendre à la poterne et l'introduirez près de moi. Je renverrai toutes mes femmes, sauf la nourrice, parce que je ne veux pas que le roi sache ce que j'ai fait.

— Vous ne faites donc pas tout ce que vous voulez ?

— Est-ce qu'une femme mariée est libre comme une fille ? Vous voyez que je suis obligée de me cacher pour faire, le bien !

— Voulez-vous que j'aille chercher cette mire dès que vous serez rentrée, et que je vous l'amène en cachette ?

— Non ! elle m'a dit que rien ne pressait, et j'ai confiance en elle. C'est une femme qui parle peu, mais les quelques mots qu'elle m'a dit sont d'or.

— Est-elle jolie, cette sorcière ?

— Ah ! voilà bien les hommes ; la beauté avant tout ! Elle n'a pas besoin d'être belle pour être savante. C'est une bourgeoise du Midi, dont les Albigeois ont brûlé la maison et tué le mari, sous prétexte de vengeance religieuse ; mais c'était pour la voler. Ils la croyaient riche, et, pour lui faire dire où était caché son argent, ils lui ont brûlé, la figure, si bien qu'elle porte un masque pour cacher ses cicatrices. Elle a été laissée pour morte, et, ne se souciant pas de retomber entre les mains de ces hérétiques, elle s'est réfugiée au village de Nijon, où elle vit des cures qu'elle opère et d'un petit pécule qu'elle a sauvé dans le Midi ; mais, si elle guérit mon enfant, je la récompenserai royalement. »

La reine rentra au palais aussi mystérieusement qu'elle en était sortie, et, de mon côté, j'allai attendre le jour dans une hôtellerie hors les murs, — les portes de Paris étant fermées jusqu'à l'aurore, — pour reprendre mes habits laissés chez Mathias.

La mire vint le lendemain, et je l'introduisis secrètement chez Marie de Brabant. C'était une femme de taille ordinaire, tellement voilée et empaquetée que je ne pus rien voir de son museau. Une seule visite lui suffit pour guérir l'enfant ; car, huit jours après, le petit prince commençait à mordre dans la viande avec ses quatre dents. Pour remercier le ciel de la guérison de son fils, le roi ne manqua pas de faire cadeau de cierges, qui ne pesaient pas moins de trente livres chacun, à toutes les églises de Paris. Quant à la magicienne, Marie ne l'oublia point, et je fus chargé de lui porter des lettres de noblesse et un large crédit sur la cassette royale.

Je cherchai à la faire parler ; mais je n'en pus tirer un traître mot. Elle écrivit quelque chose sur un petit livret et me le donna à lire ; je me trouvai si sot devant cette manière de faire la conversation, que je la saluai et m'en fus.

Cette cour de France, austère et grave en apparence, était, au fond, assez dissolue, et de toutes les filles d'honneur et femelles qui entouraient la reine, pas une, je crois, n'était exempte du péché de galanterie. Marie de Brabant avait organisé ses jeux, et j'y prenais grand goût ; car il ne se passait guère de vespéries (c'est ainsi qu'on appelait les réunions intimes dans les appartements de la reine) où, parmi les baisers qui pleuvaient, je ne vinsse à en attraper ma bonne part, soit de Béatrice de Cominges, la brune aux yeux bleus, ou de Diane de Vendosme, nièce de l'abbé de Saint-Denis, ou encore de Jehanne de Vierzon ; mais Godefroy de Brabant n'aimait pas à voir embrasser sa fiancée. Émersende était quelquefois de nos parties ; un soir, non par manière de plaisanter, mais bien par provocation, elle me piqua d'une longue épingle qu'elle tira de sa chevelure. Je feignis de n'avoir rien senti, et, pour me débarrasser d'elle, j'obtins de faire mes gages avec Béatrice de Cominges. Ce n'est pas que je fusse épris de celle-ci ; mais je l'embrassai d'abord pour faire enrager la Maubruny, et puis j'y pris goût, et elle aussi, ma foi !

Je ne sais si la reine s'en aperçut, mais elle fit changer de jeu, en proposant, celui des chiquenaudes. Quand vint le tour d'Émers en de à endurer toutes les petites tapes et pinçons de la compagnie sans perdre son sérieux, les jeunes gens, entre autres Odard d'Aspremont, s'efforcèrent de

la faire rire afin d'obtenir d'elle un baiser. Telle était sa punition ; mais elle ne sourcilla pas, et pourtant je vis d'Aspremont la pincer si fort que les larmes lui en vinrent aux yeux.

Mon tour était venu de m'attaquer à elle, et je la menaçai d'être aussi méchant que d'Aspremont.

« Je me rends, dit-elle en riant ; venez recevoir votre gage, » et elle ajouta tout bas : « J'ai à vous parler ; rendez-vous dans l'oratoire des dames d'honneur après l'heure de complies, j'y serai. »

A l'heure dite, j'y allai, sous prétexte de faire ma ronde. Émersende m'y attendait, et je lui dis qu'elle aurait pu choisir un autre endroit que ce saint lieu et une heure plus convenable pour me parler.

« Bah ! dit-elle, ne soyez donc pas si scrupuleux ! et elle alla verrouiller la porte.

— Que signifient ces précautions, Émersende ?

— Je ne me soucie point que votre reine me trouve avec vous ; elle n'en serait pas bien aise, je suppose.

— Je ne sais ce que vous voulez dire. Pourquoi la qualifiez-vous de *ma* reine ? N'est-elle pas la vôtre aussi ?

— Sans doute ! Mais vous êtes plus à elle qu'à moi ; j'en ai de la jalousie, et vous avez tort de jouer avec mon cœur.

— Ah ! vous m'amusez, Émersende.

— Je n'ai malheureusement pas su me faire aimer de vous ; je vous ai irrité, aux petits jeux, en vous piquant de mon épingle, et je vous en demande pardon.

— Je vous pardonne ; il n'y a pas grand mal.

— Ne voulez-vous point faire la paix ?

— Nous, n'étions pas en guerre, que je sache ! mais vous aviez autre chose à me dire ?

— Oui, Raoul ; voici le comte d'Évreux qui va pouvoir se passer de moi ; je souhaiterais rester près de la reine à laquelle je suis très-attachée ; demandez-lui de me faire passer dans ses filles d'honneur.

— Vous êtes assez grande fille pour le demander vous-même.

— Je n'ose pas, dit-elle en faisant la timide ; tentez-le, rendez-moi ce service. Marie ne te refuse rien, Raoul !

— Ma foi ! jusqu'à présent je ne lui ai rien demandé.

— Quelle sottise dit-on au palais : que tu as été, une nuit, courir le bois de Vincennes avec elle ?

— Que diable chantes-tu là, Émersende ? Crois-tu que j'aie des rendez vous avec la reine, la seule honnête femme de sa cour ?

— Oh ! je ne le crois pas ; mais la reine a un cœur comme une, autre ; le roi n'est pas toujours aimable, et tu as tant d'occasions...

— Ne jugez pas les autres d'après vous.

— Vous n'êtes pas bon pour moi ! et je suis bien malheureuse de vous aimer ! »

Et la berceuse royale se mit à pleurer. Je suis si sot avec les femmes, que, croyant ses larmes sincères je fis de mon mieux pour la consoler. Je ne l'apaisai qu'en lui promettant d'obtenir ce qu'elle désirait de la reine.

Marie ne fit aucune objection à ma proposition touchant Émersende. Celle-ci s'en montra si reconnaissante qu'elle me redonna confiance en elle, au point que j'eusse peut-être songé de nouveau à l'épouser si, à quelques jours de là, des amis ne m'eussent dessillé les yeux sur son compte.

J'étais presque toujours de service en même temps que Béatrice de Cominges, ce qui avait amené entre nous une intimité forcée. Un jour de quatre-temps, comme nous étions tous les deux seuls clans un des petits parloirs du palais, elle, bâillant dans l'embrasure de la fenêtre, moi, me promenant de long en large et cherchant à marcher toujours sur les mêmes carreaux, elle me dit :

« La Chastre, trouvez-vous bien amusant d'attendre ainsi pendant des journées entières que la reine nous appelle, pour nous demander soit le temps qu'il fait, soit l'heure qu'il est ?

— Il y a des moments plus gais dans notre service, les vespéries, par exemple.

— Vous y prenez beaucoup de plaisir, Raoul ?

— Ma foi, oui ; quand on s'y embrasse comme l'autre jour.

— Cette Émersende de Maubruny est bien hardie de vous provoquer comme elle l'a fait devant la reine. Je ne l'eusse point osé. Aussi, avez-vous remarqué que Marie de Brabant a changé les jeux ?

— Oui, mais justement pendant que nous nous embrassions, vous et moi.

— Croyez-vous donc que ce soit à cause de moi ? Nous ne faisons rien de mal, et vous y alliez de bon cœur.

— Écoutez donc !, vous êtes si jolie femme ! lui dis-je en allant m'asseoir près d'elle.

— Suis-je plus jolie qu'Émersende ?

— C'est autre chose ! vous avez des yeux bleus d'une douceur !... Tenez ! en ce moment surtout, quand vous me regardez ainsi.

— Je ne vous regarde que comme un ami. N'allez vous pas vous marier avec la berceuse du comte d'Évreux ?

— Je ne sais trop ; j'en ai l'idée quelquefois.

— Ce n'est pas une idée fixe alors ?

— Non !

— C'est l'ambition qui vous pousse à endosser les péchés d'Emersende. Il y a de bien plus honnêtes filles qu'elle à la cour ; pourquoi ne jetez-vous pas les yeux sur Florie de Palis, sur Jehanne de Vendosme ?

— L'une est maigre, l'autre est laide.

— Mais il y en a d'autres que vous pourriez épouser.

— Vous, par exemple ?

— Si c'était possible, je le voudrais bien.

— Êtes-vous donc fiancée, ou auriez-vous fait vœu de chasteté ?

— Je suis engagée à Simon de Melun, ce gros veuf qui n'a pas de cheveux.

— Il n'est pas beau et il a bien quarante ans, n'est-ce pas, Béatrice ?

— Oh ! oui, bien ; je baille d'avance en pensant à lui ; mais des considérations de famille, des intérêts territoriaux... Enfin, mon père lui a promis ma main, ce n'est pas gai.

— Si vous le détestez, ne l'épousez pas !

— Je n'ai aucune affection pour lui, mais j'apprécie sa fortune. Ne vous avisez pas de le tuer, mon père me chercherait un autre riche qui serait peut être pire.

— Gardez donc votre futur chauve ! Tenez, vous êtes froide et calculatrice tout autant qu'Emersende de Maubruny.

— Moi, froide ? Vous n'y entendez rien ; tâtez comme j'ai chaud, » dit-elle en me prenant la main et en la mettant dans son dos. Je ris bien de sa manière de comprendre ce que je voulais dire. Elle, me voyant de belle humeur, se mit à rire aussi, vint se mettre sur mes genoux et m'embrassa à deux ou trois reprises. Elle avait si bonne volonté que je ne m'inquiétai guère de son futur époux, et que, pendant une heure que nous attendîmes les ordres de la reine, elle ne bâilla plus.

Nous eûmes tant d'occasions de nous retrouver en tête-à-tête, que je la tins bientôt pour aussi savante qu'Emersende et tout aussi désireuse de cadeaux et de colifichets. Vous comprenez que ces manières d'être des

femelles de la cour ne me donnaient nulle envie d'en choisir une pour femme.

XXI.

A quelques jours de là, je fus invité à un petit ribotage avec Odard d'Aspremont, Geoffroy de Beauvilliers, Simon de Melun et Pierre de Nolac, le chevalier marchois qui était venu rendre foi et hommage au roi pour son château de Gargillesse. Nous avions été dans une hôtellerie hors des murs, du côté de la porte Saint-Honoré. Nous festinâmes passablement et bûmes beaucoup, si bien qu'au fruit on parlait à tort et à travers et tous à la fois, sans écouter son voisin. J'étais peut-être moins ivre que les autres, puisque je me rappelle ce qui se fit là.

« Émersende ? disait Nolac emporté par le plaisir de se, vanter, c'est une bonne fille, et Raoul de La Chastre et moi étions bien fous, à Châtillon, de vouloir nous couper la gorge pour elle. Si nous fussions morts, cela n'eût point fait son affaire ; j'ai été plus tôt rétabli que Raoul et plus tôt récompensé aussi ; il est vrai que, devant un cadeau à cette belle, j'ai été forcé, pour faire de l'argent, de donner franchise du droit de marquette à cent filles de mes domaines. Je n'y ai point regret. Et vous, La Chastre, avez-vous été content d'elle ?

— Il doit l'être, répondit à ma place Geoffroy de Beauvilliers ; elle a refusé de l'épouser.

— Ah ! vive Dieu ! voici la plus belle preuve d'intérêt qu'elle pût lui donner. Quoi ! La Chastre, vous étiez assez simple pour en faire votre femme ? Mais elle est plus âgée que vous. A cette heure, là Maubruny touche à ses trente ans, et si elle se marie jamais, je conseille à son époux de la cadenasser à triple tour et de mettre la clef dans sa poche.

— Oh ! le cadenas n'y fera rien ! dit Odard d'Aspremont elle est si maligne qu'elle sait ouvrir les serrures sans clef.

— Vous la connaissez, messire ! reprit Nolac ; avouez qu'il n'y en a pas une seconde pour être ribaude comme elle l'est.

— Messires, dis-je à mon tour, vous ne devriez pas parler de la sorte d'une femme qui vous a plu.

— Oh ! voilà bien le naïf Raoul ! dit Simon de Melun ; je parierais quarante sous d'or que nous tous ici présents pourrions parler savamment de la Maubruny.

— Je ne peux le croire ! dis-je, et je tiens le pari.

— Qu'ils se montrent, ceux-là ! » cria d'Aspremont.

Tous se levèrent en me riant au nez et en me criant : « Debout ! Raoul, debout ! » Je ne les imitai point ; je trouvais déloyale cette manière d'agir envers une femme. Un instant après, ce fut à mon tour de rire.

« Messires, dit de Melun, je veux vous faire part de mon bonheur : j'épouse Béatrice de Cominges, la fille d'honneur de la reine. »

Tous le félicitèrent, et je fis de même.

« Puisque nous en sommes aux confidences, dit d'Aspremont, je dois vous dire que, moi aussi, je me marie bientôt avec Amicie des Baulx, la fille de l'expodestat d'Arles.

— Vous allez prendre la fille de ce magicien ? m'écriai-je ; vous serez ensorcelé !

— Point ; la petite n'est pas sorcière, elle n'a encore que treize ans, et c'est une niaise.

— Ne vous y fiez pas ! dit de Melun ; ma première femme n'avait que douze ans quand je l'épousai ; mais son père avait tant de pages à son service, que je la trouvai déjà beaucoup trop savante le jour de nos noces. »

Croyait-il que sa seconde femme serait plus ignorante que la première ? Je n'avais pas connu celle-ci, mais je pouvais jurer que l'autre en savait long.

« Moi, pour Amicie des Baulx, je n'ai pas cette crainte, répondit d'Aspremont ; toute petite encore, elle a perdu sa mère, la belle Montaigu, comme on l'appelait à la cour de Brabant, et elle a passé tout son temps au couvent ; elle n'en sortira que pour se rendre à l'autel.

— Grand bien vous fasse ! lui dis-je ; mais je dois vous prévenir que si jamais je rencontre votre beau-père je le tuerai. »

Et je racontai mon aventure des Aliscamps.

« Tuez si vous voulez, me répondit d'Aspremont ; j'hériterai plus tôt, et je vous payerai à boire. Ah ! ça, et vous, Raoul, ne voulez-vous pas prendre femme ?

— Je n'y songe point.

— Vous avez tort d'être amoureux de la reine, cela ne peut vous mener à rien dans l'avenir.

— Amoureux de la reine ! êtes-vous hors de sens ?

— Excusez-moi, je l'avais entendu dire.

— Et vous avez tort de répéter une telle sottise.

— Faites cesser ce bruit ; mariez-vous, dit Melun.

— Oui, oui, crièrent Nolac et Beauvilliers, épousez donc la sœur d'Odard d'Aspremont, damoiselle Aénor ; elle est jeune et jolie fille.

— Vous me permettrez de réfléchir ; je n'accepte pas chat en poche, leur répondis-je.

— Eh ! croyez-vous que je veuille vous forcer à prendre Aénor ? s'écria d'Aspremont avec dépit.

— Je ne vous la demande point, messire.

— Et moi, je vous la refuse, s'il en est ainsi.

— Voyons, Odard, mon cousin, lui criait Melun il ne faut pas le prendre si mal ; La Chastre ne vous a pas fait insulte.

— Eh ! qu'il aille baiser les pattes blanches de sa reine, et nous laisse tranquilles ! »

Il y avait devant moi sur là table un pot qui pouvait, contenir quatre pintes de vin, et, je ne sais trop comment cela se fit, mais, avant que j'y eusse pensé, le pot et son contenu volèrent à la tête de d'Aspremont, qui tomba du coup. Les autres ivrognes lui portèrent secours ; mais on dut l'emporter. Nous avons fini de dîner.

La chose ne pouvait en rester là ; aussi, quelques jours, après, Odard d'Aspremont, Nolac, de Beauvilliers et de Melun vinrent me trouver au palais.

« Nous avons arrangé l'affaire, me dit de Melun ; vous vous battrez avec mon cousin et nous resterons juges du combat, afin de pouvoir en témoigner plus tard dans le cas où le roi en aurait connaissance ; et puisque le duel est défendu en France, nous irons en Bretagne.

— Et ferez-vous savoir à Philippe le Hardi la cause de notre rencontre ? lui demandai-je.

— Mais, c'est pour Aénor d'Aspremont, dit Beauvilliers.

— Alors, c'est fort bien ; mais, comme vous le savez, je ne peux quitter le service de la reine que pendant huit jours : il nous en faudra plus de quinze pour aller sur la frontière bretonne ; il vaudrait mieux dire que vous cherchez à rendre ce duel impossible. Si le cœur vous en dit réellement, Odard d'Aspremont, allons chez vous, où vous êtes maître, je suppose, et de cette manière je vous contenterai.

— Allons chez moi, dit mon adversaire, c'est à une journée de Paris ; il y a assez d'ombrages dans la forêt de Bière pour que le duel soit tenu secret, et au diable le roi et ses édits bourgeois ! ».

Le lundi suivant, accompagné de mes écuyers Simon Leguay et Roflart, je me rendis au château des Grez, fief des d'Aspremont, à une heure de chemin de Fontbleau, résidence royale. Une partie de chasse nous servit de prétexte pour nous rencontrer au fond des bois, dans une clairière. Les sires de Melun, Nolac et Beauvilliers réglèrent les conditions du duel : à cheval, à l'épée, à la masse d'armes, jusqu'à mort d'homme.

Après nous avoir fait jurer que nous n'avions sur nous ni philtres, ni sortilèges, le sire de Melun cria : « Allez ! faites votre devoir ! »

Je me battais pour ma reine, et j'y mis tant de cœur que d'Aspremont fut bientôt jeté à bas de cheval. Je mis pied à terre et je courus à lui. Le combat ne fut pas long : je l'étourdis de tels coups de marteau d'armes, qu'il en tomba pâmé sur la mousse.

Je devais le poignarder, et Beauvilliers me criait :

« Donnez-lui le coup de grâce ! » Mais pourquoi l'aurais-je fait ? C'était un garçon courageux, dont la faute avait été de parler sans savoir.

« Allons, d'Aspremont, lui dis-je en le secouant rudement pour le sortir de son évanouissement, debout !

— Je n'en puis plus, dit-il ; achevez-moi.

— Je vous fais grâce ; mais avouez hautement que vous déraisonniez l'autre jour ?

— J'étais tellement ivre que je ne m'en souviens pas. N'avez-vous pas méprisé ma sœur Aénor ?... Est-ce cela ?

— Non ! c'est à cause d'Émersende de Maubruny, lui dis-je, ne voulant pas reporter ses idées sur la reine.

— En ce cas, il fallait que nous fussions bien soûls, dit-il, pour nous quereller à propos de la ribaude du chambellan ! Enfin, recevez mes excuses ; je ne me rappelle rien de l'autre jour, si ce n'est le pot de vin qui m'a dégrisé. »

Nous le rapportâmes au château, où nous dîmes à sa mère et à sa sœur Aénor qu'il était tombé de cheval en chassant. Au chagrin que montra dame Isarde, sa mère, je vis combien il était aimé d'elle, et je me réjouis fort de ne pas l'avoir tué. Pendant le temps que je passai aux Grez, je regardai bien Aénor. Elle était brune, jolie, bien faite, mais avait le regard dur et l'air hautain. Je pensai un instant que sa noblesse et sa fortune étaient suffisantes pour qu'un mariage entre elle et moi ne devînt pas impossible ; mais, le lendemain, à la collation, je la surpris se grattant, et j'en fus dégoûté au point que je repartis pour Paris en sortant de table. Elle pouvait avoir la

lèpre ou quelque autre saleté, ces choses n'étant point rares aujourd'hui, même chez les plus hauts personnages de la cour et de la ville. Pour moi, j'estime que la lèpre ne nous vient pas, comme on le prétend, des Sarrasins, qui se lavent, beaucoup, mais qu'elle est l'ouvrage des moines et prêtres, qui tiennent la propreté pour un péché.

XXII.

Je n'avais pas fait grande attention à la parole que d'Aspremont, tout moulu sous mes coups et étendu dans le bois, m'avait dite à propos d'Émersen de et du chambellan. Cette parole me revint en mémoire, je ne sais comment, et je pensai que j'en devais avoir le cœur net. J'allai trouver Nogaret, l'autre écuyer d'honneur, dont j'ai déjà parlé comme d'un homme froid et de bon jugement.

A peine l'eus-je consulté qu'il me reprocha d'être aveuglé par les femmes. Émersende était bien la maîtresse du chambellan, et j'introduisais les ennemis de la reine jusque dans sa maison. Il m'en coûta bien un peu de nuire à Émersen de que j'avais servie de bonne foi jusqu'alors, mais l'intérêt de ma souveraine devait passer avant mes amourettes. J'allai trouver Émersende, et, sans lui nommer personne, je lui dis ce que je savais d'elle, en l'avertissant que je serais forcé d'en instruire la reine, si d'elle-même elle ne demandait à quitter son service. Émersende entra dans une grande colère et me fit bien voir ses ongles de chatte.

« Comment ! disait-elle, vous m'accusez d'avoir accepté les hommages du chambellan ? vous savez bien qu'il n'en est rien. Dites donc plutôt que je vous gêne dans vos amours avec la femme de votre roi ; elle est jalouse, et vous veut sans partage. Elle sera plus habile que les autres si elle y réussit. Prenez garde, Raoul ! je peux tout dévoiler et vous perdre, vous et votre royale maîtresse.

— Tu menaces, Émersende ! tu as tort ; tu plaides le faux pour savoir le vrai, et comme le vrai n'y est point, je me moque de toi. Attends-moi seulement ici cinq minutes, et je te fais donner ton congé, si tu n'aimes mieux le prendre toi-même. »

Et comme je faisais mine d'exécuter ma menace : « N'y allez pas ! dit la Maubruny, singulièrement radoucie. Je vais partir ; mais vous en devez faire autant, si vous tenez à l'honneur de votre dame.

— Si je parlais, je donnerais raison à vos sottes suppositions, et je sais ce que j'ai à faire.

— Et moi aussi ! dit-elle. Veuillez demander à la reine de France de m'accorder un congé indéfini ; dites que ma mère est malade : j'attendrai ici

mon ordre de départ. »

J'aimais mieux qu'Emersende le prît ainsi.

Je demandai audience à la reine et lui annonçai que la demoiselle de Maubruny était forcée de la quitter pour aller en Rerry soigner sa mère, dame Johade, que je mis à l'article de la mort.

« Qu'elle aille donc vite ! me dit la reine, et qu'elle revienne après. »

L'important était qu'elle partît ; et quant à empêcher son retour, je me dis que ce ne serait pas difficile plus tard. Je lui reportai les paroles de Marie de Brabant, en lui remettant une somme supérieure à celle qui lui était due, et j'y joignis, pour ma part, cent sous doubles tournois d'or, ce qui lui donnait la facilité de vivre très-honorablement pendant une année.

« La reine me paye bien généreusement, dit-elle. Comme elle est contenté de me voir loin !

— Taisez votre méchante langue, et regardez ces cent sous d'or comme venant d'un ami et non de la reine.

— C'est bien ! je comprends et ne rougis point de recevoir vos dons. Vous ne faites que ce que vous devez ; mais un bon avis en échange : Allez-vous-en aussi ! »

Elle partit après m'avoir embrassé, afin de me faire croire qu'elle ne m'en voulait pas ; mais si elle eût pu m'arracher les yeux, elle eût été autrement contente.

Si toute autre qu'elle m'eût conseillé de quitter la reine, je l'eusse peut-être fait, bien que cela m'eût grandement coûté ; mais de la part de la maîtresse du chambellan, j'y voyais quelque piège et je n'en tins compte. L'occasion se présentait pourtant belle, les Maures de Grenade venaient d'appeler à leur aide le roi de Maroc, s'étaient jetés sur la Castille, avaient battu les chrétiens et menaçaient, comme autrefois, de passer les Pyrénées. Le roi don Jayme venait de mourir le 27 juillet 1276, et les Cortès nationales avaient proclamé roi don Sanche, au mépris des enfants nés de Fernand et de Blanche de France, sœur du roi Philippe le Hardi. J'étais de service, quand celui-ci en reçut la nouvelle. Lui, si doux à l'ordinaire, peut-être même un peu couard, entra en une si violente colère qu'il surprit son monde :

« Aux armes ! cria-t-il, non point tant contre les Maures de Grenade que contre ce don Sanche qui frustre mes neveux, les seuls et vrais héritiers ! »

La maison du roi fut vite mise sur pied ; mais la convocation des barons demandait un peu de temps, et Tours fut assigné comme point de

ralliement.

Les pieds me démangeaient d'aller faire la guerre, et j'en parlai un jour à la reine.

« Je vous comprends bien, Raoul ; vous aimeriez mieux suivre le roi que de rester avec moi.

— Je voudrais bien l'un et l'autre, madame.

— Vous souhaitez un congé juste au moment où je vais avoir besoin de vous plus que jamais. Le roi emmenant toute sa maison, votre service va être doublé. Nogaret et vous ne serez pas de trop. Le chambellan reste à Paris, et je ne veux pas de ses gens près de moi. La guerre peut durer un an ou deux, davantage, qui sait ? C'est une autre carrière que vous embrasseriez, car je serais forcée de vous remplacer, et je ne vous cache pas que je suis contente de vous.

— Vrai, madame ?

— Qu'est-ce qui me forcerait donc à vous le dire, si cela n'était pas ? Voyons, Raoul, faites taire votre désir de courir en Castille, et restez près de moi.

— Oh ! ma foi ! je peux bien faire ce sacrifice-là pour vous.

— Cela vous coûte un peu, je le vois.

— Pas du tout. Je ne regrette qu'une chose : c'est que, pendant que le roi sera là-bas, vous n'autorisiez pas un petit brin les coups par ici pour s'amuser un peu.

— Oh ! non ! au contraire, je défends tout duel, toute rixe entre mes gardes et ceux de Pierre de Labrosse.

— Si ça ne fait pas rage, de voir un ancien barbier entouré comme un prince du sang !

— Enfin, c'est comme cela, Raoul, » dit Marie de Brabant d'un air résigné.

Quelques jours après, au soleil levant, l'host du roi défilait devant la reine. Comme ils étaient heureux tous ces chevaliers, de courir à la bataille ! Je les suivis des yeux et du cœur aussi longtemps que je le pus, et quand les dernières files disparurent dans la poussière, je pleurai de regret de ne pas en être. En rentrant avec moi au palais :

« Pauvre garçon, me dit la reine, je ne croyais pas vous priver d'un si gros plaisir.

— Mon plus gros plaisir, lui répondis-je, est encore d'être avec vous ! »

Elle me tendit la main ; j'y appuyai mes lèvres respectueusement, et je fus donner des ordres pour qu'elle pût se rendre à l'hôtel Saint-Paul, où elle devait loger en l'absence du roi.

Demeurer à Paris, tout près de Gilberte, m'arrangeait fort, car cette petite me trottait par la tête depuis un tour de temps. De toutes les filles ou femmes que je connaissais elle était encore la plus mignonne, et, plus d'une fois, je sortis du palais pour aller lui dire que mon idée était de l'épouser ; mais quand j'arrivais devant cette coquine de boutique, je me disais : « Non ! c'est impossible ! »

Elle m'avait invité à revenir souper chez elle ; je croyais à une nouvelle réunion où j'espérais revoir quelque bataille entre Luquette et Beléasse, et je m'y rendis.

C'était un dimanche. Gilberte avait fait belle toilette : cotte demi-longue en taffetas blanc et retenue à la taille par une ceinture d'argent, robe de dessous carmélite, dont les manches larges laissaient voir la rondeur de ses bras. Elle avait enfermé ses cheveux blonds dans un réseau d'or, et elle avait dans les yeux comme une flamme d'amour.

« Attendez-vous votre amoureux, Gilberte, que vous vous êtes faite si belle ?

— Mon amoureux ? dit-elle en me regardant en face et en soupirant, je n'en ai pas. Aidez-moi donc à mettre le couvert.

— Je le veux bien ; cela me rappellera le temps où j'étais esclave. »

Je l'aidai ; mais je fis tant de maladresses, qu'elle me tança en me donnant de petites tapes amicales. Je ne tins pas contre ses gentilleses, et, par jeu je l'embrassai deux fois sur le cou.

« Laissez-moi ! disait-elle, toute rouge de colère ou de plaisir, vous me mettez le feu au cœur.

— Je ne le ferai plus, petite chatte ébouriffée ; pardonnez-moi. Mais vos invités tardent bien à venir.

— Il n'y a personne que vous et moi, et si vous regrettez Luquette et les autres, c'est tant pis ! »

Je me moquais bien des bourgeoises ! Tout en soupant, je remarquais la grâce et la beauté de Gilberte dans ses atours du dimanche. Elle était triste, pourtant, et comme elle laissait tout sur son assiette, je lui demandai si elle était malade.

« Je n'ai pas faim, dit-elle.

— Vous est-il arrivé quelque chose de fâcheux ?

— Non, rien.
— Souhaitez-vous être présentée à la cour ? dis-je en riant.
— Vous me traitez bien en enfant, messire.
— C'est que je vous ai vue toute petite à Arles.
— J'étais aussi grande que je le suis maintenant.
— Mais vous n'étiez pas si jolie.
— Vous me trouvez à votre gré ?
— Diantre ! je serais difficile si vous ne me plaisiez pas !
— Ça n'en a pas l'air, pourtant, et j'ai bien envie de vous remettre sous les yeux la pancarte de la cour d'amour. »

Cette pancarte m'ennuyait ; j'y voyais comme un engagement extorqué, et je lui demandai si tout de bon elle l'avait gardée.

« Oui, messire.

— C'est ma condamnation à vous aimer ! mais on ne peut forcer quelqu'un à cela. Déchirez donc ce papier.

— Oui, messire, reprit-elle, et une larme glissa sur sa joue.

— Eh bien ! vous pleurez, à présent ?

— J'ai du chagrin ! » répondit-elle.

Puis elle sortit de table, et revint avec la pancarte enjolivée de cœurs enflammés, et me dit en la déchirant :

« Tenez, messire, êtes-vous content ? Vous voyez bien que je ne vous inflige pas une si grosse punition que d'avoir de l'amitié pour moi. »

Et elle fondit en larmes. Je courus à elle pour la consoler, et, tout en la consolant, je l'embrassai sans penser à mal ; mais le diable se mit de la partie. Gilberte me repoussa d'abord et voulut s'enfuir ; mais je la retins et la dévorai de baisers, si bien que, toute tremblante, éperdue, elle me rendit mes caresses et m'avoua qu'elle n'avait aimé et n'aimerait jamais que moi. Le couvre-feu sonna. Il était trop tard pour retourner au palais, et comme j'avais ma chambre chez Gilberte, je restai. Mais, en souhaitant le bonsoir à ma petite amie, je ne sais comment cela se fit, je me trouvai chez elle. Nous fûmes aussi fous l'un que l'autre, car nous ne pouvions nous marier. Cependant nous fîmes bien, puisque nous nous aimions. Elle ne mentait pas en me disant que j'étais son premier amour. Cela était aisé à connaître, et, à partir de ce moment, je sus à quoi m'en tenir sur le compte des autres femmes.

Gilberte était bien la plus gentille et la plus douce amoureuse que j'eusse pu souhaiter. Elle avait des manières si gracieuses, était si chatte, si

séduisante, j'en devins si épris que, cette fois, j'oubliai bien Flissa. Elle, de son côté, me prouvait bien qu'elle était sincère, et elle était si heureuse de notre secrète union, que chacun autour d'elle s'en aperçut. Sa belle humeur fut attribuée au plaisir d'être anoblie.

XXIII.

J'étais heureux depuis trop longtemps pour que cela pût durer. Il y a dans la vie des hauts et des bas qui viennent de je ne sais où. On dit toujours : c'est la volonté de Dieu. Soit ! mais Dieu étant la parfaite bonté, il ne peut vouloir que notre bien, et pourtant il nous arrive, et souvent coup sur coup, tant de peines et d'ennuis, qu'il faut bien croire à l'intervention du diable dans la gouverne des choses de ce monde.

Gilberte, que j'allais voir dès que j'avais un moment de libre, commençait à s'inquiéter de son père qui n'avait pas donné de ses nouvelles depuis plus d'un an ; je la rassurais de mon mieux en lui disant que les communications avec l'Orient étaient malaisées, et que, s'il n'écrivait pas, c'est qu'il était en route.

Un soir, comme je soupais en tête-à-tête avec ma petite amie, un grand tapage de grelots, de coups de fouet, de cris se fit entendre dans la cour, et la maison fut bientôt tout en rumeur. Gilberte se levait de table pour aller savoir la cause de tout ce bruit, quand Mathias ouvrit brusquement la porte en criant : « Damoiselle ! c'est le patron !... »

Et Michelin se présenta sur le seuil ; Gilberte se jeta dans ses bras. Ils s'embrassèrent sans pouvoir d'abord se dire un seul mot, et quand ils furent remis de leur émotion :

« Eh bien, oui, c'est moi, ma chère enfant ! disait Michelin ; me voici sain et sauf et avec une cargaison d'étoffes d'Orient, tout ce qu'il y a de plus beau ! Ah ! il y en a pour de l'argent ! c'est ce qui m'a retardé je ne voulais pas laisser voyager mes marchandises sans moi !... » Puis, se tournant vers moi : « Ah ! pardon, messire, je ne vous voyais point ; je vous aurais cru à la guerre. Et Micheline, où donc est-elle ? »

Gilberte fondit en larmes en lui montrant le ciel.

« Ah ! je comprends ! reprit le drapier d'un air résigné : Dieu l'a rappelée ! Pauvre Micheline !... »

Le père et la fille avaient tant de choses à se dire que, me jugeant de trop, je me retirai.

Je retournai chez eux quelques jours après ; Michelin me remercia de lui avoir procuré la clientèle de la cour et des lettres d'anoblissement. Je

souhaitais savoir s'il avait revu Flissa, et j'appris de lui qu'elle l'avait rejoint à Lyon et était retournée en Orient. Elle ne lui avait jamais parlé de moi. Michelin ne sut ce que je voulais dire en l'interrogeant sur mon frère le moine ; mais, comme il disait tantôt d'une façon, tantôt d'une autre, la colère et la jalousie me revinrent au cœur, tout comme au lendemain de la fuite de cette charmeuse.

Je savais Guillaume dans une abbaye du côté de Livry, et j'y allai pour avoir une explication avec lui.

J'en fus pour mon voyage ; messire l'abbé Guillaume, dominicain et prêtre du saint office, se prétendit en retraite, et je ne pus le voir. Je m'en retourna là Paris en lui jurant une haine de frère, la pire de toutes.

Après l'ennui de n'avoir plus la liberté de voir Gilberte depuis le retour de son père, et celui de n'avoir pu suivre l'host du roi en Castille, j'espérais prendre un peu de plaisir en allant aux noces de Simon de Melun et de Béatrice de Cominges.

Le mariage devait se célébrer au château de Jouy, un des fiefs du père de Béatrice. Je fis pourtant une grosse sottise en m'y rendant.

Je trouvai parmi les nombreux invités Odard d'Aspremont, sa mère et sa sœur Aénor, que Béatrice avait choisie, en qualité de cousine de son futur, pour première fille d'honneur. Simon de Melun m'ayant prié d'être son premier garçon de noces, je dus être plus aimable auprès d'Aénor qu'auprès de toute autre. Ne l'ayant plus revue se gratter, comme au château des Grez, je lui offris constamment la main, tant pour aller à l'église et en revenir, que pour se rendre à table ou à la danse, et, selon l'usage, je lui fis cadeau d'une robe de toile d'argent.

Cette fille, qui n'avait pas les yeux dans sa poche, jeta son dévolu sur moi, et je fus pris à sa malice.

La première nuit des noces ne se passe guère sans quelque bon tour, et tous les garçons, moi en tête, nous résolûmes d'empêcher Melun de dormir avec sa femme.

Quand ils furent rentrés chez eux, nous nous affublons de peaux de bêtes, et nous enfonçons leur porte, sautant, criant, hurlant en diables ; nous jetons Melun à bas de son lit ; Béatrice, épeurée, saute à terre et s'enfuit. Le marié, qui avait commencé par rire, finit par se fâcher, et les coups de poing furent bientôt de la partie. Melun faillit être étouffé sous son matelas. Quand le calme fut rétabli, je regagnai ma chambre à tâtons. En me couchant, je fus grandement surpris de trouver une femme qui avait pris mon lit pour le sien.

Je pensai de suite que c'était Béatrice, et la farce était si bonne que je ne me gênai pas pour me moquer de son époux. Elle riait bien aussi, mais sans dire un mot, ce qui n'était pas son habitude et ce dont je fus fort surpris.

Mais je reconnus bientôt que j'avais affaire à une novice et nullement à Béatrice.

« Oh ! diantre ! mademoiselle, lui dis-je, faites moi l'amitié de m'apprendre qui vous êtes.

— Ne vous en inquiétez point, » répondit-elle avec un sang-froid qui m'ôta tout scrupule.

Elle avait si bon vouloir que je ne m'en inquiétai pas, en effet ; mais, au matin, je reconnus Aénor d'Aspremont.

« A cette heure, dit-elle, il faut m'épouser, sire de La Chastre !

— Vous avez vite décidé la chose !

— Oui, dès que je vous ai vu, je me suis juré que vous seriez mon mari.

— En vérité ? Comme ça, de votre propre chef ? Et si je ne le veux point ?

— Il est trop tard. Je vous crois homme d'honneur ; allez faire votre demande à ma mère. Vous m'en avez dit assez à nuitée, me prenant pour Béatrice, pour que j'aie deviné votre trahison envers mon cousin. Je vous garderai le secret ; mais vous devez une réparation à la famille en me donnant votre nom.

— Est-ce mon nom seulement que vous souhaitez ?

— Votre personne et votre position aussi.

— Vous êtes ambitieuse ?

— Oui ! je veux être gouvernante des filles d'honneur de la reine et avoir cent trente livres tournois de rente.

— La place n'est pas aisée à obtenir. Vous aimez donc bien l'argent ?

— Oui, et les honneurs.

— Savez-vous que je ne suis pas bien content d'être pris en traître ?

— Tant pis ! il fallait ne pas me rencontrer. Vous vous habituerez à moi. Suis-je laide et déplaisante ?

— Non, sans doute.

— Allez donc, en ce cas, demander ma main. »

Et comme j'hésitais, elle reprit : « Attendez que je m'habille et j'y vais pour vous.

— Quelle diablesse êtes-vous donc ?

— Ce que je veux est bien voulu, je vous en réponds. »

J'étais stupéfait de tant de volonté. Je le fus bien davantage quand elle se mit un poignard sur le cœur, et qu'elle me dit :

« Est-ce décidé ? Si vous me refusez après m'avoir ôté l'honneur, je n'ai plus qu'à me tuer sous vos yeux.

— Donnez-moi au moins le temps de la réflexion.

— Non ! Dites vite, ou je me perce le sein. » C'eût été dommage, et je la priai de n'en rien faire, en lui promettant qu'elle serait dame de La Chastre.

« C'est bien ! dit-elle, j'ai foi en votre parole.

— Vous me donnerez bien le temps d'en avertir Marie de Brabant ?

— Oui, quand vous aurez fait votre demande à ma mère. »

Il n'y avait plus à reculer. J'aurais pu me sauver ; mais, bien qu'elle m'eût extorqué ma parole, je n'y pouvais manquer.

Et puis, me disais-je, si je dois prendre femme un jour, autant celle-ci qu'une autre ; elle est un peu décidée, mais de si grande famille ! et puisqu'elle ne se gratte plus, c'est bien tout ce qu'il me faut.

Elle m'emmena vers ses parents et leur fit ma demande elle-même. Je n'eus qu'à dire oui à tout ce qu'ils voulurent de moi.

Je ne pus soupçonner ni d'Aspremont ni Melun d'être les complices d'Aénor en cette affaire. Ils furent aussi étonnés que moi, mais s'en montrèrent plus contents que je ne l'étais. Notre mariage fut fixé à la fin du mois, et je restai jusqu'au bout de la semaine pour étudier le caractère de ma femme.

Elle n'était pas tendre ; je m'en aperçus à une punition qu'elle infligea à sa chambrière, qui avait brûlé par mégarde un bout de chiffon. Elle lui fit donner les étrivières au milieu du préau en présence de toute la valetaille, lui retint ses gages, et la chassa en lui disant : « Deviens ce que tu pourras. »

On ne doit point agir ainsi envers ses vassales, et j'en fis l'observation à ma future ; ce dont elle fut si offensée, qu'elle frappa sa servante sous mes yeux, et que je dus la lui ôter des mains et l'envoyer à Paris en lieu sûr. Aénor, que je tançai vertement, me tint rigueur et se montra aussi grinchue qu'elle avait été avenante avant d'avoir reçu ma parole.

L'avenir, avec une telle revêche, ne me présageait rien de bon : je m'en plaignis à Béatrice, qui ne sut me consoler qu'en m'offrant ce qu'elle m'avait donné depuis longtemps.

Je m'en privai et m'en revins à Paris faire part du piège où j'étais tombé, à Marie de Brabant, qui me conseilla de prendre mon mal en patience. Je voulus faire savoir la chose à mon grand-père et lui demander un moyen de

sortir de là ; mais le messenger revint m'apprendre que le pauvre vieux n'était plus de ce monde. Tout en suivant le roi en Castille, il avait trépassé en route. On l'avait trouvé tout roidi sur sa selle, et à cheval : une belle mort de chevalier !

Je n'avais jamais pensé que mon *grand* dût mourir. Je l'aimais comme un ami, et cette triste nouvelle me causa un violent chagrin. Je pris son deuil et mon mariage fut ajourné.

Comme un malheur en amène toujours un autre, Michelin vint m'apprendre qu'il allait marier Gilberte.

« Je veux la marier, disait-il d'un ton calme, mais décidé, et pour cause. Je n'ai pas eu besoin de me faire apprendre la vérité pour la connaître. Vous ne pouvez épouser ma fille. Ce serait pourtant votre devoir de chrétien ; mais un noble, un écuyer d'honneur de la reine, ne peut vouloir sacrifier son avenir pour prendre une fille dans la bourgeoisie ; et moi même j'y regarderais à deux fois si vous me la demandiez. Les conséquences seraient trop grosses pour la pauvre Gilberte. Vous avez été fautif, messire, et Gilberte encore plus que vous, car vous faisiez votre métier d'homme en cherchant à lui plaire ; mais j'avais élevé ma fille de telle sorte que je l'eusse crue plus prudente. Au besoin vous la protégerez encore, si son père ou son mari venait à lui manquer. Après tout, c'est ma faute ; j'aurais dû rester auprès d'elle, au lieu d'aller courir après la fortune. Enfin, ce qui est fait n'est pas très-bien, mais on peut y porter remède, et vous devez vouloir sauver Gilberte ; elle a la tête montée pour vous en ce moment et ne veut rien entendre. Il faut lui persuader, et au besoin lui enjoindre d'épouser Mathias.

— Mathias ? Pourquoi ce garçon ? Je ne le veux point ; il n'est pas digne d'elle.

— M'est avis pourtant que vous avez trouvé Mathias digne d'elle et de vous, puisqu'il vous a suivi dans l'expédition de Soliès, et que vous n'avez pas eu honte de le faire asseoir à votre table. S'il avait voulu vous écouter, ne serait-il pas votre écuyer aujourd'hui ? N'auriez-vous pas pu l'anoblir, comme vous l'avez fait pour moi ? Mais Mathias n'a qu'une parole. Je lui avais dit, en partant : Reste auprès de Gilberte ; fais sa volonté entière, amasse de l'argent, et un jour je te prendrai pour gendre si tu ne déplaïs pas à ma fille. » Mathias m'a obéi en tout, et je sais qu'il lui en a coûté de ne pas vous suivre comme écuyer. Il a amassé de l'argent, je le connais à fond, c'est un brave cœur, il est dévoué à Gilberte au delà de toute idée. Il n'est ni

laid, ni beau ; mais il me convient, et je suis sûr qu'il la rendra heureuse. Elle fermera les yeux sur sa figure, si elle lui déplaît, Mathias et moi les fermerons bien sur sa folie. Vous devez donc, messire, user de votre influence pour lui faire entendre raison ; elle me complaira ainsi et restera honnête femme aux yeux de tous. Cela vous coûte, je ne dis pas le contraire ; mais vous n'en aurez que plus de mérite.

— Enfin, dis-je après avoir entendu Michelin, ce n'est pas mon avis que vous venez prendre, mais un ordre que vous me donnez.

— Eh bien, oui, messire ! un vieux homme peut, avec douceur, commander à la conscience d'un noble. Venez, et ne nous faites pas regretter de vous avoir aimé et estimé.

Je lui promis à contre-cœur d'aller en causer avec Gilberte, et j'y fus. C'était un dimanche ; je trouvai Mathias tout seul dans la boutique dont la devanture était close. Il était assis, les jambes pendantes, sur le comptoir, et, tout en sifflant, frappait de ses talons la boiserie de chêne qui résonnait comme un tambourin.

« Ah ! messire ! cria-t-il en venant à moi. Eh bien ! le patron vous a-t-il dit de quoi il retourne ?

— Oui, Mathias, et que comptez-vous faire en tout ceci ?

— Moi ? je ne souhaite qu'une chose, c'est que tout le monde soit content, mais la demoiselle avant tout. Son père veut que je l'épouse, je le désire grandement aussi ; mais je ne veux point la forcer. Conseillez-la en ma faveur. N'ayez pas de scrupule en ce qui me regarde seul ; je sais bien qu'elle a eu du goût pour vous, et je ne serai pas pris en traître. J'excuse le passé et n'en suis point offensé ; je suis assez dévoué à la demoiselle pour faire taire mon orgueil.

— Aimes-tu réellement Gilberte, ou désires-tu seulement t'enrichir en l'épousant ?

— Je ne méprise pas l'argent, mais la demoiselle n'aurait pas six deniers comptants que je la prendrais tout de même. Je sais bien qu'elle n'a d'autre amitié pour moi que celle d'une patronne pour son commis, mais elle en prendra peut-être davantage avec le temps.

— Tu crois donc qu'elle m'oubliera ?

— Oui, messire. Vous l'exigerez.

— Alors tu comptes que je vas renoncer à elle, dès aujourd'hui, pour toujours ?

— Oui, messire, puisque vous voilà, c'est comme si j'avais votre parole. Ne venez-vous point me la donner ? »

La générosité et la confiance de Mathias m'avaient vaincu, et je montai chez Gilberte. Elle se jeta dans mes bras.

Comme si je ne savais encore rien, elle me fit part de la décision paternelle, en s'essuyant maintes fois les yeux.

« Je n'avais jamais songé à me marier, mon sire, disait-elle, et cette idée-là m'a rendue malade d'abord ; et puis, j'ai songé que mon père avait raison, que vous ne pouviez être mon mari. Je m'étais pourtant flattée parfois du contraire. J'étais folle ! Je sais à cette heure que vous allez épouser une fille de grande maison ; vous faites bien si vous l'aimez.

— Je ne l'aime point, sur mon âme ! Elle s'est arrangée de manière que je fusse engagé à ne pouvoir m'en dédire. Tiens, Gilberte, j'aimerais autant que ton père ne fût jamais revenu, que Mathias eût été tué à Solrès et qu'Aénor d'Aspremont eût la lèpre à n'en pouvoir guérir !

— Le chagrin vous fait faire de méchants souhaits qui ne remédieraient à rien. Je ne peux pas être à vous. Que feriez-vous d'une petite roturière telle que moi ? Je serais bafouée des vôtres. Croyez-vous que la reine recevrait à la cour sa fournisseuse de chiffons ? Non ! c'est impossible ; faisons chacun notre devoir.

— Mais enfin, repris-je, es-tu bien sûre que Mathias sache toute la vérité sur nos amours ?

— Non, messire, il sait que je vous aime et n'est pas certain du reste.

— Alors que comptes-tu lui dire ?

— Je compte ne lui rien cacher. S'il m'accepte comme je suis, il faudra bien l'en estimer davantage ; et s'il refuse, nous aviserons.

— Il refusera ! dis-je plein d'espérance.

— J'ai honte d'avouer cela, reprit Gilberte, et pourtant il le faut. Venez dimanche à l'église de la paroisse, je vous ferai connaître ce que j'aurai fait. Si j'ai parlé à Mathias et s'il me veut quand même, j'aurai un ruban noir à ma coiffe ; si je n'ai encore rien dit, un ruban blanc, et s'il me refuse, un ruban vert. »

Le dimanche suivant je fus au rendez-vous. Gilberte était à genoux près de Mathias et recevait d'un prêtre la bénédiction nuptiale. Un long ruban noir tombait de sa coiffe sur ses vêtements de mariée, et j'entendis une vieille dire qu'elle portait le deuil de sa noblesse. En effet, Mathias n'était qu'un roturier.

C'était fini ! Gilberte appartenait à un autre. Elle avait tout confessé et juré de n'être plus à moi.

J'eus contre l'époux et le père un tel accès de colère et de jalousie, que je les eusse tués s'ils ne se fussent trouvés hors de ma portée et dans une église. Je n'avais pourtant que ce que je méritais. Ne pouvant épouser Gilberte, j'aurais dû me défendre de son amour. Je sortis et poussai mon cheval à travers champs, m'en prenant à lui comme s'il était pour quelque chose dans ce mauvais coup du sort, et souhaitant qu'il me cassât le cou.

XXIV.

J'avais déjà franchi bien des haies, sauté bon nombre de fossés, failli écraser plus d'un passant, quand je m'entendis appeler : *Maboul ! maboul !* Qui donc pouvait, si près de Paris, me traiter de fou en langue païenne ? Je regardai l'endroit où je me trouvais, il était désert. D'un côté du chemin, la forêt de Rouvray, de l'autre des pâtures et des palis.

Il y avait bien une maisonnette au fend d'une clôture à quelques pas du chemin, mais elle était trop éloignée pour que la voix partît de là. C'était peut-être le diable qui s'acharnait après moi, depuis un tour de temps ; j'eus envie de l'évoquer, mais je n'osai. Je pénétrai tout de même dans l'enclos, qu'aucune porte ne fermait ; j'en fis le tour, et j'entrai résolument dans la maison dont l'huis n'était fermé qu'au loqueteau.

C'était l'habitation de quelque magicien, tant j'y vis de fioles, fourneaux, instruments et livres. Je découvris le sorcier lui-même, qui ne s'était pas dérangé de sa méditation, bien que j'eusse mené assez de train en approchant. C'était un grand homme maigre, déjà vieux, couvert de la robe des franciscains. Son crâne, jaune comme cire, semblait avoir été frotté tant il était luisant, et sa barbe blanche, devenue jaune aussi tant elle devait être vieille, lui descendait jusqu'au bréchet. Je crus du premier coup que c'était une momie ; car, bien qu'il fût assis et parût lire un grimoire couvert de triangles, de lunes, d'étoiles et de soleils, il ne bougeait point.

« Ça ! messire, dis-je en le touchant, si vous êtes mort, il faudrait pourtant le dire. »

Il ne leva point le nez de dessus son livre ; mais, allongeant une grande main maigre, il me fit signe de ne pas le déranger. Et le voilà, armé d'un compas, mesurant je ne sais quoi, traçant des figures magiques et se prenant la barbe à poignées ; puis il se lève, tire une ligne à terre dans un rayon de soleil, revient faire des festons sur son papier, et retourne à sa marque sur le pavé.

Je m'attendais à voir apparaître celui qui n'a pas de blanc dans l'œil, quand le sorcier s'écrie : « Je le jure ! *elle* tourne ! ce n'est pas *lui*, c'est *elle* ! ».

Je n'y comprenais rien.

Qui *lui* ? qui *elle* ? De quoi parlez-vous ?

— Ceci, dit-il en me montrant le sol, ceci sur quoi tu marches, la terre ; elle se meut. »

Je pensai que le plancher de la chambre allait tourner ou basculer comme certains engins de guerre, et que le magicien menaçait de faire jouer quelque trappe pour m'engloutir.

« Je ne crains rien, messire ! » et tout en disant cela je redoutais tant les choses occultes, que je m'attrapai au rebord de la fenêtre, prêt à sauter dans le jardin si le sol s'entr'ouvrait.

« Oh ! il n'y a rien à craindre, dit-il en riant et en me regardant. Nous y sommes bien attachés, et nous avons d'ailleurs un si lourd poids d'atmosphère sur la tête, que nous ne pouvons être lancés dans l'espace.

— C'est un fou ! me dis-je un peu rassuré ; dans un instant il va danser les pieds en l'air.

— Voilà une admirable loi divine ! reprit-il, mais n'en parlons pas !

— Non, n'en parlons pas, ce sera le mieux, messire ; mais si vous vouliez arrêter un instant...

— L'arrêter ? folie ! crois-tu donc que Josué arrêta la marche d'un astre qui ne bouge pas ? mensonge ! mais celui-là n'est pas la seule chose incomprise dans les livres saints.

— Quand vous serez dans votre bon sens, je vous demanderai un renseignement, messire le *maboul* !

— Hein ! quoi ? » fit-il, comme sortant d'un rêve, s'adressant à moi en arabe : « Je ne suis point maboul, mais sage ! »

Je m'expliquai alors que la voix qui m'avait crié *maboul* devait être celle de ce vieux-là. Il me regardait avec des yeux clairs qui vous lisaient jusque dans l'estomac.

« Comment ! c'est vous ? reprit-il ; je suis aise de vous voir en si belle mine. Et votre frère le dominicain, se tient-il toujours au pied de la lettre ?

— Je vois bien que vous me connaissez ; mais, pour moi, je ne vous ai jamais vu et je ne vous comprends pas un brin.

— C'est juste, et vous devez me croire fou. Vous ne pouvez vous souvenir de moi, vous étiez si malade à Châtillon !

— A. Châtillon ? Seriez-vous le grand reméveux Roger Bacon, à qui je dois la vie ?

— Lui-même, messire de La Chastre.

— En ce cas, bien que vous m’ayez fait peur, je suis aise de vous voir et de vous remercier : me donneriez-vous bien la main ?

— Mais de grand cœur, mon brave garçon ; et que souhaitez-vous de moi ?

— Ma foi, rien ; c’est au contraire vous qui devriez me dire ce que vous me vouliez en m’appelant.

— Je ne vous ai point appelé.

— Vous ne m’avez pas crié *maboul*, sur le chemin, il y a un quart d’heure ?

— Attendez donc ! me répondit-il en riant ; peut être bien, en effet ; à moins que ce ne soit le cri de votre conscience.

— Ou celui de...

— De qui ? me demanda Bacon en me regardant attentivement.

— Du page qui vous a aidé à me soigner quand j’étais si mal ?

— Le petit Xiphidion ? c’est le seul avec qui j’aie pu dire trois mots de sens commun, à Châtillon. Mais n’est-il plus à votre service ?

— Vous le savez bien, s’il est au vôtre.

— Est-ce que vous avez l’esprit dérangé, sire de La Chastre ?

— Je ne pense pas ; mais vous pourriez avoir rencontré mon page, et je voudrais avoir de ses nouvelles. Vous avez été vite lié avec lui, m’a-t-on dit, par la connaissance d’un ami commun, Aboul Raschid ?

— Aboul-Raschid ? oui, un médecin arabe, chez lequel vous avez été captif avec le jeune Xiphidion qui me l’a raconté. Il a su profiter un peu des leçons du médecin, et vous, point ; mais quant à vous renseigner sur lui, cela m’est aussi impossible que d’arrêter le cours des astres.

— Écoutez, mon père, je ne répéterai point ce que je vous ai vu faire et entendu dire ici ; vous iriez tout droit au bûcher ; je vois bien que vous en savez long, et vous me feriez grandement plaisir de me tirer ma bonne ou mauvaise aventure. L’esprit du mal me tourmente, et rien ne me réussit depuis plus de trois mois.

— Mon enfant, dit-il d’un air grave, ôtez-vous ces sottises de l’esprit. Je condamne tous les moyens surnaturels, évocations, philtres, talismans, incantations, horoscopes, songes, figures astrologiques. Tout cela est inutile et en dehors de la philosophie. C’est folie et impuissance. Quant au diable, je le nie.

— Mais que faisiez-vous tout à l’heure, si ce n’est de la magie ?

— Des calculs, et par l'enchaînement des raisonnements et des observations j'ai trouvé une vérité : à savoir que ce n'est pas le soleil qui se lève et se couche, mais bien la terre qui se meut sur elle même, en tournant autour de lui, ce qui produit les jours et les années. »

Malgré la crainte et le respect que m'inspirait ce grand-vieillard, je compris qu'il était lunatique ou se voulait moquer de moi, et je ne le crus point.

« Écoutez, messire Bacon, il en sera comme vous voudrez, mais je souhaiterais vous témoigner ma reconnaissance. J'étais pauvre à Châtillon, je n'ai pu vous récompenser que fort maigrement de votre peine. Aujourd'hui, je suis à même de réparer le passé.

— Je n'ai besoin de rien, merci ! dit-il.

— Vous êtes fier, je le suis aussi. Vous n'êtes pas précisément logé dans un palais, et j'ai connu la misère. Je ne vous offre point d'argent ; mais ne puis-je vous rendre quelque autre service ?

— Eh bien, je vas vous demander de me faire un cadeau qui va vous paraître chose impie. Puis-je avoir confiance en vous ?

— Vous le pouvez.

— Apportez-moi donc le cadavre d'un homme trépassé de mort violente ; ne croyez pas que je mange de la chair humaine ; mais, pour guérir les maladies de l'homme, il faut connaître, étudier son enveloppe et ses entrailles. Vous comprenez que les chiens et les chats que je dissèque ne m'apprennent rien de l'espèce humaine.

— Que ne vous adressez-vous au bourreau de Paris ? On dit qu'il compose des onguents souverains pour tous les maux, avec la graisse des pendus. Il vous ferait bien don du reste.

— Je n'ai pas confiance en sa discrétion.

— Eh bien ! quoique la chose soit délicate et périlleuse je n'ai rien à vous refuser. Il ne se passe guère de mois sans qu'il y ait quelque homme de ma garde tué dans quelque rixe, j'aviserais à vous envoyer sa carcasse.

— Merci mille fois pour la science ! Je vois que vous n'avez pas tant de préjugés que les autres. Au revoir, messire ! »

Je lui souhaitai le bonjour, et en retournant à Paris, je pensais au singulier service qu'il m'avait demandé et à toutes les bêtises qu'il m'avait dites, quand, au détour d'un chemin qui surplombait la Seine, je rejoignis un cavalier et une femme à cheval suivis de deux écuyers et de deux coutiliers, comme lorsqu'on va en promenade. Pour ne point avaler leur poussière, je

voulus les dépasser ; mais un des valets m'enjoignit insolemment de rester en arrière.

« Quel est donc ton maître, pour t'avoir si mal éduqué ? lui dis-je.

— C'est le sire Béral des Baulx, répondit-il.

— Est-ce lui qui accompagne cette dame ?

— Lui-même. »

Le sang ne me fit qu'un tour. Je retrouvais donc enfin mon coupeur d'oreille, dont je voulais tirer vengeance, l'ennemi des Michelin. J'étais seul, mal armé ; mais, n'écoutant que ma colère, je poussai mon cheval sur le coutilier, en lui criant de faire place. Il saisit la bride de mon cheval, et je l'étendis à terre d'un coup de hache.

« Qu'est-ce que cela signifie ? cria l'ex-podestat de sa voix stridente, en venant sur moi.

— Cela veut dire, Béral des Baulx, que je suis aise de vous rencontrer.

— Que souhaitez-vous ?

— Vous couper les deux oreilles.

— Oh ! oh ! fit-il, et en quoi ai-je mérité un tel châtiment ?

— Et moi, de quoi étais-je donc coupable, quand tu m'as fait tondre et as voulu me mutiler aux Aliscamps d'Arles ? Si tu l'as oublié, je vas t'en faire ressouvenir. Défends-toi ! »

Un des écuyers voulut se jeter sur moi ; mais il avait un si méchant couvre-chef, qu'il tomba la tête ouverte en deux.

Il eût mieux fait de se tenir auprès de la dame, qui s'était jetée à bas de cheval.

« Amicie, lui cria Béral, remettez-vous en selle, j'aurai bientôt fait justice de cet enragé ! »

Il cria à ses valets de me tomber dessus, et le combats'engagea. Le chemin était si malaisé en cet endroit, que le second écuyer roula avec son cheval dans la Seine. Je crois qu'ils s'y noyèrent, car jamais plus on n'entendit parler d'eux. Sans prendre garde au coutilier, qui criait plus qu'il ne frappait, je brisai d'abord d'un coup de hache le heaume de l'ex-podestat.

« Voici d'abord de la part de dame Micheline ! lui dis-je.

— Et-voici pour mon écuyer Thoronet ! » répondit-il, en me coupant mon cimier d'un coup d'épée.

Je lui ripostai en lui tuant son cheval, et en disant :

« Pour l'oreille de Jean Le Hennas ! »

Pendant qu'il se dépêtrait avec sa monture, je saute lestement à terre et je me débarrasse, d'un coup de taillant dans le visage, du coutilier importun qui tombe aveuglé ; puis, je cours à Béral. Il s'était relevé, et nous voilà aux prises, lui, frappant de son épée, et moi bûchant de ma hache.

A chaque coup que je lui portais, je lui criais : « Voici pour mes cheveux coupés ! pour mon oreille entaillée !... pour les femmes violentées !... pour le plaisir de te retrouver ! et encore pour l'agrément de te tuer ! »

Il était d'aussi belle force que moi ; mais j'étais le plus jeune et le plus leste. Le sang avait rougi sa cotte d'armes dans maint endroit, tandis que je n'étais pas même blessé.

Enfin, de rage il jette son épée, et, malgré le coup qu'il reçoit sur la tête, coup à tuer un cheval, il m'enlace de ses bras, et m'attirant au bord de l'eau :

Sais-tu nager ? » me dit-il, et il veut me jeter à la rivière ; mais je m'agrippai si bien à lui qu'il m'y devait suivre. Pour se débarrasser de moi, le traître me mordit à la gorge aussi salement qu'un chien. J'en éprouvai plus de dégoût que de douleur, et je le traitai en bête. Je lui glissai des mains, et d'un coup de tête dans le ventre je le poussai à l'eau ; mais de la force que j'y avais mise, je roulai le long du talus et je pris un bain, ce dont je me trouvais fort bien, ayant eu grand chaud à lutter avec cette mauvaise engeance.

Je revins sur la berge, tandis que mon ennemi se noyait. Il n'eût pas dû mourir par l'eau, mais bien par le feu, comme magicien qu'il était. Tous ses enchantements n'avaient pourtant pas su le préserver de mes coups, et, comme disait Bacon, la sorcellerie était peut-être une imagination. Tout en pensant à Bacon, j'avais là de quoi le contenter.

Je repêchai la carcasse de Béral, et, la traînant par les pieds, je remontai au chemin. L'endroit était sauvage, la nuit était venue et je ne voyais personne, sauf les trois valets étendus sans vie et la dame blottie sous une broussaille. Sa haquenée broutait d'un air paisible.. Je chargeai cette bête des quatre cadavres bien ficelés et assujettis, et j'allai arracher la donzelle de sa cachette ; autant que le crépuscule me le permit je vis une fillette de douze à treize ans, qui me parut longue et maigre, et qui, tout épeurée, cachait son visage dans ses mains.

« Grâce ! dit-elle en se jetant à genoux.

— Je ne vous veux point de mal ; allons, venez ! vous ne pouvez rester là. »

Et, sans attendre sa permission, je la mets sur ma selle, j'enfourche mon cheval, et, tenant la fillette d'un bras, tirant de l'autre sa haquenée et tous ceux qu'elle portait, je reprends le chemin de la maison de Bacon. J'avais quasi l'air d'un meunier qui va, chargé de sacs de blé et en compagnie de sa bonne amie, porter sa mouture ; mais j'eusse tiré mauvaise farine déjà mienne.

« Est-ce que ce nécromant de Béral vous enlevait ? dis-je à la petite, quand nous fûmes en plein bois de Rouvray.

— A peu près ; il est venu me prendre au couvent pour me marier, répondit-elle en pleurant.

— Il allait vous épouser, à votre âge ? mais vous voici veuve et c'est tant mieux pour vous ; car vous paraissez gente demoiselle !

— Je suis gentille dame, en effet, je suis sa fille.

— Sa fille, petite malheureuse ! je ne sais ce qui me retient de te jeter la tête la première sous les pieds de mon cheval.

— Vous détestiez donc bien le sire des Baulx et les siens ?

— Oui, grandement ! mais après tout ce n'est pas votre faute d'avoir un tel père, bien qu'on dise que bon chien chasse de race.

— Non, je ne lui ressemble en rien.

— Tant mieux pour vous ! et pourtant vous ne devriez peut-être pas renier l'homme dont vous portez le nom. Est-ce la peur qui vous fait agir ainsi ?

— Non, messire, ce sont des raisons que vous n'avez pas besoin de savoir. »

Elle regarda d'un œil sec et hautain le cadavre que je traînais, et reprit :

« Que Dieu prenne pitié de l'âme du sire Béral des Baulx et protège l'orpheline !

— Croyez-vous donc que je veuille vous faire violence ? Détrompez-vous ! Ce n'est pas ma coutume d'agir en malandrin, comme feu votre païen de père.

— Vous venez pourtant d'agir en batteur d'estrade.

— Vous vous trompez, petite ; un homme seul qui en attaque cinq en plein jour n'est pas un bandit, mais un brave, et je suis tel. Il paraît que Béral ne vous a pas appris à estimer la bravoure.

— Me voici maintenant seule au monde, reprit la pauvre fille ; vous avez tué mon protecteur, et si vous n'êtes pas un homme sans entrailles, vous devez le remplacer et prendre soin de moi.

— Diantre, petite ! vous êtes bien grandelette pour être ma fille : quel âge avez-vous donc ?

— Quatorze ans.

— Vous ne les paraissez pas, vous êtes maigre et semblez malade. Est-ce que vous ne devez pas épouser Odard d'Aspremont ?

— Oui, qui vous l'a dit ?

— Lui-même.

— Vous le connaissez ?

— Oui, voulez-vous que je vous conduise chez sa mère ?

— Non, je ne le veux point.

— Alors, où voulez-vous aller ? car je sais que votre mère est morte. Voulez-vous retourner au couvent ?

— Non, jamais !

— Que vais-je faire de vous, en ce cas ? Je ne suis pas mon maître. Je ne peux vous loger ; à moins que vous ne vouliez partager ma chambre et mon lit ?

— Vous oubliez que je ne puis épouser le meurtrier de mon père.

— Est-ce que je vous le demande, Amicie, puisque Amicie il y a ? En vérité ! voilà une belle femme ! Je ne me soucie point de vos pattes maigres. N'ayez peur, sang-Dieu ! j'aurais honte de montrer un échalas comme vous. Qu'est-ce qu'on vous fait donc manger au couvent ? des clous ?

— Je ne suis pas en train de plaisanter, messire.

— Je le comprends ; voyons, dites où vous voulez aller.

— A Montaigu, alors, dans mon fief maternel.

— Est-ce loin d'ici ?

— Dans les Ardennes.

— Diantre ! je ne vous y mènerai pas demain. En attendant, nous voici arrivés. Vous allez rester là, entendez-vous ! Ne cherchez pas à vous enfuir, il pourrait vous en arriver malheur. Les rôdeurs de nuit n'ont pas tous le même respect que moi poulies fillettes de votre âge.

— Mais avant de vous rien promettre, messire, je veux savoir ce que vous allez faire de ces cadavres.

— Je vais les remettre à un ermite de ma connaissance, qui leur donnera la sépulture.

— C'est bien, dit-elle, je vous attends. »

Je la laissai dans l'enclos. Je tirai après moi la haquenée. Je déballai Béral le premier, et, poussant du pied la porte de Bacon, je lui jetai mon cadeau en travers de sa table.

Il était déjà couché, et, allongeant son long cou maigre, il me demanda la cause de mon retour.

« Voilà ce que vous souhaitiez, répondis-je.

— Diantre ! dit le vieux moine en jurant. Déjà ? c'est affaire à vous, vous êtes expéditif. Oh ! le beau sujet, et nullement abîmé ! mais comment vous l'êtes vous procuré ? car aux armoiries brodées sur sa cotte d'armes, je vois que ce n'est pas un vilain.

— Je l'ai tué et non sans peine, je vous jure ; mais assurez-vous qu'il n'était pas enragé, car il m'a mordu en chien. »

Bacon examina ma blessure, la lava avec un onguent, puis revint regarder Béral, dont je lui appris le nom et ce que je savais de lui.

« Cet homme devait être fort, dit-il. Il a les épaules larges, le col court des colériques, le teint olivâtre des gens du midi, l'œil petit, le nez recourbé comme un vautour, la barbe noire. Il a conservé dans la mort un aspect farouche ; mais c'était un homme dans la force de l'âge, car il ne paraît pas avoir plus de quarante ans. C'est dommage d'avoir gâté cet ouvrage de Dieu !

— Dites donc du diable ! mais j'en ai d'autres à votre service.

— Comment ! d'autres ?

— Vous m'en avez demandé un, je vous en apporte quatre.

— Alors vous n'avez fait que tuer depuis que vous m'avez quitté ?

— Pas autre chose, et j'y ai pris plaisir. » J'apportai les trois valets au vieux remégeux qui n'en pouvait croire ses yeux.

« Il en reste encore un qui s'est noyé avec son cheval ; mais ceux-ci vous suffiront, je pense.

— Je le crois bien ! dit-il ; mais en voici un qui n'est pas mort !

— Lequel ? Béral ? attendez que je l'achève.

— Non, c'est le valet ; laissez-le moi, je veux tenter de le guérir. »

Je lui abandonnai le valet comme les autres. Après qu'il m'eut bien remercié, je le quittai, et, n'osant présenter à la damoiselle des Baulx sa monture encore toute souillée de sang, je la conduisis au puits du jardin, et, l'ayant bien lavée, je recouvris sa selle de mon manteau et la lui amenai. En sortant de l'enclos, j'entendis le vieux Bacon verrouiller ses portes. Avait-il peur que le fantôme du nécromant Béral s'en fût errer dans la campagne ?

« Ma petite demoiselle ! dis-je à ma captive, votre père aura la sépulture, et nous devons songer à nous mêmes. »

Ma colère était tombée et j'avais pitié de cette pauvre fille qui ne disait mot. Je ne savais si elle était glacée de peur, ou si elle faisait montre d'un grand courage.

Les portes de Paris étant fermées à cette heure de nuit, je m'arrêtai dans une hôtellerie du village de Nijon, et comme je n'avais rien mangé de la journée je fis tant de tapage pour me faire ouvrir, qu'on me reçut et me servit à souper. Je pus alors examiner davantage cette compagne dont je ne savais que faire. Elle avait une jolie figure pâle, de grands yeux noirs, de beaux cheveux bruns ondes, une toute petite main ; mais ce n'était pas encore une femme, bien que ses manières fussent douces et fières et qu'elle s'exprimât bien. Comme je l'invitais à manger et à se remettre, elle parut prendre assez de confiance en moi pour se décider à rompre le silence, et elle me parla comme il suit :

« Vous devez vous étonner, messire, de me voir si résignée à mon sort. Je ne veux pas vous laisser croire que je suis une fille lâche et sans cœur. Béral des Baulx, bien que je porte son nom, n'était pas mon père. Je suis la fille du sire de Montaigu, plus noble et plus loyal que lui. Ma mère était enceinte de moi lorsqu'il tua mon père et la força de devenir sa femme. Je naquis après leur mariage et ma mère mourut de douleur peu après. J'ai été élevée loin de ses yeux, et, comme il m'a toujours détestée, il me laissa à Montaigu lorsqu'il fut nommé podestat d'Aries. De là, il m'envoya au couvent et je ne l'ai jamais revu, jusqu'au jour où, sans me consulter, il m'a ordonné de le suivre pour épouser Odard d'Aspremont. »

Tout ce qu'elle me contait là me plaisait mieux pour elle, et lui ayant dit qui j'étais, je lui promis de veiller sur elle et de la recommander à la reine, ce dont elle parut satisfaite. A la fin du souper, nous étions bons amis, et comme j'éprouvais une terrible envie de dormir, je demandai à l'hôte de nous montrer nos logements.

Mais cette hôtellerie était plutôt un cabaret, et l'hôte ne put me fournir qu'une chambre et, qui pisest, un seul lit, en disant :

« Il est assez grand pour deux, et votre petite sœur ne semble pas tenir beaucoup de place ! Bonsoir, messire !

— Ça ! dis-je à Amicie quand nous fûmes seuls, vous devez être fatiguée ; prenez le lit, je m'en vais coucher à l'écurie.

— Allez-vous me laisser seule ? j'ai peur !

— Je ne peux coucher ici, et une nuit en compagnie de mon cheval sera bientôt passée.

— J'aime mieux que vous restiez ; je dormirai sur cette grande chaise auprès de la cheminée.

— Il ferait beau voir qu'un grand coquin comme moi se prélassât sous les courtines, tandis qu'une fillette comme vous dormirait sur la dure. Ce serait le monde renversé !

— Eh bien, je prendrai le lit et vous occuperez la chaise ; mais ne vous en allez pas, je vous en prie. »

Elle n'y entendait pas malice, la pauvre enfant, et sa crainte d'être laissée seule n'avait pas grand'raison. Pourtant, dans ces hôtelleries borgnes, il était plus prudent d'être sur ses gardes.

« Allons ! je resterai, damoiselle Amicie ; enfermez vous dans les rideaux, déshabillez-vous, couchez vous, je ne vous regarde pas. »

Elle me remercia de l'amitié que je lui témoignais et se prépara tout innocemment et sans aucune simagrée à se mettre au lit. Je m'arrangeai de mon mieux pour dormir la tête sur la table, le dos sur la chaise et les pieds sur une bûche. Au bout d'un petit moment, n'entendant plus remuer ma camarade de chambrée, je tournai la tête pour savoir si elle était couchée. Elle était encore debout devant un méchant miroir, avait ôté son escoffion, c'est ainsi que s'appelait alors la coiffure des femmes, et arrangeait sa chevelure, si longue qu'elle lui tombait aux talons. Je n'en avais jamais vu une pareille et je lui fis part de ma remarque. Elle me répondit seulement bonsoir et tira ses rideaux. Je lui souhaitai une bonne nuit, et si mal couché que je fusse, je m'endormis tout de même.

J'avais déjà fait un bon somme quand je fus réveillé par les gémissements de la fillette. Je lui en demandai la raison, en cherchant à tâtons où était son lit ; mais elle, au lieu de répondre, demandait grâce comme si quelque malandrin fût entré dans la chambre et voulût la violenter. Je mis enfin la main sur elle. Ses cris redoublèrent.

« Ne craignez rien, c'est moi ! lui dis-je. Il n'y a personne ici que je sache, j'ai fermé la porte.

— C'est le sire des Baulx ! disait-elle ; il veut me jeter dans la Seine. Voyez ! voyez ! ma mère ! elle se noie. Sauvez-la ! Et puis ce chevalier ! grâce, messire, ne me tuez pas ! je ferai tout ce que vous voudrez ! Sauvez-moi ! protégez-moi ! »

Elle rêvait, bien sûr ; mais cela me fit peur, et quand j'eus, à grand'peine, rallumé la chandelle, je m'assurai qu'il n'y avait dans la chambre personne autre que nous deux. Amicie était assise sur sa couche et, les yeux hagards, pâle comme une morte, claquant des dents, elle causait de tout ce qui l'avait frappée dans la journée. Il y eut un moment où elle sauta à bas du lit et courut pour se jeter par la fenêtre. Bien qu'elle fût plus forte que je ne l'eusse supposé, je l'emportai pour la recoucher ; mais elle s'était si bien accrochée à mon cou que je ne pus me dépêtrer d'elle et je la promenai en la berçant dans mes bras, comme si elle n'eût eu que deux ans.

Je ne me rappelle pas tout ce que je lui dis pour la calmer ; mais elle cessa de gigotter et de se roidir, détacha ses bras de mon cou et, se laissant aller, elle s'endormit la tête sur mon épaule. Je la portai au lit ; mais autant elle avait été glacée, autant elle était brûlante à cette heure, et je vis bien qu'elle devait avoir une grosse fièvre. Au petit jour, elle semblait plus tranquille, et j'allais sortir quand elle me rappela, en disant :

« Ne t'en va pas, maman, reste près de ta petite Amicie, elle sera bien sage. »

Je vis bien que la pauvre enfant, même éveillée, battait la campagne.

Je me tins à genoux près d'elle et, ma main dans la sienne, je priai le bon Dieu, sans *paler* ni *ave*, mais du fond du cœur, de ne pas laisser mourir cette petite. Il m'entendit et lui envoya le sommeil.

Je me rappelai alors être venu accompagner la reine dans ce village de Nijon pour consulter la *mire*, et, profitant du repos d'Amicie, je sortis et, après l'avoir enfermée, je me mis en quête de la guérisseuse de l'enfant de France.

Je retrouvai la maison, et la remégeoise aussi. Elle me reçut dans la chambre où je l'avais déjà vue causant avec Marie de Brabant. Elle était voilée et masquée dès cinq heures du matin, comme si elle eût craint d'être surprise à visage découvert ; mais j'avais autre chose en tête que de savoir quelle figure elle pouvait avoir, et je lui exposai le motif de ma visite. Elle tira, comme la dernière fois, un carnet de sa poche et se mit en devoir d'écrire ; mais je lui dis :

« Au diable vos écritures ! je ne sais point lire ; veuillez me répondre, soit en français, en langue d'oc ou en arabe ; je connais ces trois manières de parler.

— Vous m'excuserez, dit-elle en bon français d'une voix douce et agréable, je souffre beaucoup quand je parle.

— Eh bien ! madame, ne dites juste que ce qu'il faut, mais venez voir ma petite malade à l'hôtellerie ; vous me rendrez un grand service, et je saurai vous en récompenser grassement.

— Est-ce votre fille ?

— Oui, madame.

— Ah ! fit-elle, passez devant, je vous suis. »

Un instant après nous étions près d'Amicie. Elle dormait. La mire, l'ayant regardée attentivement, se tourna vers moi et dit :

« Il faut me laisser seule avec la malade. »

Je n'en avais pas grande envie, je ne sais trop pourquoi.

« Si vous vous méfiez de moi, reprit-elle en me voyant hésiter à lui obéir, il ne fallait pas venir me chercher. »

Elle avait raison, je sortis. J'attendis plus d'une demi-heure, sur le palier, que la consultation fût donnée. La mire me rappela. Amicie était éveillée ; elle me reconnut et me dit :

« Je vous remercie de m'avoir amené madame !

— Tenez-vous tranquille, mademoiselle, » lui répondit la remégeuse, et, s'adressant à moi : « Pourquoi m'avez-vous dit qu'elle était votre fille, quand il n'en est rien ?

— Ma foi ! je ne sais, c'était plutôt fait que d'entrer dans des explications.

— N'importe ! la demoiselle des Baulx n'a rien de bien grave. Je la guérirai en peu de temps, si vous me la voulez confier.

— Je n'ai pas le droit de l'empêcher de faire sa volonté à ce sujet, et si elle veut aller avec vous...

— Je ferai ce que vous voudrez ! me dit la jeune fille.

— Je désire alors que vous guérissiez, que vous deveniez belle femme et que vous soyez heureuse ; car vous le méritez, ma pauvre enfant !

— Je me charge d'elle, sire de La Chastre, dit la mire, ne vous en inquiétez pas ; je la reconduirai auprès de Marie de Brabant en temps opportun.

— Mais vous n'allez pas la laisser dans cette hôtellerie de routiers, je suppose ?

— Non ! je vais l'envoyer chercher en litière. Quant à vous, retournez près de la reine et dites-lui ce que vous avez fait ; mais à elle seule. Au revoir. »

Elle sortit, et je demandai à Amicie si elle avait vu sa figure.

« Non, dit-elle, elle ne s'est pas démasquée.

— Vous a-t-elle questionnée pour savoir qui nous étions ?

— Sur moi, oui ; mais non sur vous, car elle semble vous connaître.

— Elle m'a vu trois fois, et moi, je n'ai jamais vu que son masque. J'ai regret de vous quitter déjà, Amicie. Si vous avez besoin d'argent, je vous en enverrai.

— Le fait est que je n'en ai pas. »

Je vidai le contenu de mon escarcelle sur son lit, et je fus aise de voir cette jeune fille accepter sans mauvaise honte.

« Vous vous rappellerez ce que je vous dois, dit-elle.

— Oui, oui, prenez toujours et ne vous gênez pas à l'avenir pour vous adresser à moi ; ce que j'ai est à vous. »

Elle me regarda sans répondre, et comme la litière était en bas dans la rue, je lui dis de s'apprêter ; mais elle était si faible, qu'il me fallut la lever et l'habiller. Je n'avais jamais su tant seulement dévêtir une femme, à plus forte raison la revêtir. Aussi la pauvre enfant était-elle si mal fagotée quand je me fus acquittée de mon office de fille de chambre, que j'en ris bien mon sou. Je la portai à sa litière et la conduisis, chez la mire, où je pris congé d'elle, et, après lui avoir renvoyé sa haquenée, je repris le chemin de Paris.

Dès que je fus de service auprès de la reine, je lui contai la mort de Béral, la rencontre et l'histoire de celle qui portait son nom sans être sa fille, la maladie de celle-ci et le bon secours de la mire de Nijon.

Marie de Brabant commença par me tancer vertement, ensuite elle se montra toute disposée à prendre Amicie près d'elle, quand elle serait rétablie.

« J'ai déjà entendu parler d'elle, me dit la reine, et je regrette que vous ayez donné votre parole à Aénor d'Aspremont. La demoiselle des Baulx aura, un jour, une fortune autrement considérable que celle de tous les d'Aspremont, et si elle est jolie comme vous me l'assurez, j'aurais préféré vous la voir prendre pour femme.

— Pas maintenant, en tous cas ! je serais obligé de passer mes nuits à la soigner, et ce n'est pas amusant, et puis....

— Et puis, quoi ? demanda Marie de Brabant.

— Elle est si maigre et si plate !...

— Vous êtes enfant ! Croyez-vous donc qu'elle restera toujours ainsi ? A quatorze ans, j'étais comme un cierge.

— Vous en avez diantrement rappelé, madame la reine, et il n’y a guère de femmes aussi à point que vous. »

La reine rougit de mon coup d’encensoir sur le nez et me renvoya à mes affaires.

XXV.

A quelques jours de là, Marie de Brabant me dit de prendre quelques hommes de sa garde et d'aller avec Maubranche et de Ville Offein, deux fourriers royaux, jusqu'à Chartres, attendre Philippe le Hardi, qui ne tarda pas à arriver. Quand je vis les débris de son host et que j'eus connaissance des résultats de l'expédition, je ne regrettai plus du tout de n'en pas avoir fait partie. Voici ce qui s'était passé :

L'armée royale, après s'être avancée à grandes journées, ravageant et pillant pour vivre, tant l'imprévoyance avait été grande, alla se fourrer, sans vivres et sans engins de guerre, dans les montagnes de la Biscaye du côté de Saulve terre. Le roi, harcelé par l'ennemi, ne put effectuer le passage d'un précipice ou d'un torrent et, s'estimant fort heureux de sauver son honneur en acceptant une trêve conclue entre le comte d'Artois et le roi de Castille, il repartit aussi vite qu'il était venu. L'armée s'était débandée et chacun revenait chez soi, honteux et penaud comme renard écourté.

Philippe prit à peine le temps de dormir la nuit qu'il passa à Chartres ; il se remit en marche dès la pointe du jour, comme s'il eût eu encore l'ennemi aux talons.

N'étant point tenu de faire route avec lui, je le laissai passer, j'attendis que les deux fourriers royaux, Maubranche et Ville Offein, eussent dédommagé les bourgeois de la couchée du roi : mais comme ils n'en finissaient pas, je les laissai à leurs affaires pour aller aux miennes.

N'ayant pas revu et Aénor d'Aspremont depuis les noces de Béatrice, je voulais profiter de la proximité de son château des Grèz pour savoir un peu si le caractère de mon-aimable future s'était radouci. Je me mis en route avec mes écuyers et varlets pour y coucher le soir.

La nuit nous surprit traversant la forêt d'Yvelines, forêt mal famée, s'il en fut, pour ses voleurs ; mais je n'y rencontrai que du gibier. Il faisait si noir, et les sentiers étaient si mal plaisants pour les jambes de nos chevaux, que je m'arrêtai devant le château d'Yvelines. Je n'en connaissais pas les maîtres, mais un chevalier doit être bien accueilli partout. Ce château me parut grand et bien fortifié, autant par sa masse imposante que par sa situation sur une colline.

Après avoir sonné de l'olifant, je fus reçu par un vieux gouverneur ou majordome qui me fit traverser plusieurs cours, où des varlets en tenue de voyage étrillaient des chevaux couverts de sueur. Dans la salle des gardes, quelques archers se désarmaient et s'apprêtaient à attaquer d'énormes pièces de viande dont la vue m'ouvrit l'appétit.

Le gouverneur, du nom de Gaucelin, maigre avec un gros ventre, chauve et sans barbe, très-poli du reste, me rappela les eunuques que j'avais vus en Orient.

Quand je me fus nommé, il m'apprit que la dame d'Yvelines venait d'arriver et se ferait un plaisir de m'avoir à sa table.

« Et le châtelain ? lui demandai-je.

— Nous n'avons plus de châtelain, messire ; le pauvre seigneur est mort en Provence, et sa veuve ne s'est point remariée.

— C'est une vieille dame ?

— Ni vieille, ni jeune, entre deux âges.

— Est-elle encore belle ?

— Oh ! après son accident, elle ne saurait l'être.

— Que lui est-il arrivé ?

— Elle a eu la figure brûlée.

— Tiens ! comme la mire de Nijon ! »

Tout en causant par les escaliers et couloirs, le gouverneur me conduisit dans la chambre d'honneur et me laissa seul. Les murailles étaient couvertes de tapisseries de haute lisse. Une vaste cheminée était garnie de fleurs, bien que l'automne fût avancée. Un grand lit à colonnes sculptées, garni de lourdes tentures de soie brochée, deux fenêtres aux vitraux de couleur, un haut dressoir, une large table et quelques chaises composaient l'ameublement.

Deux filles de chambre entrèrent avec l'aiguière et le linge, et me donnèrent à laver, après quoi le gouverneur vint me chercher pour le souper, et je me rendis, précédé de deux pages portant des torches, dans le réfectoire.

La dame du logis n'y était pas encore, et j'eus le temps de remarquer la table abondamment servie, les pyramides de fruits, les flacons de verre de couleur où brillait un vin vermeil, les plats d'or ou d'argent rangés sur les dressoirs ; mes deux laveuses et les deux pages se tenaient immobiles et muets dans un coin, et je commençais à m'impatienter, quand la porte

s'ouvrit à deux battants, et le gouverneur annonça : « Madame d'Yvelines ! et madame Amicie des Baulx ! »

« Oh diable ! petite ! tu es là ? » m'écriai-je en courant vers les dames ; puis, me rappelant que je devais saluer la châtelaine avant tout, je m'excusai de mon mieux. Cette dame n'était autre que la mire, et j'allais pouvoir la regarder mon soûl. Elle avait toujours son masque et était emmitouflée de telle sorte, qu'on ne voyait pas grand'chose de sa personne.

Elle me fit une grande révérence et me montra un siège en face d'elle, à côté de celui d'Amicie.

Le gouverneur se plaça à sa droite. A sa gauche, et debout, un lecteur nasilla tout le long du repas les faits et gestes de Lancelot du Lac.

Je m'en fusse bien passé, désireux que j'étais de causer avec Amicie. Elle avait bonne mine, du reste, et paraissait moins maigre que lorsque je l'avais quittée. Un grand vase de fleurs, au milieu de la table, m'empêchait de voir la dame, et si j'eusse voulu la regarder, j'aurais dû me pencher de côté ou me lever, ce qui eût été fort incivil. Aussi ne sais-je si elle ôta ou non son masque pour manger. Du reste, je ne tenais pas avoir sa figure brûlée. J'aime peu les laides en général les monstres et les estropiées, pas du tout. Ne pouvant non plus rien dire à Amicie, je me résignai, à dévorer les mets qui étaient bons, et à boire les vins qui étaient meilleurs encore.

Pourtant, je ne fis guère de repas plus maussade et plus cérémonieux.

Les grâces dites, la dame d'Yvelines donna le signal de passer au parloir, et quand nous fûmes assis :

« Eh bien ! sire de La Chastre, dit-elle, venez vous me reprendre votre fille ?

— Non, madame, j'ignorais que vous eussiez acheté ce fief, et c'est le hasard qui m'a conduit près de vous ce soir.

— Je lui en sais gré, et je souhaite qu'il vous ramène d'autres fois. »

Je remerciai la dame de sa courtoisie, et je questionnai Amicie sur sa santé. Elle avait encore besoin de soins, au dire de la mire ; mais elle craignait de la gêner en restant davantage.

« Vous me faites de la peine, lui dit la renêgeuse ; je vous aime comme ma fille, et je ferai mon possible pour vous rendre heureuse dans l'avenir. Je n'ai pas d'enfant et n'en puis avoir, vous êtes orpheline, et si vous vouliez rester avec moi, je vous adopterais. Je vous l'ai déjà dit, mais je veux vous le répéter devant, le sire de La Chastre.

— Eh bien ! et moi ? je suis donc un chien pour elle ?

— Vous êtes trop jeune pour être le père adoptif d'Amicie. On y verrait du mal, et il ne faut pas que cette fille pure et honnête soit seulement soupçonnée. »

Elle avait raison ; d'autant plus que je prévoyais bien que ma future épouse ne verrait pas cette petite d'un bon œil.

Comme je me grattais l'oreille, la dame d'Yvelines reprit : « A quoi songez-vous ?

— Je pense que si elle épouse Odard d'Aspremont elle sera ma belle-sœur.

— Oh ! je ne veux point me marier, dit Amicie.

— Je voudrais bien pouvoir dire comme vous !

— Laissez faire au temps ! dit la mire ; mais surtout, sire Raoul, ne vous mêlez pas des affaires de cette petite. Vous êtes si jeune que vous gâteriez tout. »

Je trouvai que cette dame me traitait bien légèrement mais c'était peut-être le droit de son grand âge.

Pourtant, en entrant au parloir, elle avait quitté son voile, ce qui m'avait laissé voir sa chevelure brune et bien fournie, retenue dans un réseau d'or, et l'ensemble de sa personne qui n'avait rien de vieux.

Elle m'invita à passer la journée du lendemain chez elle ; j'acceptai et je lui souhaitai le bonsoir.

Il y avait tant d'escaliers dans ce château, que je m'y serais égaré pour retrouver ma chambre, si je n'eusse été précédé d'un page avec un flambeau.

Au moment où j'allais entrer chez moi, je me sentis prendre et baiser la main par une femme qui s'enfuit dans le corridor obscur. Je n'avais pas eu le temps de la voir, tant elle avait agi par surprise. J'en restai stupéfait sur ma porte. Était-ce Amicie ? je ne pouvais le croire. La dame à la figure brûlée, comme on appelait la mire ? ce n'était pas probable. Quelque servante de bonne volonté ? c'était plutôt cela. Je rentrai, et au cas où ce baiser furtif me promettrait quelque aventure agréable, je ne fermai point ma porte et je me couchai.

Je fus réveillé dans la nuit par un bruit singulier. Je crus d'abord à une bonne fortune ; mais les pas que j'entendais résonner sur les dalles n'étaient point ceux d'un être humain.

Il faisait noir, et je ne pouvais pas distinguer ce qui piétinait ainsi.

« Qui va là ? » demandai-je d'une voix forte.

On ne me répondit pas, et le bruit cessa.

J'avais entendu dire maintes fois que le diable se changeait à volonté en toutes sortes de mauvaises bêtes. Il n'y aurait eu rien d'étonnant à ce qu'il hantât la demeure d'une sorcière comme l'était la mire d'Yvelines.

« Répondez donc ! repris-je. Etes-vous celui qu'on ne nomme point ?

— Oui ! » me répondit une grosse voix. J'avoue que j'eus peur ; mais je devais faire bonne contenance néanmoins, et je dis : « Eh bien ! que me veux-tu ?

— Donne-toi à moi ! » dit Satan.

Je savais bien qu'en échange de mon âme le diable ferait mes fantaisies pendant un temps, et puis, que le jour où la chose ne lui conviendrait plus, il ne regarderait pas à être parjure et me tordrait le cou pour m'emporter plus tôt en enfer. Je le refusai donc en disant :

« Je suis bon chrétien, et je te renie !

— Tu ne souhaites donc rien ?

— Rien, va-t'en !

— Tant mieux ! je n'aurai pas à t'obéir ; mais je t'ai gardé rancune du mauvais traitement que tu m'as infligé dans la forêt de Saint-Chartier, quand tu m'as brûlé.

— Ah ! ah ! tu es le moine bourru ? Et c'est toi qui as fait mourir la pauvre Silvaine ?

— Oui.

— Ose donc te montrer, que je t'apprenne à me prendre mes vassales !

— Tu oserais te mesurer avec moi ? »

J'avais regret d'avoir provoqué ainsi le diable, et j'appelai tout bas l'archange Michel à mon aide.

« Tu as peur, reprit-il.

— Non, viens donc ! »

Et comme je cherchais mon épée au chevet de mon lit, une lueur illumina la chambre et je vis à trois pas de moi un grand bouc cornu, tout debout comme un homme, lequel, sans crier gare, me porta un furieux coup de corne ; je lui lançai un coup de poing ; mais je le manquai, tant j'avais peur, je crois, et je me retrouvai dans les ténèbres cherchant encore mon épée sans pouvoir mettre la main dessus. Comme j'entendais rire le diable, je le narguai en lui criant :

« Tu te ris de moi ! tu crois m'épouvanter, tant tu es laid ! mais change-toi seulement en homme, et tu recevras la plus belle volée que tu aies reçue en

ta vie de diable.

— Et si je me muais en jolie femme ? reprit-il ; en Silvaine la sorcière, par exemple ? Elle te plaisait bien, qu'en dirais-tu ?

— Je dirais... je ne dirais rien. Ce n'est pas possible, Silvaine est morte depuis cinq ou six ans, et je peux bien te mettre au défi. »

J'avais tort de causer avec Satan, car on n'a jamais le dernier avec lui, et il me tenta.

« Regarde ! » dit-il.

Une clarté, comme un rayon de lune, remplit le fond de la cheminée, et je vis apparaître, au milieu ; des fleurs, Silvaine, aussi peu vêtue que possible et les cheveux défaits. Était-ce son spectre ou le diable qui avait pris sa forme ? je n'en sais rien. Le fait est qu'elle était fort belle, et que je la laissai venir à moi, tant j'étais stupéfait. J'eus un éblouissement, et je me sentis dans ses bras.

Si elle était morte, elle avait du moins toutes les apparences de la vie, puisque la vertu de saint Antoine me fit défaut et que je fus bel et bien damné cette nuit-là. Comment me retrouvai-je seul au matin et tremblant la fièvre ? C'est ce que je ne puis dire. Je devais avoir la figure d'un possédé pour que Simon Leguay me dît en m'apportant mes vêtements :

« Vous êtes tout drôle, mon maître ; auriez-vous vu quelque apparence ?

— En aurais-tu vu toi-même ? lui répondis-je.

— Non, messire, j'ai bien dormi ; les gens d'Yvelines nous avaient offert à boire, hier soir. Voulant nous montrer aussi polis qu'eux, Rofflart et moi nous avons tant bu, que nous nous sommes réveillés encore à table. » Je me rappelai, moi-même, avoir fêté les flacons de la dame d'Yvelines, et c'était peut-être là toute la raison de ma nuit infernale. J'avais dû rêver, et il fallait bien qu'il en fût ainsi, puisque mon épée que j'avais tant cherchée était sous mon chevet. Je voulais néanmoins emmener Amicie d'un château où l'on faisait de si vilains rêves. Je dis vilains en ce qui concerne le bouc infernal seulement le reste n'était pas désagréable ; mais ma proposition fut si mal accueillie de la vieille dame et de la jeune fille, que je partis seul dans la journée, ne tenant pas à passer à Yvelines une seconde nuit aussi tourmentée.

A mesure que je m'éloignais du château, j'oubliai mon rêve pour, ne me rappeler que la bonne réception de la dame et l'amitié que m'avait témoignée Amicie.

XXVI.

J'arrivai chez ma fiancée comme le soleil se couchait. Les d'Aspremont, que je n'avais pu faire prévenir étaient en chasse dans la forêt de Bière ; mais ils ne pouvaient tarder à rentrer. Je me fis indiquer le chemin par où ils revenaient d'habitude, et j'allai seul et à pied au-devant d'eux, pour me dégourdir les jambes.

Je fus bientôt dans le bois, où je vis, de chaque côté du carroi, cinq ou six paysans pendus aux branches. Je n'ai jamais aimé cette manière de faire justice de ses vassaux, et je reconnus que ces Dampierre avaient le cœur dur et la main prompte. Je marchais en pensant avec tristesse à mon mariage qui allait être bouclé sous peu de temps. N'entendant point la chasse et voyant venir la nuit, j'allais retourner au château, quand j'aperçus sous bois deux chevaux qui broutaient paisiblement. Ayant été vers eux, je vis que l'un d'eux portait une selle de femme, et j'entendis causer dans le fourré deux personnes qui ne me voyaient point.

« Perrinet, disait une voix de femme, voici la nuit, allons-nous-en, la chasse doit être rentrée.

— Non, votre frère a pris de l'autre côté ; s'il était de retour, nous eussions entendu la meute. Vous n'avez donc pas à vous inquiéter.

— Bah ! je ne m'embarrasse pas beaucoup de lui, à cette heure que je vais me marier, reprit la dame.

— Me garderez-vous encore à votre service, madame Aénor ? »

Aénor ! c'était donc ma fiancée qui se faisait courtiser par quelque valet.

J'eus d'abord envie de leur tomber dessus, puis je pensai qu'il valait mieux profiter de la circonstance pour envoyer tous les Dampierre au diable.

« Mon mignon ! reprit ma coquine, je te garderai si tu sais te taire.

— Oh ! répondit Perrinet, je ne veux pas me vanter d'être votre amoureux : vous me feriez bien pendre !

— Je le ferais ! répondit Aénor : embrasse-moi, en attendant, et partons.
»

J'entendis que Perrinet obéissait : ma foi ! ils n'étaient guère dégoûtés de faire l'amour si près des pendus, qui ne sentaient pas bon. Ils se dirigèrent

ensuite de mon côté et je me cachai.

Perrinet mit ma future en selle, elle partit devant, et, au moment où ce valet enjambait son cheval, je lui sautai en croupe, en lui fermant la bouche de ma main qui était un bâillon malplaisant. C'était un garçon frêle, quelque page, pas plus fort qu'une femmelette. Le drôle voulut regimber. Je le couchai en travers de la selle en le menaçant de mort s'il criait et je rattrapai Aénor déjà entrée dans le préau. Je remis mon prisonnier aux mains de Simon Leguay qui rôdait par là et lui recommandai de le bien garder. Puis je courus à la damoiselle Aénor, qui attendait son page pour la descendre de sa haquenée et l'appelait avec une feinte colère.

« Calmez-vous, belle damoiselle, lui dis-je, Perrinet est empêché de vous obéir.

— Ah ! c'est vous, sire de La Chastre ? dit-elle sans se déconcerter.

— Oui, c'est moi. Allons ! à terre, j'ai à vous parler. »

Et, pour qu'elle obéît plus vite, je la pris par un bras et la fis sauter plus rudement qu'elle ne l'eût voulu.

Surprise de ma colère et pressée d'en savoir la cause, elle grimpa lestement le perron du château, m'invitant à la suivre dans son oratoire.

« Nous sommes seuls, maintenant, dit-elle, que signifie votre conduite ?

— Vous allez déclarer à votre mère et à votre frère que vous me reprenez votre parole. Je vous rendrai la vôtre ; faites en sorte que tout se passe sans bruit et votre honneur sera gardé.

— Ou bien ? dit-elle.

— Ou bien je dévoile ce que j'ai vu et entendu, je fais parler Perrinet qui est en mon pouvoir, je le pends et votre honneur est perdu.

— Mon honneur n'est-il pas le vôtre ?

— Pas encore ! s'il l'eût été, il y a une demi-heure que vous et votre amant seriez accrochés aux branches de l'arbre, sous lequel vous vous embrassiez à ma barbe.

— Je vous rends votre parole, messire, faites relâcher mon page.

— Oui, quand nous ne serons plus rien l'un pour l'autre ; venez ! »

Nous descendîmes au parloir, où dame Isarde et Odard me firent trop d'amitiés pour qu'elles fussent sincères, et nous passâmes à table.

Je bus et mangeai bien, je fis l'aimable auprès d'Aénor.

Quand on servit le fruit, j'attaquai la question mariage et demandai à quand la noce ?

« Jamais ! répondit Aénor.

— Qu'est-ce à dire ? s'écria son frère en se levant de table.

— Cela veut dire, répondis-je, que damoiselle Aénor ne se soucie point de moi. Je regrette de n'avoir su lui plaire ; mais comme je ne veux point être pour elle un objet d'horreur, je lui rends sa parole.

— Je l'accepte, dit Aénor. Suivons chacun notre chemin. »

La mère et le frère se récriaient, tâchaient d'obtenir des explications. Enfin Aénor, poussée à bout, prétendit qu'elle se sentait une vocation pour la vie monastique, et tout fut dit. Les femmes se levèrent de table, on se salua froidement de part et d'autre et elles sortirent.

D'Aspremont m'emmena dans le parloir, où tout en se promenant avec l'agitation d'un homme fort contrarié, il me fit mille questions sur la cause de cette rupture. Je répondis toujours que je ne savais rien.

« Vous ne voulez rien dire, Raoul, mais je confesserai Aénor.

— Laissez-la tranquille, et ne vous échauffez pas le sang. Le plus offensé en cette affaire c'est encore moi et je ne vous en demande pas réparation. »

Il se calma et vint à se plaindre de la mauvaise fortune.

« Allons ! dit-il, puisque ma sœur refuse une alliance aussi avantageuse que la vôtre, je dois songer à terminer mon affaire avec Béral des Baulx.

— Voulez-vous parler de votre mariage avec sa fille ?

— Sans doute. Je pense qu'elle doit être arrivée à Paris.

— Et pourquoi donc, lui demandai-je, cette grande hâte ? Connaissez-vous votre fiancée ?

— Point ! et ne m'en soucie. Mais je connais la dot, et j'en ai grand besoin.

— N'êtes-vous point assez riche, et faut-il se marier pour de l'argent ?

— On se marie pour de l'argent quand on n'en a plus.

— Où donc est votre patrimoine ? Votre fief des Grez n'est pas envolé ?

— Les murailles restent ; mais les redevances, fermages et dîmes sont engagés pour dix ans.

— Est-ce la guerre qui vous a ainsi endetté ?

— La guerre un peu, mais les femmes beaucoup plus, et la diablesse Émersende par-dessus toutes les autres.

— Mais si la dot de la demoiselle des Baulx sert à payer les affiquets d'Émersende, il faudra donc que votre femme porte des cotillons rapiécés ?

— Elle fera comme tant d'autres, Raoul, et comme elle est fort jeune, je l'enverrai faire des économies dans son fief de Montaigu, jusqu'à ce qu'elle soit en âge de me donner des enfants. »

Je ne fus pas bien content de la manière dont ce jeune homme me parlait de sa future femme et, au lieu d'en rire, je lui en marquai mon blâme.

« Je vous trouve beau prêcheur, me dit-il ; mais prêcheriez-vous d'exemple, vous qui avez été plumé par Émersende ?

— Un garçon peut se laisser plumer, tandis qu'un homme marié ne doit pas laisser plumer la poule qui lui donnera des poussins. »

D'Aspremont n'osa se moquer de moi, mais il dit que je n'avais pas de leçons à lui donner.

« C'est possible, répondis-je, mais il y a un petit empêchement à votre mariage ; c'est que votre fiancée n'est pas la fille de Béral des Baulx, mais la mienne.

— La vôtre ? Vous avez vingt-six ans, elle en a quatorze ; vous l'auriez donc fabriquée à douze ans ? c'est impossible !

— C'est pourtant comme cela, dis-je avec aplomb.

— Dites qu'il ne vous plaît point que je l'épouse, ce sera plus tôt fait.

— Il ne me plaît point, en effet, d'Aspremont !

— Vous me faites rire ! Et vous a-t-elle demandé votre avis ?

— Non, mais elle me le demandera et je le lui donnerai.

— Vous y regarderez à deux fois avant de me rendre ce mauvais service.

— Je n'y regarderai ni deux fois ni une, c'est tout vu. Je vous donne jusqu'au dimanche de l'Épiphanie pour y renoncer de bonne grâce, comme je renonce à la main d'Aénor. Soyez aussi calme que je le suis, ce sera le mieux. D'après ce que vous aurez résolu, nous serons amis ou ennemis. »

Il ne répliqua rien, et nous nous quittâmes fraîchement.

Je fus sur pied bien avant le jour et je me rendis aux écuries afin de partir. Simon et Rofflart avaient gardé à tour de rôle le page Perrinet, qui avait passé la nuit garrotté à un poteau. Bien que je fusse plus content qu'irrité de la trahison du drôle, je ne devais pas moins lui infliger une correction. Je lui fis administrer par Rofflart, cinq ou six coups de lanière, et je le renvoyai avec mon pied quelque part. Le gars, qui n'était pas laid, bien qu'il eût l'air sournois, en était quitte à bon marché.

XXVII.

Le roi préparait une grande fête à l'occasion des fiançailles de Philippe, son second fils, avec Jehanne de Navarre. L'époux avait six ans et l'épouse un an tout au plus. Toute la noblesse de France, de Navarre et de Rrabant fut conviée, et je vis reparaître à l'hôtel Saint-Paul, où se tenait la cour en ce moment Jehanne de Vierzon et son adorateur Godefroy de Brabant, venus chacun de son côté ; la blonde Louise de Linières toujours fraîche et en bon point, tandis que son mari, Jacques de Labrosse, bréchaud comme par le passé, tirait la jambe. Je le jugeai un peu fourbu. Simon de Melun vint avec sa nouvelle femme Béatrice. Je retrouvai deux de mes cousines, Agnès et Isabelle, mariées avec les deux frères, Robert et Robin de Bornés. Isabelle s'empressa de me donner à entendre que Mahaut était libre à cette heure ; mais j'avais assez de mes essais de mariage et je fis la sourde oreille.

Je revis aussi d'anciens amis, frère Alain d'Ursamala, Ythier de Magnac qui me présenta sa femme.

Agnès de Pressigny, au lieu de me présenter à elle ; Émersen de reparut aussi, plus pimpante que jamais. La petite Laverdin l'avait remplacée si avantageusement comme fille d'honneur, que lorsque la Maubruny s'en fut faire ses génuflexions devant la reine, celle-ci se contenta de lui rendre son salut dans la salle d'audience, où pendant huit jours elle dut faire bon visage à tout le monde, même aux créatures du chambellan. D'Aspremont, Guy de Dampierre, Nolac, Beauvilliers n'eussent pas manqué une si belle occasion de montrer leurs surcots, leurs fourrures et leurs cheveux saupoudrés de farine blonde.

D'Aspremont avait amené Aénor, qui ne semblait pas avoir envie de prendre le voile. Il se mit en quête d'Amicie sa future, avec l'ardeur d'un chien de chasse ; mais il eut beau quêter, il ne dépista qu'Émersende, un vieux gibier qui l'eut bien vite ramené. Cette maligne Maubruny flaira le futur possesseur de la riche dot de ma protégée et se fit si douceuse, cajola si bien Aénor, qu'elle s'attira sa grande amitié ; si grande, que ces deux damoiselles, dignes de se comprendre, ne se quittèrent pas de tout le temps que durèrent les fêtes.

Une intimité si soudaine donna bien vite à jaser, et Béatrice, qui détestait Émersende, l'accusa d'un goût étrange auquel je ne voulais point croire, encore qu'il en fût souvent parlé à la cour. Béatrice me traita de niais et de paysan, et, pour me convaincre, elle m'engagea à surveiller les deux femelles ; mais j'avais mieux à faire que de m'occuper de ces vices païens.

Les fêtes duraient depuis huit jours quand je fus commandé pour le grand manger d'apparat. Nogaret et moi dûmes nous tenir à cheval, armés comme pour le tournoi, pot en tête et lance au poing, de chaque côté de l'estrade de la reine. J'étais fier, je l'avoue, d'occuper une telle place d'honneur. C'est qu'aussi elle était bien belle, Marie de Brabant, avec la couronne fleurdelisée, la chevelure dénouée à l'ancienne mode et ruisselant en longues ondes sur son manteau de brocart, dont l'or paraissait terne auprès de celui de ses cheveux. Elle s'assit au milieu de cinquante princesses dont les maris ou les pères mangeaient à la table du roi dans la salle voisine.

Les maîtres queux emplissaient les escaliers. Les maîtres d'hôtel, tous gentilshommes, montés sur de grands chevaux, apportaient les mets en renversant les sauces pour peu que leurs bêtes fussent quinteuses les écuyers tranchants découpaient et servaient Les sergents d'armes repoussaient les bourgeois admis à regarder manger la noblesse. Les gardes formaient une barrière autour des tables. Chaque service était annoncé à son de trompe. Adenès, le lecteur de la reine, récitait à haute voix les faits et gestes des notables personnages du Brabant, bien que nul ne l'écoutât. Les nobles dames grignotaient plutôt qu'elles ne mangeaient ; car, dans ces repas, il est de bon goût de tout laisser sur son assiette. Mes gardes devaient profiter de leurs bribes, ce qui doublait leur ration ordinaire. Pour ma seule part, il me revenait de quoi régaler quatre hommes et abreuver six templiers. Les portions n'étaient pas mesurées selon les estomacs, mais selon le rang et la dignité, et il y avait telle dame, comme la petite princesse de Navarre, qui avait le droit de boire, en sortant de table, quatre doubles pintes de vin ; la pauvre enfant en fût crevée.

Les bourgeois et manants menaient grand vacarme en allant et venant de la salle du roi à celle de la reine ; les massiers ne faisaient pas moins de bruit en criant : « Silence, le roi boit ! » et la foule de répéter : « Le roi boit ! vive le roi ! » à quoi les officiers de bouche répondaient : « La reine boit ! »

Les valets, tous vêtus de soie aux couleurs de leurs fonctions, se croisaient en tous sens comme dans une mêlée ; mais ici les morts et blessés

n'étaient que plats et hanaps. Il y avait loin de ce dîner étourdissant à celui où j'avais assisté deux ans auparavant, alors que je mangeai pour la première fois avec Marie de Brabant.

J'entrevis dans la foule Gilberte et Mathias qui me firent un bonjour amical ; mais je ne devais rendre le salut à personne, en présence de la reine. Gilberte paraissait aussi gaie qu'avant son mariage, et ma colère contre Mathias étant tombée, je fus content de la voir en belle humeur.

Au dernier service, comme on apportait le fruit, une grande rumeur se fit entendre dans la salle du roi. Le peuple se porta de ce côté et le bruit circula que le Dauphin venait de tomber foudroyé en pleine table. On ne tarda point à dire tout bas qu'il était empoisonné. Le grand maître des cérémonies entra dans la salle et cria : « Louis de France se meurt ! »

Marie de Brabant se lève et fait signe à ses dames qu'elles peuvent se retirer. Elle était si pâle, si tremblante, que je saute à bas de cheval pour la soutenir ; car tout le monde n'avait pas le droit de la toucher. « Ah ! dit-elle tout bas en s'appuyant sur moi, vous êtes là ? ne me quittez pas ! voici un grand malheur ! »

Je la suivis jusque chez elle où elle me dit : Priez Nogar et de venir, et allez savoir des nouvelles du Dauphin.

Je courus aux appartements des enfants royaux, où régnait un tel désarroi que j'y entrai comme sur la place publique.

Le roi priait auprès du lit, sur lequel je vis étendu Louis, la face livide, la couronne au front et encore vêtu de son manteau de cérémonie, dont il froissait dans ses mains crispées le velours et l'hermine. Le chambellan, l'abbé de Saint-Denis, deux évêques en prière, un moine avec une relique à la main, le médecin du palais (une créature de Labrosse), se tenaient à distance et regardaient, sans dire mot, le pauvre enfant qui se tordait dans les douleurs de l'agonie.

« Ah ! s'écria l'abbé de Saint-Denis en me voyant, vous qui connaissez le moine Bacon, savez-vous où il demeure ? »

Je répondis que je le savais.

« Courez alors, lui seul peut sauver le prince.

— Oui, oui, mon ami, me dit le roi, allez vite !

— Mais le docteur Bacon est en Angleterre, » observa le chambellan, d'un air qui semblait dire : « A quoi bon recourir à lui ? » Je crus voir dans les yeux de Piéron que Bacon était trop bon remégeois à son gré, et qu'il

n'était pas si loin qu'il voulait bien le dire. Je me fis fort de le trouver et je criai à Simon Leguay, qui m'attendait sur les escaliers :

« Vite ! des chevaux et un guide, pour aller de l'autre côté de Rouvray par le plus court chemin. »

J'allai dire à la reine que le Dauphin était au plus mal, et que l'abbé de Saint-Denis demandait le sorcier anglais.

« Ceci serait affaire aux gens du roi, me répondit-elle ce pauvre enfant est malade depuis trois jours, et il est grandement temps de songer à le soigner. Philippe, avec sa seule foi aux reliques, laisserait bien mourir tous les siens. Si Bacon n'y est pas, poussez jusqu'à Yvelines ; c'est loin, mais c'est tant pis pour les chevaux. »

Je n'avais été chez le sorcier que par le bord de l'eau et je savais qu'on y pouvait aller plus vite par les terres. Je fus bientôt à cheval et, précédé du guide, je partis ventre à terre avec Simon Leguay et quatre gardes.

Il faisait nuit noire, et de l'hôtel Saint-Paul à la maisonnette du bois de Rouvrây il y avait une distance telle, que le malade eût eu le temps de mourir avant que j'y fusse arrivé si je m'étais amusé en route. J'allais grand train, quand notre guide s'arrête en disant qu'il s'est trompé de chemin et que nous ayons à retourner sur la gauche.

« Que le tonnerre de Dieu t'écrase ! lui dis-je : quand on est bête comme toi, on reste au logis. »

Il fallut pourtant le suivre ; et il nous mena en pleine forêt, du côté de la Seine. Ce drôle nous égarait à plaisir.

« Tu vas nous remettre dans le bon chemin, ou je t'étrangle ! » lui dis-je en prenant son cheval à la bride. Et, reconnaissant le visage de maître Perrinet, le page, je l'enlevai de sa selle à bras tendu et le jetai là, au hasard.

« En route ! » criai-je. Mais nous n'avions pas fait cinquante pas, qu'une escouade de cavaliers et de bandits à pied nous tombait dessus ; mon cheval s'abat les jarrets coupés, et je me vois forcé de me battre, sans savoir à qui j'ai affaire. Ce n'était certes pas le moment de se cogner ; mais il me fallut bien défendre ma vie, car les coups d'épée, de lance et de pertuisane allaient bon train. Je ruai à terre bon nombre de brigands ; mais je reçus une telle coute la dedans le flanc, que je m'éloignai du champ de bataille pour aller mourir en paix dans un buisson.

Je tenais ma blessure à poignée pour garder mon sang ; mais je crus bien que c'était fini pour moi, tant je devenais faible. Je priai Dieu de me recevoir à merci, et je m'évanouis dans la mort.

Je ne sais pas dans quel pays j'ai voyagé ensuite ; mais cela ne devait pas être le chemin du ciel ; car j'y rencontrai Silvaine et la dame brûlée d'Yvelines, et puis le vieux Bacon, qui avait un soleil sur la tête. J'y vis aussi Béral des Baulx, qui riait de contentement en me sachant trépassé : rien que des sorciers. Et puis, je ne vis plus rien, et j'ouvris les yeux un beau matin. J'étais couché sur de la paille, dans une petite chambre démeublée. J'avais froid et il neigeait au dehors. Je cherchai en vain à me lever ; je reconnus dans un coin mon écuyer Simon qui mordait à belles dents dans une miche, ce qui me donna faim. Il avait la tête enveloppée de linges et était fort pâle ; je lui demandai :

« Est-ce que nous ne sommes point morts ?

— Non, mon maître, pas encore pour cette fois ; mais il s'en est fallu de peu !

— Qu'est-ce que nous faisons ici ?

— Nous guérissons.

— Sommes-nous à la maladrerie ?

— Non, nous sommes chez le vieux sorcier anglais, qui nous a rebouté bras et jambes.

— Donne-moi donc un peu de ton pain.

— Avec plaisir ! Souhaitez-vous aussi un doigt de vin.

— Ma foi, oui ! »

Quand j'eus mangé et bu, je me sentis renaître, et je questionnai Simon.

« Voilà plus de quinze jours, répondit-il, que nous sommes là. Vous rappelez-vous que nous allions chercher un remégeux pour le Dauphin empoisonné ?

— Oui ; eh bien, le Dauphin ?

— Il est mort et enterré. La cour a pris le deuil. La reine vous a envoyé quérir, mais vous n'étiez pas transportable. C'est une brave femme, elle nous aime bien. La dame d'Yvelines aussi, je crois, car elle est venue un soir avec la petite fille qui logeait chez elle.

— Amicie des Baulx ?

— Oui, c'est cela. L'enfant était si chagrine de vous voir en cet état, qu'elle en est tombée pâmée tout à plat ; la dame brûlée n'était pas contente non plus.

— Comment sommes-nous venus ici ?

— Pardieu ! je vous y ai apporté. Après avoir reçu ma bonne part de horions, j'ai fait le mort, et quand toute la bande, plus de cinquante, qui

tapaient tous à la fois, est partie, je vous ai cherché et trouvé au petit jour, étendu sous un coudre.. Je vous ai cru mort, comme les quatre gardes. Mais j'ai voulu au moins vous donner la sépulture et vous ai porté au plus près, ici. Le bon Dieu a voulu que ce fût ce vieux qui vous avait déjà soigné à Châtillon ; il connaissait votre caractère, comme il dit, et vous a rappelé à la vie. C'est un homme bien adroit, allez ! Pour ce qui me regarde, il m'a recollé le boîtier de la tête en rien de temps. Mais, à cette heure que nous en voilà sortis, il faudra savoir qui nous a arrangés de la sorte. Moi, je dis que ce ne sont ni routiers ni Brabançons, mais bien valetaille de quelque ennemi du roi, du Dauphin ou de vous.

— Pourquoi dis-tu cela ?

— En premier lieu, ce Perrinet que vous avez étranglé nous trahissait. Je l'ai retrouvé mort au matin. En second lieu, j'ai bien regardé les cadavres, car ils en ont laissé sur la place, et s'ils n'avaient pas d'armoiries, ils portaient des cottes de drap fin, étaient rasés de frais, et avaient de bonnes chaussures signe certain qu'ils sortaient plutôt d'un palais que des bois.

— Simon, pour avoir été assommés comme nous l'avons été, il faut qu'il y ait eu magie !

— Je le crois comme vous, et je veux vous dire qui je soupçonne.

— Qui donc ?

— Vous rappelez-vous le magicien qui a coupé les oreilles à Jean Le Hennas, dans les Aliscamps d'Arles ?

— Béral des Baulx ? tu crois que c'est lui ? Ce n'est pas possible, il est mort ! Je soupçonne Odard d'Aspremont.

— Enfin, que ce soit celui-ci ou celui-là, il nous a mal arrangés ; mais nous le saurons bien quelque jour. »

Le vieux Bacon nous trouva causant, et, après avoir examiné ma blessure, il manifesta son contentement, non point tant parce que j'étais hors de danger, qu'à cause de son remède qui avait fait merveille. Il pansa aussi la tête de Simon, et nous dit :

« Vous n'y songerez bientôt plus ; mais il faudra vous tenir en repos une quinzaine. »

Quelques jours après j'étais de retour au palais de Vincennes, où je dus me conformer aux usages de la cour et prendre le rouge, couleur affectée au deuil que l'on porte pour la famille royale.

La reine avait dû rester au lit pendant deux semaines, sans voir d'autre lumière que celle des lampes pour marquer la douleur qu'elle ressentait de

la mort du Dauphin. Le roi ne s'était pas levé depuis, trois semaines et ne sortirait pas de sa chambre avant quinze jours. Je profitai de ce lugubre cérémonial pour me reposer et dormir mon soûl.

Quand je pus voir la reine, je la mis au courant de ma mésaventure dans la forêt de Rouvray.

« Oui, Raoul, je sais ce qui vous est arrivé, dit-elle d'un air triste, et j'en ai du chagrin. Vous êtes un bon et loyal serviteur que je serais peinée de perdre : vous avez fait votre devoir en conscience, et ce n'est pas votre faute si le Dauphin est mort.

— Non, sans doute ; mais je voudrais bien savoir qui avait intérêt à m'assassiner justement cette nuit-là ?

— Avez-vous des ennemis à la cour ?

— Oui, certes ; d'Aspremont, Aénor, Émersende, que sais-je encore ? J'en ai beaucoup que je ne connais pas. C'est le chambellan, peut-être ?

— Quelle raison aurait-il eue pour laisser mourir le fils aîné de Philippe ?

— Cela, je n'en sais rien, mais je le saurai.

— Raoul, ne vous mêlez pas des intrigues de la cour : vous n'êtes pas assez fourbe, et vos fautes retomberaient peut-être sur moi ; pensez un peu à votre reine.

— Ma foi, j'y pense bien souvent ! »

Je ne sais ce qu'elle comprit ; mais elle me donna un ordre afin de m'éloigner, et, comme j'allais sortir, elle me rappela pour me demander si je ne souffrais plus du tout de ma blessure.

Je la remerciai de tout mon cœur de l'intérêt qu'elle me portait, et l'assurai de ma bonne santé.

« Alors, dit-elle, je voudrais que vous pussiez porter la semaine prochaine une missive à mon frère Jean, duc de Brabant, et je n'ai entière confiance qu'en vous seul.

— Écrivez, madame, et je serai prêt quand vous voudrez.

— Bien ! merci ! » dit-elle en me congédiant par un petit signe de tête amical.

Marie de Brabant était jeune, belle, elle avait bon cœur et me portait de l'amitié. Il n'est pas besoin de dire que je me fusse jeté dans le feu pour elle, et cela en tout bien tout honneur.

XXVIII.

J'attendais mon ordre de départ avec impatience, car j'avoue que j'étais aise de voir un peu de pays. La semaine se passa cependant sans qu'il en fût question. Un matin, je fus accosté dans la rue par Adam de Halle en costume de bateleur.

« Je vous arrête, messire ! s'écria-t-il d'un air joyeux ; je veux vous montrer mon théâtre, ici tout près ; il est dressé sur la place, vous n'avez que cette ruelle à tourner. J'ai introduit du nouveau au milieu des mystères. Dans les repos, on joue des soties en musique. J'ai essayé cela en Artois et en Picardie, d'où j'arrive et où j'ai bien réussi, puisque je reviens ici avec une troupe de quarante acteurs et tout un matériel de planches , toiles peintes et cordages, échafauds, costumes, instruments. C'est mon début à Paris, et dans un quart d'heure tout sera prêt. Ne me refusez pas d'y assister, et même s'il vous plaisait mettre un masque et paraître à la place de mon Satan, qui n'est ni beau ni bien fait, vous me porteriez grand profit ; personne ne vous reconnaîtrait, et vous y trouveriez du divertissement.

— Tu es fou, mon pauvre Adam, lui répondis-je ; il ferait beau voir le chevalier d'honneur de la reine grimacer sur les tréteaux ! Voici ma part du spectacle ; à présent, laisse-moi aller. »

Il refusa le sou d'or que je lui voulais donner, et, me suivant le long de la ruelle en tenant toujours mon cheval à la bride, ce qui me donnait l'air de vouloir me faire escorter par un bouffon en guise de page : « Vous êtes un généreux seigneur, reprit-il ; mais je ne vous invite point par intérêt. C'est pour l'honneur seulement. Écoutez comme la musique de mon théâtre mène un beau tapage !... »

En effet, j'entendais un charivari de violes, de tabourins de flûtets perçants et de trompes aussi rauques que chameaux d'Afrique ; je me laissai persuader d'aller voir quelques scènes des mystères.

J'y pris plaisir ; mais ce qui me divertit le plus, ce fut lorsque saint Joseph vint se plaindre de la prochaine naissance d'un enfant dont il ne s'était point mêlé. Je n'eus guère de peine à reconnaître Adam sous la barbe de ce personnage. Il se lamentait plaisamment de son infortune, quand un ange vint lui dire de se réjouir, au contraire, et de se prosterner d'avance

devant celui que sa femme allait mettre au monde. Sur quoi saint Joseph s'adressant au peuple :

« Bonnes gens, fit-il, apprenez de moi l'humilité et le respect qu'on doit à la volonté du Seigneur. Il est bien vrai que pareille chose ne vous arrivera jamais à vous autres, manants, d'avoir, pour messenger d'amour auprès de vos femmes l'ange Gabriel en personne, non plus que de servir de père au propre fruit de l'Esprit-Saint ; mais que chacun fasse ce qu'il peut. Vous autres, vous avez à endurer, dans vos lits conjugaux, de nobles hommes d'armes, seigneurs et chevaliers, et il en est parmi vous qui se permettent d'en murmurer. Songez, pauvres gens, que c'est là un grand honneur pour vous, et que, grâce à vos femmes, votre sang vil est anobli par l'opération du noble sang. Prenez donc exemple de moi, et sachez qu'un maître féodal est l'image de Dieu sur la terre. »

A cette insolence de l'histrion, il y eut de grandes clameurs dans la foule : les uns approuvaient, les autres huaient la moralité de la scène. Je trouvais bien qu'Adam avait raison au fond, mais je m'étonnais qu'il osât parler ainsi à la populace. Il la désarma par tant d'esprit, qu'on prit le parti de rire.

« Ça, lui dis-je quand il revint près de moi durant un repos, est-ce précepte ou satire ce que tu viens d'enseigner à ces manants ?

— Il en sera ce que vous voudrez, messire, et ce qu'ils voudront aussi. Le théâtre est l'enseignement des petits comme des grands, que chacun en tire ce qu'il pourra. Quant à vous, j'avais cru vous faire entendre que Gilberte avait besoin de vous en sa maison ; car je suppose que le messie soit né et que le bienheureux Joseph... je veux dire le bon bourgeois Mathias, ne veuille pas reconnaître votre divinité sur la terre...

— Je ne sais ce que tu veux dire ; explique-toi clairement.

— Comment ! ne savez-vous rien ? Allez donc voir ce qui se passe, et si vous avez besoin de moi pour faire entendre raison au mari de Gilberte, envoyez-moi quérir. Il a de l'amitié pour moi, et je saurai l'apaiser. »

Je piquai des deux, et j'arrivai bien inquiet chez Gilberte. Je trouvai Mathias sur le pas de la porte ; il paraissait content et vint prendre mon cheval sans marquer ni ressentiment ni méfiance. Peut-être ignorait-il ce que le bossu d'Arras m'avait fait pressentir ; peut-être Adam s'était-il joué de moi. J'avais donné ma parole de ne pas revoir Gilberte, et je ne voulais pas y manquer. Je souhaitais seulement savoir si elle était heureuse, et, n'osant questionner le mari, je me trouvais plus embarrassé devant ce vilain, que je ne l'avais été devant les plus hauts seigneurs de France.

Mathias, qui était la franchise même, me tira d'embarras.

« Je comprends, messire, dit-il, ce qui vous amène. Vous savez ce qui est arrivé, et je suis aise de vous voir ; car Gilberte souhaitait de vous parler, et je suis d'accord avec elle. Montez à sa chambre et tâchez de la réconforter, car elle a autant de chagrin que de joie. »

Sans deviner bien au juste de quoi il s'agissait je pensai que Mathias avait l'humeur accommodante et je montai chez Gilberte que je trouvai au lit. Dès qu'elle me vit, elle me tendit en souriant un petit être emmaillotté gros comme le poing, avec des yeux noirs qui lui garnissaient la-moitié des joues.

« Embrasse ton petit noble ! » dit-elle.

J'aurais bien cru que la chose me ferait rire, et, tout au contraire, elle me fit pleurer.

« Eh bien, mon sire, dit Gilberte, n'êtes-vous point content ?

— Si fait ! si fait ! mais c'est plus fort que moi. » Elle m'apprit que l'enfant, né de la veille, avait été bien reçu dans la maison, et qu'elle le nourrirait elle-même.

« A qui ressemble-t-il ? disait-elle en le regardant avec amour. Il a tes yeux.

— Il a ton petit nez. Il sera blond. — Point, il sera brun comme toi,

— Nous en ferons un homme d'armes. Déficelle-le un peu, que je voie s'il est fort. »

Le gaillard était bien bâti, et comme je le faisais sauter, cela le mit de si mauvaise humeur, qu'il épancha sa colère sur les armoiries de France dont mon vêtement était brodé.

Je le rendis à Gilberte, qui riait et pleurait en même temps. Une grosse servante vint le laver et l'emporta dans la chambre voisine.

Je demandai alors à la petite maman ce que Mathias pensait de l'aventuré.

« Mathias sait bien, répondit-elle, que tu es le père de notre enfant. Je n'ai pas attendu le mariage pour lui faire toute ma confession.

— Et il ne t'a jamais maltraitée ?

— Jamais ! Mathias est un homme, allez ! Il m'avait juré qu'il ne me ferait jamais reproche du passé, sans cela je ne l'aurais point accepté pour mari. Mais bien peu d'hommes eussent pu tenir leur parole, et lui, il n'y a jamais manqué une seule fois.

— Je conviens que s'empêcher d'être jaloux, même du passé, avec une femme aussi belle et aussi aimable que toi, n'est point chose facile ; mais c'est vertu de vilain, ma Gilberte, et j'espère que mon fils va être élevé dans les idées qui conviennent à un noble. Il est à moi, j'en veux faire un chevalier, et dès qu'il sera en âge de monter à cheval, je veux le prendre avec moi. Tout est pour le mieux, puisque me voilà assez riche pour l'élever. Je vais donc remercier Mathias de t'avoir tout pardonné et de te rendre heureuse, et lui dire en même temps que je réparerai ma faute en ne laissant point ce marmot à sa charge.

— Hélas ! mon sire, repartit Gilberte en s'essuyant les yeux, cela vous plaît à dire ! Moi aussi, j'eusse désiré vous confier l'enfant et lui voir suivre la carrière des armes ; mais mon père entend qu'il aunera du drap dans la boutique, et Mathias prétend qu'il portera son nom et n'héritera que de lui.

— Ce n'est pas son droit, m'écriai-je, je ne le souffrirai pas ! Mon fils n'appartient qu'à moi. J'y tiens, je l'aime déjà. Sa venue au monde me comble de joie et, loin de le renier, je veux être à jamais fier de lui.

— Impossible ! dit Gilberte en secouant la tête ; mon père a une volonté, et Mathias a un cœur que vous ne connaissez pas. Il ne veut pas que je sois déshonorée, et il entend passer pour le père de notre enfant. C'est son droit, il a consulté, et la loi est plus forte que vos privilèges.

— La loi est-elle au-dessus de la nature ?

— Oui, en ceci, à ce qu'il paraît. D'ailleurs, voyant Mathias si magnanime et si jaloux de mon honneur, qui est le sien, j'ai dû jurer que je dirais comme lui et que je ferais sa volonté. Par ainsi, prenez-en votre parti et donnez-moi le courage de vous causer cette peine qui est grande aussi pour moi, je vous jure. »

J'eus une belle envie de me mettre en colère contre Gilberte, qui me semblait plus soumise désormais à son mari qu'éprise de moi ; mais elle me parla avec tant de douceur, elle était si bonne et si sincère, que je dus me soumettre à mon tour et me rappeler la confiance que me témoignait Mathias. Lorsqu'il vint savoir si Gilberte était consolée, je lui demandai la permission d'être le parrain de son fils, n'osant point lui en parler comme du mien. Il me comprit, me sut gré de ma soumission, et appela Michelin, qui fixa le jour du baptême et me fit agréer pour commère une parente de Mathias.

Je m'en retournais bien penaud, car je perdais mon enfant après avoir perdu ma maîtresse, et ces vilains, que j'eusse pu écraser si j'eusse été

comme tant d'autres, m'enchaînaient par leur confiance en moi et leur douceur envers Gilberte. Je repassai, sans y songer, sur la place où Adam de Halle achevait la représentation de son mystère.

« Eh bien ! messire, me dit-il en accourant encore tout barbouillé et empanaché, car, après avoir représenté Joseph, il s'était affublé en roi mage pour jouer un autre rôle ; avez-vous prouvé à Mathias que la noblesse avait les mêmes droits que l'Esprit Saint ? »

J'étais de mauvaise humeur.

« C'est bien plutôt le diable qui s'est mêlé de cet enfant-là, répondis-je.

— Oh ! oh ! le diable a bon dos, reprit en riant le *joculalor* ; les hommes ont si grand besoin de lui pour excuser leurs sottises, qu'ils lui devraient élever des statues. Mais, à mon avis, ce qu'il vous a conseillé de pire, c'est de ne point épouser cette riche bourgeoise. Sa dot eût été un bien plus solide que vos honneurs de cour, et qui sait si bientôt vous ne regretterez pas d'avoir lâché le rôl pour la fumée ? Faveur des princes, rayon entre deux nuages, et rien de plus !

— C'est possible ; mais épouser une fille du peuple pour son argent eût été indigne d'un gentilhomme.

— Non pas quand on l'a séduite, messire ; car alors ce n'est que justice et rémunération. Je sais bien que ce n'est pas l'usage qu'une fille du peuple vous réclame son dû, puisque, selon vous autres, c'est un honneur que vous lui faites ainsi qu'à son futur mari ; mais patience ! peut-être qu'un temps viendra...

— Vas-tu encore me dire qu'un temps viendra où toutes choses seront renversées, où les arbres pousseront la tête en bas et où les hommes marcheront les pieds en sus ? Tiens, tu es fou comme le métier que tu fais, et je perds mon temps à l'écouter. »

Je le plantai là, et le lendemain je retournai savoir des nouvelles de Gilberte, que je ne demandai point à voir. Je suivis avec Michelin, Mathias et ma commère, l'enfant que l'on portait au baptême. Ne pouvant en faire mon fils, j'en fis mon filleul et lui donnai mon nom de Raoul, ce qui n'empêcha point que le prêtre n'y ajoutât celui de Mathias, à mon grand déplaisir. Mais Mathias paraissait tant aimer l'enfant, que je lui pardonnai dans mon cœur de me l'enlever.

Au sortir de l'église, j'offris mes cadeaux à Gilberte et à ma commère.

J'y dépensai bien, tant en dragées et confitures qu'en robes et affiquets, plus de cent sous tournois. Je donnai aussi à mon filleul un drageoir en

vermeil ciselé par l'orfèvre du roi ; mais, au lieu de sucreries je le bourrai de pièces d'or, afin qu'au jour où l'enfant prendrait fantaisie d'un cheval et d'une armure, il pût satisfaire ses goûts.

Gilberte ne voulait pas accepter ce don ; mais le petit seul avait le droit de le refuser, et, comme il ne dit mot, je voulus prendre son silence pour un consentement.

Il n'eût pas fallu me demander d'être encore parrain le lendemain, car j'étais gueux comme un rat.

XXIX.

Simon et moi avions beau chercher qui nous avait si mal arrangés dans la forêt de Rouvray, nous n'étions pas plus avancés qu'au premier jour. Je soupçonnais de plus en plus que cela partait de l'entourage du chambellan, et je voulus ruser avec les renards. J'allai faire une visite à Louise de Labrosse, qui demeurait au château de Clichy-la-Garenne. Je ne l'avais pas revue depuis la mort du Dauphin, c'est-à-dire depuis plus de quatre mois. La sachant un peu niaise et à même, comme bru de Pierre de Labrosse, de connaître bien des secrets, j'espérais lui tirer les vers du nez. Elle se dit fort contente de me voir, et je le crois, car elle n'était point fausse et ne cachait même pas assez aux gens son bon ou mauvais vouloir.

« Mon mari est absent, dit-elle, il a été se remettre un peu à Châtillon. Il est d'une mauvaise santé, il a toujours quelque chose ; c'est tantôt une jambe qui ne va pas, tantôt un bras, et puis il tousse des mois entiers. Savez-vous, sire Raoul, que pour une jeune femme comme moi il est malplaisant d'avoir un mari en si mauvais arroi ?

— Écoutez donc, dame Louise, ce n'est pas moi qui vous l'ai donné, n'est-ce pas ?

— Non ! c'est mon père. Ils sont si riches, les Labrosse !

— Et si puissants ! Dites-moi donc pourquoi votre beau-père m'en veut.

— Il vous en veut ? oh ! je ne le crois pas. Que lui avez-vous fait ? Ah ! j'y suis ; vous avez supplanté Jacques qui voulait votre place de chevalier de la reine. Il ne lui aurait plus manqué que cela pour mourir à la peine ! N'a-t-il pas assez de sa place de grand veneur du roi pour être éreinté ? je suis bien aise qu'il soit absent.

— Pourquoi, madame ?

— Parce que la reine devant renouveler toute sa maison, il aurait voulu se remettre encore sur les rangs. C'est son père qui le pousse ainsi ; car pour lui, le pauvre homme, il aimerait autant rester dans son fief.

— Mais la reine ne doit rien changer, que je sache !

— C'est Émersende de Maubruny qui me l'a dit.

— Émersende ! la voyez-vous quelquefois ?

— Sans doute ; elle me tient souvent compagnie pendant trois ou quatre jours. C'est une bonne fille, bien gaie.

— Oui, très-gaie ; trop, peut-être !

— Bah ! est-ce qu'on est jamais trop gai ? Savez vous que la cour n'est pas amusante en ce moment ?

— Depuis la mort du Dauphin, le roi est sombre et la reine ne voit plus personne. Du reste, je ne sais trop ce qui se passe depuis que j'ai été si malade.

— Vous avez été malade ? et qu'aviez-vous ?

— On m'a assassiné en plein bois, la nuit de la mort de Louis de France.

— Ah ! mon Dieu ! je ne le savais pas.

— Vous n'en saviez rien, Louise ? Dieu vrai ? lui demandai-je en la regardant dans les yeux.

— Mais je vous le jure ! et qui donc a fait ce mauvais coup ?

— Si vous me le disiez, vous me rendriez un grand service.

— Ce n'est pas bien difficile à savoir ; je le demanderai à mon beau-père.

— Il ne vous le dira peut-être point.

— Oh ! il sait tout ; et la preuve, c'est que je vais vous faire part d'un secret qu'il m'a confié ; vous ne le répéterez à personne. D'ailleurs il faudra bien l'avouer un de ces jours.

— Qu'est-ce donc ? parlez, Louise, je saurai me taire.

— Eh bien, Émersende va se marier !

— Et avec qui, grand Dieu ?

— Ah ! cela, je n'ai pu le savoir encore ; j'ai bien ouï dire que c'était un homme d'un certain âge, gouverneur, de je ne sais quelle ville du côté de je ne sais où, et voilà tout.

— C'est un peu vague.

— Mais j'y pense ! venez donc faire la mi-carême avec moi.

— Avec vous toute seule, Louise ?

— Oh ! non, répondit-elle en rougissant. J'aurai quelques personnes ; d'abord mon beau-père, Émersende, Guy de Seuly, prieur des dominicains et grand inquisiteur, Pierre de Benais, évêque de Bayeux et beau-frère du chambellan, et deux ou trois autres. Ce monde vous convient-il ? Vous me feriez honneur d'accepter, et, dans la soirée, quand les personnes graves seront parties, nous jouerons avec Émersende et les jeunes gens.

— Malgré le deuil de la cour ?

— Je ne suis pas de la cour, d'abord, et puis vous ne le direz point, n'est-ce pas ? Venez donc, nous rirons comme à Châtillon. »

J'acceptai son invitation ; son monde ne me plaisait guère, mais c'était une occasion de guetter et surprendre, parmi les ennemis de la reine, quelque mot qui me mît sur la piste de ce que je souhaitais savoir.

Le jeudi, je fus donc à Clichy-la-Garenne, et j'y trouvai les personnes que Louise m'avait nommées. Émersende fit une entrée royale : elle était splendide ; les épaules et les bras nus, les cheveux nattés avec des rangs de perles, des bracelets, des bagues, des colliers, un page pour porter sa queue ; elle valait beaucoup d'argent. Elle me fit une révérence gracieuse et me donna sa main à baiser. Elle voulait quelque chose de moi, probablement. Le chambellan me fit bon accueil et se permit de me frapper sur l'épaule d'un air de protection qui me déplut fort ; mais je devais être prudent.

Je retrouvai Odard d'Aspremont et Beauvilliers. Louise me prit amicalement par la main et me présenta aux évêques. Je crois qu'elle en tenait un peu pour moi, car elle me serra les doigts en passant dans la salle du festin, où elle me fit asseoir à sa droite.

La table était joyeusement couverte de roses ; les verres, les aiguières avaient des colliers de fleurs, et les plats reposaient au milieu des bouquets. Une tour d'argent massif, pleine de dragées et de friandises, s'élevait du milieu d'un bosquet. Les convives s'extasièrent sur le goût de dame Louise, qui en devint pourpre de plaisir. Sur un signe d'elle, de jeunes suivantes offrirent à chaque convive une couronne de fleurs.

« Voyez, messires, cria le chambellan, avec quelle gentillesse dame Louise fait les honneurs de sa maison ! Je suis fier de ma bru ! »

Tous firent chorus et on attaqua les pâtés de venaison les paons rôtis, servis avec, leurs plumes, les poulardes, un chevreuil tout entier. Je remarquai avec plaisir qu'au lieu de lecteur il y avait, entre chaque service, des musiciens ; et le reste du temps, les convives pouvaient causer à loisir.

« Madame Louise, lui dis-je, vous êtes savante dans l'art de plaire à vos hôtes, et je n'ai rien vu de si bien arrangé.

— Vous êtes content du service ? j'en suis aise. Vous savez au moins apprécier ce qu'on se donne, la peine de faire ; vous n'êtes pas comme Jacques, qui ne regarde jamais rien.

— Comment va-t-il ? demanda Émersende, de l'autre côté de la table.

— Je pense qu'il va bien, répondit Louise.

— Louise, tu ne semblés pas t'inquiéter beaucoup de lui.

— Oh ! ma chère, quand tu auras six ans de mariage sur le dos, tu seras bien aise d'avoir parfois un peu de répit.

— Vous parlez à la demoiselle de Maubruny comme si elle allait se marier bientôt, dit Odard.

— Croyez-vous, lui répondis-je, qu'Émersende ne soit pas assez belle pour être-épousée par la terre entière quand elle le voudra ?

— Diantre ! s'écria le chambellan, c'est beaucoup de inonde !

— Pourquoi me dites-vous une méchanceté ? demanda Émersende.

— C'est un compliment que je vous adressais.

— Un compliment de bœuf, dit tout bas Odard, en se penchant vers la Maubruny.

— Messire d'Aspremont, le dimanche de l'Épiphanie est passé ! » lui dis-je.

— Qu'est-ce que cela veut dire ? crièrent deux ou trois convives.

— C'est-à-dire, répondit Odard, que le sire de La Chastre m'a fixé ce jour-là pour renoncer à la main de la fille de Béral des Baulx ; et le plus plaisant de l'histoire, c'est qu'il prétend être le père de ma fiancée.

— Vous avez trop d'esprit, d'Aspremont ; vous ne vivrez pas, lui dis-je.

Le chambellan me soutint, en disant qu'en effet Amicie n'était pas la fille de Béral.

« Et de qui, s'il vous plaît ? demanda Émersende ?

— C'est un secret de famille, répondis-je.

— Et qui vous a si bien informé, sire Raoul ?

— Le chambellan, demoiselle Émersende.

— La chose est plaisante, dit celui-ci ; je ne le sais pas ! Et où est-elle donc, cette jeune fille ?

— Répondez donc, La Chastre ! » me cria Odard.

Louise me poussa du genou sous la table.

« Mais je l'ignore ; ne le savez-vous point ?

— Elle est sans doute avec son père, dit le grand inquisiteur.

— Non, son père a été tué, dit le chambellan.

— Par qui ?

— On l'ignore, répondit Labrosse ; il a été assassiné du côté du bois de Rouvray, et la petite a été enlevée par une bande.

— Ce bois de Rouvray, dis-je à mou tour en regardant le chambellan, est un endroit bien désagréable on y est assommé parfois au moment où l'on a le plus besoin de vivre. »

Louise me marcha sur le pied.

« Vous serait-il arrivé quelque aventure de ce côté ? dit-il ; je n'y vois pas de gentes dames pourtant, à moins que ce ne soit la mire de Nijon. — Mais, dit Émersende, la mire est si complaisante, que sire Raoul peut bien avoir été chez elle avec quelque autre belle ? »

Je compris bien qu'elle faisait allusion à mon escapade nocturne avec Marie de Brabant, et je lui répondis :

« Il ne s'agit pas de femmes dans mon aventure, mais bien de malandrins et d'assassins, aux gages de... »

Louise redoubla ses coups de pied et coupa la conversation, ce qui n'était pas trop bête pour une femme aussi sotte qu'on la disait.

« Emersende parle par jalousie ! dit-elle.

— Ah ! ma chère ! je ne veux point vous faire tort de vos amants, répliqua la Maubruny.

— Eh bien, Émersende, dit le chambellan d'un air d'autorité et se dressant sur ses ergots, oubliez vous que vous parlez à la femme de mon fils ?

— Je l'oubliais, messire, » répondit Émersende en baissant le nez sur son assiette.

Il se fit un moment de silence. Louise le rompit, en disant :

« J'ai eu tort d'attaquer Émersende, et je fais mes excuses à la belle fiancée.

— De qui ? demanda Beauvilliers, qui n'avait encore ouvert la bouche que pour manger. Quel est l'heureux mortel appelé à nous enlever la suprême beauté ?

— C'est encore un secret, répondit Émersende.

— Est-il ici, le fiancé ?

— Non.

— Diantre ! qui cela peut-il être ? demanda Beauvilliers à l'évêque de Bayeux.

— Qui ? répondit l'évêque ; c'est le sire de La Chastre.

— En vérité ? » demanda d'Aspremont. J'invitai Émersende à répondre. La malicieuse fille, voulant me braver, répondit que c'était moi.

« Oh ! oh ! fit le chambellan ; quel est ce jeu d'esprit ? »

Les musiciens rompirent nos propos de table. Le chambellan me demanda tout bas, quand les musettes eurent fini, de sonner, si j'avais été l'amant d'Emersende. La question était des plus indiscrètes, et, feignant

d'avoir mal entendu, je lui répondis qu'en effet Louise était une maîtresse de maison fort entendue et que son fils devait s'estimer heureux d'avoir une femme si gracieuse ; puis je prêtai l'oreille au grand inquisiteur qui discourait sur la mire de Nijon avec l'évêque de Bayeux.

« Je vous assure qu'elle est bonne guérisseuse, disait-il, et que si la reine ne l'eût consultée, le comte d'Évreux serait où est maintenant le Dauphin.

— Oh ! la cause de la maladie n'était pas la même, répondit l'évêque de Bayeux. Tout le monde sait qui a empoisonné le Dauphin.

— Qui donc ? » demanda Louise.

Presque tous lui rirent au nez ; je regardai le chambellan qui baissa les yeux, et je pensai que c'était lui. Il rompit les chiens en disant :

« La reine lui a fait cadeau du fief d'Yvelines, à cette mire. Un beau fief, messire ! N'est-elle pas un peu sorcière, avec sa figure brûlée ?

— Ce sera le diable qui l'aura marquée ainsi, dit Émersende ; Raoul, vous qui avez couché à Yvelines, ne l'avez-vous pas vue ?

— Qui ? le diable ? dis-je en me rappelant mon rêve ; non, mais je le vois en vous regardant.

— Merci du compliment.

— Le diable n'est pas ici, dit le chambellan.

— Et il n'est pas si laid qu'on veut bien le dire, reprit son beau-frère.

— L'auriez-vous vu ? » demanda l'inquisiteur. L'autre répondit, mais pas assez bas pour que je n'entendisse fort bien :

« C'est un diable rose et blond, un des plus malicieux, et qui pourrait bien être au palais... »

Je compris qu'il s'agissait de la reine, et, hors d'état de me contenir, je me levai et lui dis :

« Je ne souffrirai pas davantage que vous parliez ainsi de la reine de France, et si vous n'étiez homme d'église, vous auriez déjà reçu mon poing sur la figure. »

Louise me tirait par mon surcot pour que j'eusse à me rasseoir. Le chambellan me dit que j'avais mal compris les paroles de son beau-frère.

« Oh ! je suis si sot, n'est-ce pas ? Et vous, tout chambellan que vous êtes... »

J'allais en dire trop long. Ce fut encore Louise qui me rappela à la prudence en me disant : « Vous êtes chez moi ! »

« Eh bien ! messire ? me demanda Piéron, tout chambellan que je suis ?... »

— Vous êtes dupe comme les autres ! » répondis-je, en me rasseyant, bien décidé à ne plus rien dire.

A la fin du repas, les libations avaient si bien débridé la parole à tout le monde, que plus d'une allusion mal veillante sur la reine fut dite et approuvée. Je comprenais bien qu'on la soupçonnait d'avoir une intrigue avec moi, ce qui était pure calomnie ; mais on y mêlait la mort du Dauphin comme conséquence, et je n'y comprenais rien. J'eus beau questionner Louise, la seule en qui j'eusse confiance parmi tous ces médisants, elle n'en savait pas plus long que moi. Par Émersende, qui avait une langue de vipère, j'en aurais appris davantage ; mais une fille qui allait se marier devait être toute confite en son futur époux, et ne se livrerait pas comme par le passé.

Je fis pourtant une tentative en sortant de table et, sous prétexte de petits jeux, je fus aimable avec elle comme je ne l'avais jamais été. Je n'avais pas grand effort à faire, car elle était si resplendissante de beauté, que je pensais bien la moitié des compliments que je lui adressais. Elle me gronda d'avoir dit des inconséquences pendant le dîner ; je fis le petit garçon honteux qui se repent de ses fautes ; puis elle m'accusa d'être bien avec Louise ; je m'en défendis comme de raison, et je lui parlai comme un homme désespéré de la voir passer dans les bras d'un autre. Enfin, soit qu'elle eût envie de se retrouver encore avec moi, soit qu'elle eût véritablement quelque chose à me confier, comme elle le prétendit, elle me dit tout bas, à la tombée de la nuit, après avoir joué et ri un peu dans le parloir de Louise avec tout le monde :

« Prenez congé de dame Louise, faites semblant de partir, montez au donjon où vous trouverez Perrette qui vous conduira à ma chambre, et vous m'attendrez. Je demeure ici depuis trois jours. »

J'acceptai sur-le-champ. C'était tout de même bien effronté de sa part, à la veille du mariage, de recevoir ainsi un ancien amant ; mais Émersende n'y regardait pas de si près.

Je dis adieu à Louise qui parut mécontente de me voir partir, et j'allai aux écuries donner des ordres à Simon afin qu'il retournât sans moi à Vincennes.

Les invités quittèrent bientôt le château, et aucun d'eux ne soupçonna que je fusse resté.

Perrette vint me prendre et me conduisit dans une chambre au troisième étage du donjon ; et, en attendant que sa maîtresse vînt m'y retrouver,

j'essayai de la faire jaser sur son compte ; mais j'en fus pour mon argent, je n'appris rien de nouveau, si ce n'est qu'Émersende vivait tantôt chez Louise, tantôt chez le chambellan où elle était majordome (une singulière place pour une fille), ce qui me confirma dans l'idée qu'elle était l'amoureuse du vieux Piéron. Je pris une triste opinion de l'homme qui allait l'épouser : c'était un coquin ou un misérable ; mais je ne pus obtenir que Perrette me le nommât.

Émersende se fit tellement attendre que j'eus tout le temps de regarder le local. C'était une chambre qu'elle devait habiter souvent, car j'y reconnus mille petits affiquets à son usage, affiquets que je connaissais de longue date. Un lit garni de courtines de soie, quelques meubles luisants, un miroir dans lequel on se voyait de la tête aux pieds, composaient l'ameublement. Il n'y avait pas de cheminée, et l'unique fenêtre donnait sur le préau.

Émersende entra, Perrette posa un flambeau sur la table et se retira en riant sous cape.

A l'accueil que me fit Émersende en ce tête-à-tête, je crus voir qu'elle n'avait rien à me dire et qu'elle ne venait là que pour son plaisir.

« Tu vois si je t'aime sincèrement, Raoul, disait-elle. A la veille de me marier, je trompe celui dont je dois porter le nom.

— Quel nom ?

— Tu ne le sais, donc pas ? Alors, à quoi bon t'en inquiéter ?

— Et pourquoi as-tu dit par plaisanterie que j'étais cet heureux mortel ?

— J'espérais que tu souhaiterais de l'être, et je te le donnais à entendre ; mais tu as fait la sourde oreille ! »

Et en parlant ainsi la fine mouche me montra tant d'amour et si peu de rancune, qu'elle me fit entendre à tout ce qu'elle voulut. Elle me persuada un bout de temps que d'Aspremont et tous les autres, qu'elle traita d'infâmes menteurs, n'avaient jamais obtenu d'elle que des œillades. Elle me donna bien à croire encore autre chose, c'est que le chambellan était son père, et elle me bâtit, à ce propos, une histoire fort peu édifiante sur le compte de madame sa mère. Elle me reprocha ensuite d'avoir pris de l'ombrage au dîner, à propos des sottises de l'évêque de Bayeux.

« On ne peut parler de ta reine, dit-elle, sans que tu y entendes du mal. Tu en es plus jaloux que son mari lui-même ; c'est un tort de le faire paraître, tu donnes ainsi créance aux soupçons. Je sais bien que tu as été la nuit chez la remégeuse de Nijon, en compagnie de Marie de Brabant... J'étais alors berceuse du comte d'Évreux et j'ai été dans ta chambre ; tu n'y étais pas

plus que Marie n'était dans la sienne : mais tout cela n'est pas une affaire, et je t'en fais/ au contraire, mon compliment. Je ne t'en aime pas moins, et suis prête, si tu veux rester mon amant, à souffrir ta royale maîtresse. Ce serait d'ailleurs mon intérêt.

— Tu dis des sottises, Émersende.

— Je dis ce que je crois ; mais il est une chose que je n'accepte pas, c'est la jeune Amicie des Baulx.

— Cette fillette ne m'appartient pas, je l'ai prise sous ma protection, et c'est tout.

— Eh bien ! et son père ?

— Mais son père est mort !

— Ah ! oui, tu l'as tué, je sais cela.

— Qui te l'a dit ?

— Un de ses écuyers qui s'est sauvé par miracle.

— Eh bien ! oui, je l'ai tué, et j'ai pris sa fille en affection, je l'ai adoptée.

— Tu me fais rire ! comme si je ne savais pas encore que tu as passé la nuit avec elle dans une hôtellerie de Nijon !

— Merci ! une drôle de nuit ; l'enfant a été malade jusqu'au jour, et j'ai dû la donner à guérir à la remégeuse.

— Pardié ! une fillette de quatorze ans ! tu l'auras malmenée.

— Émersende, tu me crois bien indigne !

— Écoutez donc, Raoul, vous vous êtes montré si déloyal envers moi, qu'il faut être aussi bonne fille que je le suis pour avoir oublié tous vos torts. Vous m'avez débauchée à Châtillon, et vous vous saviez aimé d'une autre, au point de ne pouvoir réparer votre faute en étant mon mari. Quand je vous ai retrouvé, à Paris, chevalier et amant de la reine, vous n'avez point voulu tant seulement me reconnaître ; et quand, à force d'amour, j'ai obtenu de vous un petit service, vous me l'avez fait payer bien cher en me chassant de la cour. Ensuite vous m'avez laissé devenir ce que je pourrais, sans vous inquiéter de moi ; vous m'avez trahie trente fois pour une. D'abord la Sarrasine de Châtillon, puis la drapière de Paris, Béatrice de Comminges, Aénor d'Aspremont, Marie de Brabant, Louise de Labrosse, une marchande de verdure dont je ne sais le nom, jusqu'à Perrette, ma fille de chambre ; enfin vous n'avez pas rougi de forcer une fille de treize ans dont vous veniez de tuer le père, et, dans la même nuit, vous étiez l'amant de la vieille remégeuse de Nijon, et que sais-je encore !

— Ah ! diantre ! Émersende, cherchez ; moi, je n'en trouve pas assez.

— Tu n'en trouves pas assez ? eh bien, j'en trouve trop, moi ! Et pourtant, je te pardonne tout, je te sacrifie mon prochain mariage, si tu veux m'épouser !

— Tu es trop méchante langue ; non !

— Ta reine te l'a défendu ? elle me déteste, elle est jalouse de ma beauté, je le sais ; elle me l'a dit : et elle a eu tort, car j'ai son secret et le tien, et le jour où je voudrai me venger, ce sera trop facile. Les visites aux sorciers, les philtres pour faire mourir les enfants royaux du premier lit, le commerce adultère avec toi, les secrets magiques que tu as rapportés d'Orient, en voilà assez, je crois, pour vous faire brûler tous les deux !

— Émersende, lui dis-je en lui serrant les poignets, tu es une mauvaise ribaude, et je ne sais ce qui me retient de te punir. Prenez garde à votre tour que je ne découvre la vérité, et si tu veux savoir ce que je pense de toi et de ton père, puisque tu considères Piéron comme tel, vous accusez, la reine d'un crime que vous avez commis tous les deux ! Gare la corde, Émersende !

— Enfin, dites donc ce que vous avez dans le ventre, qu'on puisse savoir sur quel pied danser avec vous ! Ne menacez point du gibet, Raoul, je peux vous y faire monter demain si je le veux. Mais je m'en garderai bien, ce serait dommage de se défaire d'un si beau garçon, et j'aime mieux l'avoir à ma discrétion que dans les mains du bourreau. Seulement, écoutez-moi bien, j'en sais long sur vous, et si vous ne m'obéissez pas entièrement, si vous ne promettez de rester mon amant dans l'avenir, je fais brûler votre Gilberte et votre enfant ; vous voyez que je sais tout ! je fais jeter votre Amicie dans un couvent, et je fais répudier votre reine par son mari. » Tout ce qu'elle me disait était si méchant et si laid, que je ne fis qu'en rire de mépris.

« Ne riez point ! reprit-elle, vous êtes un niais ; vous avez eu dans les mains un instrument comme Émersende et vous n'avez pas su vous en servir ; vous avez voulu lutter de finesse avec une femme, avec Émersende de Maubruny, qui fait ce qu'elle veut du vieux Piéron, lequel à son tour mène le roi de France par le bout du nez. Vous eussiez été le premier du royaume de France en m'épousant. Il est temps encore ; je vous le demande, parce que vous êtes le seul homme qui ait su me remuer le cœur, et que je suis assez folle pour vous désirer. Sacrifiez-moi la reine et je vous sacrifie

le gouverneur de Rethel, qui ne m'épouse que par ambition. C'est la paix ou la guerre que je vous présente : choisissez ! »

J'étais abasourdi, en colère, et je ne trouvais rien à répondre. Avec ses manières flatteuses et son parler gras, cette infernale créature me faisait autant de peur que le diable d'Yvelines.

« Eh bien ! Raoul, reprit-elle, vous ne dites rien ? vous voilà maté ? Convenez que je suis mieux trempée que vous ne pensiez.

— J'en conviens.

— Vous rendez-vous à merci ? en ce cas, soyez aimable et venez embrasser votre future dame de La Chastre. »

Je ne répondis pas et, sous prétexte de l'embrasser comme elle le souhaitait, dans un transport de colère qu'elle prit d'abord pour de l'amour, je la serrai si bien pour l'étouffer, qu'elle comprit mon intention.

« Tu veux me tuer ! » s'écria-t-elle en luttant avec la rage du désespoir ; elle était forte et me glissa des mains ; mais pour l'empêcher d'appeler au secours, je la repris au cou. Elle s'affaissa à mes pieds, et je n'avais qu'à serrer encore un peu pour être débarrassé d'elle à tout jamais ; mais j'eus honte de tuer une femme et je la lâchai.

La vipère n'était pas même évanouie ; car, dès qu'elle se sentit libre, elle se redressa et s'échappa de la chambre, comme une flèche, en criant :

« A moi ! à moi ! Béral des Baulx ! »

Faisait-elle une évocation à l'ombre de ce nécromant, ou existait-il un autre homme de ce nom ?

C'est ce que je n'eus guère le temps d'approfondir. J'entendis un bruissement d'armures et les pas de plusieurs hommes qui montaient l'escalier du donjon. Je crus rêver en reconnaissant la voix claire et sonore de l'ex-podestat, hurlant à ses hommes de ne point m'accorder de merci. C'était bien Béral le nécromant que le diable avait renvoyé sur terre pour mes péchés. Étant venu sans méfiance au dîner de Louise, je ne possédais pour toute arme qu'un poignard et j'allais avoir affaire à plus d'un traître. Je refermai la porte, j'y entassai les plus gros meubles. Il n'y avait d'autre issue que la croisée : je jurai que Béral n'aurait pas le plaisir de me tuer et que je me romprais plutôt le cou en me sauvant par là. Les draps et les rideaux furent lestement défaits et accrochés au meneau de la fenêtre, et, sans perdre le temps à me vêtir, je me laissai glisser à cet engin qui par malheur se trouva trop court. Quand je fus au bout, je vis, au clair de la lune, à mon grand déplaisir, le pavé de la cour encore bien loin de moi. Mes

pieds posèrent sur un relief d'encorbellement et j'entendis Béral désigner la fenêtre que je venais de quitter, en criant : « Par là ! par là ! » Au même instant je vis voler au-dessus de ma tête les draps que j'avais heureusement lâchés ; je m'agrippai et courus comme un chat le long de la corniche, jusqu'à l'angle du donjon. De là je sautai sur un toit, et je fus bien vite hors de la portée de mes assassins. Je me laissai glisser jusqu'au coin d'une haute fenêtre sculptée, et, m'attrapant d'une main au meneau, de l'autre j'enfonçai le châssis vitré et je sautai au milieu de la chambre.

Une femme muette de terreur se dressa sur son lit, et je reconnus, à la lueur d'une lampe, dame Louise de Labrosse, à laquelle je criai : « Ne craignez rien, c'est moi, Raoul !

— Et que venez-vous faire ainsi chez moi et à pareille heure ? » dit-elle. Je lui répondis que toutes les heures et tous les chemins étaient bons pour venir à elle et que le plaisir de la voir était au bout de tous les risques. Je ne sais ce qu'elle en crut, mais sa peur parut se dissiper. Elle était si peu armée de colère et moi si dépourvu de vêtements, que son lit nous parut à l'un et à l'autre le meilleur endroit pour me cacher. Elle voulait me le céder ; mais l'accepter eût été par trop incivil de ma part et je lui persuadai d'y rester avec moi.

« Ah ! par exemple, disait-elle, moitié fâchée, moitié riante, je n'aurais jamais cru à tant d'audace ! »

Je m'excusai de mon mieux en lui contant le guetapens où Émersende m'avait attiré, et de quelle manière j'y avais échappé.

« Oh ! alors, dit-elle, il ne faut pas qu'on vous sache chez moi ; ne bougez point. »

Nous entendîmes marcher dans les corridors et puis dans le préau. On me cherchait.

« Vrai Dieu ! je trouve cette Émersende bien osée d'agir, ainsi dans ma maison ! Elle me le payera, et son futur aussi ; mais comment se trouve-t-il chez moi, à mon insu ?

— Et comment est-il vivant ? voilà ce que je ne peux m'expliquer, lui répondis-je.

— Pourvu qu'ils ne se doutent pas que vous êtes ici ! que dirait Jacques ? Mais, soyez tranquille, je ne vous laisserai pas assassiner chez moi ; je ferai signifier à Émersende de quitter ma maison dès le matin ; quand ils seront partis, vous vous en irez. » Et, tout ébaubie, Louise ajouta par réflexion : « Comme c'est heureux tout de même que Jacques ne soit pas ici ! pourvu

qu'il ne le sache pas ! Il est vrai qu'il sera peut-être le dernier à l'apprendre, c'est la coutume des maris. »

S'il y avait de plus jolies femmes que la blonde Louise, il n'y en avait guère de mieux bâties et de plus ragoûtantes. Elle avait de si belles épaules et la peau si fraîche, que je lui eus bientôt témoigné le plaisir de la voir de si près. Mes compliments ne la fâchèrent point ; car tout en répétant : « Que dira Jacques ? » elle lui donna beaucoup à dire. Cette femme si niaise était tout aussi rusée que la plus maligne ; car, au matin, elle alla trouver Émersende et lui demanda ce que signifiait un fantôme qu'elle avait vu descendre de sa fenêtre et s'enfuir par-dessus les murs. Elle feignit de croire que c'était quelque page amoureux de Perrette. Émersende promit de gronder sa suivante et ne lui parla point de Béral, qui, nous le sûmes plus tard, était entré secrètement dès la veille au soir pendant que sa fiancée me faisait attendre le rendez-vous. Nous sûmes aussi qu'elle l'avait été chercher à la poterne et que ce rendez-vous était par conséquent un piège qu'elle m'avait tendu. Béral était reparti comme il était entré, croyant m'atteindre dans ma fuite et ne se doutant guère du refuge que j'avais trouvé.

Comme j'avais laissé mes habits chez Émersende, qui avait bien su les faire disparaître, je dus en emprunter au vestiaire de Jacques de Labrosse ; mais ils étaient trop étroits pour moi et je ne pouvais rentrer à Vincennes si maigrement vêtu. Je restai donc la journée à rire avec Louise en attendant que sa fille de chambre, discrète personne, fût allée chercher des vêtements chez moi ; mais elle me les apporta si tard que je restai encore. Le lendemain, Louise me retint, et le soir je ne voulus pas m'en aller. Il en fut de même trois jours, durant lesquels elle se prétendit malade pour ses gens et se fit servir à manger clans sa chambre par sa fidèle Annette.

Je ne jugeai pas convenable de lui faire part de mes soupçons sur son beau-père ; mais, d'après tout ce que je lui rapportai des menaces d'Émersende, elle me promit de n'être plus à l'avenir aussi indifférente à ce qui se passait autour d'elle, et de me tenir au courant des menées de mes ennemis qu'elle regardait maintenant comme siens.

« On ne se méfie pas de moi, dit-elle, parce qu'on me croit sotte ; mais j'ouvrirai bien les oreilles, et s'il faut que Jacques se mette en campagne, je le ferai bien marcher. Je tiens à toi, Raoul, plus que tu ne saurais le croire. D'ailleurs nous sommes nobles et du même pays, nous autres, tandis que les Labrosse, bien petite noblesse ! »

Si mon service au palais ne m'eût rappelé, je ne sais quand j'aurais quitté Louise, tant elle était aimable. Après m'avoir bien fait promettre de revenir dès que je serais libre, elle me fit sortir par la poterne qui donnait sur la forêt, et s'arrangea pour que notre secret fût bien gardé. Louise était bien la sotte la plus spirituelle que j'eusse rencontrée.

XXX.

La reine me fit appeler deux jours après. Elle était seule dans son oratoire, et, dès que je fus entré :

« Raoul ! dit-elle en se levant et en me regardant dans les yeux, me croyez-vous coupable ?

— Coupable, vous ! de quoi ? mon Dieu !

— Rappelez-vous le rêve que je vous ai conté. On a déjà dit que vous aviez de l'amour pour moi ; je ne m'embarrasse pas de ces propos-là ; nous avons bonne conscience tous les deux. Mais on m'accuse d'un bien plus grand crime.

— Je sais ce qu'on dit, madame, et vous me faites injure de me demander si je vous soupçonne.

— Oui, c'est vrai ! j'ai eu tort de vous faire une si sotte question ; mais je suis si tourmentée, si offensée L'abbé de Saint-Denis avait raison d'accuser le chambellan d'être jaloux de l'estime que me porte le roi. Ce n'est peut-être pas lui qui me calomnie ; mais il laisse dire par son entourage, et c'est tout comme.

Si cela se bornait à moi seule encore ! mais on incrimine la conduite des miens, et j'ai reçu une plainte portée contre vous par ce Béral des Baulx dont vous m'avez parlé et que vous avez cru mort.

— Que dit cet assassin ?

— Il redemande sa fille ; et comme il prétend que vous lui avez porté préjudice, il vous réclame cent soixante mille livres de dommage.

— Je tiens cent soixante mille coups d'épée à son service ; quant à lui rendre sa fille, non !

— Épousez-la, en ce cas, s'il y consent.

— Si c'était là mon idée, je me passerais bien de sa permission ; mais la première fois que je le retuerai, je lui couperai la tête et renfermerai son corps dans une cage de fer à triple serrure. C'est un magicien, et je veux vous conter ce qu'il a fait chez la bru du chambellan. »

Je racontai tout à la reine, sauf mon refuge dans le lit de Louise, et quand j'eus fini :

« Cette Louise de Linières, dit-elle, est bonne femme ; mais vous me parlez d'elle comme si vous en étiez amoureux. Tenez ! Raoul, vous êtes un grand enfant avec vos aventures ; vous méritez d'être grande. S'il ne se fût jamais rien passé entre Émersende et vous, elle n'eût point tenté de vous faire assassiner. Je crois que le sire des Baulx a dû lui demander, comme preuve d'amour, de vous livrer à lui. C'était assez adroit de vous faire tuer chez Louise. Vous passiez pour son amant occis par son mari jaloux. Tout cela est fort vilain, et pour votre sûreté je voudrais vous voir en Brabant ; je vais vous y envoyer.

— Madame, accordez-moi une grâce.

— Parlez, Raoul.

— Laissez-moi d'abord tuer Béral, et puis après...

— Mais s'il vous tue ?

— Je serai en sûreté, alors.

— Mais j'ai besoin de vous, moi !

— Raison de plus pour que je ne m'éloigne pas.

— Ah ! je fais ce que vous voulez ! restez donc, me dit Marie en joignant les mains.

— Merci, ma reine ! répondis-je en mettant le genou en terre.

— Relevez-vous ! je ne voudrais pas qu'on vous vît ainsi devant moi. »

En me relevant, je surpris des larmes dans ses yeux.

« Qu'avez-vous, madame ?

— Rien ! J'ai envie de pleurer, et je m'en défends devant vous. Écoutez, Raoul, accordez-moi une grâce à votre tour.

— Parlez, madame, je n'ai qu'à obéir.

— Ne retournez pas chez les Labrosse.

— Je n'y retournerai plus.

— Bien ! Maintenant vous allez mettre vos cent gardes sur pied pour m'escorter jusqu'à Melun, où j'irai attendre que le roi me fasse meilleur visage.

— Quand partons-nous ?

— Dès que vous serez prêt.

— Un coup de trompette, et tous mes hommes sont à cheval.

— Avertissez Nogaret qu'il ait à me suivre aussi dans une heure. »

Une heure après, la reine, son fils le comte d'Évreux, et toute sa maison, étaient sur la route de Melun.

Il avait dû se passer quelque chose entre Philippe et sa femme, et je m'en informai auprès de Nogaret qui me répondit de son air froid :

« Le roi est un lâche sire, le chambellan un grand coquin, et la reine une pauvre femme. »

Il ne m'apprenait là rien de neuf, mais je n'en pus tirer davantage.

La vie fut assez, monotone à Melun pendant une quinzaine. Un jour la reine me dit : « Raoul, vous irez à Yvelines avec cinquante gardes, afin de veiller à la sûreté de la mire qui doit m'amener Amicie des Baulx et me la laisser en qualité de fille d'honneur.

— J'en suis content, madame.

— Ce n'est pas sans peine que j'ai obtenu la permission de son père. Ordinairement ce sont les parents qui demandent ces avantages pour leurs enfants, mais celui-ci a paru fâché de l'honneur qu'on fait à sa fille. Il a fallu que le vieux Bacon s'en mêlât. Le sire des Baulx ne pouvait lui refuser cette demande : il lui doit la vie.

— Oh ! je garde un chien de ma chienne au vieux remégeux pour n'avoir pas laissé crever ce Béral.

— Laissez toute rancune de côté, et peut-être qu'avec le temps j'arrangerai tout.

— Et qu'arrangerez-vous, madame ?

— J'obtiendrai de Béral la main de sa fille pour vous, et vous ferez la paix.

— Je serais le gendre d'Émersende et d'un pareil homme ? Jamais de la vie ! D'ailleurs Amicie est promise à d'Aspremont.

— Et cela vous convient-il ?

— Point ! Je ne veux pas qu'il l'épouse.

— Mais alors que désirez-vous pour cette enfant ? Lui défendez-vous de se marier ?

— Vous l'avez dit, madame, elle est trop jeune.

— Ah ! elle n'est pas bien heureuse avec un père comme le sien et un ami comme vous !

— Vos reproches me sont plus sensibles que tout. Que voulez-vous que je fasse, madame ?

— Rien, Raoul ! me répondit-elle d'un air boudeur que je ne lui avais jamais vu.

— Est-ce que vous êtes mécontente de moi ?

— Oui, vous ne savez ce que vous voulez !

— Je veux vous complaire, madame. »

Elle ne me répondit pas, mais me donna sa main pour me congédier, et j'y déposai un baiser plus tendre que respectueux. J'en fus fâché après ; mais comme elle ne parut point s'en offenser, je pensai bien qu'elle n'y avait pas pris garde, et je me promis de me méfier de moi à l'avenir.

Je me rendis à Yvelines, où je trouvai Amicie avec bon et frais visage et devenant tout à fait jolie fille ; mais c'était encore si enfant que je riais de l'idée de la reine de me la donner pour femme. Elle n'était pas bien contente de savoir son beau-père ressuscité. Elle ne me le dit point, mais je le vis. La mire en était peut-être plus fâchée encore, et ne se cacha pas pour m'en faire part.

J'étais parfaitement de son avis, et quand je lui eus appris ce qu'était Émersende, elle me promit de faire son possible pour empêcher Amicie de se trouver sous la tutelle de cette créature. Je recouchai dans la chambre où j'avais vu le diable ; mais, soit que je n'eusse rien bu en soupant, soit qu'il eût peur d'être étrillé par mes cinquante hommes de garde, le bouc infernal ne se montra point.

Le lendemain, je me mis en route pour Melun, conformément aux ordres de la reine, avec la mire et Amicie. Nous n'avions guère plus d'une douzaine de lieues à faire en passant par Arpajon, et nous serions arrivés le soir, sans Odard d'Aspremont et Jacques de Labrosse, dont nous fîmes rencontre du côté de Marolles.

Jacques revenait de Châtillon-sur-Indre ; quant à Odard, je sus bientôt qu'il avait été au-devant de lui jusqu'à Étampes. Quand ils eurent salué les dames, au lieu de continuer sur Paris, ils coupèrent à droite sur Melun et firent route avec nous. Tout se passa bien jusqu'à Chevannes, où nous soupâmes à l'heure des vêpres, quand, au moment de remonter à cheval, Jacques de Labrosse, m'attirant dans un coin de la cour, me dit :

« Je veux vous montrer une cotte d'armes fort jolie qu'on m'a envoyée pour m'en faire tailler une semblable. »

Et, en même temps, cet imbécile me déplia sous le nez, d'un air qui voulait être malin, le vêtement que j'avais lors du dîner de sa femme.

« Pardon, messire Jacques, dis-je, mais ce surcot m'appartient ; ne le voyez-vous pas aux armoiries ? Et d'où le tenez-vous ?

— Ah ! vous ne le niez pas pour vôtre ?

— Non ! Est-ce Émersende qui vous l'a envoyé ?

— Qu'importe ? On l'a trouvé chez madame Louise..

— On s'est moqué de vous. C'est impossible ! » Jacques respira comme si je lui eusse ôté un moellon de dessus le corps.

« La Chastre ! expliquez-vous, tout ceci me fait assez de peine. Il y a quelque mauvaise affaire sous jeu. »

C'était bien assez d'avoir profité de la bonne volonté de la femme, sans mettre le feu de la jalousie au cœur de ce pauvre mari ; je lui racontai qu'Émersende avait voulu me faire assassiner chez lui, et que je m'étais sauvé dans un grenier de sa maison en laissant mes habits aux mains de mon ennemie. Il le crut, ou feignit de le croire, et nous nous remîmes en route. Il m'apprit alors que d'Aspremont n'avait pas été à Étampes pour autre chose que pour lui porter mon surcot. Je n'y regardai pas à deux fois ; j'allai droit à celui-ci et le traitai comme il le méritait.

« Reprenez le chemin de Paris, lui dis-je, et privez-nous de votre compagnie ; je vous promets que, on service fini, je vous retrouverai et vous punirai selon vos mérites.

— Messire de La Chastre, répondit-il, vous n'avez pas le droit de m'empêcher d'escorter ma fiancée.

— Et vous, repris-je, vous n'avez pas celui d'appeler fiancée la demoiselle des Baulx. Après la vilaine action que vous venez de faire, vous n'avez qu'à vous cacher. » Jacques de Labrosse, qui m'avait rejoint, me dit : « Ne vous inquiétez pas de lui, la chose me regarde.

— Est-ce là votre remerciement après le service que je vous ai rendu ? lui demanda Odard.

— Je ne vous dois rien, répondit Jacques ; le sire Béral des Baulx a dû largement payer votre chienne de commission, mais je n'aime pas voir mon honneur en jeu dans les affaires de la ribaude de mon père.

— Les maris sont tous les mêmes, reprit d'Aspremont, et c'est pain bénit de leur en mettre sur la tête. Après tout, j'ai eu tort de me mêler des affaires des autres. Que Raoul prenne toutes les femmes et trompe tous les maris, depuis le roi de France jusqu'au... »

Il n'acheva pas ce qu'il voulait dire, car je le renversai de cheval d'un grand coup de poing dans les côtes.

Les dames avaient entendu une partie de notre dispute, et alors que d'Aspremont fut à terre, elles firent halte. La mire m'appela, me demandant de ne pas me battre et de laisser tomber cette affaire ; mais c'était aussi impossible que d'empêcher le feu de brûler.

D'Aspremont se releva, remonta à cheval et vint sur moi. J'avais mis l'épée à la main et je l'attendais ; mais Labrosse se jeta entre nous et nous cria : « Laissez faire ! moi seul dois me battre pour ma femme ! » et, en même temps, il porta à d'Aspremont un coup d'épée dans la figure.

« Ah ! triple cornard ! lui cria d'Aspremont en essuyant le sang qui l'aveuglait, tu agis bien en digne fils du barbier de village. » Et il se rua au combat.

Afin d'imiter leur maître, ses gens se jetèrent sur ceux de Labrosse. Je donnai l'ordre à mes gardes de se tenir en repos : mon devoir était de laisser Labrosse venger lui-même son injure, et je me retirai près des dames.

Labrosse n'était pas de force à tenir longtemps contre Odard. Il fut bientôt mis à terre, et son ennemi allait le tuer quand Amicie me cria en me saisissant le bras : « Laissez-vous occire ce chevalier ? »

Je ne demandais qu'à m'en mêler. Je courus sur d'Aspremont, et, comme il allait percer la gorge de Labrosse, je lui fis voler sa dague des mains. Deux ou trois de ses valets se jetèrent sur moi ; mais Simon Leguay, Rofflart et toute ma garde écrasèrent si bien et en un clin d'œil la suite de mon ennemi, qu'il n'en resta rien.

Quant au maître, il recevait, pendant ce temps et de ma main, de si bons coups de marteau d'armes, qu'il en tomba assommé sur le chemin. La dame d'Yvelines et Amicie, se jetant à bas de cheval, vinrent me demander grâce pour lui. Je lui avais déjà laissé la vie une fois, mais il s'en était montré si peu reconnaissant que j'hésitais à obéir, lorsque le mari de Louise, remis sur pied, me tira d'incertitude. Sans me laisser le loisir de l'en empêcher, il se jeta sur Odard et, de son poignard, lui perça la gorge en disant :

« Tu ne calomnieras plus aucune dame ! »

Venir me tuer ainsi mon ennemi sous le nez était fort déloyal, et je fus aise de le lui entendre dire par d'Aspremont qui eut assez de force pour lui crier :

« Félon et déloyal vilain ! Il n'y a de noble en toi que les cornes qui percent ton front. »

Et il tomba mort.

« Je n'ai point regret à ce que je viens de faire, dit Labrosse en se tournant vers toute ma garde qui le huait, et si j'en porte, je ne suis pas le seul ; la couronne n'empêche pas le bois de pousser ! »

Je regardai Jacques de travers et j'eus envie de lui tomber dessus, mais je feignis de n'avoir pas entendu.

Je fis placer le cadavre de d'Aspremont sur son cheval et je donnai l'ordre à Rofflart de le conduire à son château. Je pensai à sa mère et à sa sœur qu'il laissait dans la misère, mais cela regardait Labrosse et je lui fis part de la ruine de la famille : c'était, avec le désir de se venger de mon mariage manqué, ce qui avait dû pousser d'Aspremont à s'employer, moyennant finance, pour Émersende et Béral.

« Comment ! me répondit le fils du chambellan, il faudrait que je fisse des rentes à madame Isarde et à sa fille, parce que cet animal m'a fait du tort ? Point, messire, qu'elles crèvent de faim dans leur fief ! Mais il n'y a pas de risques, damoiselle Aénor a plus d'une corde à son arc.

— Quand le roi apprendra ce duel, il faudra pourtant vous en tirer avec de l'argent.

— Je me charge d'arranger l'affaire sans cela. La Maubruny prendra la sœur comme suivante, c'est elle que cela regarde, et elles s'entendront bien.

»

C'était tomber si bas pour une famille noble, que je fis part de la chose à la reine dès que nous fûmes arrivés. Elle pensa comme moi, et dégagea le fief d'Aspremont de la main des juifs. Aénor ne valait pas le diable, mais la mère était une femme respectable.

Deux jours après, le roi envoya un exprès afin que la reine revînt près de lui. La dame d'Yvelines repartit pour son manoir en laissant Amicie aux mains de la reine et en me recommandant particulièrement de veiller sur elle. C'était une bien brave femme que cette mire, et elle aimait beaucoup ma protégée. Nous revînmes à Vincennes ; Amicie fut installée près de la reine en qualité de lectrice intime : bel emploi que bien des filles nobles n'eussent pu remplir, n'étant guère plus savantes que moi.

Le chambellan et sa séquelle avaient autre chose à faire que de s'occuper de ma personne ; ils procédaient au mariage d'Émersende et de Béral, au château d'Hennemont, fief que la maîtresse du chambellan avait acheté sur ses petites économies.

Louise n'y avait point été, sous prétexte de maladie ; mais elle y avait envoyé son mari. Les noces devant durer plusieurs jours, la dame de Clichy-la-Garenne me dépêcha sa petite suivante pour m'avertir d'aller l'avoir en secret. J'avais promis à la reine de ne plus aller chez les Labrosse, mais non chez les Linières, et j'y fus de nuit, déguisé en capucin. Je ne sais trop si la confession que je reçus et l'absolution que je donnai sont du ressort des gens d'église ; mais, s'il en était ainsi, ce serait un état fort

agréable. Louise me dit que son mari ne lui avait parlé de d'Aspremont que pour l'accuser de mensonge, et ajouta en riant qu'elle ne pensait pas devoir lui avouer la vérité.

« Je sais aussi qui t'a voulu assassiner au bois de Rouvray ; c'est Réral des Baulx. Il n'y était pas, mais c'était par son ordre. Il paraît encore qu'il a obtenu un tabouret à la cour pour sa femme. Mais ils ne te gêneront pas longtemps. Ils vont partir pour leur gouvernement des Ardennes, et il y a, de ce côté. tant de bandes de pillards et d'assassins, qu'il y aura fort à faire. On dit même que les Pastoureaux y ont reparu au nombre de vingt mille. S'ils pouvaient écorcher Béral comme les Albigeois l'ont fait de son grand-père, je n'en serais pas fâchée, il faut que je t'apprenne encore une autre nouvelle ; tu m'as porté bonheur, je vais être mère.

— Allons bon ! m'écriai-je ; et que dira Jacques ?

— Il sera content. Écoute donc, après sept ans de mariage ce n'est pas trop tôt. »

Il fallait bien que son mari ne valût rien pour n'avoir pas fait en sept ans ce que j'avais accompli en trois jours. C'était l'avis de Louise. Je recevais ses péchés, quand ce diable de Jacques revint de la noce sans crier gare. Annette accourut d'un air effaré pour me dire de partir, et je la suivis ; mais je me rencontrai dans l'escalier d'une tourelle avec le maître du logis. Il faut croire qu'il ne me reconnut pas sous mon froc ; car il s'agenouilla devant moi et je dus lui donner ma bénédiction, après quoi je m'en fus. Mais je m'arrêtai crevant de rire au bas de l'escalier, tandis qu'Annette, qui avait d'abord failli se laisser choir de peur, se tordait maintenant sur les marches. Je riais encore en m'endormant.

XXXI.

Un soir, je fus mandé chez la reine, ce qui me surprit un peu ; car, outre que je n'étais pas de service, elle ne recevait personne chez elle après la première heure de nuit, et le soleil était couché depuis trois heures au moins. Je crus à quelque mission secrète, et je m'y rendis en toute hâte.

Elle priait dans son oratoire, avait quitté ses robes et semblait se disposer à se mettre au lit. J'allais me retirer discrètement ; mais, au bruit de mes pas, elle se leva, rougit, jeta un voile sur ses belles épaules, que j'avais bien eu le temps de voir, et me demanda ce que je voulais.

« Mais vous m'avez fait appeler ?... répondis-je.

— Point ! qui vous envoie ici ?

— Un de vos pages.

— Il s'est trompé, ou c'est un piège. Allez-vous-en, si le roi vous trouvait ici, après ce qu'il suppose...

— S'il vous soupçonne, c'est qu'il ne vous aime point.

— Taisez-vous ! on a marché dans la galerie. »

Et, tout épeurée, elle se serra contre moi en me mettant la main sur la bouche, main douce et mignonne dans laquelle je déposai un baiser.

« Vous êtes fou, Raoul, dit-elle. Il faut partir, je n'entends plus rien ! »

Vrai Dieu ! je serais bien resté ; mais je m'en fus tout de même.

Je n'avais pas fait trois pas dans la galerie, que je me trouvai en face de Philippe III. On a raison de dire que deux choses du même genre arrivent coup sur coup. Quelques jours avant, j'avais rencontré un mari comme je sortais de chez sa femme, et maintenant j'avais affaire à un autre ; avec celui-ci, je ne pouvais m'en tirer avec une bénédiction, mais aussi je ne lui avais manqué en rien.

« D'où venez-vous ? me demanda le roi d'un air farouche.

— De chez la reine, sire.

— Et qu'y faisiez-vous, s'il vous plaît ?

— J'avais été prendre ses ordres.

— A cette heure de nuit ? et que vous commandait-elle ?

— Rien.

— Comment ! rien ?

— On m’a envoyé chez la reine pour se jouer de moi, et dès que j’ai compris, je me suis retiré.

— Me semble que vous avez été long à comprendre

— Ma foi non.

— Vous faites le sot, vous ne l’êtes point ; je ne le suis pas non plus !

— Qu’est-ce que vous croyez donc, sire ?

— Suivez-moi ! » dit-il en rebroussant chemin.

Il me mena dans une chapelle contiguë à sa chambre, et là, me montrant un crucifix :

« Jurez sur le christ, dit-il, qu’il n’y a rien de vilain entre la reine et vous !

— Je le jure.

— Jurez que vous ne lui avez jamais donné à entendre que vous étiez amoureux d’elle !

— Je le jure.

— Jurez que vous ne l’aimez pas !

— Sire, si la reine me faisait pareille question, je ne lui répondrais pas. Vous ne devez donc point me la faire. »

Il fronça le sourcil et reprit :

« Qu’avez-vous été chercher avec elle à Nijon, pendant la nuit ?

— Je n’en sais trop rien.

— Répondez ! dit-il en me saisissant le bras.

— Mais je ne peux vous révéler ce que j’ignore.

— Tu vas parler ! » cria-t-il en tirant un poignard qu’il me porta au cou. Je sentis la lame m’entrer dans la gorge. Il avait beau être roi de France, je ne lui reconnaissais pas le droit de m’égorger comme un mouton ; aussi je lui pris le bras et je le jetai rudement contre le bois d’un prie-Dieu en lui disant :

« Tenez-vous en repos ; ce ne sont point là manières de chevalier ! » Il se redressa en serrant les dents, et s’avançant sur moi :

« Je suis ton roi ! dit-il, blême de colère. Rends-moi ton épée.

— La voici ! lui dis-je en la brisant sur mon genou et en jetant les morceaux à ses pieds, ce qui était une grande insulte, mais j’étais indigné.

— Vous ne faites plus partie de ma maison ! dit-il.

— Je n’ai jamais été à votre service, mais à celui de la reine, et j’attends qu’elle me congédie.

— Je suis le maître, et je vous chasse.

— C'est tant pis pour vous !

— Vous menacez le roi ! » reprit-il en frappant sur un timbre. Un chévetain des sergents d'armes parut, et il lui dit en me désignant :

« Emmenez ce rebelle à la prison du Louvre ! »

A moins d'assommer Philippe, il n'y avait pas à résister davantage. Je suivis le chévetain, qui me fit mettre les fers aux mains, et de nuit je fus conduit au Louvre, château-fort à la porte de Paris, qui consistait en une grosse tour et un donjon fortifié.

Ce roi si pieux, si dévot, m'avait vilainement blessé et m'eût tué comme un chien, sauf à s'en confesser le lendemain. J'étais révolté de son injustice et de sa faiblesse d'esprit. Il faisait tout ce qu'il fallait pour donner raison aux suppositions malveillantes, et le chambellan triomphait. Je plaignais la pauvre Marie d'avoir pour époux un roi si sot, et j'enrageai de ne pouvoir plus lui être bon à rien. Le moindre mal qui pût m'arriver, comme rebelle, c'était le cachot à tout jamais. J'aimais autant être pendu tout de suite, ou mieux avoir la tête tranchée dans la prison.

La herse levée et les ponts abattus, je fus conduit à la grosse tour, où l'on arrivait par une seconde tour et un pont volant. Le chévetain me remit aux mains dû gouverneur, lequel, après m'avoir ôté mon gausape, c'est-à-dire mon surcot brodé aux armes de France et de Brabant, et avoir vidé le contenu de mon escarcelle dans la sienne, ordonna à plusieurs geôliers de lever une dalle qui recouvrait un trou rond comme la gueule d'un puits, après quoi, bien ficelé, je fus descendu à l'aide de cordes à trente ou quarante pieds sous terre.

Les cordes retirées et l'ouverture bouchée au-dessus de ma tête, je fus laissé là dans les ténèbres. J'avais été si abasourdi du traitement indigne qu'on m'infligeait, à moi homme noble et chevalier, que je n'avais soufflé mot.

Je me consolai d'être traité comme le dernier coupe-jarret de la chrétienté, en pensant que je n'en avais pas pour longtemps. Mes yeux s'habituerent peu à peu à l'obscurité, et je pus voir que ce séjour n'était pas des plus gais. C'était un caveau rond, assez spacieux, voûté comme un four et ayant pour toute issue au milieu de la calotte le conduit par où j'étais venu. Le sol était couvert d'une poussière fine comme celle d'un ossuaire, et en la grattant du pied j'en fis sortir des ossements et des lambeaux d'étoffes. Je n'étais pas le premier à devoir mourir là, oublié du monde entier. Je me sentis bientôt quand même un tel appétit, que j'appelai pour

avoir à manger ; mais on ne me répondit même pas. « Allons ! me dis-je, il faudra crever de faim ici, c'est sûr. » Et sur la poussière des morts, en pensant que ma carcasse allait bientôt grossir le tas, je m'endormis profondément. Mais je ne tardai pas à être réveillé par un bruit semblable à celui d'un essaim de mouches en révolution. Je fus longtemps avant de comprendre que c'était le sang qui me bourdonnait dans les oreilles. Je cherchai en vain à me rendormir pour oublier les douleurs de la faim. Enfin la dalle se souleva et, dans un rayon de lumière, je vis descendre un morceau de pain et une bouteille de terre au bout d'une corde, La sainte Vierge fût venue par le même chemin, qu'elle ne m'eût certes pas fait autant de plaisir.

J'attrapai ma nourriture et demandai au geôlier, penché sur le haut du trou, si j'en avais pour longtemps à rester là.

« A jamais ! » répondit-il, et, retirant sa ficelle, il rabattit la trappe.

Être là pour toujours, c'était long ; en attendant, je bus, mangeai, dormis, me promenai. Le lendemain on me passa un autre pain et une autre cruche, avec la recommandation de renvoyer la première en l'attachant au bout de la ficelle. Ces geôliers étaient gens d'ordre. J'en arrivai vite à distinguer le jour de la nuit par le filet de lumière qui passait à travers la dalle mal jointe, et je comptai les jours par les morceaux de pain, ma seule nourriture.

Vous allez me demander à quoi je passais mon temps. Je grattai d'abord le sol par désœuvrement ; j'y trouvai, un jour, une petite lime, et, tant rouillée fût-elle, je me mis en devoir de scier mes entraves, mais ne pouvant ni approcher ni éloigner mes mains maintenues à un pied l'une de l'autre par la barre de fer des menottes, je plaçai la lime entre mes genoux et, frottant avec persévérance, en quelques jours j'eus un bras, de libre. L'autre le fut-plus vite, et quand je me trouvai maître de mes mouvements, je me crus sauvé.

La muraille de mon cachot était forée en bien des endroits, j'y vis des écritures et des figures de bons saints sculptées par des prisonniers oisifs. La pierre n'était donc pas bien dure, et je pouvais essayer de faire un trou pour me sauver. J'avais comme instrument la barre des menottes et comme temps toute la vie devant moi. Les geôliers n'étaient pas encore descendus une seule fois depuis un mois que j'étais là, ils n'y descendaient peut-être jamais ; je me mis à l'œuvre. La pierre n'était pas tenace, j'en faisais voler des morceaux parfois gros comme la tête ; je vis dans ces pierres une chose bien nouvelle, que je ne m'expliquai point : des coquilles pareilles à celles

que j'avais ramassées et mangées sur les rivages de Barkah, alors que je m'enfuyais avec Flissa. Ces débris me reportèrent bien loin dans le passé. Tout en travaillant je me plaisais à me ressouvenir démon temps d'esclavage. Je regrettais mon grand émoucheau de plumes de paon, la salle aux poissons rouges, mon jardin, mes fleurs. Je revoyais le vieux Aboul Raschid et sa fille, belle comme la lumière. Si je m'étais fait musulman, comme le souhaitait la négresse Maouna, j'eusse été sultan à cette heure, heureux et puissant, au lieu d'être là, grattant au fond de la tour du Louvre les murailles de ma geôle.

Je faisais des projets pour le moment où je reverrais le soleil. Comme je soupirai après lui ! je ne l'ai jamais tant aimé qu'au fond de mon cachot ténébreux. Je voulais me venger du roi ; comment ? Je n'en savais rien. Je retournerais en Afrique, et, si Maouna était encore de ce monde, je l'épouserais peut-être ; et alors, à la tête d'une armée sarrasine, je viendrais défier Philippe le Hardi, le tuer, lui enlever sa femme que je ferais sultane, avec Gilberte et aussi Louise de Labrosse, et j'emmènerais Amicie pour en faire je ne sais quoi. Le chambellan, Béral et Émersende seraient d'abord pendus. Le bouc du château d'Yvelines me trottait aussi par la cervelle Je l'appelai, et comme il ne se montra point, je l'injuriai ; mais ni prières ni menaces ne le firent apparaître. J'étais là depuis plus de cinq mois, et j'avais déjà creusé un trou d'environ trois toises, quand le gouverneur, quatre gardes et deux geôliers descendirent dans mon caveau. Tout le fruit de mes peines était perdu. Je fus lié malgré ma résistance et remonté dans la salle de la tour. Je fermai d'abord les yeux, tant le jour me parut éclatant, et je fus conduit dans une salle basse destinée à donner la torture.

Il y avait là des instruments de tous genres, abominables inventions pour arracher des mensonges. Le tourmenteur de Paris et ses aides, les bras nus, s'emparèrent de moi et me firent asseoir. Je vis bien qu'ils allaient m'appliquer la question et je les priai de se dépêcher ; à quoi me répondit le patienteur :

« Nous ne pouvons travailler avant que les inquisiteurs ne soient arrivés.

— Ah, fort bien ! si j'ai affaire à ces gens-là, je n'en ai pas fini de si tôt. Ils aiment à faire souffrir ; si vous me faites mourir vite, je vous en serai reconnaissant.

— Et que ferai-je de votre reconnaissance quand vous serez mort ?

— C'est juste, mais je n'ai pas autre chose à vous donner. Et qu'allez-vous me faire ?

— Si cela vous intéresse, répondit-il tranquillement rien de plus aisé que de vous satisfaire. Nous allons vous attacher pieds et poings avec ces quatre cordes qui passent chacune dans un anneau de fer, deux ici, dans le mur, deux là, dans le pavé. Mes valets tireront chacun sur leur corde et vous verrez.

— Autant dire que vous m’allez écarteler. Pourvu que ce soit vite fait !

— Ça paraît toujours un peu long au patient, surtout quand on lui fait boire trois ou quatre seaux d’eau pour le remettre ; et comme l’eau refroidit l’estomac, on le réchauffe ensuite avec les fers rouges.

— Merci des renseignements !

— Oh ! il n’y a pas de quoi. Vous saurez bien mieux ce qui en est tout à l’heure. »

La porte s’ouvrit, mes juges entrèrent et prirent place sur une estrade. Un barbier-chirurgien s’approcha de moi et y resta, prêt à me porter secours ou à me laisser mourir.

Je reconnus sur l’estrade le grand, inquisiteur Guy de Seuly, avec qui j’avais festiné chez la bru du chambellan. Il était assisté de l’évêque de Bayeux et de cinq dominicains parmi lesquels je reconnus mon frère Guillaume, qui remplissait les fonctions de scribe.

« Il y a longtemps que nous ne nous étions vus, lui dis-je. Après ta conduite déloyale envers moi, il ne te manquait plus que d’être un de mes bourreaux. Regarde bien ! tu vas voir comme un La Chastre sait mourir. »

Il ne répondit rien et baissa la tête sous son capuchon.

« Taisez-Vous ! me cria Guy de Seuly, ne répondez qu’à nos questions. » Puis, s’adressant au tourmenteur : « Attachez-le ! » dit-il.

En un instant j’eus les pieds et les mains serrés par des nœuds coulants et je fus renversé sur une planche, laquelle retirée, je me trouvai suspendu par les poignets au long du mur, les bras en l’air, les pieds écartés et retenus au sol par les cordes. Je n’étais ni debout, ni couché, ni assis, mais dans une position fort inconmode.

« Messire de Seuly, dis-je pour faire montre de courage et de mépris, votre santé est bonne depuis que j’ai eu le plaisir de dîner en votre compagnie ?

— Raoul de La Chastre, répondit-il, laissez là ma santé et répondez ! Frère Guillaume, lisez l’interrogatoire. »

Mon frère rabattit son capuchon, se leva, et, sans barguigner, lut à haute et intelligible voix : « Raoul de La Chastre, sire de Brullebaut, ex-chévetain

de cent hommes du corps de la reine, vous êtes accusé de magie et pratiques pernicieuses qui ont amené la mort du Dauphin, Louis de France. Qu'alliez-vous faire au village de Nijon, en compagnie de la reine de France déguisée en bourgeoise ?

— Je n'ai jamais été là, répondis-je. Et toi, Guillaume, où as-tu été en partant de Châtillon avec un certain page grec ou païen ?

— Taisez-vous ! cria le grand inquisiteur ; ce n'est pas à vous d'interroger.

— Et si la chose me plaît ? répondis-je.

— Faites-le tenir en repos ! » cria aux tourmenteurs cet homme à l'œil sanglant.

Ceux-ci obéirent en tirant sur leurs cordes ; mais ils n'y allèrent pas d'ensemble et je les ramenai si bien, qu'ils demeurèrent surpris.

« Un rude gaillard ! » s'écria le maître tourmenteur.

Guillaume voulut continuer son interrogatoire ; mais il ne le put, la voix lui manqua et il se rassit. Le grand inquisiteur prit la parole et me dit :

« On vous accuse d'avoir employé des philtres et enchantements pour séduire la reine...

— Lâche coquin ! lui répondis-je, vous vous faites l'instrument de Piéron ; mais vous finirez avec lui au bout d'une corde.

— Tirez donc dessus ! » cria l'inquisiteur en colère aux valets qui, cette fois, y mirent plus d'ensemble et me tinrent étendu ; mais je n'avais pas encore grand mal. L'inquisiteur reprit : « Confessez-vous avoir amené d'Orient un démon familier qui, tantôt fille, tantôt garçon, vous procurait tous les plaisirs des succubes et des incubes ?

— Il faut demander cela au moine Guillaume, répondis-je. Il en sait plus long que moi à ce sujet.

— Vous ne voulez rien dire ?

— Si vous faisiez des questions raisonnables, j'y répondrais.

— Écrivez ! dit-il à mon frère.

— Guillaume, m'écriai-je, écris d'abord que je te renie ! » Guy de Seuly reprit : « Malgré tous les crimes qu'on vous impute, malgré votre insolence envers vos juges, on vous ferait grâce de la vie, si vous révéliez le nom de votre complice.

— Mon complice dans quoi ?

— Vous n'avez pas empoisonné le Dauphin tout seul ; vous n'y aviez aucun intérêt, et c'est une main puissante qui vous y a poussé.

— Pardieu ! messire de Seuly, répondis-je, vous savez bien qui a fait le coup.

— Qui ?

— Vous. »

J'avais peut-être touché juste ; car, dans sa colère, il cria aux tourmenteurs :

« Écartelez ! appliquez-lui la torture complète, vous y allez mollement ! »

Je trouvais qu'il en était tout autrement, car je me sentais déboîter les genoux et les épaules. On apporta de l'eau et on fit chauffer les fers, j'allais en avoir mon soûl. Mais j'avais hâte de mourir, tant je souffrais de la tension ; et, afin de les exaspérer, je criai à mes bourreaux :

« Vous n'avez donc pas de force ? vous y allez mollement, comme dit cet âne de Seuly. Je ne vous engage pas à me laisser sortir vivant de vos mains, car je vous rendrai tout cela avec les intérêts, je vous en réponds ! »

Et comme ils n'en finissaient pas, j'appelai Satan à mon aide. Est-ce lui ou le hasard qui fut cause de ce qui s'ensuivit ? Un des valets cassa sa corde : j'eus un bras de libre, et j'en profitai pour assener un coup de poing sur la tête du tourmenteur, qui me tomba assommé en travers du corps. Il avait fini d'être plaisant. Les valets, voulant porter secours à leur maître, lâchèrent les cordes, ce qui me donna le loisir de me remettre debout. J'en profitai pour me délicoter lestement bras et jambes, et, comme un enragé, je me ruai sur les inquisiteurs. Guy de Seuly reçut sur la figure un revers de mon poing qui le fit sortir de sa stalle et de la chambre ; je pris mon frère au cou et le jetai à demi étranglé sous une table ; ces imbéciles n'avaient pas pris le soin d'avoir des soldats armés dans la salle, et d'ailleurs ils ne s'attendaient pas à trouver en moi un luron si solide et si peu respectueux. Les moines prirent la fuite, les valets voulurent me reprendre ; mais avec un morceau de bois armé de dents de fer, que j'arrachai à un instrument de torture, je fis une si belle défense avec ce peigne malfaisant que deux eurent la tête ouverte et que les autres se sauvèrent. Je cherchai à reprendre la clef des champs ; mais je tombai au milieu de là cour du Louvre, pleine d'hommes d'armes qui se jetèrent sur moi. Je m'escrimai de mon râteau de fer ; mais j'avais affaire à trop de monde bien armé, et je cédaï, après avoir reçu deux coups d'épée dans la poitrine. Arrangé de la sorte, je fus porté dans une geôle plus petite, plus obscure et plus profonde que celle de la tour du Louvre. Mes blessures n'étaient pas grave, au dire du chirurgien de la prison ; je fus

pansé et laissé seul enchaîné au mur. Le soir, j'eus une soupe et je dormis très-bien.

Le lendemain, deux inquisiteurs suivis de gardes bien armés entrèrent dans mon cachot et me lurent ma sentence. J'étais convaincu d'empoisonnement, rébellion, hérésie, adultère, félonie, meurtre et bien autres vilenies. Rien n'y manquait : mon blason serait brisé, mon fief rasé ; je devais être dégradé de mon titre de chevalier, avoir les lèvres et la langue coupées comme blasphémateur, et être, enterré vivant sans confession au pied du gibet de Mont faucon comme sorcier.

« A quand la fête ? demandai-je.

— Demain à mi-jour, » répondit l'un des juges. Et je fus laissé seul.

XXXII.

Le lendemain, à l'heure de tierce, le bourreau de Paris était devant moi.

C'était un grand homme noir et maigre, vêtu de rouge, sans autre arme qu'un couteau à la ceinture.

« Je ne suppose pas, me dit-il, que vous vouliez m'assommer comme vous avez fait du tourmenteur. Je vous apporte une bonne nouvelle ; votre peine est commuée. Vous ne serez pas enseveli vivant ; vous aurez la tête tranchée comme gentilhomme.

— A la bonne heure ! j'aime mieux qu'il en soit ainsi !

— Vous voilà mon bien, à cette heure. Si vous avez quelque dernière volonté, quelque commission pour les vôtres, je m'en chargerai avec plaisir.

— Vous êtes aussi serviable que peut l'être le bourreau, et je voudrais pouvoir reconnaître vos offres de service ; mais le gouverneur de la prison a pris le soin de mettre dans son escarcelle ce qui vous revenait de droit. Pourtant, si vous vouliez porter ma carcasse à un vieux remégeux qui étudie les os et les attaches du corps humain, vous me feriez plaisir.

— C'est de Roger Bacon que vous parlez ? je le connais, et votre souhait sera accompli.

— Merci, mais n'oubliez pas la tête ! qui sait s'il ne saura pas me la recoller !

— Ne vous flattez pas de cela, reprit le bourreau en souriant : ce que nous coupons ne se, recolle jamais. Mais vous avez encore une heure devant vous : ne voulez-vous point dîner ?

— Tout de même ! »

Il remonta. Deux geôliers m'apportèrent un ragoût et un pot de vin, et je fis mon dernier repas de bon appétit. A mi-jour, je fus hissé dans la salle des gardes ; les valets du bourreau me coupèrent les cheveux sur la nuque, ce qui me fit un certain effet. J'eus bien l'idée d'en envoyer à la reine et à Gilberte ; mais je craignis que l'on n'y vît du mal ou de la connivence et les mains liées derrière le dos, je me rendis dans la cour intérieure du Louvre. Un échafaud était dressé, le bourreau, bras nus, tête découverte l'épée au poing, m'attendait là-haut. Je voulus monter sans l'aide des valets, afin de faire preuve de courage devant le gouverneur et les gardes, seuls présents à

mon exécution. Le fait est que je ne tremblais pas : j'étais préparé depuis longtemps à ce qui allait se passer. Quand je fus sur le plancher de l'échafaud, le bourreau me dit la formule consacrée pour ceux qui vont mourir : « Le roi te salue !

— C'est bien honnête de sa part ! répondis-je en riant. Ah ça ! messire, ne me manquez pas.

— D'un seul coup ! dit-il. Ce sera lestement fait. »

Comme je m'agenouillais, une fanfare retentit au dehors. Le gouverneur fit signe au bourreau d'attendre, et je me relevai. Un héraut, aux armes des Labrosse, entra dans la cour et criant : « Ordre du roi ! » remit une pancarte au gouverneur, lequel dit au bourreau que l'exécution était ajournée. « Reconduisez le prisonnier à la tour. »

On me croira si l'on veut, mais au lieu de me faire, plaisir cette nouvelle me laissa froid. Je m'étais si bien préparé, que je n'étais pas sûr de montrer autant de courage quand il faudrait recommencer. Je fus ramené dans mon premier cachot, dont on avait réparé les murs. Je vis redescendre le pain et la cruche, et j'en revins à chercher les moyens de me sauver ; mais je ne trouvais rien et pris le parti d'attendre et de m'ennuyer pendant des semaines et des mois, jusqu'au jour où je vis descendre, par le trou de la voûte, un moine long et mince, qui fut laissé là. Je crus d'abord que c'était un confesseur ; mais je reconnus bientôt le père Bacon.

« Ah ! vieux sorcier, m'écriai-je tout en joie, que venez-vous faire ici ? venez-vous me chercher ?

— Hélas ! non, répondit-il, je suis prisonnier. Mais qui êtes-vous ? Je crois reconnaître votre voix...

— Ah ! vous n'y voyez point ? Attendez seulement une quinzaine, et vos yeux se feront à la douce obscurité qui règne ici. Alors vous pourrez reconnaître celui qui vous a fait cadeau de Béral des Baulx pour le coupasser, mais non pour le faire revivre.

— C'est vous, Raoul de La Chastre ? Vous êtes encore de ce monde ? On vous disait mort.

— Ce n'en a pas été loin, mais on a ajourné mon exécution. »

Je lui contai ma mésaventure, la question et le sursis. Je voulais savoir la cause de son emprisonnement il me l'apprit en peu de mots.

« Je n'ai commis aucune mauvaise action, dit-il, et c'est encore cette affaire d'empoisonnement qui m'a conduit ici. La dame d'Yvelines aussi a été inquiétée, mais elle a disparu à temps.

— Lui serait-il arrivé malheur ?

— Non, elle s'est cachée. Je crois qu'elle est partie de France.

— Et la reine ?

— La reine s'est retirée à l'abbaye de Longchamp. Le roi l'a laissée faire. Il la croit coupable, et n'ose se l'avouer.

— Oui, c'est toujours le même sire, lâche, et indécis. Enfin le chambellan triomphe ! Et, dites-moi, où est la lectrice de la reine, Amicie des Baulx ?

— Son père l'a ramenée au couvent.

— Ah ! père Bacon ! vous êtes cause de tout le mal. Si vous eussiez laissé crever le Béral, rien de tout ceci ne serait arrivé.

— Pouvais-je tuer, pour vous faire plaisir, un homme qui n'était qu'évanoui ?

— Je ne vous crois point ! ce sont de vos tours de magicien ! Et la bru du chambellan, Louise de Labrosse en savez-vous quelque chose ?

— Oui, elle est accouchée, et son beau-père a fait un baptême comme pour un fils de France.

— Et l'autre ? le fils de Gilberte, Mathias ?

— Les drapiers de la cour ? Je n'en ai pas nouvelles je ne les connais pas. Quel rapport a donc le fils de Mathias avec celui de Jacques de Labrosse ?

— Aucun, dis-je, si ce n'est qu'un enfant m'en rappelle un autre. Quel temps fait-il sur terre ?

— Il fait plus gai qu'ici !

— Ah ! père Bacon, en fait de logis, il y a mieux que cela ; mais la nourriture est suffisante et l'humidité supportable. Et le roi, est-il retourné en Castille ?

— Point ! le pape l'a menacé d'excommunication s'il entreprenait la guerre contre des chrétiens. Il a obéi. D'un autre côté, le roi de Castille et celui d'Aragon ont fait la paix avec les Maures de Grenade. La France est calme, le roi fait des nobles avec des bourgeois, il accorde des privilèges et franchises aux avocats qui prennent le titre de chevaliers es lois, » les bourgeois de Paris ont le droit d'endosser le haubert et d'étaler sur leurs cottes les broderies d'or et d'argent des chevaliers. Enfin la féodalité est profondément atteinte, et le roi tend à remplacer la noblesse par la bourgeoisie.

— Ah ! j'en suis bien un exemple ! Sous le feu roi, on n'eût point traité un chevalier comme je l'ai été et le suis encore.

J'étais aise d'avoir, de la compagnie, et surtout celle d'un homme qui en savait long sur toutes choses. Je l'écoutais bouche bée, tant ce qu'il disait était surprenant. Il me conta un jour, à propos de ma tentative d'évasion à travers les murs, que, s'il avait du soufre et du charbon, il composerait avec le salpêtre de notre cachot une poudre qui ferait sauter la grande tour du Louvre. Il prétendait avoir trouvé le moyen de rapprocher les étoiles en regardant dans des verres. Il me reparla encore de la terre qui tournait. Je ne voulais pas le contrarier et je dis comme lui. Par exemple, un grand service qu'il me rendit fut de m'apprendre à lire et à écrire couramment, eu me marquant, à l'aide d'un clou, les lettres sur les murailles.

Je l'avais d'abord pris pour hérétique, mais il croyait plus en Dieu que moi, et, quant au diable, il l'habilla si bien, qu'il me fit rire de ses cornes ; mais il ne me persuada pourtant pas que ce fût néant.

Il traita de rêverie mon apparition du bouc infernal d'Yvelines, et quand je l'assurai avoir passé une bonne nuit avec une sorcière morte depuis six ans :

« Il y a quelque plaisanterie là-dessous, me dit-il ; c'était quelque servante de la maison qui avait envie de vous, et votre imagination l'a transformée en celle que vous souhaitiez voir. » Ça se pouvait encore ; mais quand je me confessai de l'attrait, charme ou amour, que j'avais eu et que j'avais encore par moments pour Flissa la Sarrasine :

« Il est bien vrai, dit-il, que l'homme a un pouvoir naturel sur l'homme et sur les êtres inférieurs, par la puissance de la volonté. Nous savons encore si peu de la science ! Un temps viendra où ce qui est aujourd'hui caché sera révélé au grand jour par l'effet même de la succession des générations et par le travail de l'humanité. Dans les âges futurs, le peuple saura une foule de choses que nous ignorons. Un jour viendra où la toute-puissance de l'homme régnera sur la nature par la science et l'intelligence. L'homme volera et se dirigera dans l'air comme les oiseaux, il pourra se promener au fond des eaux comme les poissons. On verra des chariots marcher sans chevaux, et ce ne sera point magie, mais science vraie. Et qui sait si, par la médecine, l'homme ne saura pas prolonger sa vie du double et du triple de la durée ordinaire ? »

Je ne comprenais pas toujours ; mais je ne regrette pas les six mois que je passai avec lui, car il parlait bien, et grâce à ses belles et riantes rêveries sur le temps futur, il me faisait oublier le malheur du temps présent, où j'attendais chaque matin qu'on vînt me chercher pour me décapiter.

Un jour, en rompant le pain quotidien qui n'avait jamais été augmenté, bien que nous eussions droit à deux rations, je trouvai dans la mie un bout de parchemin roulé ; je n'y pus déchiffrer un mot, ce dont je fus mortifié, croyant savoir lire. Mais Bacon me consola en me disant que c'était de l'hébreu à son adresse.

« Et de quoi cela traite-t-il ? lui demandai-je.

— Ce sont des nouvelles d'un ami qui m'apprend que dans peu de jours je vais être mis en liberté, sous condition de quitter la France. Ma foi, je ne tiens pas à y rester plus longtemps. Aussi bien, me voilà vieux, je vais retourner dans mon pays où je souhaite mourir en paix. Si je pouvais vous emmener avec moi à Oxford, j'en serais heureux !

— Oh ! moi, j'attends le bourreau !

— Du moment que je serai libre, je tâcherai de vous tirer de là. »

L'idée de me séparer du vieux Bacon, après avoir partagé avec lui si longtemps le pain et l'eau, me chagrinait, mais il ne faut pas songer qu'à soi. Il était content de revoir le soleil et je comprenais qu'il dût l'être. Le jour de sa mise en liberté arrivé, nous nous quittâmes à regret. Je recommençai ma triste existence, et je tombai malade d'ennui. Je ne touchai plus au pain, ce que voyant les geôliers, l'un d'eux descendit dans le caveau avec une torche. Il me tira de ma torpeur en me secouant, et me montrant son visage : « Ne me reconnaissez-vous point ? » dit-il.

C'était Mathias, mais il avait bien changé. De joufflu son visage était devenu maigre, et ses yeux brillaient comme ceux d'un fiévreux ou d'un fanatique.

« Comment es-tu geôlier ? parle donc !

— Je n'ai pas le temps à présent, mais je reviendrai. Il ne faut pas vous laisser mourir de faim. On a besoin de vous sur terre.

— Qui ? ta femme ?

— Oh ! la pauvre âme n'a plus besoin de rien.

— Gilberte est-elle morte ?

— Oui.

— Et l'enfant ?

— L'enfant aussi, et Michelin, tous morts !

— Ah ! malheur ! malheur ! qui a fait cela, Mathias ?

— Je vous dirai tout demain. Il y a un nouveau gouverneur, je veux étudier ses allures. Prenez courage ! la liberté n'est pas loin ! »

Il me remit une lime pour couper mes entraves, et me laissa plongé dans mon espoir et dans ma peine. Il redescendit le lendemain, et me dit :

« Nous avons un peu de temps. Je vais vous conter comment nous avons perdu ma femme. Il y a six mois, elle a été appelée devant le tribunal de l'inquisition Il eût fallu fuir, mais le temps a manqué. Gilberte a dû suivre les sergents, et nous, rester à la boutique et faire bonne mine aux chalands. Je n'étais pas en train de vendre du drap, allez ! Quand le malheur se jette sur une famille, il rue tout par terre. Michelin me dit : Ma fille mourra sous la question si elle nie son hérésie (vous savez qu'elle était Vaudoise). Si elle avoue, le petit Raoul sera brûlé avec sa mère. Je ne parle pas de moi, je suis vieux, j'ai assez de la vie. De toutes manières, ma fille est perdue. Il faut sauver l'enfant : je vais l'emporter hors de France, à Auxerre en Bourgogne ; » et il me donna le nom d'un correspondant où je devais le retrouver après avoir enseveli ma femme, car on devait me rendre son corps, si on ne le brûlait en place de Grève. Il partit donc, et me voilà rassuré sur le compte du petit que j'aimais comme mon fils. Le lendemain, je vois revenir ma femme. Je lui dis : « Tu sembles n'avoir point de mal. Allons, conte-moi ce qui en est. » Mais elle, au lieu de me répondre, me demande où est l'enfant : « Parti avec ton père. » Elle se prend à pleurer et me raconte que si elle avait su notre Raoul en sûreté, elle eût courageusement souffert la torture au lieu d'être lâche. « Faisons nos apprêts, dit-elle, Mathias ! allons retrouver mon enfant : il n'a plus que toi pour père, car ils ont tué le chevalier. » Mais les paquets ne se firent pas, Gilberte se mit au lit et le chagrin la prit. Elle vous aimait plus que tout, et la croyance en votre mort est pour quelque chose dans sa maladie. Il lui restait bien le petit, et c'était encore quelque chose de vous. Je la consolai de mon mieux et je réussis à lui redonner du courage. Enfin, au bout de la semaine, nous partons pour Auxerre ; et savez-vous la belle surprise qui nous attendait là ? Michelin était mort en route. On avait retrouvé son corps dans la neige, à demi rongé par les loups, mais point d'enfant. Les bêtes féroces au l'ont emporté ce pauvre petit pour le manger au fond des bois ; à deux ans, on ne pèse pas tant qu'un mouton. Ce fut le coup de la mort pour Gilberte ; elle se coucha pour ne plus se relever. Sentant sa fin approcher, elle me dit : « Mathias, je veux que tu saches combien je suis méprisable. Quand j'ai été devant les instruments de torture, j'ai eu peur. Un des inquisiteurs m'a appelé dans une chambre basse, et quand j'ai été seule avec lui, il m'a donné le choix : être brûlée vive avec mon enfant après avoir été torturée pour révéler les amours

secrètes du chevalier et de la reine ; ou bien appartenir sur-le-champ à ce méchant moine. Il m'a tant menacée, tant épeurée, que j'ai été lâche pour sauver mon Raoul, et je lui ai cédé. Je mérite bien la punition que m'inflige le bon Dieu. Cet inquisiteur, c'est le frère du chevalier ! c'est Guillaume de La Chastre ! »

« Quand elle m'eut fait sa confession, je lui pardonnai et lui jurai de la venger. Elle sembla plus calme, et j'espérais qu'elle avait surmonté son chagrin, quand, un matin, elle m'appela pour me dire : Je vois le chevalier et mon enfant dans le ciel. Ils me font signe d'aller à eux. Adieu, Mathias ! » Et elle est morte.

« Quand j'eus enterré ma pauvre femme, je revins à Paris. J'ai vendu la boutique pour ce qu'on a voulu en donner, et je me suis mis en quête de frère Guillaume. Mais il est plus difficile de mettre la main sur un prêtre que sur un roi, et je n'ai pu le joindre jusqu'à ce jour. J'ai changé de nom, je m'appelle Bertrand ; et ayant appris qu'il venait parfois faire appliquer la torture à la prison du Louvre, j'ai acheté une place de geôlier, avec la protection de la bru du chambellan qui se fournissait chez moi. Depuis un mois, tout en faisant mon service, j'épie de-moment d'enfoncer mon couteau dans le cœur de Guillaume l'inquisiteur.

Je suis déjà descendu une fois ici, sans savoir que vous étiez ce prisonnier dont on raconte des choses surprenantes, telles que d'avoir tué trois tourmenteurs deux inquisiteurs et quatre sergents d'armes. On dit que l'épée du bourreau n'a pu lui entamer le cou, et que, de guerre lasse, on l'a jeté au fond de la grosse tour, qu'il avait percée une fois, rien qu'avec ses ongles. Nous ne savons jamais les noms des prisonniers, mais j'eusse dû me douter que pour faire de semblables prouesses il n'y avait qu'un homme comme Raoul de La Chastre. Ah ! si Gilberte eût su que vous étiez vivant, elle ne fût peut-être pas morte ! Maintenant, messire, vous devez, aussi bien que, moi, vouloir vous venger. Le gouverneur et les trois quarts du personnel de la prison ont été changés. Il faut sortir d'ici, et il n'y a qu'un moyen : celui de remplacer le geôlier qui descendra demain avec moi pour visiter vos fers. Vous voici les mains libres, servez-vous-en ! »

Et Mathias ayant appelé, on le hissa.

Je ne pus fermer l'œil de la nuit, tant j'étais chagriné de tout ce qu'il m'avait appris. Le lendemain, Mathias et un autre geôlier descendirent.

« Gulfier ! lui dit Mathias, regarde donc si les menottes du condamné sont en bon état. »

Gulfier s'approcha de moi, et, comme il se baissait, je lui sautai à la gorge et, sans barguigner, je l'étranglai avant qu'il eût eu le temps de crier. Puis, avec l'aide de Mathias, j'échangeai mes haillons contre les habits de drap du geôlier.

« Voilà qui est fait ! dit Mathias. Maintenant écoutez-moi bien ! Vous allez remonter avec moi là-haut. Ne me quittez pas : demain nous constaterons la mort du condamné, nous reviendrons l'enterrer dans un coin et nous aviserons à sortir du Louvre. Faites attention que je m'appelle Bertrand, que votre nom doit être Gulfier. Vous êtes un ancien malandrin de la bande de Béral des Baulx ; c'est un de nos rôisseurs de Soliès. Parlez hardiment de Thoronet et imitez l'accent provençal, ce sera suffisant jusqu'à demain soir. D'ailleurs, vous ressemblez à ce Gulfier. En route ! et que Dieu nous protège ! »

Il appela. Nous nous accrochâmes à la corde et je me trouvai dans la salle des gardes, où quelques archers dormaient ou jouaient aux dés.

« Eh bien ? demanda à Mathias un archer maître.

— Eh bien ! répondit Mathias, le prisonnier n'en a pas pour longtemps. Si sa cruche vide ne remonte pas demain, son temps de prison sera fini. » Et, se tournant vers moi, il ajouta : « Gulfier, allons balayer les salles du gouverneur. »

Je le suivis comme un homme ivre, tant j'étais étourdi de respirer de l'air et aveuglé par la lumière.

« Ah ça, es-tu encore soûl ? me dit Mathias en passant le pont volant ; va te coucher, si tu n'es bon à rien ! »

Il me poussa devant lui en grommelant et jurant après moi très-fort, afin d'être bien entendu. Sur son ordre, je pris un balai, et il me laissa dans un escalier en me recommandant tout bas d'être incivil avec tous ceux qui ne portaient pas la livrée royale. Je ne sais trop ce que je fis pendant une heure. Le gouverneur passa et me dit que je faisais trop de poussière. Mathias arriva, me tança, m'arracha mon balai des mains, me traita d'ivrogne et m'envoya coucher. Il m'indiqua la chambre de Gulfier, et dès que j'y fus : « Vous m'excuserez, dit-il, de vous traiter ainsi, mais c'est nécessaire. Dormez, mangez, vous trouverez de quoi dans le buffet, et ne sortez plus que je vienne vous chercher. Tout ce qui est ici vous appartient, puisque vous êtes Gulfier et que, demain, nous enterrons le sire de La Chastre. »

Mieux valait être vilain vivant que noble mort, et j'en pris mon parti. J'aurais même été bien content, sans les tristes nouvelles que Mathias

m'avait apportées. Il y avait plus d'un an que je n'avais couché dans un lit. Aussi je dormis comme un loir. Au soleil levant, je fus debout, je suivis Mathias à la grosse tour et je le descendis dans mon cachot, pendant que la garde d'archers était remplacée par une d'arbalétriers comme cela se faisait tous les jours.

« Eh ! Gulfier ! cria Mathias du fond de la geôle, le prisonnier est mort, remonte-moi. »

Je lui obéis. Nous allâmes prévenir le gouverneur, qui, suivi de nous deux, descendit clans le caveau à l'aide d'une échelle. Sur notre témoignage, Gulfier fut accepté pour Raoul de La Chastre par le nouveau gouverneur, qui ne me connaissait point. Une fosse fut creusée dans le cachot, et, avec l'aide de Mathias, sans aucune cérémonie religieuse, je m'enterrai en enterrant ce cadavre. Après quoi nous remontâmes et j'allai donner un coup de balai dans l'escalier comme la veille. Mathias s'en fut demander une permission de sortie au gouverneur, qui la lui accorda. Une heure après, celui-ci montait à cheval et courait faire part de ma mort au roi ou au chambellan, je l'ignore.

« Gulfier ! me dit Mathias, allons nous promener, nous avons congé jusqu'à demain. » Et il ajouta tout bas, car les murs des prisons ont toujours des oreilles : « Dites adieu au Louvre. » C'est ce que je fis de bien bon cœur.

XXXIII.

Les rues de Paris furent d'abord pour moi comme un rêve. J'avais cru ne jamais les revoir, et je vous jure que je fus aise de m'y promener. Je regardais de tous mes yeux si je ne rencontrerais pas quelque figure de connaissance, quand, au détour d'une rue, je me trouvai quasi en face de Nogaret qui, à la tête d'une vingtaine de cavaliers d'honneur, prenait la direction de Melun. J'eus envie de lui dire : « Me voici, je suis encore de ce monde ! » mais je m'en abstins par prudence, et je me faufilai dans la foule, sans qu'il prît garde à moi. J'eus pourtant de la peine, en reconnaissant des hommes que j'avais commandés, et je fis un triste retour sur moi-même. Il y avait loin de ce que j'avais été à ce que j'étais ; du brillant chevalier d'honneur de la reine de France au pauvre geôlier du Louvre ; de Raoul de La Chastre, sire de Brullebaut, à Gulfier tout court, un ex-coupe-jarret de la bande de Béral. Pourtant, bien que je fusse mort, je n'en étais pas moins noble, et ni roi, ni empereur, ni parlement ne m'en pouvaient pas plus empêcher que d'avoir vingt-huit ans, d'être grand, fort et bien portant. Je ne possédais plus, il est vrai, ni nom, ni fief ; mais avec de la volonté et du courage, je pouvais rattraper ces deux choses.

C'est en me livrant à ces réflexions que je suivis Mathias le long de la Seine, sans savoir où il me conduisait.

« Où allons nous ? lui demandai-je.

— Nous allons chez un tavernier du nom de Lardy, avec lequel j'ai dû m'aboucher pour acheter ma charge de geôlier. Afin de ne point mettre les gens du roi à vos trousse, il faut que je vende votre emploi. Lardy vous trouvera aisément un remplaçant.

— Et toi, comptes-tu retourner à la prison ?

— Il faut bien que je mette la main sur votre frère, et ce n'est guère qu'au Louvre que j'ai la chance de le tuer. Pourtant si vous voulez m'y aider...

— Mon frère est un grand misérable, mais je ne peux le tuer.

— Je comprends ; mais, à tout le moins, vous pouvez me laisser faire.

— Fais de lui ce que tu voudras !

— Merci ! Le jour où je le tiendrai, je veux m'enivrer de son sang. »

Je ne reconnaissais plus Mathias. Sa bonté et sa belle humeur avaient fait place à une idée fixe : tuer le moine.

« Nous voici arrivés, reprit-il, jouez bien votre personnage de Gulfier, soyez prudent et laissez-moi faire. »

Nous entrâmes quelques instants après à la taverne de la *Rose Blanche*, dont le nom ne répondait en rien au bouge infect et enfumé dont les murailles suintaient l'humidité et où le jour était aussi rare que dans mon cachot. Autour des tables buvaient quelques vilains plus semblables à des coupeurs de bourse qu'à d'honnêtes gens. A l'empressement de l'hôte, je compris que Mathias était à ses yeux un geôlier d'importance. Ce Lardy était un grand homme maigre et noueux, avec une face patibulaire. Il nous invita à boire et manger et vint s'asseoir sans façon à côté de moi. La conversation, dont je ne me mêlai point, roula sur les profits plus ou moins gros qu'on pouvait retirer de l'état de geôlier. Mathias fabriqua une histoire sur mon compte, comme quoi ayant fait un héritage et devant retourner dans mon pays, je me voyais forcé de vendre ma charge. Après avoir vidé deux pots de vin pour nous éclaircir les idées, au dire du tavernier, nous entrâmes en marché. Mathias se chargea de l'affaire, prétendant que je me laisserais tromper par mon remplaçant, et sortit avec Lardy après m'avoir recommandé de l'attendre.

Je l'attendis jusqu'au soir où, fatigué de respirer l'air de ce taudis de buveurs, j'allai voir sur la berge s'il ne revenait point.

Il faisait nuit. Le bruit de la rivière était engageant et j'avais été depuis si longtemps privé de bain, que je voulus m'essayer un peu à la nage.

La soirée était sombre, le ciel nuageux, l'eau toute noire. Si je n'avais vu, de loin en loin, de petits falots s'y refléter en tremblotant, je n'aurais pas su où j'étais. J'avais gagné le milieu du courant, lorsque je le sentis s'agiter autour de moi, et je n'eus que le temps de me détourner pour ne pas donner de la tête dans une barque qui venait rapidement à ma rencontre. Je l'esquivais à peine, quand un corps me tomba sur le dos. J'enfonçai, et quand je revins à flot, j'en vis tomber un autre qui disparut comme le premier avec un cri sourd.

Je crus faire un rêve. Les gens qui menaient la barque étaient silencieux et tranquilles, comme s'il ne fût rien arrivé. Ils filèrent si vite, que c'eût été folie, ahuri comme je l'étais, de vouloir les rattraper. Je regardais de tous mes yeux à la surface de la rivière pour voir s'il y avait moyen de porter secours à ces malheureux, quand je me sentis saisir aux jambes. Je me

débarrassai vigoureusement, et, en plongeant, je saisis les vêtements d'une personne que je poussai devant moi en la laissant boire un peu, pour n'être pas noyé par elle. Je l'amenai au rivage d'où j'étais parti, sans trop savoir si elle était morte ou vivante, homme ou femme.

C'était bien une femme, qui me parut vêtue de noir et dont les jupes et les voiles l'avaient grandement aidée à se soutenir sur l'eau. Elle était fort étourdie de l'aventure, mais sauve, car elle se mit à éternuer comme une chatte enrhumée, sans paraître trop effrayée de voir un homme tout nu à côté d'elle. Il est vrai qu'elle ne me voyait peut-être guère. Je me rhabillai, tout en lui demandant d'expliquer ce qui lui était arrivé. Elle fut quelque temps avant de pouvoir répondre. Enfin elle me dit d'une voix douce et avec le parler d'une dame :

« Béni soyez-vous pour m'avoir sauvée !

— Je regrette de n'avoir pu sauver que vous. Croyez-vous que je pourrai retrouver vos compagnons sur la grève ?

— Non, reprit-elle, on les avait frappés à mort avant de les jeter à la Seine. Quant à moi, je m'y suis élancée à temps et à tout risque, car, sans vous, je me serais noyée ; je ne sais pas nager. »

J'allais lui faire d'autres questions ; elle m'en empêcha.

« Ne me demandez rien, je ne peux rien vous dire. Apprenez-moi votre nom, afin que je vous récompense comme vous le méritez.

— Ne me demandez rien non plus, madame : j'ai, comme vous, des raisons pour ne rien dire de moi.

Quant à la récompense, je n'en veux pas d'autre que le plaisir de vous voir debout. A présent, où voulez vous aller ? vous ne pouvez guère rester en place, mouillée comme vous l'êtes, et peut-être que vos ennemis vous cherchent.

— Conduisez-moi au couvent d'Ivry. »

Je fis ce qu'elle m'ordonnait, en suivant avec précaution les endroits les plus sombres, car elle craignait beaucoup de rencontrer d'autres assassins, et je la menai, sans qu'elle voulût en chemin me dire une seule parole, au couvent qu'elle m'avait désigné. Quand nous fûmes à la porte, elle sonna, et, se retournant vers moi, elle me dit :

« Je vois bien que vous n'êtes pas un vilain, mais un homme de noble cœur et peut-être de noble sang. Acceptez un souvenir de moi. »

Là-dessus, ôtant de son doigt une bague, elle me la présenta, et, n'en pouvant pas apprécier la valeur qui était grande, ainsi que je le vis plus tard,

je ne crus pas devoir la refuser.

Comme le portier de l'abbaye venait lui ouvrir, je crus voir, à la clarté de la lanterne qu'il portait, que la dame avait une figure blanche assez pleine. J'avais reconnu à sa démarche et à l'énergie de ses mouvements qu'elle n'était pas vieille ; mais elle se détourna brusquement en me disant adieu, et disparut.

Je n'étais pas en situation de chercher des aventures galantes ou périlleuses, et j'avais trop d'intérêt à me cacher moi-même pour être curieux des secrets d'autrui. Je retournai donc à mon auberge, où je retrouvai Mathias. Il me gronda de m'être risqué à courir la nuit et m'apprit qu'il avait terminé le marché avec Lardy.

Nous partîmes le lendemain. Quand nous fûmes sur la route de Meaux, Mathias me dit :

« Vous souvient-il qu'un jour, dans une veine de malheur, vous me fîtes part de l'idée de vous faire routier ?

— Oui, Mathias, et, aujourd'hui, je ne vois rien de mieux pour moi.

— C'est mon avis, et nous allons rejoindre, dans la forêt de Bondy, Mâchefer qui tient les bois avec trois ou quatre cents malheureux.

— Cela va bien ! Marchons, je suis des siens. » Après deux heures de marche, nous arrivâmes en pleine forêt. Nous n'avions pas fait cinq cents pas, que nous tombions au milieu d'une bande de voleurs qui surgit du milieu des bruyères et des genêts comme une nuée de sauterelles. Ces gens-là étaient déguenillés, mal armés, et semblaient avoir été déjà pendus, tant ils étaient hâves et défaits lisse jetèrent sur nous, et Mathias me cria : « Laissez-les faire ! » Mais l'avertissement vint trop tard pour le premier qui me mit la main au collet. D'un coup de poing, je le renvoyai coucher dans les herbages. Deux autres tirèrent leurs coutelas et firent mine d'attaquer.

« Tout beau ! cria Mathias ; ne touchez pas au capitaine et menez-nous à Mâchefer.

— Vous êtes des espions, cria l'un d'eux, et vous allez être branchés !

— Qu'est-ce qui m'a donné des drôles si malplaisants ? » lui dis-je, et, cassant une tige de bois vert, je courus à lui ; il prit la fuite.

« Je vais avoir là de lâches compagnons, dis-je à Mathias.

— Oh ! ils ne sont pas tous ainsi. Mâchefer n'est point sot et il a bien composé sa troupe. Ceux-ci ne sont que guetteurs, dépisteurs, gens de trait si vous voulez. Ce sont eux qui fournissent les potences, car ils sont toujours sacrifiés. »

Nous fîmes bien encore un bon bout de chemin, sans rencontrer personne autre ; et puis une voix nous cria : « Halte ! »

C'était un malandrin placé en vedette dans le branchage d'un chêne.

Mon compagnon, qui connaissait les usages, lui dit :

« Passe Mâchefer ! »

Le bandit sauta à terre, vint nous regarder sous le nez et dit : « C'est vous, Mathias ? quoi de nouveau ?

— Tout va bien ! répondit l'ex-drapier ; conduis nous vers le capitaine. »

Le bandit passa devant et nous vîmes bientôt sous les vieux arbres de la forêt deux ou trois cents gaillards dépenaillés, mais bien armés, les uns couchés, les autres causant, jouant, festinant avec des ribaudes de bonne volonté ; c'était tout comme un campement de gens de guerre.

« Laisse venir Mâchefer, dis-je à Mathias, je veux voir s'il me reconnaîtra. »

Il s'avança, fit amitié à Mathias et lui demanda qui j'étais.

« Un courtaud de mon beau-père défunt, répondit-il il veut s'enrôler dans ta bande, parce qu'il craint les suites d'un petit démêlé avec les inquisiteurs.

— Il est bien bâti, mais ne sait pas manœuvrer une épée ?

— Oh, j'y serai bientôt fait ! répondis-je.

— Enfin, s'il a bon vouloir, c'est tout ce qu'il faut. »

J'enlevai le capuchon qui me cachait le haut du visage et je dis :

« Tu ne me reconnais donc pas, gros bœuf ?

— Quel est ce malhonnête ? » répondit le forgeron et puis, me remettant :
« Ah ! ventre-Dieu ! pardon, excuse, messire ! Comment ! c'est vous ? Je vous croyais bien mort ! Je suis aise de vous revoir ! »

Nous allâmes nous asseoir au revers d'un fossé, et comme il s'intéressait à ce que j'étais devenu depuis que nous nous étions quittés, je le mis au fait en peu de mots.

« Enfin vous êtes mort, bien que vivant, dit-il, et comme vous n'êtes plus rien, si j'ai un conseil à vous donner, c'est celui de rester avec nous. Nous ne sommes point des voleurs, mais des routiers, ou, si vous le préférez, des Brabançons ; car plus des trois quarts de nos bandes se recrutent en Brabant, et vous serez content de nous voir travailler. Je vous connais et, sans y aller par quatre chemins, je vous demande de prendre un commandement.

— Tu me proposes d'être le chef de ta bande ? Tu as donc assez du métier ?

— Non, ce n'est pas ça ! J'ai ici quatre cents hommes, c'est peu de chose ; Ferret, le corroyeur, dont vous vous souvenez bien, en a mille dans les bois des Ardennes ; Willit, autre capitaine, cinq cents dans la forêt de Crespy. Il y a encore d'autres petites bandes par ci par là ; chacun tire à soi et on ne fait rien de bon. S'il se présentait un homme tel que vous, un homme noble, qui nous ferait honneur, il pourrait, d'ici à un an, réunir sous ses ordres plus de mille cavaliers et au moins six mille hommes de pied. Avec une bande aussi respectable, on peut faire quelque chose.

— On peut conquérir une principauté, Mâchefer, et si vous le voulez, je m'engage à vous comme vous vous engagerez à moi !

— C'est dit ! cria Mâchefer, demain nous partons pour l'Ardenne ; il faudra bien faire quelque chose en route pour amuser nos gars.

— Est-ce qu'il n'y a pas l'abbaye de Livry, ici près ?

— Oui, mais elle est bien gardée.

— Raison de plus ! si nous y avons un peu chaud, nous n'en boirons que mieux le vin frais des moines. »

Mâchefer se leva, rassembla ses hommes, me présenta à eux sous le nom du capitaine Gulfier, et leur fit part de ma proposition. Elle fut discutée, puis rejetée, l'abbaye étant, selon eux, trop bien fortifiée.

« S'il en est ainsi, leur dis-je, avec la permission du capitaine Mâchefer, j'emmène avec moi tous ceux qui sont de mon avis.

— J'en suis ! cria Mâchefer, et je me mets sous ses ordres. ; que ceux qui m'obéissent me suivent ! » Sauf quelques grogneurs, tous s'y mirent de bonne volonté. La forêt retentit de leurs cris d'allégresse, on me donna un méchant casque, une cotte de mailles et une épée que je me pris à brandir, tant j'étais aise d'avoir une arme dans la main, et, en attendant la nuit, on vida quelques tonnes.

« Si vous commencez ainsi, me dit Mathias, je ne vous donne pas six semaines pour être en état de livrer bataille au roi.

— J'y veux tenter ! Mathias, allons ! laisse-là mon frère et viens avec moi ; quand je serai capitaine d'une grande compagnie, nous aviserons à le punir selon son mérite. L'assassinat est lâche. Je te promets de lui faire son jugement mieux qu'il n'a fait le mien, et s'il doit mourir, au moins il saura pourquoi.

— Vous parlez bien ! votre frère ne perdra pas pour attendre. Je vais avec vous à Livry pour égorger quelques moines ; aussi bien j'ai juré haine à mort à tout ce qui porte froc. »

Les cinq cents hommes de Mâchefer, les miens à cette heure, plièrent bagage, et, bien monté, je me mis à leur tête. Une heure après nous étions, par une nuit obscure, sous les murs de l'abbaye.

Je ne fus point mécontent de la manière qu'employèrent ces Brabançons pour y entrer : Ils attirèrent au dehors les hommes soudoyés par les moines, et leur tombèrent dessus, les coupèrent et entrèrent avec eux. Ce fut ensuite une déroute générale. Le pillage alla bon train, mais j'empêchai qu'on ne s'enivrât ; il ne fallait pas s'oublier dans la bombance, si près de Paris. Au petit jour, toute la bande était en route pour les bois de Crespy en Valois. Une vingtaine d'hommes seulement manquaient à l'appel, et nous revenions chargés de butin, ce qui nous attira plus de trente ribaudes affamées d'or. Mathias se vanta à moi d'avoir pendu, de sa main, trois moines, et d'y avoir pris grand plaisir.

Nous rencontrâmes Willit et sa bande à mi-chemin. C'était un grand homme sec, déjà vieux, né dans le palatinat du Rhin. N'ayant pu tenir contre les gens d'armes du sire de Coucy qui lui avaient donné la chasse, il gagnait les montagnes et les forêts de l'Ardenne.

Force fut bien de les y suivre ; mais notre bande allait grossissant à mesure que nous avançons. Nous ne traversions pas une forêt sans en ramener quelques centaines d'hommes, obéissant encore plus mal qu'ils n'étaient commandés. Après plusieurs jours de marche, nous fîmes notre jonction avec les Brabançons de Ferret. Leur chef, Tex-corroyeur, me reconnut d'emblée, et grande fut sa joie. Il avait deux mille hommes campés dans des gorges et des rochers qui valaient mieux que toutes les places fortes et châteaux des Ardennes. La position était à cheval sur la frontière de France et celle du Luxembourg, de sorte qu'en cas de désagrément avec l'un des deux pays on passait dans l'autre. La discorde ne tarda pas à se mettre dans le camp ; on se battit, et, pour mettre tout le monde d'accord, les différents chefs de bandes me demandèrent de prendre le commandement général, en ma qualité de noble et de chevalier.

J'acceptai avec joie ; je résolus de discipliner ce monde-là et d'en faire autre chose que des pillards. J'allais avoir quatre mille hommes armés sous mes ordres, et la tête m'en tourna un peu. Je me persuadai facilement que je pourrais les conduire à la conquête de quelque duché. Qu'avais-je à faire de mieux ? Le sire Raoul de La Chastre n'était-il pas mort et enterré ? Gulfier, le malandrin, devait tenter fortune.

Avant d'être proclamé capitain général, je prévins chefs et soldats que j'exigeais d'eux, avant tout, une obéissance aveugle.

« Vous me demandez d'être votre chef, soit ! leur dis-je ; mais je suis habitué à voir mes ordres exécutés sans murmure. Le premier qui sera fautif recevra les verges ; à celui qui reculera devant l'ennemi la mort ! celui qui désertera sera tenu pour lâche. J'assurerai à chacun de vous une paye fixe proportionnée à sa dépense. Les cavaliers doivent nécessairement recevoir le triple des gens de pied ; c'est affaire à ceux-ci de se procurer des chevaux. Point de violence aux femmes, point de duels entre vous, sous peine d'être pendu. Point de tortures, point d'incendie sans mon ordre. Le butin sera partagé entre tous. Je vous en laisse ma part.

— Ce n'est pas juste, dit Mathias ; je sais compter moi, et si les compagnons veulent me nommer argentier payeur, je prélèverai une solde générale sur les prises.

— Oui, oui, oui, crièrent-ils ; ne faut-il pas que notre chef puisse avoir quelque chose à lui ?

— Soit ! mes enfants ; je ne suis avare ni d'argent ni de coups, et, pourvu que vous m'obéissiez, tout ira bien. »

Ils acceptèrent mes conditions ; les, chefs me jurèrent obéissance au nom de leurs hommes, me firent asseoir sur un bouclier et, porté à bras, je fus promené au milieu de cette petite armée qui m'acclama et me reconnut pour capitain général. C'était là un vieil usage ; mais l'élection de quatre mille hommes qui n'étaient pas tous des vauriens valait mieux que la faveur d'un prince.

Je laissai mes hommes se divertir tout à leur aise, et j'allai festiner avec Mathias, Mâchefer, Ferret, Willit et quelques autres chefs secondaires, sous un hangar de feuillages, au milieu des rochers. La bombance et la gaieté, les danses aux feux des torches durèrent jusqu'au jour, et, au matin, je trouvai, mêlés à mes hommes, plus de cinq cents femmes, et un millier de paysans affamés qui demandaient à faire partie de la bande du capitaine Gulfier. Mille hommes de plus n'étaient pas à dédaigner : j'enrôlai le tout. Nouvelle fête le jour suivant. Je les laissai faire, en attendant que j'eusse pris des mesures de discipline avec Mathias que je nommai payeur de la *grande compagnie* des *Épouvantes*. C'était le nom de l'endroit où j'avais établi mes quartiers d'hiver. Ils consistaient en plusieurs vastes cavernes, où bêtes et gens pouvaient trouver un abri en cas de mauvais temps. Mon donjon était une excavation, ma plate-forme un rocher, et mes remparts, la difficulté

d'aborder ces lieux sauvages. Je vivais de contributions et d'impôts, comme tous les seigneurs de France et d'Allemagne ; la seule différence entre eux et moi consistait en ce qu'ils rendaient foi et hommage à quelqu'un de plus puissant qu'eux, tandis que je ne relevais que de mon courage. J'étais l'homme libre par excellence, j'étais l'alleu du soleil et de la forêt du bon Dieu.

J'eus bientôt rabattu la crête des petits hobereaux des environs, et les Brabançons du capitaine Gulfier des Épouvantes n'avaient qu'à se présenter aux portes des petites villes, pour obtenir ce dont j'avais besoin. J'aurais pu m'emparer d'un château et m'y installer ; mais je ne voulais point sitôt chercher noise à mes voisins. Je préférais n'être point délogé d'où j'étais et les protéger en cas de besoin.

D'ailleurs, j'avais un meilleur projet : j'attendais que ma compagnie fût plus nombreuse et mieux disciplinée, car il y avait beaucoup à reprendre encore ; alors je marcherais sur Rethel, je livrerais bataille à Béral des Baulx, et je ferais un bel exemple de lui et de sa femelle.

J'avais divisé ma troupe par corps ; mille cavaliers estradiots, cinq cents archers à cheval, mille arbalétriers à pied, mille piquiers et quinze cents varlets, tant coutiliers que guetteurs et vivandiers. Ajoutez-y les femmes et petits enfants, et vous aurez une idée de mon armée, à laquelle je fis don d'un étendard où était représenté sur fond écarlate un phénix d'or renaissant de ses cendres : mon emblème. A diverses reprises, je dus faire justice de quelques criminels, mais pas aussi souvent que je m'y étais attendu. Ces bandits avaient pris une meilleure opinion d'eux-mêmes, depuis qu'ils étaient assujettis à des lois militaires. Ils en étaient venus à se croire une armée, J'en riais ; mais ils me prouvèrent plus tard que j'avais tort de croire que quinze cents estradiots à cheval et trois a, quatre mille hommes de pied ne valussent pas cent lances fournies de leurs six cents servants d'armes.

Au bout de deux mois, trouvant ma compagnie en assez bon état pour entrer en campagne contre Béral des Baulx, je fis part du projet à mes officiers. Tous furent de mon avis de marcher droit sur Rethel, sauf le vieux Willit, qui me dit :

« Je connais Rethel, c'est une ville si bien fortifiée que nous n'y entrerons point. De plus, attirer l'ennemi au dehors, comme c'est notre coutume, ne peut guère nous réussir ici. Nous sommes trop peu de monde ; attendez, capitaine Gulfier, que nous ayons réuni vingt mille hommes.

— Ah ça, Willit, lui dis-je, combien le gouverneur a-t-il donc de lances à son service ?

— Au moins deux cents, et plus de dix mille gens de trait.

— Nous pourrions attaquer quand même. » Willit reprit :

« Vous n'avez pas songé que le gouverneur de Sedan tient une garnison de quarante mille hommes pour défendre la frontière, et que nous serions pris en queue et écrasés. Si nous n'avons pas été inquiétés jusqu'à présent dans nos rochers, c'est que nous n'avons encore bougé. Sortons d'ici, et nous verrons beau jeu avec le roi de France. Je ferai ce que vous voudrez, mais je vous avertis. »

Le vieux Willit avait une grande expérience, et je me rendis à ses raisons. Je tenais à la peau de mes Brabançons et voulais les mener à la bataille, non à la boucherie. Je n'avais pas assez d'hommes, il m'en fallait le double et je donnai des ordres à mes capitaines afin qu'ils se missent en quête de soudoyer. Mâchefer partit dans ce but pour la province de Luxembourg et la Lorraine, Ferret pour la Picardie et les Flandres, Mathias vint avec moi dans le Hainaut et le Brabant. Nous devions nous retrouver dans le délai de trois mois aux Épouvantes, où le gros de l'armée nous attendait sous les ordres de Willit.

Me voilà donc parti avec quelques hommes, aussi simplement vêtus que possible, afin de ne pas éveiller les soupçons en route, et séduisant, débauchant embauchant tout ce qui avait l'air capable de manier une arme. Je ne m'amusais pas à me faire suivre de ceux qui s'engageaient à moi ; je les expédiais au camp par vingt-cinq ou trente, sous la conduite d'un de mes Brabançons.

XXXIV.

J'arrivai à Nivelles en Brabant un jour de kermesse et le racolage pouvait y être fructueux ; aussi fis-je dresser ma tente dans un coin du champ de foire, sous prétexte de vendre à boire, en ayant reçu licence des échevins, dans ce pays où les bourgeois sont libres autant que les nobles. Aussi, après vêpres, j'avais déjà une bande de joyeux compères qui prirent le chemin des Ardennes avec un à compte dans l'escarcelle. Si ces gens dévots, comme ils le sont tous de ce côté, eussent appris que c'était l'argent des moines, ils en auraient eu scrupule ; mais ils ne le surent point. Comme j'étais là, je vis passer, escortés par une suite nombreuse, le beaufrère du chambellan Labrosse, Pierre de Benais, évêque de Bayeux, avec Mathieu de Vendosme, abbé de Saint-Denis. C'était l'eau et le feu ensemble. Que venaient-ils faire à Nivelles ? C'est ce que je voulus savoir et je cherchai le moyen de voir l'abbé de Saint-Denis tout seul. Je dis à Mathias de m'attendre, que j'allais revenir, et je suivis de loin l'homme sans lequel je n'eusse jamais été chevalier d'honneur de Marie de Brabant.

Les deux prêtres rentrèrent, et je fis demander à Mathieu de Vendosme de vouloir accorder une audience au capitaine Gulfier. Je me recommandai de sa nièce, Jehanne de Vendosme, damé d'honneur de la reine. Je fus introduit sur-le-champ, il me demanda qui j'étais et ce que je souhaitais, sans me reconnaître.

« Je suis capitaine de Brabançons, seigneur abbé, et je viens offrir mes services à la reine Marie. Je sais qu'elle a beaucoup d'ennemis, peu d'amis ; mais vous êtes du nombre de ceux-ci, j'en suis également, et si, d'ici à trois mois, dix mille de ses compatriotes peuvent lui être de quelque secours, elle n'a qu'à me faire signe.

— Si vous n'aviez pas de barbe, et si celui à qui vous ressemblez n'était mort, je dirais : vous êtes Raoul de La Chastre !

— Je n'ai point sujet de me méfier de vous, et vous ne vous trompez pas ! »

L'abbé se dressa sur son siège, et sauta sur moi pour s'assurer que je n'étais pas une ombre.

« La reine vous a-t-elle donc sauvé ? dit-il.

— Non ! ce n'est point elle ; mais bien un ami, que je ne dois nommer.

— La dame d'Yvelines ? mais non, cela ne peut être : elle a été bannie pour avoir certifié que le Dauphin était mort de la peste. Enfin, qui que ce soit, vous êtes vivant et j'en suis aise ! »

Le noble abbé me tendit les mains, me fit asseoir et m'apprit ce qui l'amenait à Nivelles.

« Le soupçon le plus odieux, dit-il, plane toujours sur la reine. Vous saurez qu'elle s'est réfugiée dans l'abbaye de Longchamps, près Paris.

— Bacon me l'a appris en prison.

— Encore un qui a dû quitter la France pour échapper au Labrosse ! c'est moi qui l'ai fait sortir.

— Est-ce vous aussi qui avez fait suspendre mon exécution ?

— Non ! c'est la bru du chambellan.

— Louise ? m'écriai-je.

— Oui, à l'occasion de la naissance d'un fils attendu depuis longtemps. Le chambellans été si heureux de voir perpétuer sa race, qu'il n'a su rien refuser à sa bru, et vous a fait grâce de la vie. Étiez-vous amis d'enfance avec dame Louise de Linières ? »

Je répondis que nous étions parents ; c'était plus convenable que de lui dire quel genre d'amitié existait entre elle et moi. Cette Louise était une bonne âme. Qui m'eût dit que le plaisir pris ensemble, et qui m'avait déjà sauvé du poignard de Béral des Baulx, dût me sauver encore de la hache du bourreau L'enfant qui en était résulté me sauvait la vie. C'était bien la première fois qu'on voyait un père tenir l'existence de son fils au berceau.

« Vous saurez, reprit l'abbé, que vous n'en passez pas moins pour mort en prison ; le gouverneur en a porté la preuve écrite au roi, et vous ne pouvez plus être que Gulfier à tout jamais.

— Gulfier je suis, Gulfier veux être.

— Il n'en faudra pas moins cacher votre visage autant que possible, si vous revenez en France. Le Piéron est très-fin et très-puissant, prenez garde !

— Vous souvenez-vous d'un songe que Marie de Brabant vous a conté, seigneur abbé ?

— Oui, et j'en ai ri jusqu'au jour où elle vous a trouvé dans le bois de Vincennes.

— Ce rêve se réalisera. Marie est déjà accusée d'une vilaine action ; l'homme noir, c'est Piéron, et je dois le pendre.

— Écoutez, Raoul : vous êtes dévoué à la reine autant que moi. On a dit que vous étiez trop bien avec elle, je sais que cela est faux. On a tout mis en œuvre autour d'elle et de vous pour le prouver au roi, et il a cru sinon à l'adultère, tout au moins à une amourette.

— Savez-vous qui m'a envoyé de nuit chez la reine pour m'y faire prendre par le roi ? Ce doit être Émersende ?

— Oui, la dame des Baulx vous a fait avertir par un page qui était gagné, et qui a disparu depuis. Les ennemis de la reine, n'ayant rien pu savoir de vous, vous ont fait jeter au cachot. Aujourd'hui la reine a perdu tout crédit sur l'esprit du roi, et Labrosse lève la tête si haut que Jean de Brabant, frère de Marie, a résolu d'y mettre ordre. Il a été trouver Philippe III pour lui faire des remontrances, et tout ce qu'il a pu obtenir de lui, c'est que le beau-frère du chambellan et moi irions à Nivelles consulter une béguine qui sait les choses passées et futures. Le roi a promis de s'en rapporter à ce que dirait cette dévote. Voilà pourquoi je suis à Nivelles depuis trois jours, avec l'évêque ; mais Pierre de Benais est un traître. Il a été hier parler secrètement à la béguine, et quand j'y suis allé ce matin avec lui, elle m'a répondu : J'ai bien enseigné la vérité à l'évêque de Bayeux, votre compagnon ; ne me demandez plus rien, je n'en dirai davantage. » Je suis très-courroucé contre l'évêque et je repars demain matin, bien résolu à dévoiler sa perfidie au roi.

— Que ne demandez-vous le duel judiciaire ?

— Contre qui ?

— Contre Labrosse. J'ambitionne l'honneur d'être le champion de la reine, et je vous jure de prouver son innocence.

— Mauvaise solution, Gulfier ! Ce n'est pas la justice qui triomphe dans cette manière de vider un procès, mais bien la force.

— Eh ! n'est-ce rien, seigneur abbé ? Si je n'eusse eu le poing solide, j'étais écartelé quand Guy de Seuly, l'inquisiteur, me fit torturer. Demandez le duel judiciaire, je me porte garant de l'honneur de Marie de Brabant.

— Vous oubliez que la reine ne peut plus vous choisir pour son champion. En outre, ce sont là vieilles coutumes que je ne veux pas relever.

— Attendez que j'aie seulement levé une armée, et vous verrez ma coutume avec ceux qui m'ont offensé.

— Feriez-vous la guerre au roi de France ?

— Philippe le Hardi, bien qu'il m'ait maltraité, n'est qu'un instrument dont s'est servi le chambellan.

— Bien dit, La Chastre ! Ce chambellan et sa maîtresse, la dame des Baulx, sont deux coquins dangereux.

— Seigneur abbé, j'ai un projet ; aidez-moi à l'exécuter.

— Si ce n'est rien de mal !

— Je veux consulter la béguine à mon tour.

— Croyez-vous qu'elle vous apprendra quelque chose ?

— Qui sait ? je suis devenu un peu renard dans les bois ! Comment est-elle ? jeune ou vieille, laide ou belle ?

— Elle n'est point vilaine femme, bien qu'elle ait passé la quarantaine. Voulez-vous donc lui faire la cour ?

— Si c'était le seul moyen d'avoir une réponse favorable, m'en blâmeriez-vous ?

Mathieu de Vendosme était plus homme d'État que prêtre. Il me regarda en face et me dit, en me remettant un papier :

« Je vous donne l'absolution d'avance, si vous me rapportez à Saint-Denis cette déclaration signée d'elle.

— Donnez ! Comment s'appelle cette devineresse ?

— Mère Suzanne, c'est l'abbesse.

— Bien ! Il est trop tard pour y aller sur-le-champ ; mais demain je tente la chose, à condition que vous direz à la reine que Gulfier lui est aussi dévoué que Raoul de La Chastre.

— Je ne sais si je dois lui faire savoir que son ex-chevalier d'honneur est vivant.

— Quel mal y voyez-vous ?

— Au fait, il n'y en a point. Ce n'est pas elle qui vous trahira. Adieu ! »

Je pris congé de lui sans qu'il voulût consentir à prolonger son séjour à Nivelles pour attendre le succès de mon entreprise, et je vis bien qu'il ne s'en flattait guère. Je n'en fus que plus affermi dans mon projet, et dès le lendemain, quand l'abbé de Saint Denis et l'évêque de Bayeux furent partis, j'entrai chez un barbier où je me fis raser et accommoder afin d'être aussi joli garçon que possible. Puis, je me rendis au monastère, qui commandait la petite ville ceinte de murailles toutes neuves. La pancarte que devait signer l'abbesse était une déclaration comme quoi le Dauphin Louis était mort de la peste, et que la reine était bonne et loyale envers le roi et tous les siens. J'entrai au couvent et je demandai à une sœur converse de me faire parler à l'abbesse dont je déclinai les titres : Dame de Nivelles et princesse du saint empire romain.

« Dites votre nom, et ce que vous souhaitez.

— Je me donnai le premier nom venu et je prétendis ne pouvoir dire le motif de ma visite qu'à l'abbesse elle-même.

— Je comprends, répondit la sœur, vous venez consulter ; suivez-moi. »

Elle ouvrit une grille et me conduisit, à travers le cimetière, jusqu'à une seconde porte ; là, me montrant une personne au fond d'un jardinet :

« Voici la mère, dit-elle. Quand vous aurez fini, prenez à gauche pour revenir. » Et elle me quitta.

L'abbesse, la cotte relevée sur les hanches, en tablier de toile pour ne point gâter ses vêtements, ratissait son jardin. Elle était de moyenne taille, assez rebondie, et une mèche de cheveux blonds s'échappait de sa coiffe ; Au bruit de mes pas, elle releva la tête et me montra un visage qui n'était ni vieux ni laid. Elle avait des yeux fort noirs et la peau très-blanche.

« Voilà qu'on me dérange encore ! dit-elle en s'appuyant sur son râteau. Que souhaitez-vous ?

— Ne le savez-vous pas, ma mère, vous qui lisez dans les choses les plus ténébreuses ? et quand je regarde l'éclat de vos yeux, je ne m'en étonne plus !

— Quel rapport ont mes yeux avec votre visite ?

— Le plus grand, puisque ce sont eux qui m'ont attiré vers vous.

— Doux Jésus ! dit-elle, me prenez-vous pour charmeuse ?

— Je ne dis point cela ; mais vous qui connaissez tout, vous n'êtes pas sans ignorer le pouvoir que la femme a sur l'homme, rien que par la puissance de la volonté.

— Venez-vous ici pour me faire des compliments que je ne dois point écouter ? Dites ce que vous désirez savoir.

— Je n'ose trop m'expliquer, dis-je en baissant les yeux.

— Avez-vous commis quelque crime ?

— Si c'est un crime d'être amoureux, je suis coupable. »

Tout en lui jouant la comédie, je me pris à la trouver fort à mon gré, et j'inventai une fable assez plausible. Je lui dis que, depuis le jour où je l'avais vue à la messe de l'église de Nivelles (je savais qu'elle y allait aux fêtes), je ne pouvais plus ni boire, ni manger, ni dormir. Je venais me rendre à elle, afin qu'elle me remît l'âme en repos et me fît comprendre que je ne pouvais aimer une si haute clame ; que c'était une grande offense et que je méritais une punition. Elle se fâcha d'abord puis s'apaisa et finit par

m'écouter avec un certain plaisir. Elle avait posé son râteau et s'était mis en devoir d'émonder ses roses, qui paraissaient pâles auprès de ses joues.

Voyons, grand flatteur ! me dit-elle avec un air tout émerillonné, que faites-vous, de votre état ?

— Je suis messenger du roi de France ! Quand je dis « je suis, » cela ne peut plus être.

— Pourquoi ? mon fils.

— Madame l'abbesse, j'ai manqué à mon devoir, je devais vous remettre une missive ; et quand je vous ai vue, je me suis dit : « Si je fais ma commission tout de suite, je serai forcé de retourner en France, et je ne verrai plus cette gente abbesse qui m'a fêru le cœur. » J'épiais toujours le moment de vous parler et je ne l'osais point. Quand, il y a trois jours, l'abbé de Saint-Denis et l'évêque de Bayeux furent arrivés, je me jugeai perdu ; et, sous prétexte de vous remettre cette lettre, j'ai pris mon courage à deux mains et, ma foi ! je suis venu vous dire que je n'en pouvais plus d'amour.

— Eh bien, où est cette missive ?

— La voici ! lui dis-je en la lui remettant ; mais elle vient comme de la soupe au dessert. Faites-en ce que vous voudrez, et de moi aussi, car je n'ose plus retourner auprès du roi.

— Tu as peur d'être pendu ? Le fait est que tu le mériterais ; suis-moi !

Elle monta trois marches, et, quand nous fûmes dans sa cellule, elle tira les verrous sur nous deux, et dit :

« Tu t'es moqué de moi, avec ta lettre. Tu as volé cela, et c'est un prétexte pour arriver jusqu'à moi. Tu n'es pas plus messenger que mon chat. Dis donc tout simplement ce que tu veux !

— Je souhaite, gentille abbesse, que vous sauviez la reine de France en signant ce papier, et...

— Et tu es son amant ?

— Non, madame ! Si vous étiez bonne devineresse, vous n'eussiez pas dit cela.

— Tu es discret, je te contenterai ; mais toi, à ton tour, feras-tu ce que je vais te demander ?

— Oui, sur-le-champ !

— Dis-moi ton vrai nom !

— Gulfier des Épouvantes, capitaine de bande.

— Bien ! et combien as-tu d'hommes ?

— Six à sept mille.

— Les mettrais-tu à mon service, pour une injure à venger ? Connais-tu Guy de Seuly, prieur des Dominicains et grand inquisiteur de Paris ?

— Je crois bien ! Voulez-vous que je le tue ? ça me fera plaisir !

— Tue-le ! et apporte-moi sa tête.

— Où le trouverai-je ?

— A l'abbaye de Coincy, près de Château-Thierry.

— J'irai de grand cœur. »

Elle respira d'aise et me dit : « Je compte sur toi, Gulfier. Étais-tu sincère tout à l'heure en te disant amoureux de moi ? »

Je lui répondis que je ne mentais pas, et ma conversation l'intéressa bientôt au point qu'elle me pria à souper, ce que j'acceptai avec plaisir. Nous mangeâmes fort bien, ma foi ! et bûmes encore mieux. Quand nous fûmes au dessert, une sœur converse ayant laissé ouverte une fenêtre par laquelle nous arrivait un petit vent frais, l'abbesse se mit à éternuer par trois fois, et je dois dire qu'elle éternuait d'une façon qui n'était bruyante ni grossière, mais qui me donna tout de même envie de rire, car c'était celle d'une chatte plutôt que d'une femme. D'ailleurs, je n'avais jamais entendu éternuer depuis mon départ de Paris sans me rappeler l'aventure du bord de la Seine, et, comme je regardais mère Suzanne avec attention, elle se prit à rire elle-même de tout son cœur, après quoi elle me dit :

« Beau compagnon, retourne donc le chaton de ta bague, que tu parais avoir l'habitude de tenir au dedans de ta main.

— Oui, madame, c'est une habitude que j'ai, afin que le riche joyau dont elle est ornée ne trahisse pas le secret de la personne qui me l'a donnée.

— C'est quelque aventure d'amour ?

— Non, sur mon âme ! ce fut une tragique aventure, et j'ai dans l'idée que vous la savez aussi bien que moi.

— Si je ne t'eusse reconnu à cette bague dès les premières paroles que tu m'as dites ici, crois-tu donc que tu y serais reçu avec tant de confiance et d'amitié. Mais je sais ce que tu vaux, ami, et je te veux payer ce que je te dois, car tu as été humain envers moi. Après m'avoir sauvé la vie au péril de la tienne, tu ne m'as fait ni violence ni outrage et même tu ne t'es point montré curieux ni indiscret. J'ai bien vu dès lors que j'avais affaire à un vrai chevalier, et je regrettais de ne point savoir ton nom. Eh bien ! c'est le ciel qui t'envoie. Sache que le prieur des Dominicains, dont tu m'as promis la tête et qui est ton ennemi, avait payé des assassins pour me guetter au passage de la Seine et me tuer traîtreusement.

— Sans doute par jalousie, madame l'abbesse ?

— Non, pour se débarrasser de la mienne ; mais Dieu ne l'a pas voulu, et tu me vengeras. »

Elle me raconta une longue histoire d'amour, et j'appris qu'elle avait dû épouser Guy de Seuly, lequel l'avait abandonnée pour entrer, par ambition, dans les ordres. Elle avait pris le voile par désespoir. Ils s'étaient revus, aimés de nouveau, et il l'avait trahie, de plus belle. Voulant se venger de lui en le dénonçant à son propre tribunal de l'Inquisition, elle s'était rendue secrètement à Paris ; mais, quelque déguisée et voilée qu'elle fût, il avait épié ses démarches et voulu attenter à sa vie. « Défais-moi de ce monstre, ajouta-t-elle, et je témoignerai envers et contre tous de la vertu de ta reine. »

Ce fut chose convenue entre nous. En attendant que je pusse accomplir ma promesse, elle se dédommagea bien de son jeûne d'amour avec moi. Je me faisais d'abord scrupule de tromper Jésus-Christ avec une de ses épouses ; mais elle me dit, comme Louise de Labrosse en parlant de son mari : « Il sera le dernier à le savoir. »

Je ne sais comment elle avait acquis sa réputation de devineresse. Elle n'était pas plus sorcière que je n'étais sorcier, mais bien paillard autant que fille de cour. Elle était aussi curieuse qu'une fouine et me fit force questions. Du diable si je m'y laissai prendre ; j'avais été trop bien étrillé et j'avais mangé trop de cachot pour ne pas être devenu prudent.

Au matin, elle me congédia en me disant d'aller à la recherche de Guy de Seuly, après quoi je reviendrais et serais content d'elle.

J'étais déjà assez content d'elle. Elle me donna le baiser d'adieu avec tout autant d'ardeur que si elle ne s'en fût point rassasiée à nuitée, et je sortis de sa cellule. Mais au lieu de prendre à gauche, comme me l'avait recommandé la sœur converse de la veille, je pris à droite par mégarde, et, croyant passer la grille de sortie, je me trouvai dans un autre cimetière qui n'en finissait pas. Je m'aperçus de ma bévue quand je fus au bout. Une religieuse, assise au pied d'un arbre, allait me renseigner sur mon chemin ; mais, en me voyant avancer vers elle, je ne sais quelle sottise prit, car elle se jeta à genoux et se cacha la figure dans les mains. Je lui dis de n'avoir rien à craindre, que je m'étais égaré, et qu'elle m'indiquât par où je devais sortir de tous ces cimetières.

Elle releva la tête, et jugez de ma surprise en reconnaissant ma petite Amicie. Malgré ses habits de novice, je vis bien que ce n'était plus une planche, mais une belle jeune fille.

« Comme te voilà bien faite ! » fut le premier mot qui me vint. Elle ne me répondit pas, me prit la main et, y posant des baisers, elle se prit à pleurer. Je l'embrassai au front comme l'eût fait un père.

« C'est le bon Dieu qui vous envoie, me dit-elle en essuyant ses yeux. Il ne s'agit plus de pleurer, mais d'agir. Emmenez-moi d'ici !

— Enlever une fille d'église ! diantre ! c'est chose grave.

— Je suis ici contre mon gré, de par la volonté du sire des Baulx et de ma belle-mère Émersende. Demain, je prendrai le voile ; je suis encore libre aujourd'hui. Si je reste ici, je mourrai sous les coups. Voyez comme je suis arrangée ! »

Et, relevant sa guimpe, elle me montra ses jolies épaules sillonnées de coups de discipline.

« Je vais aller demander à la mère abbesse de faire justice de ces mauvais traitements.

— Oh ! c'est elle qui commande que je sois ainsi martyrisée, jusqu'à ce que j'aie consenti à prononcer mes vœux.

— Et qui donc exige que tu sois nonne ?

— La Maubruny. Elle veut se venger de tout ce qui vous a approché. Sortez-moi d'ici, si vous tenez à ce que je vive !

— Amicie ! sais-tu ce qui m'est arrivé ?

— A peu près. On vous disait mort. Je le croyais. Aussi j'ai eu bien peur il y a un instant ; mais je sais que les morts ne reviennent pas, et si j'ai pleuré, c'est de la joie de vous retrouver. Nous parlerons de toutes ces choses plus tard. En ce moment, songez à m'aider. »

Elle m'emmena près d'un arbre au pied d'une muraille et dit :

« Remarquez bien ce cyprès écimé. Je peux atteindre la crête du mur en m'aidant des branches. Je l'ai déjà fait, car ce n'est pas d'aujourd'hui que je veux m'enfuir ; mais je n'ai pas encore osé sauter dans le fossé plein d'eau, je ne sais nager. Il n'y a de ce côté que la lisière des bois. Attendez la nuit, et venez au pied de la muraille.

— Je t'attendrai dans l'eau ?

— Oui, je sauterai au hasard. Vous me rattraperez et m'emporterez.

— Où diable veux-tu que je te conduise, Amicie ? Tu ne sais pas ce que je suis ? Un chef de bande, vivant au fond des bois avec des gens de sac et de corde. Je n'ai plus d'autre nom que Gulfier des Épouvantes, et j'ai une demi-douzaine d'ennemis à punir. Que feras-tu, pauvre fille, au milieu des combats, des pillages, des scènes de meurtre et de violence ? Coucher de

jour dans les bois, marcher la nuit, tuer et saccager, ce n'est pas là l'existence que je voudrais te faire.

— Aimez-vous mieux me laisser mourir ? Je vous dis que demain il ne sera plus temps et que je prendrai le voile. Vous ne verrez plus mes cheveux si longs qui vous amusaient tant à regarder, à Nijon ; ils vont tomber sous les ciseaux de l'abbesse... »

Ces diablesses de femmes, même les plus chastes, connaissent bien le défaut de l'armure. L'idée de voir couper la belle chevelure de cette enfant fit plus sur moi que ses menaces de mort.

« Petite, lui dis-je, tu garderas tes cheveux. Partons !

— Merci ! je vous devrai tout. Mais l'abbaye est trop bien défendue pour que je puisse sortir en plein jour. Faites comme je vous ai dit. A ce soir, après complies. Allez-vous-en, maintenant. ».

Quand elle m'eut décrit le chemin que je devais tenir, je la quittai pour aller tout de suite faire la reconnaissance du fossé, de la muraille et du cyprès écimé. Le fossé était plein d'eau, la muraille très haute et le cyprès peu solide. Amicie risquait fort de se rompre le cou en descendant par là sans échelle. J'avisai, à deux cents pas, un fourré où Mathias pourrait nous attendre avec les chevaux, et j'allai me précautionner d'une corde, après quoi je rejoignis Mathias, fort inquiet de ce que j'étais devenu. Je lui promis de le mettre au courant plus tard, je lui donnai des ordres pour le soir et j'allai dormir, la dame abbesse ne m'ayant pas laissé fermer l'œil de la nuit. A la tombée du jour, j'étais avec Mathias dans le fourré, où j'attendis le moment d'agir.

« Quelle aventure endiablée ! disait mon compagnon que j'avais mis au fait. Vous allez enlever la fille de Béral des Baulx ; et puisque vous ne la voulez point tuer, qu'en voulez-vous faire ? Elle va nous être d'un grand embarras. Tenez, vous avez eu tort d'aller dans cette ruche de filles. J'eusse été bien surpris que vous en fussiez sorti sans piquûres. »

J'attendis que le couvre-feu fût sonné et les portes de la ville fermées. Les murailles de l'abbaye ne devaient pas être très-fréquentées de nuit. L'hôtelier chez lequel j'étais descendu m'avait parlé de fantômes d'apparitions du côté des cimetières, et la peur est toujours la meilleure gardienne des tombeaux. Les gardes bourgeoises veillaient plus à leurs maisons qu'au monastère, et je pus m'avancer, sans rencontrer ni vivant ni mort, jusqu'au revers du fossé. J'attendis encore une bonne heure qu'Amicie parût. Je commençais à craindre qu'elle n'eût pu s'échapper,

quand je la vis sur la crête du mur. Je saute dans le fossé où je n'ai d'eau qu'à mi-corps je lui défends de se lancer et lui jette la corde pour qu'elle l'attache autour du cyprès et se laisse glisser. Aussitôt dit que fait. Je l'enlève à bout de bras pour qu'elle ne se mouille pas les pieds. Elle pesait à cette heure plus qu'une plume. Je repasse le fossé, j'atteins l'autre bord, je lui mets ma cape sur le dos, je rejoins Mathias, je monte à cheval, je place l'enfant en selle devant moi et, sans dire mot, nous voilà partis grand train.

Quand nous fûmes à une distance raisonnable, je ralentis l'allure et je dis à ma protégée :

« Nous en voilà dehors, Amicie ; que vas-tu faire à présent ?

— Rester avec vous ! »

J'eusse préféré, je l'avoue, qu'elle me fît part d'une autre idée ; mais, en y pensant, je compris bien que la pauvre fille n'avait d'autre ressource.

« Eh bien ! nous ferons la guerre de compagnie, petite. Tu laisseras ces habits de religieuse à la première couchée. Pourvu que tu ne sois pas malade comme à Nijon ! Nous n'avons pas la dame d'Yvelines sous la main, ici.

— Oh ! je me porte bien, maintenant, je suis devenue forte, et avec vous je n'ai pas peur : je serai votre sœur d'armes, si vous voulez.

— Je le veux ! mais comment t'appelleras-tu ?

— Gulfier, comme vous.

— Gulfière, au moins.

— Si vous voulez. »

Nous nous fîmes récit de nos mésaventures. La pauvre Amicie n'avait pas à se louer de son beau père Il était venu la réclamer à la reine, alors que celle-ci avait quitté la cour pour se retirer à l'abbaye de Long champs. Amicie avait été emmenée à Rethel en compagnie d'Émersende qui lui avait d'abord fait bon visage, puis, voyant ses avances méprisées, l'avait prise en grippe. Amicie, en vraie fille de cœur, avait supporté ses moqueries sans vouloir y prendre garde. De guerre lasse et ne la pouvant mettre dans son tort, Emersende avait exigé de son mari qu'il la débarrassât de sa belle-fille. Béral l'avait emmenée au couvent de Nivelles pour qu'elle y fût cloîtrée, avec promesse à l'abbesse d'un beau cadeau, le jour où elle prendrait le voile. Amicie s'y refusant, les nonnes, par ordre de la supérieure, l'accablaient de coups sous prétexte de mortification. Cette gaillarde abbessse n'était pas des plus tendres.

Je n'osais m'aventurer dans une ville avec ma novice. Nous dûmes souper de quelques provisions apportées par Mathias et coucher dans les bois. Par bonheur il faisait beau. Je ne dormis que d'un œil, car je craignais de voir se renouveler la nuit de Nijon ; il n'en fut rien. Amicie commençait sa vie de chevalier errant ; elle prit bravement son parti de sommeiller sur la mousse à mes côtés et sous la garde de mon honneur.

XXXV.

Le lendemain, je rencontrai quelques-uns de mes enrôlés, et, le soir, j'arrivais en vue du campement des Épouvantes après deux semaines d'absence, quand huit à dix de mes drôles, au lieu de venir me recevoir poliment, se jetèrent à la bride de nos chevaux.

Je compris tout de suite qu'il y avait rébellion ; j'ordonnai à la novice de rester en selle, à Mathias de se tenir près d'elle et, sautant à terre, je pris par l'oreille le premier de mes malandrins qui me tomba sous la main.

« Tu vas commencer par lâcher ce cheval ! » lui dis-je, et je le poussai rudement contre une roche où il resta. Puis, m'adressant à un grand gaillard de mauvaise mine :

« Que signifie la réception que vous me faites à cette heure ? Où est Willit ? Pourquoi ne vient-il pas ?

— Nous l'avons pendu, répondit-il en ricanant, et, avec lui, quatre de nos chévetaines.

— Ah ! vous vous révoltez en mon absence, et vous croyez que cela se passera de la sorte ?

— On pend les traîtres et on tue les chefs qui vous abandonnent ! dit-il en me menaçant de sa hache.

— Oui-da ! mon fils, » lui répondis-je en lui enfonçant mon épée dans la gorge. Puis, d'un coup de pied à celui-ci, d'un revers de ma lame à celui-là, je débarrassai le chemin des coquins qui prirent la fuite ; je leur courus après jusque dans le camp. Trois ou quatre archers allemands tentèrent de me barrer le passage, je les régalai de la belle manière et tins tête, à moi seul, à mes Brabançons révoltés.

Mais tant d'hommes ne pouvaient être tous de la même opinion, et j'en eus bientôt un grand nombre pour me prêter main-forte ; ce que voyant, les mutins se cachèrent ou se soumirent. Ils avaient bel et bien pendu Willit et une vingtaine de mes meilleurs soudoyers. Je fis mettre tout le monde sous les armes. Quelques-uns firent mine d'hésiter, mal leur en prit.

Je me souviens de l'un d'eux, un gros gaillard qui mangeait une pomme en crachant ses épiluchures de mon côté et semblait ne pas vouloir obéir.

« Est-ce que tu ne m'as pas entendu ? » lui dis-je.

Il haussa les épaules, je lui fendis la tête en, deux, les autres coururent à leurs rangs.

Quand j'eus ramené les trois quarts de mes bandits sous mon autorité, j'allai chercher Amicie, la donnant comme ma sœur et promettant la mort au premier qui oserait seulement toucher son cheval.

Quand elle fut installée dans ma grotte avec Mathias et quelques hommes sur lesquels je pouvais compter, je fis décrocher et ensevelir le pauvre Willit ainsi que les autres victimes de la révolte, puis j'en voulus savoir la cause. J'appris qu'une centaine de ces bandits avait suffi pour mettre tout en désarroi. Ils avaient prétendu que Willit et les meilleurs capitaines restés avec eux les trahissaient et qu'ils attendaient le gouverneur de Rethel poulies écraser dans leurs rochers. Ces misérables mettaient sur le dos de Willit leur propre trahison. Ils étaient espions de Béral. Je n'ai pas besoin de vous dire ce que j'en fis : une heure après ils pendillaient aux arbres de la forêt. Je devins inexorable ; je fis chasser toute la bande des femelles. Quelques hommes, préférant leur compagnie à la mienne, furent déclarés lâches et, renouvelant une coutume des anciens païens, je leur fis couper le pouce de la main droite, les déclarant ainsi poltrons et bons à rien. Des courriers furent, expédiés à Mâchefer et à Ferret pour les rappeler avec leurs renforts, et tout rentra dans l'obéissance.

Coucher sur la dure et mener la vie sauvage était de mon goût ; mais pour Amicie, quelle différence avec ses habitudes ! Un lit de fougère au fond de la grotte, quelques troncs de sapins à peine équarris pour meubles, une jaque de mailles qu'elle avait voulu endosser, un casque et une épée pour toute parure, des rixes sanglantes pour spectacle, tel était son lot. Je l'admirais et la regardais comme frère d'armes ; j'avais pour elle un respect dont je ne me serais pas cru capable. Sa confiance en moi était grande, puisque nous couchions dans le même antre à trente pas l'un de l'autre. Cette jeune fille guerrière fut bientôt considérée comme sainte par mes Brabançons, et comme elle avait la garde de l'étendard (personne plus qu'elle n'étant digne de le porter), qui l'eût insultée eût insulté le drapeau. Elle se disait plus heureuse de vivre ainsi, au milieu des bois, parmi ces hommes de guerre, sous la protection de Dieu, qu'elle ne l'avait jamais été, sauf le temps passé auprès de la reine.

Elle était si franche et si raisonnable, que je parlais avec elle comme avec un garçon. Un jour que nous causions, je ne sais comment, du diable et de

sa séquelle, elle prétendit qu'elle n'y croyait point et se moqua de moi quand je lui affirmai l'avoir vu à Yvélines.

« Oh ! ce n'est pas possible, dit-elle, vous avez rêvé cela.

— Rêvé ou non, je me méfie de la mire. Ne l'as-tu point vue faire des incantations ?

— Mais non, c'est une grande savante, pas sorcière du tout. Est-ce qu'il y a des sorciers, d'ailleurs ?

— Diantre ! tu parles comme Bacon, petite ?

— Tant mieux ! je parle bien alors.

— Est-ce lui qui t'a enseigné à penser ?

— Non, c'est ma mère d'abord, et puis la mire, alors que vous m'avez conduite à elle. Elle m'a guéri le corps et fortifié l'esprit. J'ai bien compris tout ce qu'elle m'a dit.

— C'est une aimable femme, malgré son masque ; et que disait-elle ?

— Ce serait bien long à expliquer, mais une seule chose vous dira tout : Il faut aimer Dieu et cultiver le juste et le vrai... »

Maintenant que je me rappelle comme cette jeune fille parlait bien, et comme elle était belle et avenante, je m'étonne que l'idée ne me vint pas d'être amoureux d'elle. Je crois bien que mon caractère avait changé, et que la torture, la geôle, l'échafaud, la perte de mon nom et de mes biens m'avaient si bien sorti de la peau de Raoul de La Chastre, que j'étais un autre homme. J'avais été si longtemps enfermé seul ou avec ce vieux sage de Bacon, que je n'aimais plus tant les propos des femmes et que je n'étais plus si curieux de galanterie. J'avais des choses plus sérieuses en tête, la, colère et la vengeance me parlaient plus au cœur que le plaisir.

Mâchefer et Ferret revinrent avec un bon contingent, et la grande compagnie se monta à dix mille hommes. Mes archers n'avaient pas tous des arcs, et bon nombre de mes piquiers ne possédaient que des bâtons ; mais l'ennemi devait nous fournir des armes.

J'avais hâte d'entamer les hostilités contre le gouverneur de Rethel. J'étais peiné aussi de voir Amicie tellement à court de tout ; elle était courageuse et ne se plaignait pas, mais je souffrais pour elle. Un matin, je rassemble mes bandes et, dans une harangue courte mais bonne, je leur annonce qu'il faut aller coucher à Montaigu, un fief appartenant à Amicie, mais où Béral tenait garnison. Je leur recommandai de n'en pas trop gâter les murailles, afin de n'avoir pas à les réparer et de pouvoir y rester.

Mon ordre fut accueilli par des cris de joie ; les drôles ne demandaient qu'à montrer ce qu'ils savaient faire ; et nous voilà partis, ma gentille compagnon ne à notre tête et faisant flotter son étendard aux rayons du soleil levant. Un châtelain de la frontière voulut nous imposer le péage sur ses terres ; il eut grand tort d'attirer notre attention : quelques, hommes mordirent la poussière, le châtelain fut tué en se sauvant, ses hommes furent pris, et ceux qui ne voulurent point être pendus furent incorporés dans mes bandes. Le château était bon, bien approvisionné ; j'y trouvai de quoi armer cinq cents hommes, c'était toujours d'autant. Nous y fîmes un bon dîner ; j'y laissai garnison et nous continuâmes sur Montaigu. Par Amicie, qui y avait été élevée, j'eus d'amples renseignements. Le château de Montaigu est perché sur le haut d'un rocher, au milieu de montagnes couvertes de forêts, et commandant tous les abords de l'Ourthe. C'était une place si bien gardée par sa position, qu'à moins d'une surprise il ne fallait pas compter s'en emparer. Je formai quatre corps d'attaque : le premier, sous la conduite de Mâchefer, devait forcer la ville ; le second, avec un capitaine nommé Arengard, un ancien boucher qui avait qualifié sa bande l'*Ecorcheuse*, occuperait les moulins et les ponts ; la troisième, avec Ferret, attirerait la garnison de Béral sur un point, tandis qu'à la tête de mes bandits j'escaladerais ce véritable nid d'aigle.

Point de quartier à l'ennemi qui combat, merci à celui qui se rend : tel était mon ordre. Les gens de Béral dormaient encore à pleins yeux, que nous étions déjà dans la place. La garnison se rendit. Ceux qui ne voulurent point m'accepter pour maître furent jetés par-dessus les remparts ; il faut dire que le nombre n'en fut pas grand. La prise de Montaigu ne coûta la vie qu'à une trentaine d'hommes. On mit la main sur l'argentier du château, qui s'était caché dans son buffet.

Amicie reconnut sa nourrice ; mais il fallut un bout de temps à la bonne femme pour comprendre que cette jeune guerrière était sa pouponne. Je les laissai dans la grande salle, pour donner des ordres afin que tout le monde pût manger, dormir et être payé. Mâchefer et Arengard m'envoyèrent dire qu'ils étaient maîtres partout. Je fis faire bonne garde et je défiai Béral des Baulx de venir reprendre son fief et sa fille sans ma permission.

Je restai quelques jours à Montaigu, non pas avec l'intention de m'oublier dans la vie de château, où Amicie avait repris ses habitudes d'enfance, mais pour m'assurer de tout le pays environnant. Je tenais peu à ce que les châtelains relevant de Montaigu vinssent me rendre foi et

hommage ; ils le firent néanmoins ; mais je leur imposai à tous une garnison de-deux ou trois cents hommes, afin de m'assurer de leur fidélité.

Mâchefer entra un jour pendant que je dînais avec Amicie, Ferret, Mathias et quelques autres capitaines. Ces roturiers étaient toujours flattés d'être admis à ma table, et je vous réponds qu'on n'y faisait pas maigre chère.

« Bonne nouvelle ! cria l'ex-forgeron. Une bande de pastoureaux de plus de vingt mille est aux Épouvantes et cherche le capitaine Gulfier pour lui demander de faire partie de sa grande compagnie.

— Vingt mille ! criai-je. Voilà qui vaut la peine de faire bon accueil à ces paysans.

— C'est ce que j'ai fait, je les ai installés dans notre ancien camp ; j'ai accepté pour vous et leur ai donné des chefs de ma main. Ce sont tous bannis, excommuniés, paysans affamés, bûcherons, bergers, larrons et ribauds, de vrais pastoureaux comme dans le temps du feu roi. Ils sortent de Picardie et du Hainaut ; ils sont armés d'épées, de doubles haches, d'épieux et de couteaux. L'ouvrage manquant dans leur pays et la faim les poussant, ils ont entendu parler de la grande compagnie des Épouvantes et sont venus tout droit dans l'Ardenne. Il en viendra bien d'autres, si le blé manque cette année.

— Amis, m'écriai-je, le moment est venu d'entrer en campagne ! Demain, en marche sur Rethel, et main basse sur tout ce qui dépend de Béral des Baulx ! »

Quand je me trouvais seul avec Amicie, elle me demanda si je comptais l'emmener. Je répondis que non. Je ne voulais pas lui faire courir les hasards d'une campagne. Elle était assez raisonnable pour comprendre que j'aurais trop à faire pour avoir le loisir de m'occuper d'une femme. Elle resta donc dans son fort de Montaigny avec une réserve de cinq mille hommes sous ses ordres. Elle était aussi en sûreté que possible ; je lui recommandai d'être aussi sévère que je l'étais pour les fautes d'indiscipline. D'ailleurs je lui laissai Ferret, qui n'était pas tendre pour les coupables. Trois jours après, toutes choses convenues, je dis adieu à Amicie et lui donnai la main.

« Vous ne m'embrassez seulement pas, dit-elle. Si vous ne reveniez plus !

— Si je suis fait prisonnier, tu viendras me délivrer petite ; si je suis tué, tu m'enterreras. Adieu ! montre-toi femme de cœur ! » Je l'embrassai au front et je partis.

Mon plan de campagne était de marcher sur Rethel et de m'en emparer ; mais Béal me laisserait-il arriver jusque-là ? Il m'attaquerait en plaine et je ne savais trop quelle contenance feraient mes vingt mille pastoureaux devant des hommes d'armes. Je répondais mieux de mes cinq mille Brabançons et je ne méprisais plus tant les hommes de pied. Je me mis à la tête de ma petite armée, et, avant de m'engager dans la plaine, j'envoyai cinq cents cavaliers estradiots faire le dégât sous les murs de Rethel et attirer Béal dans la montagne ; mais il n'y voulut point mordre, se tint derrière ses murailles et se contenta de me tuer du monde en escarmouchant. Ce jeu dura quatre jours ; j'avais pris d'assaut, pendant ce temps, le petit château de Saint-Leu, à trois lieues de Rethel, et de là je dirigeais mes opérations. Je perdais patience et tentai un coup de main. Je lançai dix mille pastoureaux sur la ville : les hommes d'armes les laissèrent venir, firent une sortie, et la bataille s'engagea. J'avais trop à surveiller le mouvement des miens pour aller donner des coups moi même. Les Rethelois faiblissaient ; je leur poussai dessus mes dix mille autres pastoureaux : l'ennemi battait en retraite et je me croyais déjà dans Rethel, quand dix mille hommes, arrivant du côté de Sedan, me prirent en queue, et mes pastoureaux de s'éparpiller comme volailles effarouchées. J'eus beau arriver avec mes estradiots et mes gens de trait, les lignes des gens d'armes de Béal ne purent être rompues et, après leur avoir fait beaucoup de mal, je me vis forcé de battre en retraite sur le château de Saint-Leu, où je mis mes troupes en sûreté. Mâchefer et les trois quarts des Brabançons battirent les bois avec un millier d'archers pour rassembler les pastoureaux dispersés, et j'en réunis encore quatre à cinq mille que les gens de Béal n'osèrent poursuivre dans la montagne. Ces malheureux paysans étaient encore si épeurés, que la douceur fut le meilleur moyen de les ramener. J'enrageais bien de mon échec. Je n'avais pu même joindre le gouverneur de Rethel durant la bataille, et je commençais à croire avec mes gens que si la pucelle de Montaigu, comme ils appelaient Amicie, eût été à notre tête, nous eussions eu meilleure chance.

Puisque les batailles rangées ne me réussissaient pas, je combinai une guerre d'escarmouches et de surprises. Il me restait encore douze mille hommes, dont plus de la moitié connaissait le métier : le reste était bon pour le gibet et devait servir à appâter Béal. Il ne se passait guère de journées sans coups échangés. La colère était devenue si grande de part et d'autre, que les prisonniers n'étaient plus épargnés et pendaient aux branches

comme des fruits de la guerre. La lutte se faisait de plus en plus sérieuse ; des bandes de rebelles étaient venues me retrouver. Le roi de France et le comte de Luxembourgs en mêlèrent et renforcèrent la garnison de Rethel. Je dus me retirer dans la montagne, au château de Saint-Leu, où Amicie vint me rejoindre pour raviver la confiance et le courage de nos Brabançons.

Béral et ses alliés vinrent nous assiéger au dépourvu, avec des troupes quatre fois supérieures aux miennes. Mais je comptais sur le courage des routiers. Je n'eus pas le temps de mettre Amicie en sûreté. Il fallut songer à la défense, et la poix, l'huile bouillante, les pierres commencèrent à pleuvoir sur les assaillants.

Amicie était calme comme un homme de cœur. Revêtue de sa jaque de mailles, le pot en tête et la hache à la main, elle était prête à vendre chèrement sa vie. Sa bravoure me causa une telle admiration, qu'au milieu de l'incendie qui se déclarait je l'embrassai sur les deux joues en l'appelant ma mignonne. L'assaut fut donné aux cris de : *Mort aux Brabançons !* mais il fut repoussé. Rien n'était perdu, sans le feu dont nous ne pouvions nous rendre maîtres. La nuit venue, l'ennemi lança de tous côtés tant de feux grégeois et se rua sur les murailles avec une telle impétuosité, que je préférai faire une sortie, percer les masses compactes du comte de Luxembourg afin de gagner Montaigu, où je les eusse défiées. Je recommande à Amicie de ne pas me quitter d'une semelle. Je fais baisser les ponts ; je les franchis avec mes Brabançons : mais ils sont repoussés sur moi, tandis que ceux qui me suivent me poussent en avant. Le donjon embrasé s'écroule au milieu des cris de rage et de mort. Je m'empare d'Amicie, et, à tout hasard, je m'élance avec elle dans le fossé plein d'eau. Les pierres, les flèches nous peuvant sur la tête ; mais j'atteins, en nageant, une berge déserte, et je gagne les bois. Amicie n'avait pas de mal. Nous marchons sur Montaigu : trois Allemands nous attaquent ; j'en tue deux et ma vaillante compagne fend la tête du troisième. Je l'embrassai encore, elle le méritait bien. Mâchefer arrivait avec un secours de deux mille hommes. Je voulus renvoyer Amicie à Montaigu, elle s'y refusa. Alors nous retournâmes sur nos pas, afin d'attendre l'ennemi au passage d'un défilé qui fut barricadé. Au matin, un millier d'hommes du Luxembourg s'y engagea et vint donner du nez contre les roches et les arbres abattus qui fermaient le chemin creux. Nous prîmes ces gens en queue, en tête, par le flanc, et nous en fîmes une grande déconfiture.

Béral n'avait point pris part à cette affaire, et j'avais à cœur de me venger de lui. Aussi, dès que j'eus remis Amicie en sûreté derrière les murailles de Montaigu, j'envoyai des espions surveiller les menées de mon ennemi. Ils vinrent m'avertir un matin que lui et sa femme, suivis d'une grosse troupe d'hommes d'armes, se dirigeaient du côté de Paris. Croyaient-ils avoir détruit la bande de Gulfier des Épouvantes, pour abandonner ainsi la partie ? Je formai trois bandes et je me mis à leur poursuite. Arengard avec ses hommes les rejoignit le premier du côté de Reims, mais il fut repoussé. Ce Béral était un diable ! J'allai l'attendre au passage dans les bois de Château-Thierry. Je voulais faire d'une pierre deux coups : si je manquais Béral, j'irais à l'abbaye où demeurerait le grand inquisiteur, pour tenir ma promesse à l'abbesse de Nivelles.

L'avant-garde de Béral paraît. Nous tombons dessus et l'écrasons ; mais c'était temps perdu, car j'apprends par, mes espions, que le gouverneur a coupé sur la droite et se dirige sur l'abbaye de Coigny. Laissant le gros de ma bande en arrière, je pars au galop avec Mathias et une trentaine d'hommes, j'arrive dans un bois sur le haut d'un talus, et je vois passer à mes pieds Béral des Baulx à cheval, sa femme Émersende en litière, et une escorte si considérable d'hommes d'armes que c'eût été folie de s'y attaquer. Je dus me borner à les suivre de loin.

Les Rethelois ne se doutaient pas qu'ils fussent épiés ; une partie s'en fut loger à Beuvardes, une autre à Fresne, la suite de Béral se nicha au hameau de Brécy, tandis que lui, sa femme et sa petite cour entrèrent à l'abbaye.

Je m'étais si bien aventuré avec mes trente estradiots au milieu de l'ennemi, qu'il n'eût fallu qu'une imprudence pour être anéanti. Je me tirai de là, j'envoyai prévenir le gros de ma troupe et les compagnies de Mâchefer et d'Arengard de venir occuper tous chemins et passages menant à Paris, puis j'attendis la nuit dans les bois de Griolles, pour escalader l'abbaye. Pendant que les marmites de mon campement étaient au feu, je m'approchai d'un groupe où la conversation était si animée que les causeurs ne me virent pas.

« Il y a gros dans cette abbaye, disait l'un.

— Ce serait un bon coup de s'emparer du grand inquisiteur ; il payerait plus de deux mille sous d'or pour sa rançon.

— As-tu vu la femme du gouverneur ? disait un Picard qui s'appelait Quintin à un Flamand du nom de Swit.

— Une belle ribaude dont je m'arrangerais bien, répondit celui-ci.

— Moi, j'aimerais mieux ses bijoux que sa peau, dit un troisième.

— Corps de Satan ! reprit Quintin, elle en a pour de l'argent sur elle !

— Veux tu partager la femme et les atours ? demanda Swit.

— Tu dis des bêtises ! Comment veux-tu l'attraper ? Tu auras sur le dos son mari et ses hommes d'armes, sans compter la garde de l'abbaye, avant d'avoir fait cinq cents pas.

— Tu parles comme un ignorant, répondit l'autre nous avons souvent pris des abbayes rien qu'en disant des paroles qui endormaient les gardes.

— Oh ! oh ! ce serait donc un sortilège ? demanda Quintin.

— Si tu avais été clerc comme moi, tu saurais qu'il y a des plantes qui ont la vertu de faire dormir, alors qu'elles sont réduites en poudre.

— Encore faut-il en avoir. Et cette poudre, fait elle mourir ?

— Qui, reprit Swit, quand il y en a beaucoup : mais je n'ai guère que de quoi endormir cinquante chevaliers. »

Je pensai que tout moyen était bon pour forcer Béral à se battre avec moi. Je rêvais ce duel depuis longtemps. Quant à m'emparer de sa diablesse de femme et de l'inquisiteur, je n'avais pas à m'en faire scrupule et je demandai à Swit, un peu décontenancé de ma présence, comment il s'y prendrait si je lui permettais d'agir.

« Il y a fête à l'abbaye, répondit-il, et il est bien facile à deux hommes de s'y glisser. Faites-moi cadeau de ce que la femme du gouverneur a sur le corps, et je tente la chose. Je reviendrai vous avertir quand le moment d'attaquer sera venu. Laissez-moi aller et je vous réponds d'en faire plus en trois heures que vous n'en avez fait depuis trois mois.

— Va ! lui dis-je, et que le diable t'emporte si tu ne réussis pas !

— Je réussirai, » dit Swit.

Et après avoir avalé une lampée de vin, il prit son sac, boucla sa ceinture et partit en emmenant Quintin avec lui.

Les corps de Mâchefer et d'Arengard étaient venus me joindre, et j'attendais avec impatience le moment d'attaquer. De l'endroit où j'étais campé je voyais au loin les lumières de l'abbaye se croiser en tous sens. Il faisait, nuit depuis plus de cinq heures, et ni Swit ni Quintin n'étaient de retour. Je jugeai qu'ils avaient été pris et pendus, ou s'étaient peut être enfuis avec leur butin. Je n'y pus tenir davantage et, à mes risques et périls, je lançai mes Brabançons sur les Rethelois campés sur différents points, tandis que je marchais sur l'abbaye avec une grosse bande.

J'entendis le combat s'engager du côté de Beuvardes ; Mathias se chargea d'emporter le village de Brécy, et j'eus bientôt franchi les murailles de l'abbaye. Les gardes de Guy de Seuly avancèrent sur nous comme gens ivres ou pris de sommeil. Nous les réveillâmes pour les endormir à jamais. Ils tombaient comme mouches et souvent avant d'être frappés, ce qui me prouva que la poudre de Swit n'était pas éventée. Nous leur passâmes sur le ventre et pénétrâmes dans le préau où une vingtaine d'hommes d'armes dormaient malgré le bruit et les cris de la bataille. Mes Brabançons les saignèrent comme porcs. Un bruissement d'armures résonna sous les voûtes des cloîtres et je me trouvai enfin face à face avec Béral des Baulx. Il était nu-tête, la torche d'une main, l'épée de l'autre, l'œil égaré et la bouche remplie d'écume.

« Béral ! lui criai-je, Raoul de La Chastre te défie au combat !

— La Chastre ! dit-il en me reconnaissant. Suis-je déjà en enfer ? »

Il se précipita sur moi : je l'attendais pour lui fendre la tête, quand, au moment où il levait le bras pour me frapper, son arme lui échappa, et il tomba sur les genoux en poussant un rugissement de lion.

« Relève-toi et défends-toi ! lui dis-je ; je ne veux point t'assassiner. »

Il se remit sur pied, voulut ramasser son épée et retomba comme une masse, la face contre terre, en criant : « Au feu ! »

Je crus à une feinte et je le piquai de mon épée ; mais il ne bougea. Je vis qu'il était mort, et, furieux de voir ma vengeance m'échapper, je lui abattis la tête d'un seul coup.

« Celui-ci est magicien ! criai-je à quelques-uns de mes Brabançons qui avaient assisté au combat. Je l'ai déjà tué une fois. Gardez-moi sa tête, et, afin qu'il ne vienne pas la réclamer, accrochez son corps aux torchères du préau.

— Capitaine ! dit un de mes bandits qui était déjà vieux, j'ai écorché son grand-père tout vivant. Me voulez-vous donner la peau de celui-ci ?

— Je t'en fais cadeau ! » lui répondis-je, et je me dirigeai vers l'escalier par où Béral était venu. Swit et Quintin, affublés de la livrée de l'inquisiteur, dont ils s'étaient servis pour s'introduire dans les cuisines et dans les salles, parurent sur le haut. Ils étaient chargés de bijoux, de colliers et d'ornements sacerdotaux.

« Où est la femme de Béral ? leur demandai-je.

— Venez-la voir, répondit Swit en riant, mais ne faites pas trop de bruit. Elle dort si bien que ce serait dommage de la réveiller.

— Et le grand inquisiteur ? je le veux vivant !

— Vous le trouverez à table, » répondit Quintin. Je montai au réfectoire et je vis un spectacle que je n'oublierai de ma vie. Au milieu de la salle resplendissante de lumières, autour d'une table somptueusement servie et jonchée de fleurs, huit ou dix personnes étaient immobiles et comme enchantées.

Le grand inquisiteur occupait la place d'honneur. Il était renversé sur sa chaise, la tête penchée de côté. Il tirait une langue toute noire et faisait une laide grimace en dormant.

Un autre homme d'église était tombé la tête dans son assiette. Son crâne jaune luisait comme une pomme d'ivoire à la clarté des flambeaux. Un troisième tenait son couteau et sa fourchette piqués dans une tranche de viande sur laquelle il s'était affaissé. Un homme d'armes avait glissé sous la table, en amenant à lui la nappe, les verres et les plats, comme un convive assommé par le vin. Un gros clerc au triple menton avait croisé ses mains sur son ventre et semblait sourire à quelque bon rêve.

Je ne savais que penser de ce sommeil qui ressemblait à la mort ; j'en pris un qui tenait son verre et le secouai pour le réveiller ; il tomba sur le pavé avec la lourdeur d'un cadavre.

Un grand chien de chasse fut celui qui me convainquit de la mort de tout ce monde. Je le pris par une patte : il était roide comme s'il fût crevé depuis la veille.

La place d'Émersende était vide. Je cherchai dans tout le réfectoire, j'arrachai trois cadavres de dessous la table ; je n'en reconnus aucun et je n'y trouvai pas de femme.

Je sortis en appelant Swit. Il était avec une douzaine de compagnons dans la salle du bas, en train de dévaliser les morts. Mathias entra en ce moment, une hache à la main ; il m'annonça que toute la suite du gouverneur était tuée ou prisonnière, que Mâchefer avait exterminé les gens d'armes du roi pendant leur sommeil. Il s'était emparé de Beuvarde, de tous les équipages et de plus de mille chevaux. Toutes choses allaient au delà de mon gré et j'appelai encore Swit qui faisait la sourde oreille. Il arriva pourtant quand je l'eus menacé, traversa la salle mortuaire, et me montrant une porte, que je n'avais pas vue :

« La dame est là dedans, » dit-il, et il repartit tout de suite en me laissant avec Mathias qui me dit :

« Ce drôle a fait quelque méchant coup, quelque chose, de pire que le poison. »

Nous entrâmes dans la chambre où Émersende avait été mourir. Elle était couchée à deminue sur un coffre, les cheveux épars et la face livide. Ses vêtements déchirés et souillés me firent comprendre que Swit le malandrin n'avait pas respecté la mort.

Un bout de parchemin sortait de son corsage : je m'en emparai et y jetai les yeux. C'était une lettre que lui adressait le chambellan. Je la trouvai de bonne prise, et, rendant grâce au vieux Bacon qui m'avait appris à lire, je la mis dans mon escarcelle.

« Swit est un coquin, dit Mathias, mais sa poudre n'est peut-être pas infallible. Cette Émersende est pour beaucoup dans mon malheur. Je ne veux pas qu'elle en revienne ! » Et il lui trancha la tête d'un coup de hache en disant : « Pour Gilberte ! »

Il passa dans le réfectoire et se mit à retourner et à regarder tous les morts.

« Que cherches-tu, Mathias ?

— Votre frère !

— Il n'y est point.

— Tant mieux pour Swit ! J'aurais tué cet empoisonneur s'il m'eût pris la vie de celui-là.

— Puisque tu t'entends si bien à trancher les têtes, abats aussi le chef rasé du grand inquisiteur. »

Je n'avais pas oublié la commission de l'abbesse de Nivelles, et quand Mathias m'eut obéi, et afin que le cadeau fût présentable, je l'envoyai chercher un de ces saliers qui contiennent quatre boisseaux de sel. J'y fis mettre les hures de l'inquisiteur et de Béral, que je voulais emporter fraîches.

Je rejoignis mes bandes qui avaient fait tant de butin, qu'il fallut tous les chariots du pays pour l'emporter. Nous nous donnâmes bien de garde de toucher à la cuisine de l'abbaye et aux tonnes de vin défoncées pour les gens de Béral Swit et Quintin avaient tout saupoudré ; mais le vin des environs était sain et les provisions des divers campements de l'ennemi nous fournirent de quoi nous régaler. L'abbaye étant bonne à garder, j'y fis enterrer les morts ; j'y laissai une forte garnison, et, emportant le meilleur, je repris le chemin de Montaigu avec plus de cinquante chariots d'armes et de richesses inespérées.

Je me donnai à peine le temps de me reposer et d'apprendre à Amicie qu'elle était débarrassée à jamais du sire des Baulx et de sa femelle. J'avais hâte d'obtenir de l'abbesse de Nivelles la pancarte qu'elle m'avait promise en échange de la tête de son ennemi.

Je partis avec Mathias, et, suivi d'une bonne escorte, je voyageai non comme un chef de bande honteux et timide, mais comme un capitaine redoutable et redouté.

Je fis prévenir l'abbesse qu'elle eût à me recevoir, et je me présentai avec la tête de l'inquisiteur enfermée dans une cassette. Elle me reçut comme une femme pressée de me revoir. Mon cadeau lui causa une telle joie qu'elle me signa sur-le-champ le parchemin constatant l'innocence de Marie de Brabant. Elle me reprocha un peu d'avoir enlevé Amicie du couvent ; mais je l'eus bien vite apaisée en lui faisant hommage de l'abbaye de Coigny, ce qui mettait une cinquantaine de mille livres dans son escarcelle. Elle me pria à souper. Je restai pour ne pas être incivil avec cette galante abbesse qui ne sut qu'inventer pour me témoigner sa gratitude. J'aurais bien pu lui enlever encore deux ou trois nonnes qu'elle s'y fût prêtée, tant elle m'avait pris en amour. Mais, comme il n'est si bonne compagnie qui ne se quitte, le lendemain j'étais en route pour Paris.

XXXVI.

Je passai par Saint-Quentin, et, le sixième jour, j'étais à la porte de l'abbaye de Saint-Denis, demandant à parler à Mathieu de Vendosme. Dès que je fus devant lui :

« Voilà la chose ! dis-je en lui remettant ce qu'il avait tant d'intérêt à tenir.

— Quel diable d'homme êtes-vous donc, s'écriait-il, pour avoir obtenu cela ? Avez-vous véritablement séduit l'abbesse ? Vous méritez la corde.

— Est-ce là tout ce que vous avez à me dire, messire ? lui dis-je en lui reprenant lestement le papier. Vous m'aviez absous d'avance.

— Moi, oui ; mais l'inquisition ne badine pas. Vous avez saccagé la demeure de Guy de Seuly.

— Et lui, je l'ai tué, ainsi que Béral des Baulx et sa femme. Qu'avez-vous à y redire ?

— Je ne peux vous approuver. Vous avez attiré sur votre tête toutes les foudres du pape et de l'Église, sans compter la colère du roi.

— Je m'en moque ! Mais voulez-vous sauver Marie de Brabant, ou me faire un prêche ?

— Je suis dévoué au roi et à sa femme, répondit Mathieu de Vendosme.

— Or donc, allons trouver Philippe, et faisons pendre le chambellan.

— Et avec quoi ? Cette déclaration de la béguine de Nivelles est bonne pour innocenter la reine, mais ne prouve pas que le chambellan ait méfait.

— Et ce papier-là ? » dis-je en lui montrant, mais sans la lâcher, la lettre de Piéron à sa ribaude.

Dans cette lettre où les noms n'étaient qu'indiqués où certains mots avaient un sens caché que je rétablis en transcrivant, le chambellan rappelait Émersende et son mari auprès de lui, afin de frapper un grand coup. Il lui reprochait de n'avoir pas été si habile qu'elle s'en vantait, et d'avoir plus songé à son plaisir et à sa galanterie qu'à leurs communs intérêts. Un passage contenait ce qui suit : « Tu t'es vantée de prouver que feu Baoul de La Chastre était l'amant de la reine. Le fait est faux, au point que nous ne pouvons plus le soutenir. Benais m'a fourni le moyen de surprendre la confession de Marie. Je ne peux l'invoquer ; elle tournerait contre nous. Il

faut trouver mieux. » Un autre passage disait : « Le duc de Brabant demande le duel judiciaire et se porte champion de sa sœur. Mathieu remue ciel et terre pour me faire tomber. Que Béral laisse ce capitaine Gulfier s'emparer de Rethel, nous le retrouverons plus tard, et qu'il vienne. Il me doit bien un peu de reconnaissance, après ce que j'ai fait pour lui. Il serait mon champion au cas où le roi faiblirait. Aussi, pour tenir Philippe en haleine, il vaudrait mieux que le second de ses fils suivît le chemin du premier. Viens, ma belle berceuse, toi qui es si adroite à endormir les enfants royaux. » La lettre se terminait par l'espérance de voir Marie chassée, répudiée et remplacée par Emersende auprès du roi ; « Béral trouvera son compte à l'endurer, » était le dernier mot. Quand l'abbé eut lu et compris, il me dit :

« Piéron vous donnerait un duché contre cette lettre.

— Croyez-vous que je sois marchand de lettres ? Je veux la donner à la reine, rien que pour lui faire plaisir.

— Bien, Raoul ! mais la reine ne peut prouver elle-même son innocence : on n'y croirait pas.

— Qui, *on* ?

— Le roi.

— Allons trouver ce triste sire ! lui dis-je.

— Vous oseriez vous montrer à lui ?

— Le capitaine Gulfier des Épouvantes ne craint pas le roi de France.

— Mais l'ex-écuyer de sa femme ?

— Il est mort.

— Vous irez à vos risques et périls ?

— Oui, messire.

— En ce cas, partons pour Melun, où est la cour. » Il donna ses ordres, et quand nous fûmes arrivés à Melun, comme il fallut un peu de temps pour obtenir audience du roi, je dus, en attendant, me promener dans le grand parloir. J'avais baissé la visière de mon heaume afin de n'être point vu d'un grand nombre de mes connaissances, entre autres du templier d'Ursamala, auquel j'eusse bien volontiers serré la main. En le revoyant, je crus revoir la commanderie de Maugivray, le donjon, de La Chastre, puis Brullebaut et Silvaine la sorcière. Comme c'était déjà loin ! Il n'y avait pourtant que six ans écoulés depuis le pas d'armes de Châtillon. Où était Flissa à cette heure ? Et mon frère ? Cet infâme moine vivait-il encore, lui qui méritait si peu de vivre ? L'abbé de Saint-Denis vint me tirer de mes réflexions, en

m'appelant chez le roi. Philippe était seul, assis sous le manteau d'une vaste cheminée où, malgré le mois de juin, brûlaient quelques javelles. Pâle et triste, il semblait, avec sa barbe de huit jours et son surcot de velours noir tout dégancé et malpropre, un guenaut transi de froid sous le porche d'une église. Il n'y avait de gai dans cette chambre tendue, de noir que le soleil qui passait à travers les vitraux de couleur et jetait un peu de rose et de bleu sur le pavé. Quand je fus devant le roi :

« L'abbé de Saint-Denis, me dit-il sans se lever, prétend que vous avez une missive à remettre à moi seul.

— Oui, sire.

— Donnez ! »

Je lui remis la lettre et l'attestation de la béguine. Il les prit, les garda dans ses mains comme s'il eût eu peur de les ouvrir et me dit d'un air indifférent :

« Levez donc la visière de votre heaume.

— Sire, cela ne me gêne pas, » lui répondis-je, feignant de prendre son ordre pour une politesse. L'abbé, qui se tenait à l'écart, me fit signe d'obéir. Je n'en fis rien.

Le roi ouvrit d'abord la pancarte, la parcourut des yeux sans en marquer son contentement et la donna à l'abbé. Il prit ensuite la lettre du chambellan et, pendant qu'il la lut, sa figure passa par toutes les couleurs de ses vitraux.

« Où avez-vous pris ce papier ? dit-il en se levant et en venant sur moi.

— Sur la femme de Béral des Baulx.

— Qu'on s'empare d'elle ! cria le roi furieux à l'abbé.

— Elle est morte.

— Et Béral ?

— Je lui ai tranché la tête.

— Vous avez bien fait. Qui êtes-vous ? Montrez donc votre visage !

— Si vous y tenez absolument, le voici, dis-je en me découvrant.

— Raoul de La Chastre ! s'écria-t-il en se signant. Les morts sortent-ils de terre pour me tourmenter ?

— Je ne sais ce que vous voulez dire, sire. Je m'appelle Gulfier des Épouvantes.

— Vous êtes le bandit qui ose battre mes hommes d'armes ? Vous éritez...

— Vos remerciements, sire. J'ai assez fait pour prouver l'innocence de votre femme !

— Ce n'est pas pour moi que vous avez agi de la sorte, je suppose ?

— Vous êtes ingrat comme un chat ! Apprenez alors que je me suis employé pour la reine seule.

— Et pourquoi cette préférence ?

— Mais parce qu'elle est follement soupçonnée et qu'elle est de mon pays...

— Épargnez-vous le mensonge ; je vous reconnais bien, et je veux savoir qui vous a fait grâce de la vie.

— Vous le voulez savoir ? C'est le chambellan. » Philippe baissa les yeux comme un enfant craintif qu'on menace du fouet, ne répondit rien et se remit à lire la lettre.

« Avez-vous revu la reine ? demanda-t-il un instant après, en me regardant sournement.

— Non.

— C'est bien ! Vous ne devez jamais la revoir ! » Il eût mieux valu pour lui de ne pas me faire cette défense. Je me promis bien de revoir sa femme, et le plus tôt possible encore.

« Vous méritez la corde, maître Gulfier, reprit-il ; mais pour les lettres que vous m'apportez, je vous pardonne. Vous êtes libre de quitter mes États.

— La récompense n'est pas lourde, sire ; mais la reconnaissance des rois, on sait ce que cela vaut. Portez-vous bien ! »

Je lui tournai le dos pour sortir. Il me rappela en disant :

« De combien d'hommes disposez-vous, capitaine ? »

Je lui répondis : « Cinquante mille ! » C'était faux pour le moment ; mais j'aurais pu les avoir, et je tenais à lui donner une certaine opinion de ma puissance.

« A qui rendez-vous foi et hommage, sire Gulfier ?

— A Dieu seul.

— Je vous remercie de ce que vous avez fait pour...

— Pour la justice et la vérité, dis-je en lui coupant la parole. Pendez votre chambellan, qui est plus roi que vous, et je vous tiens quitte du mal que vous avez fait à Raoul de La Chastre.

— Ainsi ferai-je, » répondit Philippe en se laissant choir sur sa chaise et en tendant la lettre à l'abbé de Saint-Denis qui sauta dessus comme un aigle fond sur la proie. L'abbé me fit signe que je pouvais me retirer et je sortis en disant au roi :

« Philippe de France, Gulfier des Épouvantes vous salue ! »

Je partis sur-le-champ pour aller à l'abbaye où était la reine. Je me doutais bien que le roi, soupçonneux me ferait surveiller. Aussi, pour déjouer ses espions, je pris une route tout opposée à celle que j'eusse dû tenir pour aller à Longchamps : je fis mine de gagner la Champagne. Quand je fus dans les bois de Blandy, Mathias m'avertit que nous étions suivis par une dizaine d'hommes d'armes. « Laissons les approcher, lui dis-je, afin de savoir ce qu'ils souhaitent de nous. S'ils ont mauvais vouloir, tombons dessus et n'en laissons pas échapper un seul. »

Les gens du roi, nous voyant ralentir l'allure, firent de même. Je repris le galop ; un instant après, ils galopèrent derrière nous. Je fis halte, ils s'arrêtèrent. Je n'aimais pas à être escorté de la sorte, et je piquai au capitaine.

« Pourrais-je savoir, lui dis-je, ce qui m'attire l'honneur de votre compagnie ?

— Ordre du roi ! dit-il.

— Mais vous avez oublié de prendre le mien, et je vous engage à rebrousser chemin.

— Quand je serai à Nangis, avec votre permission.

— A Nangis ? vous n'irez jamais si loin ! » Et criant : « Sus ! sus ! » à mes hommes, je lui donnai un coup d'épée dans les flancs. Il tomba pour ne plus se relever. Avec la coutume qu'avaient mes estradiots de commencer par tuer les chevaux et de se jeter ensuite sur les cavaliers à terre, les combats n'étaient jamais bien longs. Les morts dépouillés, nous avions sous la main treize cottes aux armes royales, treize, mauvais chiffre qui leur avait porté malheur. Je les fis endosser aux miens, et je revêtis celle du capitaine, après avoir défiguré les cadavres et enlevé aux chevaux toute armoirie qui pût les faire reconnaître comme appartenant à Montepreux. Tel était le nom de ce capitaine, comme je le sus plus tard.

« Nous devons passer pour être de la maison du roi ! dis-je à mes routiers. Faites attention à ne pas vous laisser deviner, et bon train pour la forêt, de Rouvray. »

Je rebroussai chemin, et j'arrivai au soleil couchant en face l'abbaye de Longchamps dont les clochetons pointus s'élançaient à travers le feuillage des chênes. Je laissai dans le bois le plus gros de ma bande sous les ordres de Mathias, en lui recommandant de la tenir cachée et de faire bonne garde. Il devait imiter le cri du hibou par trois fois, pour m'avertir dans le cas où quelque escouade royale ou le roi lui-même arriverait. Puis, suivi de dix

hommes revêtus des cottes fleurdelisées, j'allai frapper aux portes de l'abbayé. J'étais trop bien au fait des usages de la cour pour être pris en faute.

« Service du roi ! » criai-je aux hommes de garde, et nous entrâmes sans difficulté dans le préau. Je sautai à terre, et, m'adressant à un écuyer d'honneur dont la figure m'était inconnue : « Service secret ! » lui dis-je ; et je fus introduit dans une salle où je dus attendre.

A l'idée de revoir Marie de Brabant, le cœur me sautait bien fort. Ce fut bien pis quand elle entra, je dus me soutenir à un prie-Dieu, tant les jambes me tremblaient.

« Que me veut donc le roi ? » dit-elle. Et comme je ne pouvais arracher un mot de mon gosier : « Qu'avez-vous, sire chevalier ? Venez-vous annoncer un nouveau malheur ? Parlez ! j'ai du courage !

— Vous n'aurez pas peur d'un revenant, alors ? lui dis-je en ôtant mon casque. Marie, c'est moi ! »

Elle me regarda, étouffa un cri, chancela, et fût tombée si je ne l'eusse retenue et fait asseoir.

Alors, comme j'étais à ses genoux, elle éclata en sanglots, me prit la tête, et, hors d'elle-même, elle m'attira sur son sein et par deux fois m'embrassa le front et les cheveux. Elle m'eût mis le feu au cœur, s'il n'y eût été déjà. Je lui baisai les mains le plus respectueusement possible, mais elle me fit relever et me demanda comment j'étais là.

Prévoyant bien que j'en avais long à dire et que je n'avais pas soupe, elle m'emmena dans un petit réfectoire où nous étions libres de causer. Elle poussa la gentillesse jusqu'à me verser à boire ; aussi puis je dire avoir été servi par une reine de France. Je mangeais et racontais tout à la fois, puis je regardais ses cheveux d'or, ses bras blancs, j'étais aise de la retrouver toujours aussi belle, je le lui disais et elle ne s'en fâchait pas.

« Vous avez été bien imprudent, me dit-elle, de vouloir remettre vous-même ces preuves au roi. Il vous a fort bien reconnu, dites-vous ?

— Et il m'a fort bien défendu de vous revoir jamais.

— Mais s'il vous eût fait arrêter et jeter encore en prison ?

— S'il eût donné un tel ordre, je l'eusse tué sur place.

— Vous me faites peur, Raoul ! Il ne faut plus vous retrouver en face du roi. Je sais comme il est soupçonneux et comme vous l'avez bravé autrefois.

— Autrefois ! Comment le savez-vous ? Vous a-t-il dit ce qui s'était passé dans son oratoire, lorsqu'il me fit arrêter ?

— Non ; mais quand vous fûtes sorti de chez moi, je reconnus la voix de Philippe, et j'eus peur.

— Pour lui ?

— Pour vous. Le roi est inviolable ! Je vous ai suivi, et, bien cachée, j'ai vu et entendu. J'ai été contente d'avoir mis ma confiance en vous ; ce fut ma seule consolation pendant votre emprisonnement, n'ayant pu vous faire évader. Hélas ! à quoi me sert d'être reine, puisque je ne suis bonne à rien ?

— Vous êtes la meilleure femme que le bon Dieu ait faite, et vous n'avez pas besoin de vous excuser de n'avoir pu me tirer de prison. Vous méritiez un autre mari que celui que vous avez.

— Taisez-vous ! dit-elle d'un air suppliant.

— Ma foi, non ! je ne veux plus me taire, je veux vous ouvrir mon cœur ; aussi bien je ne dois plus vous revoir, votre sire me l'a défendu ; mais-je sais le dévouement que je dois à ma reine, je l'ai prouvé, et je veux que ma dame sache l'amour que j'ai pour elle. Croyez-vous que j'eusse tant de fois risqué ma peau pour vous, si je n'eusse aimé en vous autant la femme que la reine ?

— Reprenez vos paroles, Raoul ! dit-elle en passant la main sur son front, comme si elle en eût voulu chasser une pensée pénible.

— Non pas ! Vous ne sauriez être offensée de ce que je vous confie. Il y a assez longtemps que je me tais.

— Vous me faites de la peine. Vous voici amoureux de moi à cette heure ? grand enfant !

— Maintenant, oui ; dans le passé aussi, et dans l'avenir encore.

— Raoul, me dit-elle en me prenant la main et en me regardant, je ne peux être pour vous qu'une amie. Je dois aimer mon mari.

— Ma gentille dame, s'il s'agit de devoir, vous me devez plus qu'une simple amitié.

— J'en ai beaucoup trop pour vous ; ne m'en faites pas rougir, » dit-elle en se cachant la figure dans ses mains.

Je fus vite à lui demander à genoux un gage de cette affection.

« Non ! ce serait mal ! dit-elle.

— Marie, si j'étais vainqueur dans un tournoi en votre honneur et que je vinsse vous demander le baiser d'usage, ne me l'accorderiez-vous pas ? — Si fait !

— Eh bien, n'ai-je pas fait davantage pour vous plaire et vous servir ? »

Je la tenais dans mes bras et je sentais battre son cœur sous ma main. Elle resta pensive un instant. Une larme mouilla sa paupière, et, me jetant les bras au cou, elle m'embrassa en disant :

« Oui, Raoul, tu as fait pour moi plus que tout le monde !... reçois ceci comme un gage de ma reconnaissance. »

Vrai Dieu ! son doux baiser me fit chavirer la tête et je devins si affolé d'elle, que je la mangeais de caresses ; nous fûmes bien un grand moment sans pouvoir parler ni l'un ni l'autre, tant nous étions enivrés.

« Raoul, dit-elle tout à coup, le plus beau don que puisse octroyer une honnête et noble femme, c'est ce à quoi elle attache le plus grand prix, sa vertu ; si je te fais le sacrifice de la mienne aujourd'hui pour la première et dernière fois, trouveras-tu la récompense digne de ton dévouement ?

— L'amitié que vous me témoignez, ma reine, me récompense au delà de ce que j'ai souffert pour vous. Je ne veux point vous imposer une chose au-dessus de l'honnêteté, et je me regarde comme payé de mes peines.

— Tu es grand et généreux, Raoul, je te remercie. Tu seras mon ami à jamais, plus ami encore que mon roi, je ne peux t'en dire davantage. Aussi mettrai-je à l'avenir tous mes soins à te faire rendre ton nom et ton bien. Je veux te faire ce que tu mérites d'être, le premier dans mon royaume aussi bien que dans mon estime et dans mon cœur. Sois bien convaincu que Marie de Brabant t'aime pour la vie. Va-t'en, mon, doux ami ; nous nous reverrons un jour, je te le jure ! »

Il m'en coûtait grandement, comme l'on peut croire, de m'en aller ainsi ; mais je ne devais pas me montrer trop exigeant envers Marie que j'aimais et respectais plus que tout au monde. Si elle eût fait des grimaces et se fût montrée rusée, comme presque toutes les femmes que j'avais connues, je ne serais sorti de l'abbaye qu'avec une certitude ; mais devant une telle loyauté j'eus conscience de la pousser à bout, et je m'en fus plus content de lui avoir obéi que d'avoir tiré vengeance du roi.

Je fus bientôt à cheval. Je sortis de l'abbaye et je regagnai l'endroit où étaient cachés mes Brabançons.

Un quart d'heure après, Philippe le Hardi entra à l'abbaye et en repartait sur l'heure, emmenant avec lui sa femme, reconnue innocente, à laquelle il rendait enfin justice.

Si je n'eusse craint de porter tort à ma reine, j'aurais bien tué son mari, tant j'en devins jaloux. Il ne méritait pas cet ange-là.

Je les laissai passer et me mis en route avec mes hommes, cherchant une hôtellerie pour les ravitailler car si j'avais le cœur gai, ils avaient la mine triste et le ventre creux depuis la veille. Nous fîmes halte au Pot d'Or, à la porte Dauphine, hors les murs. Tandis que la bonne humeur leur revenait en déjeunant, trente hommes d'armes aux armes de Bourgogne mirent pied à terre devant l'auberge, attachèrent leurs chevaux à côté des nôtres et entrèrent dans la salle où nous mangions.

Pensant que nous étions des leurs, le chévetaine, qui n'était autre que le duc de Bourgogne, me dit :

« Que faites-vous là, à boire tant matin ?

— Nous arrivons de Melun, répondis-je, et j'attends les ordres du roi.

— Ne les connaissez-vous point ?

— Pas encore.

— N'êtes-vous pas de la compagnie de Montpreux ? »

Je lui répondis qu'il ne se trompait pas, et je l'invita à s'asseoir à ma table.

« Il s'agit bien de boire, dit-il. Allons ! videz vos gobelets et venez m'aider ! Les gens de Piéron ne vont pas se laisser lier comme des sacs.

— Allons-nous donc chercher le chambellan ?

— Vous faites semblant de ne pas le savoir ? ce n'est pas un mystère.

— Ah ! on va le pendre ? J'en suis bien aise ! Allons ! criai-je à mes faux gardes du roi, à cheval ! le dessert sera pour un autre jour.

— Croyez-vous que le roi osera le brancher ? dis-je au duc quand nous fûmes en route.

— Il le doit.

— Mais la bourgeoisie et le peuple ne nous laisser ont peut-être pas l'arrêter ; c'est leur homme, et le roi tient à flatter ces classes-là à notre détriment.

— Je me soucie fort peu de l'amitié du peuple pour ce traître, répondit-il. Allons un peu voir si on nous l'ôtera des mains. » Nous nous rendîmes devant le palais du chambellan, afin d'empêcher la foule de s'y amasser. Le comte d'Artois et ses chevaliers nous rejoignirent et sommèrent de livrer l'entrée du palais ; les portes s'ouvrirent aussitôt. Je n'aurais pas cru que le chambellan se fût montré de si bonne composition ; mais il fut surpris de la promptitude de son arrestation, ou n'y voulut point croire.

Je le vis bientôt paraître sur l'escalier de la cour d'honneur où le duc de Bourgogne m'avait posté avec une centaine de gardes. Précédé du comte

d'Artois et du duc de Bourgogne, Piéron descendit les degrés d'un pas ferme ; mais quand il vit la quantité de gens d'armes appelés là, il pâlit, se mordit les lèvres et demanda au duc de Bourgogne :

« Pourquoi ce déploiement de forces ?

— Pour te pendre, Piéron ! lui répondit le duc en lui riant au nez.

— Oui-da ! repartit le chambellan, nous allons bien voir ! » et, rebroussant chemin, il se mit à remonter lestement l'escalier ; mais le duc Jean de Brabant parut au haut avec l'abbé de Saint-Denis. Pierre de Labrosse comprit qu'il était perdu et se rendit entre les mains de ses ennemis. Il monta à cheval, le duc de Brabant cria : « A Vincennes ! » Toute cette cavalerie repassa les ponts, traversa Paris au milieu de la population qui grondait, et, deux heures après, le chambellan était écroué dans la grosse tour de Vincennes. Je ne m'amusai pas à entrer dans le château, je n'en fusse peut-être pas sorti. Je m'arrêtai dans un cabaret avec mes hommes, ce qui ne fut point remarqué, tant la confusion était grande.

Je ne doutais pas un instant que le chambellan ne dût être mis à mort. Avec lui allaient tomber tous les siens, et je me souvins que sa bru m'avait sauvé de la hache du bourreau. Je devais tenter de la sauver à mon tour. Je partis pour Clichy-la-Garenne, et j'en demandai, l'entrée au nom du roi. Il fallut bien me recevoir. J'entrai tout droit au parloir en demandant Jacques de Labrosse ; cet imbécile était à Châtillon, mais Louise se présenta avec son garçon dans les bras. Il me ressemblait, ma foi ! et j'en fus aise.

« Madame Louise, lui dis-je, il faut vite partir votre beau-père est en prison, le roi en fera prompt justice, et je vous conseille de vous mettre à l'abri avec *notre* fils !

— Qui êtes-vous donc ? » s'écria-t-elle en levant la visière de mon casque ; puis elle jeta un cri de joie, me mit l'enfant dans les bras et s'en fut s'évanouir tout à son aise sur un grand coffre.

Je la tirai de là en la secouant. Elle voulait causer, mais le temps pressait. Elle donna des ordres pour qu'on lui amenât des chevaux, quitta sa maison à la tombée du jour, et partit avec une escorte suffisante pour la protéger en route. Elle refusa l'hospitalité que je lui offris dans l'Ardenne, préférant prendre son mari à Châtillon et se réfugier en Marche dans un fief qui relevait de la couronne d'Angleterre. Je l'accompagnai un bout de chemin et, la jugeant en sûreté, je revins trois jours après à Paris.

Le duc de Brabant, le duc de Bourgogne et le comte d'Artois furent appelés pour juger le chambellan. Il eût dû l'être légalement par le

parlement et non par ses ennemis. Il fut condamné pour haute trahison et pour avoir entretenu une correspondance secrète avec la cour de Castille, accusation fausse ; mais le roi ne voulait pas faire connaître le vrai motif de sa vengeance. L'ordre avait été donné d'amener aussi Pierre de Benais, le beau-frère de Labrosse ; il s'était sauvé à temps et ne put être rattrapé.

Le surlendemain, le 30 juin de l'an 1278, une escouade de gens de guerre sortait du château de Vincennes. Pierre de Labrosse, à pied, les mains liées, un confesseur à côté de lui, venait ensuite au milieu d'un groupe de hauts barons. Le duc de Brabant, le duc de Bourgogne, le comte d'Artois, juges et parties en cette affaire, l'accompagnaient à cheval. Je suivais à pied le lugubre cortège avec Mathias et quelques Brabançons vêtus comme moi en bourgeois. Nous nous étions mêlés à la foule muette, consternée d'une telle disgrâce.

Vous savez que le gibet de Montfaucon a vingt pieds de haut, qu'il est bâti sur une butte entourée d'une muraille et fermée d'une porte. On arrive à la plate-forme, large d'au moins cinquante pieds, par un escalier qui a fait qualifier cette dernière station de la vie, *d'abbaye de monte-à-regret*. Sur les trois côtés s'élèvent seize piliers en pierre de taille qui supportent une double rangée de poutres garnies de chaînes de fer pour accrocher les suppliciés. Ce monument sinistre est, comme on le sait, l'ouvrage de Pierre de Labrosse, qui ne s'attendait guère à y laisser un des premiers, sa guenille.

Les abords du gibet étaient entourés de gardes et de cavalerie pour maintenir le peuple dont la masse grossissait toujours.

« On va se battre tout à l'heure, dis-je à Mathias.

— Je le voudrais, dit-il.

— Pourquoi ? Tiens-tu à la vie de ce Piéron ?

— Ce n'est point là ma raison. Avez-vous regardé son confesseur ?

— Non.

— C'est lui ! c'est Guillaume, le bourreau de Gilberte. Dans la bagarre, je veux l'enlever et j'en, ferai justice ensuite. »

Mathias avait raison, c'était bien mon frère. Il était presque aussi pâle que le chambellan, et ses yeux brillaient d'un éclat que je ne leur connaissais pas. Complice des iniquités du condamné, était-il étouffé de colère ou glacé de peur ?

Arrivé au pied du gibet, Labrosse entendit lire sa sentence. Il grinçait des dents et serrait les poings. Un instant il sembla chercher des yeux quelqu'un

dans la foule, et comme, pour mieux voir, je m'étais juché sur le massif de maçonnerie, ma tête dépassant celle des autres, son regard creux s'arrêta sur moi. Il devint plus blanc que l'ivoire du crucifix que mon frère lui donnait à baiser. Sur un signe du duc de Bourgogne, les valets le prirent et l'aidèrent à monter l'échelle ; puis, lui ayant passé la corde au cou, le bourreau le salua de la part du roi.

« Pierre de Labrosse, lui cria le duc Jean de Brabant, ne veux-tu rien dire ?

— Non ! » répondit-il d'une voix sonore qui retentit comme un glas funèbre.

Alors le bourreau le laissa aller dans l'espace. Un flot de peuple se rua, en hurlant, sur les gens d'armes. Mathias me prit le bras en me disant : « C'est le tour au moine, venez ! » Mais je fus bien vite séparé de lui et entraîné par le torrent populaire qui se précipitait sur Paris en vociférant contre le roi et les barons.

Le rêve de Marie de Brabant était accompli.

En pendant Labrosse, le roi venait de pendre la fortune des parvenus ; il rabattait l'orgueil de tous ces bourgeois anoblis d'hier. C'était le triomphe de la noblesse sur la plèbe ; mais sans Gulfier le Malandrinet le banni, tous ces hauts barons n'eussent rien vaincu du tout.

Les masses, se portèrent à l'hôtel de Bourgogne pour piller ; mais les hommes du roi et des princes rétablirent la tranquillité à grand renfort de coups.

Je revins à mon gîte, où je retrouvai mes hommes et Mathias qui n'avait pu mettre la main sur mon frère. Je lui conseillai d'y renoncer ; mais il me reprocha de me laisser influencer par la voix du sang, et me demanda un congé pour agir seul.

« Va ! lui dis-je, prends dix hommes, vingt ou trente si tu veux, et n'oublie pas que je suis à ton service si tu as besoin de moi.

— Je n'ai besoin de personne, répondit-il. Pourtant, comme il pourrait m'arriver malheur, je garderai Swit et Quintin pour vous avertir. »

Je le laissai agir à sa guise, et je retournai dans l'Ardenne.

XXXVII.

Béral des Baulx trépassé, Amicie héritait de tous ses biens, reprenait ses droits et pouvait aligner, après son nom d'Amicie des Baulx, les titres de noble dame de Montaigu et de La Roche, du chef de sa mère ; et pour sa part dans l'héritage de Béral, des châteaux du Beausset, d'Aubaigne, Six-Forts, Soliès et autres lieux en Provence.

Comme elle n'avait pas d'ascendants chargés de sa tutelle et que d'ailleurs je n'étais pas d'humeur à laisser discuter ses droits et enchaîner sa liberté, elle ne dépendait que d'elle-même. Elle assura toute fois qu'elle me regardait comme son tuteur de fait et l'unique autorité qu'elle voulût reconnaître. Il pouvait bien résulter de là quelque chicane de la part des Baulx de Provence ; mais je ne m'en embarrassai point, car avant que la chose n'eût été jugée, je l'aurais plaidée à coups d'épée, ce qui eût donné à ma pupille le temps de gagner sa majorité. Je pense que les opposants, s'il y en eut, ne se trouvèrent pas en mesure de braver le capitaine des Épouvantes, car nous ne fûmes point molestés. Je partageais mon temps entre le camp des Épouvantes, où je perfectionnais mes hommes dans le métier des armes, et le château de Montaigu, où j'allais voir grandir Amicie ; car, malgré ses dix-sept ans, elle n'avait pas fini son croît. Elle était devenue belle femme, ce qui ne m'empêchait pas de l'appeler petite, en manière d'amitié.

Mathias revint dans l'hiver, tandis que j'étais au camp des Épouvantes qui était devenu un gros bourg fortifié, moitié maisons, moitié cavernes. Il arriva en charrette et juché avec ses deux Brabançons sur le haut d'une grande cage en bois et en fer. Il me fit demander pour me montrer l'animal qu'il tenait renfermé là dedans. C'était mon frère, pieds et poings liés, et faisant peine à voir, tant il était hâve et défait.

« Tu aurais mieux fait de le tuer que de l'encager ainsi, dis-je à Mathias.

— Vous me l'avez donné, n'est-ce pas ?

— Oui, mais non pour le martyriser.

— Je le tuerai quand il aura souffert ce qu'il mérite de souffrir. J'ai eu assez de peine à le prendre vivant. Je vais vous conter la chose. Swit, Quintin et moi, nous étions sur ses traces depuis longtemps sans pouvoir le

joindre, quand j'ai appris qu'il devait se rendre au château des Grez pour bénir l'union d'un sire de Beauvilliers et d'une demoiselle Aénor d'Aspremont.

— Aénor d'Aspremont ! m'écriai-je ; je la connais.

— C'est possible, reprit Mathias. Je savais que vous aviez connu aussi le sire de Beauvilliers et j'ai été le trouver en me recommandant de vous, afin d'entrer dans sa maison en qualité d'aide-valet pour le gala. Il accepta, et je laissai Swit et Quintin m'attendre dans le village. Dans le désordre d'une noce, on ne prend pas garde à tout le monde, et mes deux malandrins se glissèrent dans le château.

Nous fûmes plusieurs fois sur le point d'enlever messire Guillaume ; mais il valait mieux attendre la fin des fêtes. Il devança nos désirs. Trois jours après le mariage, le majordome du sire de Beauvilliers, à qui j'avais su donner confiance, m'appelle, sur le soir, dans l'escalier d'une tourelle et me dit d'aller sans bruit quérir deux maçons au village, pour murer une porte qu'il me montre.

C'était celle d'un oratoire où le moine entretenait dame Aénor de tout autre chose que de religion. Je réponds qu'il n'est pas besoin de maçons ; que j'en murerai bien la porte avec l'aide de deux miens amis dont je répondais.

Le mari arrive tout en feu et me dit : « Fais vite ! » Je cours chercher Swit et Quintin pendant que le maître et le majordome surveillent l'huis. Nous revenons, nous bâtissons une muraille malgré la dame qui criait comme un paon, et quand la chose fut faite, tout le monde se retire. Alors j'avertis Swit d'endormir, mais non de faire mourir la maisonnée, et à l'heure de matines je fais un trou dans le mur encore frais, j'appelle le dominicain, je lui fais croire que je viens le sauver, il se remet entre nos mains, nous réparons la brèche et nous sortons du château par la poterne.

— Et la dame, tu n'en parles pas. Qu'en avez-vous fait ?

— Elle nous eût embarrassés ; nous l'avons repoussée quand elle a voulu sortir et elle est restée dans son oratoire, où elle a eu le temps de se repentir. Il y a déjà six semaines de cela. Quand nous avons été en plein bois avec le moine, nous l'avons garrotté à un arbre, bâillonné, et je l'ai guéri à jamais de son amour pour les femelles.

— C'est abominable !

— Je trouve bien plus abominable de m'avoir souillé ma femme et tué notre enfant, et je me plais à le voir souffrir ; car je lui administre de temps

en temps quelque petite correction. Je lui ai aussi coupé une oreille ; mais il n'est pas au bout.

Je me fâchai après Mathias et voulus lui faire honte de sa férocité.

« Attendez que vous ayez une femme, me répondit-il, et qu'on vous l'arrange comme celui-ci a traité la mienne, vous serez moins apitoyable. »

Je fis sortir Guillaume de sa cage et voulus l'emmener dans ma caverne. Mathias n'y consentit que contre ma parole de ne pas le laisser fuir. Quand je fus seul avec mon frère :

« Guillaume, lui dis-je, ne préférerais-tu pas être mort que vivant et arrangé de la sorte ?

— Messire, je n'ai plus grande volonté ; ces maudits Albigeois m'ont essorillé. Que Dieu les confonde !

— Ah ! tu crois que ce sont les hérétiques ? As-tu oublié que Gilberte avait un mari ?

— Je ne me rappelle pas bien.

— Est-ce que tu ne me reconnais pas ? tu semblés égaré. Je suis ton frère !

— Je n'ai pas de frère.

— Je suis pourtant de ce monde.

— C'est possible ; cela m'est indifférent.

— Tu as peu de mémoire, pour avoir oublié que tu m'as fait appliquer la question dans la prison du Louvre.

— La prison du Louvre ! Ah ! oui, on y riait bien, parfois.

— Je ne trouve pas. Te souviens-tu de m'avoir enlevé une femme à laquelle je tenais beaucoup ?

— Une femme ! laquelle ?

— Ah ! oui, laquelle ! Il y en a plus d'une ! Qu'as-tu fait de Flissa ? l'as-tu tuée ?

— Flissa !... la dame d'Yvélines !...

— Que dis-tu là ? Es-tu fou ? »

Il ne répondit pas, et j'eus beau le questionner, je ne pus lui arracher un mot de bon sens ; le malheureux était imbécile. Je ne pouvais ajouter foi à ses paroles ; mais j'étais curieux de démêler la vérité dans ce qu'il pouvait dire, et je résolus d'attendre qu'il fût en état de s'expliquer, si faire se pouvait.

A cet effet, je dis à Mathias qu'il fallait le laisser tranquille pendant quelques jours, ce que je n'obtins pas sans peine ; enfin il comprit que

j'avais des choses importantes à lui faire révéler. Au bout de la semaine, que mon frère passa enfermé dans une de nos grottes, convenablement soigné et nourri, il parut avoir recouvré sa raison et j'allai le questionner de nouveau.

« A présent, me reconnais-tu ? lui demandai-je.

— Oui, dit-il. Tu t'es sauvé de la mort, à ce qu'il paraît.

— A ce qu'il paraît, tendre frère ! veux-tu me dire ce que tu as fait de Flissa ?

— Une jolie fille !

— Laisse là sa beauté et parle ! qu'en as-tu fait ?

— Je l'avais emmenée pour me venger de toi avec elle.

— Tu l'as enlevée ?

— Non. Elle venait de bonne volonté.

— Misérable !

— Écoute donc ! tu me trompais avec la demoiselle de Maubruny. Hein ! la belle ribaude, grande et bien faite ! J'ai dit à ce petit page, ta maîtresse...

— Elle ne l'était point. Que lui as-tu dit ?

— Que tu la trompais de ton côté. Je le lui ai prouvé.

— Et tu as profité de sa jalousie, n'est-ce pas ?

— Attends donc ! tu vas voir ! Je l'ai emmenée à Brullebaut, et le lendemain nous sommes partis pour Bourges. En passant dans le bois de Saint-Chartier, nous étions seuls, le diable s'est mis après moi. L'occasion était bonne, personne ne pouvait entendre ses cris, je la vois encore... Comme elle était pâle ! elle avait peur et je me suis jeté sur elle.

— Tu lui as fait violence ?

— Non ! elle m'a frappé d'un coup de couteau au visage, et s'est enfuie à travers bois ; courait-elle ! j'en ris encore ! Mais je la voulais et je la poursuivis à cheval. Sans une damnée sorcière que tu connais bien, la Silvaine, j'y réussissais. Mais elle a mis ses chiens et ses bêtes après moi, sans compter un grand bouc qui m'a renversé à coups de cornes... Les chiens, les boucs, la sorcière, le faux page, les arbres, une bande de loups-garous, Satan lui-même, m'ont bien battu.

— Ils ont bien fait ! Mais tu ne sais ce que tu dis. Silvaine était morte à cette époque.

— Oui, mais ressuscitée. Cette Flissa était fille de l'enfer ; sans cela, eût-elle empoisonné le Dauphin, avec toi et ta bonne amie la reine ?

— Voyons ! par le raisonnement. Je ne te comprends plus.

— La mire, la fameuse mire d'Yvélines, c'est elle qui a donné le poison à la Brabançonne.

— Tu mens, infâme coquin ! C'est Émersende qui a fait mourir Louis de France.

— Émersende ! c'est faux ! Une si bonne fille, à qui je dois mon avancement ! C'est dommage qu'elle soit morte ! et Aénor ? Tu as eu tort de la mépriser.

— Tu me dégoûtes avec tes regrets. Quel rapport vois-tu entre Flissa et la mire ?

— Je l'ai bien reconnue, quand Guy de Seuly, que tu as tué pour plaire à l'abbesse de Nivelles, m'a envoyé à Yvelines.

— Flissa a été à Yvelines ! Quand donc ?

— Je ne sais pas ; tu dois le savoir toi, puisque tu as passé la nuit chez elle avec la reine.

— Flissa et la mire seraient la même personne ? tu es fou !

— Elle m'a montré sa figure à Yvelines, quand j'ai été la chercher pour la faire brûler comme sorcière ; je la voulais forcer de se donner à moi, comme j'ai fait ensuite pour cette Gilberte, une petite ribaude blonde...

— Tais-toi, ne profane pas sa mémoire ! Eh bien, la mire, l'as-tu fait brûler ?

— Je n'ai pas osé, elle m'a menacé de dire devant le tribunal de l'inquisition ce que j'avais tenté contre elle dans la forêt de Saint-Chartier, et je l'ai laissée tranquille ; mais Guy de Seuly s'est fâché après moi, et la fille du drapier a payé pour elle. Si elle ne fût morte, j'aurais dû la brûler pourtant, cette Vaudoise au beau corsage ! Ah ! j'en ai eu bon marché, va ! tant elle avait peur de voir brûler son petit !

— Guillaume le menteur ! Guillaume l'assassin ! Guillaume le paillard ! m'écriai-je, vous méritez la mort, et vous mourrez !

— Pourquoi cela ?

— Comment, misérable, tu demandes pourquoi, après tous les crimes que tu as commis ? Si tu te repentais, encore !

— Eh ! je ne me repens que de n'avoir pu, pendant que j'étais homme, en faire dix fois plus, et je ne veux point mourir. Si tu es mon frère, tu commettrais un grand péché ; tu es bon, ne me tue point !

— Que veux-tu faire de la vie maintenant ? Ne sois point lâche, tue-toi !

— Me tuer ? un sacrilège ?

— Tu préfères les tortures que t'inflige Mathias ?

— Oui, oui, j’aime mieux vivre un peu que point.

— Lâche ! Comment peux-tu tenir à ta carcasse en si piteux état ? Je ne me soucie point tant de la mienne, qui est pourtant saine et entière.

— Fais-moi grâce !

— Je n’ai pas le droit de disposer de ta vie, tu ne m’appartiens pas. »

Et j’appelai Mathias assis à l’entrée de la caverne.

Désespérant de l’attendrir, je souhaitais qu’il abrégât au moins le supplice.

« Ce moine, lui dis-je, mérite la mort. Il faut en finir.

— Pas encore, répondit cet homme implacable.

— Non, non ! criait Guillaume, pas encore !

— Sois tranquille ! reprit Mathias, je veux auparavant t’essoriller de l’autre côté, et te couper la langue.

— Mathias, lui criai-je en colère, vous êtes un bourreau ! cet homme vivra ; je le veux, il est assez puni.

— Voilà une belle générosité pour le meurtrier de votre fils ! mais c’est parce qu’il est noble comme vous, que vous ne voulez point le laisser souffrir. Avez-vous donc oublié Gilberte ?

— Je n’ai rien oublié !

— Rien que votre parole, messire.

— Si vous le prenez ainsi, vous allez quitter mon camp avec votre victime. Je ne veux pas d’un tel exemple devant mes soldats. Adieu, Mathias, je vous retire mon amitié ! » et je lui tournai le dos. J’allais sortir quand il me cria : « Vous le voulez absolument ? » Et au même instant, j’entendis un bruit sec, un cri d’agonie et la chute d’un corps. Je me retournai Guillaume gisait, le crâne fracassé, sur le sol.

« Le voilà mort ! Êtes-vous content ? me demanda Mathias.

— Oui, c’est mieux ainsi, » répondis-je en sortant de là.

Je n’avais guère le droit de lui faire des reproches pour le présent, puisqu’il avait réparé dans le passé une faute que je me reprochais bien un peu. Mais je ne pus me défendre de penser qu’un mari trop débonnaire fait un cruel et un insensé quand il se décide à la vengeance.

Sa férocité, les crimes et la lâcheté de mon frère, Flissa se cachant sous le masque delà dame d’Yvelines m’empêchèrent toute la nuit de dormir ; mais, sur ce dernier point, pouvais-je ajouter foi aux divagations d’un fou ? A la pointe du jour, je partis pour Montaigu : Amicie me remettrait l’esprit et son frais visage me distrairait des horreurs que j’avais encore devant les yeux.

Je ne voulus point, quand je l'eus retrouvée, lui parler démon frère ; mais je l'interrogeai beaucoup sur la mire, sur sa figure qu'elle avoua connaître et qui, d'après tout ce qu'elle m'en dit, avait le plus grand rapport avec celle de Flissa. J'avais soif de courir à Yvelines pour m'en assurer ; mais, outre que j'ignorais si elle y était revenue, je devais craindre moi, banni de France, de lui attirer quelque ennui.

L'occasion se présenta d'elle-même. Le roi de France invita tous les chevaliers de son royaume et des pays voisins à tournoyer pour fêter la venue du prince de Salerne à sa cour. Robert, comte de Clermont le plus jeune fils du feu roi Louis, devait être armé chevalier par la même circonstance.

« Je n'ai jamais vu un beau pas d'armes, me dit un jour Amicie. Si nous allions à celui de Paris ? Je reverrais Marie de Brabant, et peut-être aussi la mire.

— J'irais de grand cœur, mais j'aurais trop de chagrin de voir tournoyer les autres sans pouvoir m'en mêler. Le chevalier Raoul de La Chastre est mort. Quant à Gulfier le Malandrin, il serait mal reçu dans les lices.

— Eh bien, ! il faut y aller quand même ; je prendrai plus de plaisir en vous en voyant prendre. Ne pourriez-vous jouter sous le nom de Montaigu ?

— Le nom de ta mère ? le tien aussi ; je ne peux le porter.

— Si je vous en fais cadeau, pourtant ! ce qui est à moi n'est-il pas à vous ?

— Tu es une gente fille, Amicie, je te remercie ; mais tu ne peux pas plus me donner ton nom que me rendre le mien.

— Comment donc faire ? j'aurais tant aimé vous voir rompre des lances ! Allons toujours à Paris ; moi, j'ai le droit d'entrer à la cour, je verrai Marie de Brabant. Elle trouvera peut-être un moyen ; vous endosserez mes armoiries, je vous ferai passer poulie gouverneur du château de Montaigu, ce qui est vrai, au fond, et personne n'y peut trouver à redire. Est-ce convenu ?

— C'est comme tu voudras, Amicie.

— Je veux emporter mes atours des dimanches, ma grande robe d'or armoriée, et paraître la plus brave du monde.

— Tu n'as qu'à te montrer pour attirer derrière toi une bande d'épouseux.

— Je ne vais pas chercher un mari ; je vais m'amuser respirer l'air de la cour de France. Nous irons ensuite à celle de Brabant, » et elle ajouta en riant : « Ensuite, si cela vous plaît, nous enlèverons la reine et la mire.

— Non, je ne le veux point.

— Pas même Marie de Brabant ? dit-elle d'un air mutin, tout nouveau pour moi.

— Pourquoi demandes-tu cela, petite ?

— Parce que, si j'étais homme, je serais amoureux d'elle.

— Moi, je la respecte comme la plus honnête femme de France, » répondis-je, ne sachant trop si de la part d'Amicie ces questions étaient naïveté ou malice.

La quinzaine se passa en préparatifs. Les robes de brocart, le satin, les perles et les fourrures furent sortis des bahuts. Je n'eusse pas souffert que la demoiselle de Montaigu parût à la cour sans un train digne du rang qu'elle occupait. Aussi je lui formai une escorte de deux cents cavaliers armés et vêtus de neuf, et de cinq cents archers ayant cette fois tous des arcs. C'était la suite d'une princesse. J'aurais pu alors mettre sur pied vingt-cinq mille hommes, mais le roi de France nous eût fermé ses portes.

XXXVIII.

Après avoir envoyé deux hérauts d'armes avertir la reine de France de la visite de son ancienne petite lectrice, nous arrivâmes à Paris par une belle journée de mai de l'an 1279. Amicie dut être contente de sa réception à la cour. Quant à moi, ne voulant point montrer mon visage, je la laissai sous la protection de Marie de Brabant et sous la garde de Mâchefer qu'elle avait nommé son capitaine d'honneur, et je courus la ville.

J'eus la bonne chance de retrouver, dans une taverne de la place Dauphine, à côté des tréteaux d'un théâtre, Simon Leguay et Adam de Halle. Celui-ci toujours *joculator*, et celui-là enrôlé dans la troupe du ménestrel pour représenter Hérode dans les mystères C'était bien le plus drôle de roi juif qu'on pût trouver ; il avait engraisé dans son métier d'acteur, au point qu'il se coupait en marchant, et le lard qu'il avait sur la figure lui avait fait disparaître les yeux.

« Comme te voilà fait ! lui dis-je ; tu semblés bon à manger.

— Ne m'en parlez pas, sire Gulfier, répondit Simon, que j'avais eu le soin de mettre prudemment au courant de ma résurrection. J'ai assez de chagrin d'être ainsi ! Je ne fais plus rien que de prêter à rire au badaud peuple de Paris. J'aurais besoin d'un peu d'exercice, je crois.

— Si tu veux rentrer à mon service, Simon, je me charge de te faire mandrer. Je commande vingt-cinq mille hommes, et ils sont tous maigres.

— Tous maigres ! dit-il en poussant un gros soupir Sont-ils heureux ! Je vas avec vous, fera Hérode qui voudra. J'ai assez de la royauté, je reprends mon emploi d'écuyer.

— Ceci ne m'arrange guère, me dit Adam. Je trouverai difficilement un plus bel Hérode ; enfin je lui rends sa parole, pour vous faire plaisir.

— Adam, lui dis-je, es-tu bien content toi-même de ton état ? »

Et comme il m'avoua en être un peu fatigué, j'ajoutai :

« Je te propose de venir te reposer et de t'engager auprès d'une noble dame en qualité de ménestrel et professeur de gai savoir.

— Êtes-vous marié, messire ?

— Non, je suis toujours libre, et encore écuyer.

— De la reine ? Elle vous a repris ?

— Non pas ! j'ai changé de maître ; mais c'est encore une femme. Il semble que cela soit dans ma destinée de servir des femmes. Esclave d'une fille en Afrique, écuyer d'une reine en France, et aujourd'hui gouverneur d'une jeune dame dans l'Ardenne.

— Vous avez mangé du malheur et de l'humiliation reprit Adam. Vous ne le méritiez pas. Êtes-vous heureux, au moins, en ce moment ?

— Je n'en sais rien ; je ne me reconnais plus, je ne suis plus le même homme ; j'estime mieux un vilain courageux que cent nobles couards, et je fais ma société d'hérétiques, d'excommuniés et de bandits.

— Je vous aime ainsi, me dit Adam ; c'est avec les gens de votre trempe qu'on fait les rois. »

Et, citant un passage du *Roman de la Bese*, par Jean de Meung, il dit, comme s'il récitait un rôle :

« Un grand vilain, entre eux élurent
Le plus corsé de tant qu'ils furent
Le plus ossu et greigneur (le plus grand)
Et le firent prince et seigneur.
De là vint le commencement
Des rois et princes terriens,
Selon les livres anciens.

Voilà votre fait. »

Nous causâmes et bûmes un bout de temps ; Adam me promit de venir à Montaigu récréer Amicie de ses belles chansons, aussi longtemps qu'il s'y plairait, et de partir le lendemain avec Simon pour Yvelines.

« Vous ne craignez pas, me dit mon gros écuyer chemin faisant, de vous retrouver avec celui qu'on ne nomme point, celui que vous avez vu là-bas ?

— Qui ? Satan ? J'y vais pour m'assurer de lui.

— Vous voulez le faire prisonnier ? dit-il en se signant. Et moi qui n'ai emporté ni relique ni talisman.

— Crois-tu donc tant au diable ?

— Je le renie, mais j'en ai peur. Rappelez-vous Béral, que vous aviez tué, et qui est sorti du tombeau pour vous assommer. Qui a fait cela ? Le diable. Souvenez-vous aussi de Silvine, qui a été brûlée, et dont vous avez vu le corps mort-vivant à Yvelines ; n'est-ce pas l'œuvre du démon ? J'ai

pourtant été amoureux d'elle dans le temps, il y a déjà plus de douze ans. Vous me croirez si vous voulez, messire ; eh bien, toute sorcière qu'elle fût, j'ai eu de la peine de sa mort. Bon Dieu ! qu'elle était jolie à seize ans ! C'est malheureux qu'elle ait épousé un chétif paysan qui l'avouée au diable ! j'en aurais bien fait ma femme. A cette heure, je n'ose plus penser à me marier, je suis comme une barrique ; mais je compte sur vous pour me faire diminuer. Ah ! c'est une drôle de chose tout de même ; je n'aurais jamais cru rentrer à votre service, au service d'un mort ! Ce que c'est que la vie ! et la graisse ! je roule sur ma selle que j'en suis essoufflé ! »

Tout le long du chemin, Simon Leguay ne fit que me rappeler le passé. J'eusse pu arriver le soir à Yvelines, mais j'eus pitié de sa corpulence et je m'arrêtai en route pour passer la nuit.

Le lendemain, j'allai chez la mire. Je me prétendis envoyé par la demoiselle de Montaigu, et je fus introduit dans le parloir.

La dame se fit un peu attendre, selon sa coutume, et se présenta le masque au visage.

Elle fit un léger mouvement de surprise en me voyant, me félicita de mon retour au monde, puis me demanda des nouvelles d'Amicie ; elle m'apprit ensuite qu'elle avait été se réfugier en Bourgogne, pour fuir les persécutions que lui avait attirées la confiance de la reine.

Après la mort du chambellan, elle était revenue mettre ordre à ses affaires, et se proposait de faire un voyage en Castille. Elle me parut bien au fait de tout ce qui s'était passé. Mais était-ce Flissa ? Je ne reconnaissais ni sa voix, ni ses manières. Il faut dire que je ne l'avais jamais entendue parler le français. C'était pourtant bien sa taille, la couleur de ses cheveux ; elle m'invita à rester la journée à Yvelines. J'acceptai. Nous passâmes à table, et, après souper, elle me demanda le motif de ma visite.

« Madame la mire, ce que je vais vous demander va probablement vous fâcher bien fort ; mais vous pouvez me tirer d'une grande peine.

— Qu'est-ce donc ? je ferais pour vous bien des choses !

— Il faut que vous sachiez que j'ai été fait prisonnier pendant la dernière croisade, et que je suis devenu amoureux de la fille dont j'étais l'esclave. Je suis revenu avec elle de la terre d'Afrique. J'en étais énamouré au point que maintenant encore, en y pensant je me sens repris d'amour aussi bien que par le passé. Mais elle ne m'aimait point, et la preuve, c'est qu'elle s'est enfuie avec un moine, mon parent : Vous êtes devineresse, dites-moi où elle est.

— Je l'ignore, répondit la mire qui m'avait écouté avec attention. Et si vous la retrouviez, vous vengeriez-vous de sa trahison ?

— Il n'y a pas eu trahison de sa part, car elle ne m'avait pas juré de m'être fidèle, et d'ailleurs elle ne m'appartenait pas, s'étant toujours fièrement défendue de moi. Je voudrais la retrouver, pour avoir le plaisir de la revoir, pour me plaindre un peu de la peine qu'elle m'a causée, et lui demander de m'ôter le charme qu'elle m'a jeté.

— Croyez-vous donc aux philtres, aux devins, au diable ?

— J'y crois et je n'y crois pas. J'ai vu, ici, une chose qui m'a fort épeuré, dans le temps.

— Qu'est-ce donc ?

— J'ai vu le diable qui s'est mué en femme morte, en Silvaine la sorcière.

— Que dites-vous là, messire ?

— La vérité, j'en jure !

— Et cette morte vous a parlé ?

— Parlé et prouvé qu'elle était bien vivante en ce moment-là. »

La mire tenait un éventail dont elle rompit le manche par un mouvement brusque, comme si elle fût irritée de mes paroles.

« Il n'y a ni diable, ni sorcier, dit-elle ; c'est quelque fille de ma maison qui s'est jouée de vous ; je le saurai et je la chasserai. Je ne veux point de ces vilénies chez moi.

— Alors vous pourriez m'assurer que cette fille était vivante ?

— Qui ? Silvaine ? je ne connais personne de ce nom-là.

— Vous niez l'avoir rencontrée dans les bois de Saint-Chartier, alors que mon frère vous poursuivait pour vous faire violence ?

— Je ne sais ce que vous voulez dire.

— Madame, si vous n'étiez coupable, vous ne me cacheriez pas plus longtemps le beau visage de celle que j'ai tant aimée : ôte ton masque, Flissa, je t'en supplie ! »

Et je m'agenouillai devant elle.

« Relevez-vous, messire, répondit-elle ; votre erreur me fait peine ; il y a loin du jeune et beau visage de Flissa à celui de la mire d'Yvelines.

— Tant laide soyez-vous, faites-vous voir tout de même. »

Elle hésitait. Je la pris dans mes bras, et aux battements de mon cœur je reconnus bien que je tenais Flissa.

« Chrétien, dit-elle en arabe, je suis bien Flissa ; mais je suis devenue vieille et laide, j'ai la figure brûlée, ne me regarde pas !

— Tant pis ! brûlée ou non, je t'aime toujours !

— Regarde donc ! » dit-elle en ôtant son masque.

Elle avait le visage aussi net et aussi beau que par le passé, sauf une cicatrice au front, qu'elle me montra en soulevant une des torsades de ses cheveux noirs entremêlés de perles et roulés de chaque côté en cornes de bélier. Flissa avait alors vingt sept ans ; elle était dans l'épanouissement de sa beauté. J'étais resté à ses genoux et je baisais le bas de sa robe ; elle me prit les mains pour me faire relever et, me sautant au cou, elle m'embrassa avec force. « Frappe-moi ! lui disais-je, donne-moi des coups de poing dans le dos, pour me prouver que je ne rêve pas ! » Et puis, je sautais dans la chambre et je criais : « C'est donc toi ! enfin ! mon frère n'était pas si fou ! » Et puis je lui baisais les mains, et je la voulais faire danser.

« Maboul ! maboul ! me criait Flissa en riant ; tu es toujours aussi enfant, calme-toi !

— Puisque je te retrouve, je ne veux plus te quitter. Tu viendras encore avec moi, je ne suis plus un malheureux, à présent. Marions-nous, veux-tu ?

— Mais je ne suis pas chrétienne !

— Ah ! diantre ! cela change tout ; et pourquoi ne t'es-tu pas fait baptiser ?

— A quoi bon ? Est-ce que ta religion vaut mieux que la mienne ? Je suis musulmane et veux rester telle.

— Et pourquoi ce masque ?

— Pour cacher au chambellan, à Émersende et à tous les ennemis de la reine la figure païenne du page Xiphidion qu'ils avaient trop vue à Châtillon. La brûlure dont tu vois la marque m'a servi de prétexte.

— Mais cette marque... As-tu donc été mise au feu comme sorcière ?

— Non, c'est en faisant une expérience d'alchimie avec le vieux Bacon ; un vase m'a éclaté au visage et dans les mains... mais je ne me masque pas pour les gens en qui j'ai confiance. Amicie, la reine, Bacon et d'autres connaissent la mire d'Yvelines.

— Tu te méfiais de moi ?

— J'avais peur de toi, de moi aussi peut-être, et je voulais éviter toute occasion de te revoir.

— A cause du tournoi de Châtillon et du baiser d'Émersende ? tu n'es pas peu rancuneuse, Flissa !

— N'était-ce rien ? Tu es trop prompt à t'éprendre de la première venue. Et moi je t'aurais voulu pour moi seule. Je t'aimais, j'ai encore de l'amitié pour toi ; mais j'aime la science par-dessus tout. Je me félicite aujourd'hui d'avoir eu le courage de te quitter et de rester libre. J'ai fait vœu de virginité. C'est le premier point pour être lucide et voyante. J'avais fait un rêve impossible en songeant à un amour durable. J'aurais dû venir sur-le-champ à Paris avec Michelin, au lieu de te suivre chez les tiens, pour me cacher ensuite dans les faubourgs à Nijon, où je t'ai vu passer une fois et n'ai pu me défendre de te crier : *Maboul !* pour voir si ma voix te ferait tressaillir. Mais, depuis, je t'ai parlé dans ta langue et tu ne m'as pas reconnue. Aujourd'hui je suis riche, Michelin m'avait rapporté ma fortune. J'ai trouvé le moyen de faire de l'or et de l'argent ; mais ce secret est peu de chose en comparaison de la profondeur de la science. Quand on peut toucher du doigt le vrai sans mensonge, ce qui est en bas est comme ce qui est en haut et ce qui est en haut comme ce qui est en bas. Toutes choses ont été créées d'une seule par la méditation d'un seul. Terre, lune, soleil, étoiles, tout est un ! »

Elle parlait ainsi, avec du feu dans les yeux. Je n'y compris pas plus alors que je ne l'entends aujourd'hui je le rapporte sans chercher à vous l'expliquer.

Elle me faisait peur, et pourtant je redevins amoureux d'elle comme au beau temps de Barkah, et je mis toute mon éloquence à la persuader. J'allai même jusqu'à lui promettre le mariage.

« Je ne puis épouser un chrétien, me répondit-elle, sans devenir chrétienne, et tu me demandes de te sacrifier mon avenir. Je sais que tu es devenu un fort mauvais catholique, mais tu serais un plus détestable musulman. Reste ce que tu es, puisque je dois rester ce que je suis. Tu perds ton temps à vouloir m'enflammer. Je ne suis plus la Flissa de jadis. Je suis forte et cuirassée contre toi ; tu ferais cent fois mieux de songer à te marier avec une fille de ta race. Nous ne serions pas heureux ensemble, je ne pourrais te suivre au combat comme l'a fait Amicie des Baulx, et tu ne pourrais m'aider dans mes travaux. Tu es brave, généreux, intelligent dans le domaine de la vie matérielle ; mais ton esprit est encore imbu des préjugés de ta caste et de ta croyance. Il m'en coûte de te refuser, Baoul, car tu es le seul homme pour qui j'ai failli rompre mon vœu et renoncer à la science. Mais j'ai de plus hautes ambitions que le bonheur de quelques jours, et j'aspire à la possession des choses qui ne périssent point.

— Prenons toujours ces quelques jours, Flissa : c'est autant sur la part heureuse que nous envoie le bon Dieu.

— Raoul, je ne le peux pas !

— Si tu refuses d'être ma femme, me repousses-tu aussi comme amoureux ? lui dis-je en la serrant dans mes bras et en l'embrassant.

— Je suis maraboute et sainte, dit-elle en se dégageant. Je ne dois pas t'écouter.

— Au diable ton vœu ! Je ne l'ai point fait, moi ; faut-il, après avoir tant aspiré à te retrouver, te perdre encore quand je te retrouve ? Combien de fois me suis-je soumis à ton caprice ? Tu ne m'en as su aucun gré.

— Vous étiez généreux alors ; aujourd'hui vous êtes aussi brutal que l'était votre frère. »

Ce reproche fit plus d'effet sur moi que toutes ses belles paroles. Je rougis de vouloir obtenir de force ce qu'elle eût dû m'accorder de bonne volonté, et j'allai m'asseoir dans un coin comme un enfant qui boude. Je me sentis si véritablement enfant devant cette fière et sage beauté, que je me mis à pleurer comme une bête. Elle en fut émue malgré elle, et, venant à moi : « Raoul, me dit-elle, pardonne-moi de te faire ce chagrin. Je n'oublierai jamais que tu m'as sauvée, protégée et respectée autrefois : mais ne crois pas que je sois nécessaire à ta vie. L'amour que tu me gardes n'est qu'un désir contrarié par ma résistance.

— C'est possible, lui dis-je ; tu es la seule femme que j'aie voulue passionnément et qui ne m'ait point cédé. Mais ton amitié, à toi, n'est que de l'orgueil satisfait, et tu n'as pas plus de cœur que les autres.

— Ne gâtons pas cette amitié par de vains reproches, reprit Flissa en posant sa main sur ma tête comme pour me bénir. Calme-toi, songe aux malheurs que j'attirerais sur toi si je t'écoutais. La prudence te conseillera mieux que moi, et demain tu me remercieras de ne t'avoir point écouté davantage aujourd'hui. »

Elle me quitta et je ne la retins pas. J'avais du dépit, et je gagnai la chambre où j'avais vu apparaître le diable ; mais je ne m'en embarrassai guère. J'étais bien plus tourmenté des dernières paroles de Flissa. J'avais presque regret de lui avoir offert le mariage, et presque peur que, le lendemain, elle ne revînt sur son refus. Qu'aurais-je fait d'une musulmane ? J'aurais dont eu des enfants à demi païens ? Aux yeux de mes Brabançons qui ne se faisaient pourtant pas faute de piller les couvents et de brancher les moines, j'aurais passé pour avoir épousé une bête. Ils me mépriseraient,

ne m'obéiraient plus. Serais-je donc forcé de retourner vivre en Afrique avec ces chiens de Sarrasins ?

J'étais si embarrassé, que j'appelai le diable pour me donner un conseil.

« Si tu existes en vérité, montre-toi, » lui disais-je mais je me couchai sans qu'il m'apparût, et je compris bien qu'on m'avait joué un tour dans le temps.

L'orage avait menacé toute la journée ; il faisait si chaud que, pour dormir, j'avais laissé mes fenêtres ouvertes. Je fus réveillé par le fracas du tonnerre. L'ouragan semblait vouloir enlever le château, et je le sentais trembler sous les efforts de la tempête.

A la lueur des éclairs, je vis tout à coup, à quelques pas de mon lit, le bouc infernal ; j'en fus interdit, je l'avoue, mais je fis bonne contenance et lui dis :

« Tu viens donc, à la parfin ? Es-tu Satan, ou un bouc véritable ?

— Je suis Satan, » répondit-il.

L'obscurité qui suit l'éclair m'empêcha de m'assurer s'il avait parlé réellement.

« Eh bien ! si tu es le diable, causons tous les deux.

— Volontiers, répondit-il ; que veux-tu savoir ?

— Je vais te le dire. »

Je me levai, j'allai fermer portes et fenêtres, afin qu'il ne pût s'envoler. Il ne vit pas mon action, ce qui me fit douter de plus en plus qu'il fût vrai diable ; je cherchai mon épée, mais on me l'avait enlevée.

« Eh bien ! reprit Satan, as-tu peur, que tu ne parles plus ?

— Tu vas voir comme j'ai peur, » lui dis-je, et, guidé par l'éclair, je courus sur lui ; il se dressa sur ses pattes pour me frapper de ses cornes ; mais j'évitai le coup et, le prenant par derrière, je le jetai à bas. Il se mit à chevroter en bouc et eut beau gigotter, je le maintins sous moi en criant :

« Tu n'es pas plus diable que moi, et je vais t'écorcher pour me faire un justaucorps de ta peau. »

Au même instant, le fond de la cheminée s'ouvrit, et une femme en cotte de nuit, un flambeau à la main, se précipita dans la chambre, au secours de la bête cornue. C'était Silvaine ! Pour une belle peur, j'eus une belle peur en reconnaissant la morte ; mais je me remis vite et je la pris dans mes bras pour m'assurer que ce n'était pas un fantôme.

« Tu mériterais une solide correction, lui dis-je, pour jouer des tours à me rendre fou. Puisque tu es vivante, pourquoi ne le dis-tu pas ? Enfin ! c'est

bien toi, et j'en suis aise, je te l'avoue.

Vrai ? dit-elle en se jetant dans mes bras.

Alors, mon maître, pardonnez-moi ; l'amour que j'ai pour vous est la cause de tout ceci. Il est plus fort que la crainte de déplaire à la dame d'Yvelines.

— Tu ne t'entendais point avec elle ?

— Non, j'en jure ; et si vous lui disiez ce que j'ai fait, elle m'en punirait bien.

— Emporte ton bouc, qui sent plus mauvais que le diable, et viens causer avec moi ! »

Elle ne se fit pas prier, elle poussa la bête dans la cheminée, et disparut avec elle. Je me recouchai ; Silvaine revint un instant après, et, avec ma permission, elle s'assit au pied de mon lit. Elle m'apprit que, peu de temps après mon départ pour la croisade, elle s'était vue forcée de quitter Brullebaut pour échapper aux poursuites de mon frère, qui avait employé vis-à-vis d'elle son système accoutumé de menaces. Il n'était pas encore inquisiteur, mais il avait dénoncé la pauvre fille à l'archevêché de Bourges pour se faire bien voir en haut lieu. Elle vivait en paix sur les terres du sire de Nolac, où elle s'était réfugiée, quand elle apprit mon retour et revint dans mon fief. C'est alors qu'elle rencontra dans les bois Guillaume poursuivant un jeune garçon, et, autant pour sauver le page que pour se venger du moine, elle l'avait bien battu et laissé sur la place. Furieux de ce traitement, Guillaume l'avait fait poursuivre et, pendant qu'il était au lit bien moulu de coups, les gens d'armes de l'évêque, mis par lui sur sa piste et sur celle de Flissa, avaient arrêté et brûlé sauvagement et sans jugement, dans les bois de Lécoron, deux pauvres femmes qui se rendaient à un sabbat et qu'on avait prises pour elles. Cette méprise les avait sauvées. Elles avaient, pu gagner Paris où Flissa s'était fait reconnaître d'elle pour plus grande sorcière qu'elle-même. Là elles avaient exercé secrètement, sous de faux noms, l'art de guérir les malades. Elle m'avoua avoir eu grand désir, dans ce temps-là, de se faire reconnaître de moi, malgré la défense de sa maîtresse, quand j'étais venu à Yvelines ; ne sachant y résister davantage, elle avait, pour me voir, simulé une apparition avec un bouc apprivoisé et dressé à lutter. Elle était bien convaincue que je ne voudrais pas avouer avoir eu commerce avec Satan.

Elle me parla aussi de Michelin, qui était resté en relation avec le faux page ; puis encore de mon frère, qui avait forcé la dame d'Yvelines de

prendre la fuite pour éviter le fagot. Silvaine étant tombée malade n'avait pu la suivre ; mais l'inquisition n'en voulait qu'à la maîtresse et avait laissé la servante en repos.

« Je ne sais trop, continua-t-elle, où la mire a passé son temps et ce quelle a fait ; elle est revenue un beau matin avec un poupon.

— Un enfant ? m'écriai-je, et à qui ?

— A elle ! messire.

— Dis-tu bien la vérité, Silvaine ?

— J'en jure Dieu ! Je ne mens point, et ce petit garçon vous ressemble.

— Il ne peut me ressembler, c'est impossible !

— Si vous n'êtes son père, vous êtes son oncle, en ce cas.

— Alors, ce misérable m'a menti ! et elle, que je croyais une sainte, Silvaine, t'a-t-elle avoué que ce fût mon frère ?

— Non ! elle dit bien qu'elle est la mère de l'enfant mais elle ne parle jamais du père.

— Voilà donc la belle chienne de virginité qu'elle prétendait vouloir garder ? Non ! je ne veux plus de cette Sarrasine. Tudieu ! n'est-ce pas assez qu'elle ponde des enfants avec un coquin, faudrait-il encore que je les prisse sur mon compte ? Qu'elle aille au diable ! je ne me soucie plus d'elle. Tu ne ferais point semblable fourberie, toi ! toute vilaine que tu es, tu es plus franche. Viens dans mes bras, Silvaine, oublions cette damnée païenne et aimons-nous comme au premier jour. »

Elle ne se fit pas prier, et, bien que je n'eusse guère envie de rire et de plaisanter, je ne pensai bientôt plus à Flissa et à sa postérité. Au matin, je chargeai Silvaine de dire adieu de ma part à la dame d'Yvelines.

« Vous ne voulez point voir son enfant ? me demanda-t-elle.

— Ma foi non ! prends-en soin, car il est mon neveu, malgré tout, et si tu as jamais besoin de moi, tu me trouveras aux Épouvantes, dans l'Ardenne.

— Mon maître, j'ai besoin de vous tout de suite. Emmenez-moi ! Ma maîtresse, plus jalouse de l'honneur des autres que du sien propre, m'a chassée hier soir, à cause de la farce que je vous ai jouée la première fois que vous êtes venu céans.

— C'est ma faute, Silvaine, j'eusse dû me taire.

— C'est plutôt la mienne, j'eusse mieux fait d'entrer tout de suite dans votre chambre, après vous avoir baisé la main sur le pas de la porte.

— Ce qui est fait est fait, apprête-toi, et viens. Tu seras la remégeuse de mon armée, où il y a souvent fort à faire. »

Ne voulant pas revoir la mire, je descendis aux écuries pour ordonner à Simon de préparer les chevaux. Je le trouvai dans le préau, se promenant à quatre pattes, avec un petit garçon à califourchon sur sa large échine. Je lui demandai quel était cet enfant. « Le fils de la dame d'Yvelines, répondit-il ingénument. »

Je regardai ce joli brunet aux yeux noirs, frais et rose comme une fleur. Il ressemblait bien à mon frère ou à moi, car je ressemblais, au dire de tout le monde, à ce méchant moine.

« Laisse-là ce bâtard, dis-je à Simon, et en route ! »

— Malandrin, dit le petit bonhomme en sautant à terre et en me menaçant de son épée de bois, quand je serai grand, tu verras ! »

Flissa parut en ce moment sur le haut du perron. Elle descendit précipitamment et, courant à l'enfant, se mit devant lui comme si elle eût craint quelque mauvais traitement de ma part.

« Oh, n'ayez peur pour votre fils, madame ! j'aime mieux le voir batailleur que lâche comme l'était le moine qui l'a fait. Adieu ! »

Une larme de repentir, de honte ou de colère brilla au bord de son grand œil noir, mais je n'en fus point touché.

J'ordonnai à Simon de prendre en croupe Silvaine qu'il ne reconnut pas, et je partis pour Paris. J'étais si en colère que je ne dis rien jusqu'à Palaiseau. Pendant ce temps, Simon et Silvaine avaient causé longuement. Tout à coup mon écuyer me dit :

« Quelle femelle m'avez-vous donc mise derrière le dos ? Elle me parle de La Chastre, de Brullebaut et de Saint-Chartier, comme si elle était de par chez nous.

— C'est une fille que tu connais bien, Simon, lui répondis-je.

— Je vois bien que c'est un beau brin de femme, autant que j'en peux juger par ses bras qu'elle m'a passés sur l'estomac, mais je n'en sais pas plus.

— Mon pauvre Leguay, lui dit Silvaine, je ne t'ai pas remis non plus tout d'abord. Tu n'étais pas beau, mais tu as empiré. Tu sembles plus une futille qu'un homme, à cette heure. Dans le temps où tu me faisais sauter à l'assemblée de Maugivray, tu étais plus ingambe.

— Je n'ai jamais eu grand goût pour le bal ; je n'ai dansé qu'une seule fois, à Maugivray, et c'était avec la Silvaine ! Or, comme ce n'est pas toi...

— Et pourquoi donc pas ?

— Vas-tu me faire croire que je promène une morte ?

— Tu peux le croire, puisque c'est la vérité.

— Oh ! diantre, la belle, lâchez-moi et sautez à terre, dit Simon, dont la figure devint pâle de frayeur ; je ne veux point du diable en croupe.

— Tu es bien bête, mon pauvre Simon, lui dis-je ; pourquoi veux-tu que Silvaine soit morte ? Elle s'est absentée du pays, voilà tout, pour entrer au service de la dame d'Yvelines.

— Est-ce possible, vrai Dieu ? En ce cas, Silvaine je retire mon offense de t'avoir crue trépassée. »

Je les laissai s'expliquer et rire ensemble tout le reste du chemin. Quand nous fûmes rendus à Paris, je mis la sorcière sous la garde de son ancien amoureux et je me rendis auprès d'Amicie. Elle me demanda des nouvelles de la mire, et je lui répondis : « Elle se porte bien ; elle est mère de famille, et le plus grand plaisir que tu puisses me faire, c'est de ne me jamais parler d'elle. »

Ceci demandait explication, mais je n'en voulus point donner.

Les fêtes commencèrent, et je dus me contenter de les regarder. Je ne pus même approcher de la reine. Elle me vit bien, mais ne put me parler. Ce fut un grand crève-cœur pour moi de voir tournoyer quantité de nobles de ma connaissance. Le roi parcourait les lices pendant le combat. Il exhortait les chevaliers et fournissait des chevaux frais à ceux qui étaient démontés. Il y eut pas-d'armes, joute, lance des dames en l'honneur de la reine. Le roi s'en mêla, et les autres tenants le laissèrent courtoisement conquérir le baiser de sa royale épouse. Si j'eusse été de la partie, il ne l'eût point pris, je le jure, et j'eusse embrassé sa femme à son nez et à sa barbe.

Dans un de ces pas-d'armes, le jeune comte de Clermont, tout frais chevalier, reçut, pour son coup d'essai, tant d'horions sur la tête, qu'il en devint imbécile pour le restant de ses jours. Le roi en fut chagrin ; les autres ne s'en embarrassèrent pas et prirent du plaisir tout leur saoul. Quant à moi, de ma vie je ne me suis tant ennuyé. Amicie s'en aperçut et me demanda, au bout de la semaine, à retourner dans nos montagnes.

« Allons-nous-en ! dit-elle, j'ai assez de la cour de France ; on ne vous y rend point justice, et cela me déplaît. La reine et l'abbé de Saint-Denis ont échoué dans leurs démarches auprès du roi. Je crains même pour vous en demeurant davantage.

Partons ! »

XXXIX.

Nous retournâmes à Montaigu. Quelque temps après, Adam m'apporta une boîte d'argent, richement ciselée, que lui avait remise, pour moi, de la part de la reine, le ménestrel Adenès. J'y trouvai une mèche des cheveux d'or de Marie avec un petit bout de parchemin sur lequel était écrit de sa main : « Je n'oublie pas ! »

Je ne l'oubliais pas non plus, et son cadeau me remplit le cœur de joie pendant un bon bout de temps. J'avais installé Silvaine dans le petit château de Saint-Leu, en compagnie de Simon comme gouverneur. Au bout de six mois, il vint me trouver aux Épouvantes. Il avait diminué de moitié, et me demanda ma permission pour épouser Silvaine. Je la lui donnai, et la noce se fit au contentement des deux parties. Pendant huit jours, tout le camp but et mangea en l'honneur de Simon le gouverneur et de Silvaine la remégeuse.

Cette diablesse de Silvaine accoucha, trois mois après son mariage, d'une fille qui ne ressemblait en rien à son mari. Qui pouvait en être le père ? Je vous le laisse à deviner.

A la fin de l'hiver, je reçus un message secret de Marie de Brabant. Elle me disait d'aller à Bruxelles trouver le duc Jean son frère, qui avait à m'entretenir d'une affaire très-importante.

J'y allai tout droit et je fus reçu cordialement par Jean, de Brabant, que j'avais déjà vu lors de la pendaison de Labrosse ; il ne s'était pas montré à moi sous un aspect bien aimable, alors ; mais j'en revins sur son compte. Il était gai, franc, et m'eut bientôt donné confiance en traitant son beau-frère, Philippe le Hardi, de moine couronné et de cornard manqué.

« Vous êtes un vaillant capitaine, me dit-il. Je comprends que ma sœur ait conservé de l'affection pour vous. Vous méritez d'être mieux qu'un chef de bande, et je peux vous y aider. Je veux vous donner le droit de vous présenter partout tête haute, même à la cour de France, sans que Philippe y trouve à redire.

— Et quel est ce moyen ?

— C'est de vous marier. La reine de France le désire. Moi, j'y consens. Vous prendrez le nom de votre femme ou vous l'ajouterez à celui des

Épouvantes, et je vous ferai chevalier. »

L'étais-je encore ou ne l'étais-je plus ? Je m'étais souvent posé cette question. L'ordre de chevalerie est indélébile, à moins d'un jugement qui n'avait point été porté, et comme j'étais vivant, je ne pouvais pas plus être devenu vilain que d'être privé de mes cinq sens. Pourtant, veuf de mon nom et réduit à celui d'un aventurier, j'étais chevalier sans l'être, de même que j'étais bien portant quoique enterré.

Je ne reconnaissais pourtant pas au roi de France le droit de me priver de mon nom ; et comme je fis part de ces réflexions au duc Jean, il me répondit :

« Reprenez votre nom de La Chastre, rendez-moi foi et hommage, et je me fais fort de vous soutenir comme La Chastre, sire des Épouvantes, envers et contre tous, à condition que vous épouserez, les yeux fermés, une jeune fille que, pour des raisons de famille, je ne dois point vous nommer encore.

— Quelque fille qui aura fait une grosse faute qu'on me veut faire endosser ? Non, messire ! Je n'ai pas le droit, me direz-vous, de tant faire le fier ; mais mon honneur passe avant tout.

— Je vous jure qu'elle est pure. Je ne voudrais pas vous faire un tel affront. J'ai intérêt à vous bien servir, voulant être bien servi par vous.

— Voyons ! parlez clairement.

— Je ne vous dirai qu'une chose, c'est que la jeune fille est belle, très-belle, jeune, riche, sans reproche, et qu'elle appartient à ma famille, mais...

— C'est une bâtarde ?

— Oui, mais de grande maison. Si vous consentez, je vous dirai qui elle est en sortant de la bénédiction nuptiale. Songez qu'en la prenant vous acquérez une immense fortune, un beau nom, vous faites plaisir à la reine de France, et que si vous tentez la conquête de l'Ardenne, je vous soutiens les armes à la main. »

Je réfléchis un moment à cette affaire qui me convenait sur tous les points, sauf le mariage ; mais si la femme me déplaisait, je pourrais bien la planter dans quelqu'un de mes fiefs et aller courir ailleurs. Je répondis au duc Jean que j'acceptais, et lui demandai à quand les noces.

« De lundi en huit. Est-ce trop tôt ?

— Vous ne perdez pas de temps : j'aurais voulu inviter la damoiselle de Montaigu, ma compagnonne d'armes et ma fille adoptive.

— Vous êtes bien jeune pour avoir adopté une si belle fille ! dit le duc en riant. Mais ne vous inquiétez pas d'elle, je la ferai avertir et elle sera de la fête. »

Je me retirai pour faire mes préparatifs de mariage. Je n'étais pas sans inquiétude à propos de ma future, et je passai la semaine à regarder toutes les filles de la cour ; mais aucune ne me pouvait mettre sur la voie, leur famille, tenants et aboutissants étant connus. L'avant-veille du jour fixé, je vis arriver de Paris Jehanne de Vendosme, la nièce de l'abbé de Saint-Denis, et j'eus peur que ce ne fût elle. Je la connaissais pour bonne fille, grande et bien faite, mais passablement laide. Je cherchai à lui parler à part ; il n'y eut pas moyen. Je fus convaincu que j'allais l'épouser bientôt. Amicie n'arrivait pas, et je commençais à craindre qu'elle ne fût malade ou ennuyée de me voir prendre femme. Elle n'était pourtant pas amoureuse de moi, et je n'avais pour elle que l'amitié d'un père. Mais il me semblait que si l'on eût disposé de sa main, j'en eusse été très fâché. J'étais jaloux d'elle et ne l'aimais point. Explique la chose qui voudra.

Une indiscretion de la maigre Jehanne de Vierzon me donna à entendre que j'allais épouser une fille naturelle de Jean de Brabant. J'allais donc devenir le neveu de ma reine.

Amicie arriva enfin le dimanche au soir. Elle fut logée dans les appartements de Jehanne de Vierzon, que six ans de mariage avec Godefroy de Brabant n'avaient pas engraisée. En traversant une galerie je pus parler à Amicie.

« Tu sais, sans doute, que je vais me marier ? lui dis-je.

— Oui, la princesse Jehanne m'en a fait part, et je vous en félicite, répondit-elle d'un air un peu peiné.

— En es-tu contrariée, Amicie ?

— Je regretterai votre compagnie, Raoul ; mais on doit aimer les gens pour eux-mêmes et se réjouir du bien qui leur arrive. La position qu'on vous fait est si belle, qu'il ne faut point hésiter à l'accepter. Vous avez passé la trentaine, et il est temps de vous choisir une compagne.

— Je ne tiens pas beaucoup à me marier, Amicie, et si tu en as de l'ennui, j'y renonce de grand cœur.

— Vous me feriez le sacrifice de votre avenir ?

— Oui, sur mon âme !

— Je ne le veux pas. Apprenez donc que Jehanne de Vierzon m'a aussi fait des propositions de mariage de la part d'un haut baron qu'elle ne m'a

point nommé.

— Et que comptes-tu faire ?

— Je ne sais trop. Conseillez-moi.

— Que veux-tu que je te dise ? Tu vas avoir dix-huit ans tout à l'heure ; tu ne seras jamais plus jolie que tu ne l'es ; tu es riche et noble : tu as le droit d'être exigeante. Fais un bon choix, et si, par la suite des temps, tu avais à te plaindre de ton mari, rappelle-toi que je suis là !

— Et votre femme, qu'en penserait-elle ?

— Ce qu'elle voudrait. N'es-tu pas ma fille ?

— Oui, je me regarde comme telle. Mais on n'a pas voulu me dire le nom de votre future. Le savez-vous ?

— Non, sur mon âme ! c'est un secret d'État, à ce qu'il paraît.

— Quel singulier mariage ! Ne serait-ce pas Jehanne de Vendosme ?

— J'en ai peur ! »

Nous nous séparâmes en voyant venir le duc Jean et sa cour, et nous fûmes appelés au souper d'apparat les hommes d'un côté, les femmes de l'autre, après quoi chacun s'en fut coucher.

Le lendemain, je me rendis auprès du duc Jean. Il m'attendait sur le haut de l'escalier du palais, tenant ma fiancée mystérieuse par la main. N'était-ce point l'avouer hautement pour sa fille, que de l'amener au-devant de son futur ? Elle était si bien voilée, que je ne pus distinguer ni ses traits ni sa taille. Elle mit sa main gantée dans la mienne, et je la conduisis à l'autel au milieu des acclamations de la foule qui faisait éclater sa joie, d'autant plus grande que le duc Jean avait fait remise à ses vassaux de la double taille exigible pour tout mariage suzerain. J'étais bien ému pendant la messe et la bénédiction nuptiale, puisque je n'entendis pas un mot de tout ce que débita le prêtre : il est vrai que nos noms, prénoms et qualités furent énoncés en latin, et je vous demande un peu si je pouvais même reconnaître mon titre des Épouvantes dans le mot *Pavorum* ? Je ne compris bien ce que je faisais qu'après avoir échangé les anneaux de mariage.

La cérémonie terminée, je repris ma femme par la main, et, en traversant l'église, je lui demandai quand je saurais qui je venais d'épouser. Elle écarta ses voiles. Je reconnus Amicie.

« Comment, c'est toi, petite ! m'écriai-je, que signifie cela ?

— C'est très-sérieux, dit-elle, ne faites pas quelque sottise devant le duc Jean de Brabant, mon père.

— Tu te moques donc de moi depuis que je te connais ?

— Hier soir encore je n'en savais pas plus long que vous. »

Je fus si content, que, malgré la sainteté du lieu et la noble assemblée, j'embrassai ma femme sur les deux joues. Amicie était bien réellement fille de Jean le Victorieux et d'Éléonore de Montaigu. Elle m'avait dit être le fruit d'un premier mariage de sa mère, l'innocence de son âge ne lui ayant pas permis de soupçonner autre chose ; et quant au véritable père, il ne pouvait révéler le mystère de sa naissance qu'à l'homme qui devait être son mari. Aux yeux de la cour, il passa pour m'avoir donné une de ses filleules en mariage ; mais, dans le tête-à-tête, ce brave chevalier me traita de gendre gros comme le bras, ce dont je fus très-touché ; aussi je lui promis de lui conquérir un duché.

Je dus, selon l'usage, me retirer ostensiblement, le soir, avec ma femme. Les dames et courtisans nous reconduisirent, nous souhaitèrent, en riant, une bonne nuit, et comme ils n'en finissaient pas de faire les plaisants autour d'Amicie, je les mis à la porte. Quant aux dames qui cherchaient à reconforter la mariée et la voulaient mettre au lit devant tout le monde, je leur dis que j'avais sommeil et je commençai à enlever mon surcot, ce qui était le seul moyen de les faire fuir.

« Tu vas voir, dis-je à Amicie, que toute la cour, l'évêque en tête, va venir nous jouer quelque tour à minuit. »

Elle ne me répondit pas, tant elle était confuse. Comme je n'avais fait d'autre métier, depuis que je l'avais sauvée des mains de Béral, que de faire respecter sa pudeur, je crus devoir la respecter moi-même, et je ne pus me décider à lui faire verser si vite ses premières larmes.

Je la rassurai en lui disant : « Reste toute vêtue, et si les noceux reviennent, jetons-leur des potées d'eau sur la tête. Amusons-nous, rions ! Je n'ai jamais été si content. Nous ne nous quitterons plus jamais, petite ! Voyons, es-tu fâchée d'être ma femme, que tu as l'air de boudier ?

— Non, Raoul ! j'en suis bien heureuse aussi.

— J'avais grand peur d'épouser quelque laideron.

Quel bonheur quand je t'ai reconnue ! Je n'ai jamais vu de plus belle femme que toi, sais-tu ? Si tu as sommeil, couche-toi et dors, j'empêcherai bien qu'on ne vienne te déranger.

— Non, je n'ai pas envie de dormir.

— Tu n'as pas peur de moi ? Nous avons reposé pendant des semaines et des mois quasiment côte à côte.

— Oh ! je ne crains rien ! vous avez été mon protecteur et mon aide en ce monde, et ce qui se passe aujourd'hui ne m'étonne pas tant que vous croyez. Vous, banni, chevalier de fortune, et moi, religieuse échappée par dessus les murs et bâtarde d'un grand prince, nos destinées étaient conformes. Depuis le jour où vous m'avez soignée comme votre fille, dans cette hôtellerie de Nijon, je vous ai regardé comme un père. Quand vous m'avez arrachée du couvent, je vous ai porté l'affection d'une sœur. Quand, au siège de Saint-Leu, vous m'avez sauvé la vie pour la troisième fois, j'ai éprouvé pour vous un sentiment nouveau et je me suis ennuyée en votre absence. Mon ennui est devenu du chagrin quand le duc de Brabant m'a fait venir pour assister à votre mariage. Je vous ai caché ma peine, hier soir, mais j'ai passé la nuit à pleurer, parce que j'étais jalouse de votre fiancée. Ce matin, il a bien fallu qu'on me mît au courant du mystère, et je t'avoue, Raoul, que j'ai été plus contente d'être ta femme que de me savoir fille du duc de Brabant.

— Ma foi, petite, si tu m'aimes, je te le rends bien ! Mais pourquoi ne me l'as-tu jamais donné à entendre, depuis que nous vivons ensemble ?

— Tu n'as peut-être, pas voulu comprendre ; et puis, je n'osais pas. Je croyais que tu aimais Marie de Brabant.

— Je l'aime... je l'aime comme ma tante !

— A présent, oui ; mais avant ?

— Avant ? On a dit mille sottises, le roi de France a été le premier, par sa conduite, à les faire croire ; mais je jure par ta pureté que la reine mérite ton respect et ton amitié. Quant à moi, l'eusse-je grandement désirée, je te jure qu'à cette heure je ne désire plus d'autre femme que toi. »

Amicie rougit de plaisir et peut-être aussi de crainte, car je ne pouvais me défendre de la regarder à pleins yeux ; mais je m'étais juré de lui donner confiance et je lui dis gaîment :

« Allons, petite ! il faut te reposer, les noceux ne reviennent pas et nous devons partir demain. Bonne nuit et dors bien. Fais comme à Nijon, couche-toi, je ne regarde pas. »

Elle se déshabilla, se mit au lit sans grimaces, m'appela pour me donner un baiser, et j'allai dormir sur un coffre que j'avais mis en travers de la porte. Telle fut ma première nuit de noces.

XL.

Il n'en fut pas toujours ainsi ; car, un an après, ma femme me gratifiait d'un beau garçon auquel son parrain, le duc de Brabant, donna son nom de Jean. Deux ans après, il en vint un second que j'appelai Ebbes, en souvenir de mon *grand*. Un troisième garçon ne tarda pas à paraître ; Roger fut son nom, en mémoire du vieux Bacon qui m'envoya copie d'un livre de lui où il était question de tout. Les jours de pluie, je m'en faisais lire des passages par ma femme qui me les expliquait quand je ne les comprenais pas, et cela arrivait souvent. Mais Amicie avait de l'esprit quarante fois comme moi. Aussi je ne faisais rien sans la consulter, et elle m'évita bien des sottises. Elle nourrissait encore le petit Roger, quand, l'an 1285, nous apprîmes la mort du roi Charles d'Anjou, et, peu après, celle de Philippe le Hardi durant une seconde campagne en Castille. Décidément la Castille ne valait rien à ce roi.

Le temps voulu pour le deuil étant expiré, nous devions une visite à la veuve. L'enfant fut sevré, les autres laissés sous la garde de Mâchefer et de sa femme, car il s'était marié lui aussi, et, suivis de Ferret et de cinq cents estradiots de choix, car moi aussi j'avais mes gardes d'honneur comme un prince, nous partîmes pour Melun, où était Marie de Brabant.

Nous voyageâmes comme des amoureux ; car il faut bien l'avouer, nous nous aimions plus fort qu'au premier jour, et je crois qu'au lieu d'être fatiguée d'avoir des enfants, Amicie n'en était que plus fraîche et plus pimpante. La reine nous reçut dans son petit parloir. Elle était toujours belle, et son veuvage ne l'avait pas trop chagrinée, car elle nous sourit, embrassa d'abord ma femme qui s'était agenouillée devant elle, puis elle m'appela, me fit mettre à genoux aussi, et, me prenant la main, elle me donna un baiser au front, ce dont je rougis et fus troublé plus que de raison ; mais cela passa comme un éclair.

« Mon neveu, dit-elle, êtes-vous content de ma nièce ?

— Oui, ma tante, lui répondis-je ; c'est, avec vous, la meilleure, la plus belle et la plus honnête femme que je connaisse.

— J'en suis contente, Raoul. Et toi, petite, aimes-tu ton mari ? »

Amicie fit un beau oui de la tête.

« Aimez-vous bien, mes amis, dit-elle en nous unissant les mains, et aimez-moi aussi, je le mérite. Raoul, j'ai fait révoquer votre bannissement, et votre fief vous est rendu.

— Je ne suis donc plus mort ? Tant mieux ! j'appellerai mon troisième fils Brullebaut.

— Et votre quatrième ? demanda la reine en regardant Amicie qui rougit comme une jeune fille.

— Mon quatrième, répondis-je comme s'il existait déjà, je lui donnerai tel nom de fief que vous voudrez.

— Appelez-le sire de l'Argonne, je lui fais cadeau de ce pays ! »

Je remerciai, comme vous pensez bien, cette gentille reine de sa générosité. C'étaient quinze lieues de pays boisé et plus de deux mille hommes qu'elle me donnait là.

Nous restâmes trois mois à la cour, mais si je me retrouvai deux ou trois fois seul avec ma tante, ce ne fut que pour me conduire en bon neveu.

Le nouveau roi, Philippe le Bel, jeune homme de dix-sept ans, dont la belle et froide figure ne disait encore rien de l'avenir, me fit bon accueil. J'assistai à son sacre, le 6 janvier 1286, et j'y vis reparaître Jacques de Labrosse et sa femme Louise, laquelle me montra son fils avec orgueil en me demandant si ceux d'Amicie étaient de plus belle venue. Le fait est que ce garçon de dix ans était grand et fort, et je n'osai point le montrer à ma femme, tant il me ressemblait. Le pauvre Jacques était si malingre, que je ne lui donnai guère que six mois à vivre. Je me trompais, il mourut dans la semaine.

Nous revînmes à Montaigu, où je retrouvai tout mon petit monde en bonne santé. J'envoyai en Berry Simon Leguay, qui était redevenu d'une corpulence raisonnable, et Silvaine avec sa fillette. Je leur recommandai de faire remettre un toit à mon pigeonnier de Brullebaut et de racheter certains lopins de terre afin que je pusse y aller dans quelques mois avec ma femme. Je voulais lui faire les honneurs de mon pays et la montrer à mes parents ; mais le futur petit sire de l'Argonne, le quatrième dont m'avait menacé ma tante, retarda le voyage. Simon et sa femme eurent tout le temps de suivre le bon exemple, ce qui n'arriva point. Il eût fallu m'en mêler, c'est ce que je ne voulais plus.

Le comte de Luxembourg avait plusieurs fois tenté des coups de main pour m'enlever quelque partie de l'Ardenne et de l'Argonne ; il avait toujours échoué devant mes gens de pied, qui étaient devenus fort à craindre

; aussi se jeta-t-il sur la partie des Ardennes du duché de Limbourg. J'envoyai demander à mon beau-père de me soutenir, en lui annonçant que j'allais entamer les hostilités contre mon ennemi et le sien. Il m'envoya deux mille hommes avec cette réponse : « Va de l'avant ! »

Je me mis en campagne avec vingt mille hommes, et, pendant six mois, je ravageai le Limbourg : je battis les gens du comte de Luxembourg, ceux de l'archevêque de Cologne, je pillai plus de vingt couvent sou abbayes. Je n'eus pas toujours le dessus, mais j'en arrivai au point de forcer le comte de Luxembourg et le duc de Brabant à se mettre à la tête de leur armée. Ce fut un temps de liesse et de plaisir pour nous tous. Mes bandes grossissaient chaque jour au lieu de diminuer, ce qui est chose rare à la guerre. Je faisais la part de butin si belle à mes routiers, Brabançons, cottereaux, écorcheurs, mauvais garçons et estradiots, que l'ennemi même enviait leur sort. En une certaine rencontre, trois mille arbalétriers du comte de Loos, au lieu de nous attaquer, passèrent dans mes rangs avec armes et bagages, et cela se présenta maintes fois.

Le comte de Luxembourg comprit qu'il avait jusque-là fait trop bon marché des gens de pied. Il allait perdre le Limbourg, par mon fait. Il envoya demander au duc de Brabant de lui accorder une trêve et de décider la querelle par un combat de chevalerie sans mélange de ribaudaille : c'est ainsi qu'il traitait mon armée. Le duc Jean accepta l'offre, les gages de bataille furent échangés, je rappelai mes hommes trop éloignés de Montaigu, mais je gardai toutes les places dans un rayon de vingt lieues. Tout ce qu'il y avait de vaillants chevaliers en France, en Brabant, en Teutonie, accoururent comme à un splendide pas d'armes. Le rendez-vous fut assigné à Weringen, entre Cologne et Neuss, pour le 5 juin 1288. L'affaire s'engagea entre quinze cents hommes d'armes brabançons, flamands et français, commandés par le duc Jean, et treize cents hommes d'armes du Luxembourg, des Ardennes, de la Gueldre et du Rhin, sous les ordres du comte de Luxembourg. Je fus de la partie, bien entendu, et je me tins aux côtés de mon beau-père. J'étais jaloux de lui montrer que si je savais mener au combat des gens de pied, je n'en valais pas moins à cheval et tout seul.

Quelle belle affaire ! on se battit pendant dix heures sans désespérer. Que de bons coups je donnai, et combien j'en reçus aussi ! Cinq cents chevaliers étaient déjà étendus morts que le sort n'était pas encore décidé.

« Si nous n'assomons ce Luxembourg, me cria mon beau-père, nous n'en finirons pas !

— Laissez-moi souffler un quart d'heure, lui dis-je, et je me charge de lui.

— Va boire un coup ! Et fais vite, reprit-il. » J'en avais fait tant et tant, que je mijotais dans mon armure comme dans un bain de sueur et de sang. Une pinte de vin me remit le cœur au ventre et je piquai droit sur le comte de Luxembourg. Je lui en voulais personnellement pour avoir traité mes soldats de *ribaudaille*. Nous nous attaquâmes de telle sorte, que l'un de nous devait rester sur la place. Ce fut lui, à mon grand contentement, et sa mort décida de la journée.

Raoul de Nesle et Gaucher de Châtillon qui faiblissaient reprirent courage en le voyant à terre, et tombèrent à bras raccourcis sur le comte de Loos et le comte de Gueldre, qui furent tués. Je n'en pouvais plus, et pourtant j'eus encore assez de vigueur pour enfermer un des frères du comte de Luxembourg. Les Allemands cédèrent le champ de bataille en laissant dans les mains de Jean de Brabant l'archevêque de Cologne et maints captifs de renom. Le duché de Limbourg demeura à mon beau-père. J'avais fait de mon mieux pour lui prouver que j'étais un bon gendre. Il s'en montra reconnaissant plus tard en me donnant tant de fiefs, que je vous ennuierais à les énumérer.

Je m'en étais si bien donné en cette affaire, la plus belle où j'eusse encore pris part, que j'en attrapai une échauffaison, ce qui me força de garder le lit plus de quatre mois.

J'eusse trépassé sans l'aide de ma femme. Elle avait eu beau faire quatre enfants coup sur coup, elle n'avait pas négligé de pratiquer les leçons de la mire, et, s'aidant des lectures du livre de médecine du vieux sorcier Bacon, elle me tira de là.

Deux ans après, j'allai faire un tour en Berry. Je tentai auprès de Jean de Chauvigny une démarche pour rentrer en possession de mon fief de La Chastre, mais il n'y voulut point entendre.

Je passai plusieurs mois à Brullebaut, où je rendis les dîners que j'avais reçus dans un temps où j'aurais fait dix lieues pour aller boire gratis un verre de vin, tant j'étais besogneux. Je riais bien maintenant avec ma femme, de ma misère passée.

Je revis le templier d'Ursamala, toujours bon vivant, et Ythier de Magnac, ainsi que mes quatre cousines, toutes mariées avantageusement.

Pendant que j'étais là, Isabelle, dame de Bomès, eut une triste aventure. Philippe de Chauvigny, fils de Jean, seigneur de la Ville-Dieu, par amour ou par malice, l'enleva une belle nuit en l'absence de son mari. Un chevalier du nom de Bouchenoire, chargé de la garder, vint me demander main-forte. Nous courûmes à Saint-Chartier, fief de Philippe de Chauvigny, et je le sommai, au nom de l'honneur, de rendre la liberté à ma cousine Isabelle. Il s'y refusa.

N'ayant pas assez de monde, je ne pouvais prendre le château d'assaut. J'attendis avec Bouchenoire que le ravisseur sortît de son fort, et comme il emmenait Isabelle à son château de la Ville-Dieu, je m'emparai de lui et Bouchenoire reconduisit à son mari ma cousine, qui s'entendait peut-être avec son ravisseur. Je livrai Philippe de Chauvigny, tout parent qu'il m'était, au parlement qui lui fit manger de la prison un bon bout de temps, lui rasa sa maison de Ville Dieu et le condamna à payer mille livres au roi, et deux cents à Bouchenoire.

Je n'entreprendrai pas de vous raconter les événements politiques : Philippe le Bel ne se soucia point de renouveler l'ère des croisades, il avait bien plus à cœur de s'enrichir au dedans qu'au dehors. Tous les moyens lui furent bons, même ceux de pressurer ses sujets et d'altérer les monnaies. J'eus peu d'occasions de me trouver avec lui ; mais je le jugeai pire que son père pour tout tirer à lui et accaparer, province, argent, bêtes et gens. Je m'en moquais, n'ayant guère affaire qu'au duc de Brabant ou au roi Charles II d'Anjou, dont je relevais pour mes fiefs en Provence.

J'y allai faire un tour avec Amicie, mes enfants, Mâchefer et Mathias, heureux de revoir leur ciel méridional. Nous nous installâmes au Beausset, et nous ne manquâmes pas d'aller visiter Soliès où nous avons fait une si belle équipée contre Thoronet, d'ancienne mémoire. Le château faisait maintenant partie du douaire d'Amicie.

Je retrouvai par là un homme que j'avais bien oublié, le frère Côme, le gros moine de l'abbaye d'Almanarre, qui m'avait si mal reçu à l'époque de mon naufrage avec Flissa et que j'avais ensuite gratifié d'un coup de bâton et dévalisé dans les bois.

J'avais été à l'abbaye avec Mathias et mon petit garçon, qui n'était pas des plus timides, à l'effet de toucher les dîmes et revenus accumulés depuis plusieurs années. L'abbé me reçut à l'heure de son *grand manger* ; après que j'eus fait honneur à son dîner, il s'exécuta et paya, puis me demanda si

j'étais devenu fier et hautain au point de ne plus me souvenir de mes parents. Qu'entendait-il par là ?

Il manda frère Côme : celui-ci me fit d'abord deux de ces révérences comme les gens d'église savent seuls en faire devant l'autel, et se jeta dans mes bras en m'appelant son frère, son bon frère, son cher Gulfier !

« Ah ! diantre ! lui dis-je, je ne sais pour qui vous me prenez.

— Tu ne veux pas me reconnaître, ingrat ! c'est pourtant à moi que tu dois ta prospérité. Si je ne t'eusse point poussé à entrer au service du sire des Baulx, tu n'eusses jamais trouvé l'occasion de plaire à sa fille.

— Que diable chantez-vous là, frère Côme ?

— Nies-tu donc être Gulfier, né à Sixforts ? mon frère cadet ?

— Vous ne savez ce que vous dites ! Votre frère n'était pas le seul du nom de Gulfier...

— Père ! me dit le petit Jean, tu ne comprends donc pas que ce gros rougeaud te demande la charité.

— Et c'est là mon neveu ! cria frère Côme, quel joli petit garçon ! Il est beau comme l'enfant Jésus ! Gulfier, tu devrais me le confier ; ne penses-tu point à en faire un homme d'église ?

— Non ! répondit l'enfant, mon père m'apprendra, au contraire, à pendre les frocards haut et court. »

L'abbé prit la porte, le moine s'enfuit, et je restai là, voulant tancer Jean d'avoir eu la langue trop longue ; mais je n'y pus réussir, tant je riais. Mathias, selon son habitude, approuva l'enfant et je dus m'en prendre à lui des sentiments de haine qu'il donnait à ce petit contre tous ceux qui portaient froc.

Amicie redevint grosse pour la cinquième fois. J'eusse souhaité qu'elle accouchât d'une fille pour l'appeler Marie, mais ce fut encore un garçon. La fille ne vint que trois ans après, quand nous fûmes de retour dans l'Ardenne.

En 1297, alors que Philippe le Bel entama les hostilités contre les Flandres, j'allai trouver mon beau-père, qui ne voulut point aider le roi de France à exterminer les Flamands. Il ne pouvait pas non plus secourir les gens de Bruges, pour lesquels il avait le mépris de la noblesse, en quoi il eut tort, car quiconque est brave mérite protection.

XLI.

J'y fusse peut-être allé pour mon compte, si des nouvelles de la Provence ne m'eussent appelé à défendre mes biens et mes vassaux contre les pillages et exactions des forbans sarrasins qui, après bien des années de tranquillité, venaient de reparaître sur toute la côte. Je mets cinq mille hommes sur le pied de guerre, j'obtiens du duc de Bourgogne la permission de passer sur ses terres, et comme c'était une véritable partie de plaisir, j'emmène femme et enfants, en mars de l'an 1300.

J'avais alors cinquante automnes sur la tête ; mais, sauf le poil grisonnant, je n'en paraissais pas quarante au dire d'Amicie, qui me voyait peut-être avec indulgence. Quant à moi, je ne m'étais jamais senti plus solide et j'enlevais encore une table de chêne avec quatre hommes dessus. Jean, mon fils aîné, était dans ses vingt ans, Ebbes, le second, en avait dix-huit ; il était grandement temps pour eux de guerroyer. Leur mère en voulait faire des hommes et non des moines, et elle était la première à les pousser au combat.

Nous arrivâmes au commencement de mai au Beausset, où je laissai ma femme et les petits, pour aller voir les dégâts commis dans les autres fiefs. Soliès était dans les mains des Sarrasins, l'abbaye d'Almanarre avait été pillée, les moines décapités, y compris le frère Côme, et les trois quarts de mes vassales étaient enlevées. Je commençai par déloger ces chiens du château de Soliès, et afin de leur inspirer une grande terreur, j'agis envers les prisonniers à la manière orientale, c'est-à-dire que j'expédiai à Mahomet plus de quarante fidèles sans leurs têtes, et je fis savoir la chose aux autres.

Une vingtaine de la même bande, campée à Ollioules, craignant le même traitement, gagna la haute mer. Une trentaine décampa dans la montagne et tout sembla rentrer dans la tranquillité.

Mes deux garçons avaient pris goût aux horions ; mais j'étais rentré en possession de mes biens et je m'endormais sur les deux oreilles, quand une nuit ces coquins de pirates me surprennent dans Sixforts, y mettent le feu, prennent leur volée et s'enfuient sur leurs felouques, à l'abri de mes coups. N'ayant pas de galères pour leur donner la chasse, je dus me contenter d'éteindre l'incendie et me promettre de faire meilleure garde à l'avenir.

Huit jours après, on vint m'appeler au secours de la ville d'Hyères. J'y fus : les pirates étaient partis emmenant plus de trente filles en esclavage. Tandis que le gouverneur d'Hyères équipait deux ou trois galères pour leur résister, ils descendirent des montagnes au nombre de huit à neuf cents et me saccagèrent Soliès. Je me mis en colère contre Ferret et mes Brabançons qui se laissaient surprendre ainsi.

« Que voulez-vous y faire ? me répondit Ferret parlant au nom de tous ; on n'a jamais vu faire la guerre de cette manière. Ils vous tombent sur le dos, donnent un coup de sabre et s'enfuient sans livrer combat C'est une armée de frelons, avec un grand diable de païen à leur tête ; celui-là, c'est un oiseau !

— Il faut le prendre !

— Et comment ?

— Allons le chercher dans son repaire. En route ! »

Je pris un millier d'archers, gens habitués à la guerre de montagnes, et je partis avec Jean. Trois jours durant je ne vis rien. Enfin, nous tombâmes sur une grosse bande, campée dans les bois, du côté de Collobrières ; à notre approche, leur chef, que Ferret appelait le grand diable, rangea sa troupe en bataille dans les rochers, et me parut disposé à accepter le combat. C'était un jeune homme de vingt-cinq à trente ans ; il avait belle figure, l'œil noir, le teint blanc, la barbe brune. Il me fit l'effet d'être grand, dressé qu'il était sur la crête d'un rocher. Quand nous fûmes à la portée du trait, il poussa un cri sauvage, nous envoya une grêle de flèches et disparut avec toute sa bande.

« Sus ! sus ! criai-je, » et, donnant l'exemple, je me mis à sa poursuite. Mes Brabançons tuèrent un grand nombre de ces païens, et mon fils aîné, leste comme un chat, eut la chance de joindre le chef. Il y eut quelques coups échangés, mais Jean reçut une blessure qui le mit hors de combat, et avant que j'eusse couru à son aide le maudit Sarrasin avait pris la fuite. On fouilla les bois sans retrouver ni lui ni les siens. Ils s'étaient embarqués et les galères du sire d'Hyères n'étaient pas encore prêtes.

Je revins à Sixforts ramenant mon fils dont la blessure n'était pas bien grave ; mais il en garda la marque au front toute sa vie. Il y avait trois mois que les pirates n'avaient reparu et je m'en croyais débarrassé, quand le guetteur du cap Moret signala une flottille en mer.

« Laissons-les venir, dis-je à Ferret ; qu'on avertisse le sire d'Hyères de se tenir prêt avec ses nefes et prenons ces bandits, une bonne fois. »

La flottille sarrasine se dirigeait sur La Ciotat, mais la nuit m'empêcha de savoir où elle comptait prendre terre. J'envoyai de ce côté Ferret et mes deux garçons avec quatre compagnies d'archers, occuper tout les endroits abordables, et, comme j'allais les rejoindre avec trente hommes, je tombai au milieu de ces chiens d'infidèles, qui débarquaient dans les rochers des Ambiez. Grâce à la nuit ils ne me virent pas, et j'envoyai lestement chercher du renfort. J'ordonnai à mes hommes de se terrer comme des renards dans les broussailles d'un petit bois de pins au-dessus de l'ennemi, et d'attendre.

Cinq ou six cents mécréants, le grand diable en tête, passèrent à dix pas de nous sans méfiance. Je les laissai s'avancer et je résolus de m'emparer, pendant qu'ils seraient en plaine, de leurs galères qui, pour le moment, se trouvaient mal défendues. Je leur couperais ainsi la retraite et j'en aurais bon marché ensuite.

Jean arriva avec une centaine d'hommes : c'était assez pour tenter le coup de main, et nous nous mîmes à l'œuvre. Quand les bateliers, qui attendaient au rivage, reconnurent que nous n'étions pas des leurs, il était déjà trop tard pour gagner le large, ils furent occis. Ferret arriva et nous prîmes les galères. Au soleil levant la bande des mécréants s'avança en désordre dans la plaine, poussant devant eux des bestiaux, emportant sur leur dos des femmes et du butin, et aussi tranquilles que s'ils étaient chez eux.

Il leur fallut bien lâcher tout, quand mes Brabançons se ruèrent sur eux. Les voilà de courir aux caravelles où je les reçus, ce dont ils parurent désagréablement surpris.

Ils tentèrent de reprendre leur bien, mais j'en fis noyer autant que j'en tuai. Au cri de ralliement de leur chef, ils se massèrent autour de lui et vendirent chèrement leur vie. Ce jeune homme qui les commandait était brave : il sortit par trois fois, des rangs et vint me tuer trois hommes, mais la mort, fauchait autour de lui.

« Rends-toi ! lui criai-je dans sa langue païenne que je n'avais point oubliée, en lui citant un précepte arabe : A l'ennemi qui combat pas de pitié, à l'ennemi qui se rend respect et humanité !

— Si je dois mourir ici, je mourrai ! me répondit-il en bon français.

— Comme tu voudras ! repris-je. »

Je courus sur lui avec mes gens, qui firent une trouée dans les Sarrasins et les débandèrent. Ce fut alors une chasse enragée à travers les rochers, dans

les bois et jusque dans la mer. Il me fallut toute ma vigueur pour me rendre maître de leur chef. Je lui mis enfin la main au collet et je le tenais sous moi prêt à lui couper le cou, quand j'eus pitié de lui. Il était jeune, beau, ne voulait point de grâce et ne ressemblait pas plus à un Sarrasin que moi, encore moins peut-être.

« Relève-toi ! lui dis-je, tu es mon prisonnier.

— Faites épargner tous mes gens aussi, je vous en saurai gré. »

Je fis cesser le carnage et conduire les pillards pieds et poings liés en lieu sûr. Leurs galères furent emmenées à Saint-Nazaire et je revins à Sixforts. J'étais intrigué de savoir quel était ce Sarrasin et je me le fis amener.

« Es-tu renégat ? lui demandai-je.

— Non ! Je suis musulman.

— Qui t'a si bien appris à parler la langue d'oïl ?

— Ma mère.

— Elle est donc Française ?

— Non ! elle est Sarrasine, mais je suis Français.

— Comment t'appelles-tu ?

— Aboul-el-Kebir !

— N'as-tu pas un autre nom ?

— Je n'en ai pas d'autre.

— Quel âge as-tu ?

— Vingt-quatre ans ?

— Et pourquoi m'as-tu donné la préférence pour faire le dégât sur les côtes ?

— Parce que, tout en profitant de ma rapine, je voulais vous punir.

— De quoi donc ? T'avais-je offensé ? Je ne te connais pas.

— Vous m'avez appelé bâtard !

— Toi ! Jamais de la vie, tu es *maboul* !

— Non pas ! J'avais quatre ans alors, et je vous ai dit que vous auriez affaire à moi quand je serais grand. Je suis devenu homme, et j'ai voulu tenir ma promesse. Ne vous souvenez-vous pas du château d'Yvelines.

— Tu es le fils de la mire ?

— Je suis le fils de la grande maraboute, de la sainte.

— Ah ! une jolie sainte ! parlons-en !

— Messire le malandrin, n'insultez pas Lallah-Flissa, vous lui avez fait assez de mal !

— Eh ! je ne lui ai rien fait du tout ! Mais je n'ai pas à entrer dans des explications avec toi. Sais-tu le nom de ton père ?

— Je l'ignore.

— Tant mieux pour toi, lui dis-je en lui ôtant ses liens, va ! tu es libre !

— Pourquoi agissez-vous ainsi ?

— Parce que cela me plaît.

— Vous savez de qui je suis fils, dites-le-moi.

— Ta mère ne te l'a jamais voulu dire ?

— Non, jamais ! Seriez-vous mon père ?

— Tu n'es que mon neveu, et je me serais bien passé de ta venue au monde.

— Je ne comprends pas.

— Tu demanderas à Lallah-Flissa de t'éclaircir les idées, ce n'est pas mon affaire ; où est-elle ?

— Dans les déserts de Kerhouan.

— Et que fait-elle là ?

— Elle prêche la paix et la concorde aux croyants.

— Et elle a fait de toi un chien ! Au moins tu es brave, c'est quelque chose, mais tu fais un triste métier Veux-tu venir avec moi ? Je ferai de toi un homme d'armes, ce sera mieux que d'être écumeur de mer.

— Non, messire, je ne veux point quitter Lallah !

— Tu ne restes pourtant guère avec elle, en exerçant ton métier !

— C'est pour un temps ; j'ai quitté le désert afin de m'enrichir. Quand j'aurai amassé assez de butin et que je l'aurai converti en galères et en hommes, j'irai détrôner l'ennemie de Lallah-Flissa.

— A-t-elle donc des ennemis ? Tu me disais tout à l'heure qu'elle était aimée de tous !

— Oui, dans le désert, à Kerhouan. Mais à Barkah, la sultane Maouna...

— Maouna est encore de ce monde ?

— Vous la connaissez, messire ?

— Parbleu ! Mais elle a au moins cinquante ans ?

— Non, elle n'a guère plus de quarante-cinq ans. Veuve de quatre ou cinq sultans, elle est très-puissante et fort dangereuse. Elle a tué mon grand-père, elle a voulu faire brûler vive ma mère, elle a ruiné et incendié sa maison et l'a forcée de se sauver avec un seul esclave. Comprenez-vous que je veuille la tuer et mettre ma mère à sa place ?

— Tu as de bons sentiments ; mais, avant qu'un pirate tel que toi ne s'empare du trône de Barkah, il se passera du temps.

— Si vous ne m'aviez pris mes galères et tué mes hommes...

— Puisque ta mère a tant d'influence selon ton dire, pourquoi ne t'aide-t-elle point ?

— Lallah-Flissa blâme la guerre et le métier que je fais.

— Elle a raison ! je te blâme aussi. Laisse ta piraterie et va retrouver ta mère.

— Donnez-m'en le moyen ! Croyez-vous qu'il soit possible de m'en retourner à pied en Afrique ?

— Non, sans doute ! Ta mère, t'a-t-elle jamais parlé de cet esclave qui l'avait aidée à fuir ?

— Oui, c'était un Franc, un chevalier. Il est mort ; et puisque vous êtes mon oncle, vous devez savoir le secret de ma naissance. Ce chevalier ne serait-il point mon père ?

— Eh bien, oui ! lui dis-je, tu peux être fier d'être son fils, mais s'il était vivant, il rougirait de toi. »

Je mentais ainsi, afin de ramener ce jeune homme dans une meilleure voie. J'avais honte de voir mon neveu païen et pourvoyeur de chair humaine dans les bazars. Je ne voulais pas non plus lui apprendre le nom de ce misérable Guillaume.

« Après Lallah, dit-il, vous êtes mon plus proche parent. Je prends vos reproches en bonne part ; mais si vous me voulez voir suivre un chemin plus droit, il faut m'y aider. Vous le pouvez et vous le devez, mon oncle !

— Et que veux-tu que je fasse ?

— Venez avec moi en Afrique. Vous avez des hommes vaillants, j'irai demander l'appui des Mameluks nous prendrons le royaume de Barkah, vous me livrerez la vieille négresse, et vous vous ferez sultan ou roi, à votre guise. »

Ce qu'il me disait là était un rêve que j'avais caressé mainte fois dans mes temps de misère et d'ennui. Ce projet était folie alors que je n'avais pas même le moyen de faire manger l'avoine à mon cheval mais aujourd'hui que j'avais des hommes, des chevaux, de l'argent à remuer à la pelle, deux fils qui avaient bon vouloir, l'idée me souriait grandement. Si les rois et princes d'Occident ne prenaient plus souci du sort des chrétiens d'Orient, en résultait-il qu'un chef de bande, un chevalier ne dût pas tenter une nouvelle croisade ? Je répondis à mon neveu le mahumetaïn :

« Tu parles bien ! Laisse-moi peser la chose, et je te répondrai d'ici à quelques jours. Jusque-là, tu es libre de rester près de moi si tu veux.

— Je resterai et j'attendrai votre décision. »

Une heure après, mon parti était pris de conquérir un royaume africain. Mais si j'échouais ? Je ne m'absenterais pas moins d'un an ou deux. Je pouvais y laisser mes os, ceux de mes enfants et de mes serviteurs. Je devais prendre l'avis de ma femme avant tout. Je donnai patience au jeune Aboul-el-Kebir que je laissai à Sixforts avec Ferret, et j'allai au Beausset.

Quand j'eus mis Amicie au courant de mon projet : « Il faut y aller, dit-elle. C'est une grande folie si tu ne réussis pas, mais une action d'éclat et une source de richesse si la fortune te sourit. Tu connais ce pays, tu sauras te préserver de la maladie. D'ailleurs, la mire serait là pour te guérir. Parle-lui de moi et dis-lui que j'ai toujours conservé de l'amitié pour elle. Je t'attendrai patiemment, ou j'irai te rejoindre. Pense à moi comme je penserai à toi, et si tu ne reviens pas, nous nous retrouverons dans le ciel. »

Je fis venir du renfort de l'Ardenne, j'équipai vingt mille hommes et je laissai Amicie avec ses quatre jeunes enfants et un nouveau sur le chantier. Quelques chevaliers curieux d'aventures voulurent me suivre. Je fis marché avec les Génois pour six grosses nefes, et notre petite croisade, au nombre de trente mille hommes, où les gens de pied dominaient, mit à la voile en automne, l'an 1301. J'avais fait venir du Berry Simon Leguay qui, tout le long de la traversée, mettait au courant du pays et des gens que nous allions voir, mes fils, Mathias, Ferret et tous ceux qui voulaient bien l'écouter. A l'entendre parler si savamment de l'Afrique, on eût dit qu'il y avait vécu vingt ans, que les hommes marchaient la tête en bas, que les femmes étaient toutes des guenons et qu'il y pleuvait de l'or monnayé.

La traversée fut très-heureuse, et, au mois de décembre, je reconnus les montagnes où je m'étais caché, trente ans auparavant, avec Flissa, alors que nous fuyions la colère de cette chienne de sultane noire. Mon neveu le Sarrasin, à mesure que nous approchions de Barkah, devenait de plus en plus sombre. Je lui en fis la remarque.

« Mon oncle le chrétien, dit-il, je cherche le genre de mort que je veux infliger à la négresse.

— Je ne veux pas de torture, mon neveu, entendez-vous bien ?

— Elle la mérite pourtant !

— C'est possible ! mais montrez-vous soldat et non bourreau ! D'ailleurs, nous ne la tenons pas encore. »

Les Africains avaient eu éveil de notre expédition, et il nous fallut livrer un combat naval en vue de Barkah Nos grosses nefs génoises forcèrent les embarcations ennemies tout comme le fer de la charrue entre dans le guéret. Nous débarquâmes sous les pierres et les flèches des cavas et des gardes de Maouna, qui s'enfuirent derrière leurs murailles. Nous nous emparâmes des faubourgs et nous mîmes le siège devant la ville.

Je restai là trois jours sans avancer à rien. La sultane m'envoya un ambassadeur pour me demander la raison de cette visite à main armée. Je répondis :

« Va dire à ta maîtresse que l'esclave chrétien d'Aboul-Raschid vient la sommer de tenir sa promesse. Elle m'a proposé, il y a trente ans, de me céder la couronne de Barkah : je viens la chercher. »

Quand il fut parti, mon neveu s'approcha de moi et me dit :

« Vous êtes mon père !

— Non, j'en jure ! ton oncle, et c'est assez !

— Pourquoi me trompez-vous, puisque vous êtes l'esclave français ?

— Parce que tu m'ennuies avec tes questions ; et si tu veux le savoir, je te le dirai en une seule fois : tu es le fils de mon frère Guillaume de La Chastre, un moine dont je ne veux point te dévoiler la conduite ; tu en serais, honteux. Heureusement pour toi que tu ne lui ressembles que de visage.

— Un moine ! Je suis fils d'un marabout chrétien ! J'eusse préféré vous avoir pour père.

— Garçon, je l'eusse bien préféré aussi ! Allons, en voilà assez là-dessus ! Ce sujet m'est pénible. Songe à te bien conduire : on donnera l'assaut demain, car la sultane n'est pas si bête que d'accepter ma proposition. »

L'ambassadeur revint le lendemain et me dit :

« La sultane Maouna doute que vous soyez l'esclave chrétien ; elle est prête à vous offrir de partager le pouvoir avec vous, si vous prouvez ce que vous avancez.

— Et que faut-il faire ?

— Venir la trouver seul dans son palais. Si vous êtes ce chrétien, vous irez, et elle vous reconnaîtra à votre courage. »

C'était un défi à mon audace, et je faillis accepter la proposition.

« Ventre-Dieu ! cria Mathias qui était présent, vous n'irez point ! C'est comme si elle vous demandait d'aller lui porter votre tête.

— Tu as raison, Mathias, ma femme et mes enfants ont encore besoin de moi. » Et, m'adressant à l'envoyé : « Tu diras à la sultane que je lui donne jusqu'au soleil couché pour se rendre, moyennant quoi je lui promets la vie sauve, sinon j'attaque et ne réponds de rien ! Va, c'est mon dernier mot ! »

La nuit vint sans aucune nouvelle. J'assemblai mes troupes et leur dis :

« Que ceux d'entre vous qui ont suivi le roi Louis à la dernière croisade se souviennent du temps perdu et de la peste sous les murs de Tunis. N'imitons pas cette faute. Que le soleil levant nous trouve dans Barkah, et tous bien portants. Chevaliers et Brabançons, à l'assaut ! »

L'armée me répond par des cris de joie, les trompettes sonnent, nous courons aux murailles, les fossés sont comblés, les échelles se dressent, les portes sont enfoncées, on se cogne dur, et, au soleil levant, nous sommes dans la place. Restait le palais à prendre ; on s'y reboute de gaîté de cœur. J'y pénètre le premier, et, pendant que mes soldats exterminent et saccagent, je cours au harem pour m'emparer de Maouna. J'étais plus curieux de voir si elle avait vieilli que je n'avais envie de la tuer. Je reconnus une certaine porte de fer qui donnait accès dans une certaine salle où j'avais vu cette diablesse étrangler son sultan. Je fis glisser l'huis et je me trouvai en face d'une grosse négresse éclatante d'embonpoint, que je reconnus pour être la sultane, à ses riches vêtements et son diadème de pierreries. Elle était vautrée sur une montagne de pièces d'or, au milieu de la chambre, tout comme si ce fût un divan moelleux. Elle avait l'œil sanglant, la lèvre pendante, le sein fiasque, et semblait une vieille louve harassée d'amour.

« Maouna, lui criai-je, laisse-là ton or et sauve-toi !

— Tu viens venger Flissa la maraboute ? dit-elle en me regardant d'un air hébété. Chrétien, je veux mourir dans mon or !

— Bête brute ! j'ai oublié le mal que tu m'as fait. Va-t'en ! »

Je la voulus prendre par un bras pour la sortir de là, mais elle me sauta au visage et me griffa comme une guenon qu'elle était. Au même instant, un vilain singe tout velu et grand comme un homme se jeta sur moi en jurant et criant, que les oreilles en sonnaient. Il me fallut livrer combat avec lui. Il me mordait et me frappait de ses poings lourds comme des masses d'armes. Sans ma cotte de mailles, il ne m'eût pas laissé un brin de chair. Il était vif et avait la peau si dure, que je l'entamais à peine, sans compter la négresse qui me mordait aux jambes et me lançait des poignées d'or pour m'aveugler. J'abattis enfin le singe, en lui fendant la tête ; et quant à

Maouna, d'un coup de pied je la rejetai sur ses piles de sous d'or. Elle se releva, et, voyant mon neveu qui me venait en aide, elle se jeta sur lui avec une vigueur étonnante, lui arracha son épée, l'en frappa avant que j'eusse eu le temps de l'en empêcher et s'enfuit en poussant des cris de bête sauvage. Nous la suivîmes jusqu'à la plate-forme de la tour, où j'avais si bien grimpé dans les temps. Au moment où nous allions la saisir, elle nous évita la peine de la châtier, en s'élançant dans le vide. Elle tomba sur les rochers, aux bords de la mer, et s'y aplatit comme un haillon.

« J'irai lui trancher la tête quand même ! dit le Sarrasin.

— Vas-y, si c'est ton goût ; mais sois certain que ta mère, si elle est toujours la même, ne prendra nul plaisir à recevoir la tête de la négresse.

— Vous connaissez ma mère ! » dit-il, et il renonça à son projet.

La capitale du royaume de Barkah en notre pouvoir les autres villes ne tardèrent pas à se soumettre J'avais choisi l'hiver pour cette campagne, afin d'éviter les chaleurs et la peste. Au printemps, j'étais maître d'une partie du littoral, sans grands combats. La conquête était si facile, que je m'étonnais de la peine qu'avaient eue les derniers croisés à réduire Tunis. Il faut dire que j'étais le seul maître, et que les conseils et avis des chevaliers qui m'avaient suivi et le vent du désert qui me soufflait aux oreilles, étaient tout un pour moi.

Je savais bien que les musulmans auraient répugnance à obéir à un chrétien, et l'envie d'être sultan dut céder le pas à la raison et à la politique. Mon neveu Aboul-el-Kebir remplissait les conditions voulues. Il avait assez d'énergie pour garder le pouvoir, et je lui proposai le sceptre de Barkah. Ce garçon avait de nobles sentiments. J'eus grand'peine à lui faire accepter le pouvoir. Il fallut lui démontrer que c'était mon intérêt : moi, chrétien, je n'eusse peut-être pas gardé le pays un an, tandis que lui, fils d'une maraboute vénérée, il pouvait compter mourir sur le trône, au milieu des cinq cents femmes de son harem.

« Je veux prendre conseil de ma mère avant tout, dit-il.

— Allons la trouver, » lui répondis-je, et nous partîmes pour le pays de Kerhouan. Mais nous n'eûmes pas loin à aller. A deux journées de marche, nous vîmes s'avancer une caravane ou plutôt une armée. C'était Flissa qui, à la tête des tribus du désert, venait au secours de son fils. Enveloppée de ses longs vêtements blancs comme la neige, elle semblait, du haut de son palanquin, une divine apparition. Dix mille cavaliers l'escortaient, et je vis tant de gens de pied, que la plaine en était couverte. Si j'eusse eu à dos tout

ce monde-là, peut-être n'aurais-je pas pris Barkah. Aboul-el-Kebir se porta en avant. Les deux armées firent halte, et, un instant après, la grande maraboute mit pied à terre et vint à moi. Je descendis de cheval aussi et je m'en fus tout seul au-devant d'elle. Flissa n'avait pas changé au point que je ne la reconnusse très-bien. Son visage, bruni par le soleil, avait pris un peu d'embonpoint. Ses beaux cheveux étaient toujours noirs et ses yeux brillants. En la retrouvant encore si belle, je lui pardonnai de m'avoir donné un brave neveu. Elle fit signe à son fils de l'attendre à quelques pas, et, s'avançant vers moi, elle me tendit la main.

J'étais, malgré tout, si aise de la revoir, que je mis un genou en terre et lui baisai la main, en lui faisant compliment de sa beauté.

« Relève-toi, dit-elle, Flissa te pardonne l'injure que tu lui as faite en la croyant coupable. Elle vient t'aider à mettre ton fils sur le trône de Barkah.

— Comment, mon fils ? Tu sais bien, Flissa, qu'il n'en est rien. Je ne suis pas si vieux que j'aie perdu souvenance de ton manque d'affection pour moi.

— Raoul, ce garçon n'est pas le mien. J'avais fait vœu de rester vierge, et je n'y ai pas manqué. Alors que je fuyais les persécutions du chambellan et de ton frère, Allah a placé cet enfant sur mon chemin. Je l'ai sauvé de la mort, je l'ai élevé et j'ai résolu le problème d'être mère et de rester vierge tout à la fois.

— Quel est donc cet enfant ?

— Le fils de Gilberte et le tien Je l'ai trouvé, en Bourgogne, sur le cadavre de son grand-père Michelin Je te l'eusse dit à Yvelines, si tu ne t'étais montré si méchant. J'eusse rompu mon vœu pour toi, peut-être ; mais tu m'as marqué si peu d'estime que j'ai gardé mon secret. J'ai fait de Raoul Mathias un homme d'honneur, comme tu le souhaitais, et non un lâche. Je l'ai élevé avec amour : il me rappelait son père, le seul homme que j'aie jamais aimé et qui n'a pas su me comprendre. Dieu t'a permis de réparer le mal que tu as fait. Avec les soupçons que tu avais, tu ne devais guère aimer ce neveu, et pourtant tu as eu la générosité de l'aider à faire une grande chose. Flissa te rend toute son amitié, et Gilberte sera contente là où elle est.

— Tout ce que tu me dis est si invraisemblable, Flissa, que j'en doute. Il ne faut pas que la honte et le chagrin d'avoir cédé à mon frère te fassent mentir. Je te pardonne ce malheur ; n'en parlons plus. Ne me donne pas une fausse joie. Mon petit Raoul est mort et Aboul-el-Kebir n'est pas mon fils.

— Quel intérêt aurais-je à te tromper, Raoul ? » Et, appelant le jeune musulman, elle lui dit :

« Aboul-el-Kebir, tu as cru jusqu'à ce jour que j'étais ta mère. Il n'en est rien. La grande maraboute est vierge. Tu es le fils de ce noble chevalier chrétien et d'une jeune bourgeoise de la Provence, Gilberte Michelin, morte des suites de la torture qu'elle a subie.

— J'avais bien senti que le sire des Épouvantes était mon père, répondit le Sarrasin sans émotion ; mais si vous n'êtes ma mère par le ventre, vous l'êtes par le cœur, et je n'en connais pas d'autre que vous »

Nous reprîmes le chemin de Barkah, sans que personne se doutât du sujet de notre entretien. Mathias seul fut mis au courant.

« Si ce musulman est véritablement le fils de ma femme, dit-il, je le reconnaîtrai bien vite. Qu'il nous montre son épaule gauche, et s'il y a une cicatrice en forme de fer de flèche, par suite d'une brûlure, je dirai que c'est lui. »

De retour à Barkah, et doutant encore des assertions de Flissa, je demandai que le jeune homme me montrât son épaule. Il y consentit ; Mathias reconnut la marque, et, se jetant à genoux, il lui dit :

« Tu ne peux te rappeler le mari de ta mère, tu étais trop jeune ; mais je t'ai bercé le premier, je t'ai aimé et soigné comme mon propre fils. Ton père et moi avons vengé ta mère, et à cette heure que je te retrouve, je te demande de ne plus te quitter. »

Aboul-el-Kebir accepta. Flissa, à laquelle je rendais enfin justice, me le poussa dans les bras, et j'embrassai de bon cœur le brave enfant qu'elle me rendait.

Quelques jours après, mon fils le Sarrasin fut proclamé sultan de Barkah. Les fêtes durèrent plus de trois mois. J'eus l'occasion de revoir Flissa si souvent, que j'eus peur de me reprendre d'amour pour elle, malgré mon âge raisonnable, et je fis mes préparatifs de retour.

J'avais amené trente mille hommes ; j'en avais bien perdu trois mille par le fer, et j'en laissai bien autant qui aimèrent mieux se mahométiser que de retourner dans leur pays. Je ne revins pas les mains vides, je vous en réponds. Tout le trésor du palais, sur lequel la Maouna se vautrait si bien, fut embarqué sur mes nefes, et cela à mon insu. C'était une gracieuseté d'Aboul-el-Kebir et de Flissa. Chacun dénies compagnons en eut sa bonne part, et nous débarquâmes à Saint-Nazaire, après trois ans d'absence, Je retrouvai, au Beausset, toute ma famille en belle venue, le petit dernier

parlant déjà et Amicie toute prête à recommencer ! L'année suivante, comme nous étions de retour dans l'Ardenne, elle accoucha gaîment d'un huitième rejeton ; et pour l'amuser pendant ses relevailles, je lui contai tous les-détails de mon expédition. Comme je n'avais guère de secrets pour elle, ma foi ! je lui avouai, en fin de compte, que j'avais un bâtard sultan. Madame nia femme en rit encore.

Ici s'arrêtent les Mémoires du sire de La Chastre et des Épouvantes. Nous supprimons une note dans laquelle un Adam de Halle apocryphe, prétend les avoir rédigés sous sa dictée au château de Montaigu, en l'an1305.

FIN.

CHEZ LES
MÊMES ÉDITEURS.

ÉDITIONS FORMAT 1N-8°

DERNIERS
OUVRAGES PARUS

J.-J. AMPÈRE

L'HISTOIRE ROMAINE A ROME,
avec des plans topographi-
ques de Rome à diverses
époques. — 2^e édition. —
4 vol. 30

CÉSAR, scènes hist. 4 v. 7 50

J.-B. BIOT

Membre de l'Académie des
sciences et de l'Académie
française.

MÉLANGES SCIENTIFIQUES ET
LITTÉRAIRES. — 3 v. 22 50

ÉTUDES SUR L'ASTRONOMIE IN-
DIENNE ET SUR L'ASTRONO-
MIE CHINOISE. — 4 v. 7 50

J. COHEN

LES DÉCIDÉS. Examen de la
vie de Jésus et des dévelop-
pements de l'église chré-
tienne dans leurs rapports
avec le Judaïsme. 4 v. 6

DUVERGIER DE HAURANNE

HISTOIRE DU GOUVERNEMENT
PARLEMENTAIRE EN FRANCE
(1814-1848), précédée d'une
introduction. — 6 v. 45

AD. FRANCK

Membre de l'Institut.
RÉFORMATEURS ET PUBLICISTES
DE L'EUROPE. — Moyen-âge
et Renaissance. — 4 v. 7 50

F. GUIZOT

MÉMOIRES pour servir à l'his-
toire de mon temps. —
2^e édition. — 6 vol. 45

HISTOIRE PARLEMENTAIRE DE
FRANCE, recueil complet des
discours de M. Guizot dans
les chambres de 1819 à
1848, accompagnés de ré-
sumés historiques et pré-
cédés d'une introduction ;
formant le complément des
mémoires pour servir à
l'histoire de mon temps. —
5 vol. 37 50

LE PRINCE ALBERT, son carac-
tère et ses discours, traduc-
tion précédée d'une préfa-
ce. — 1 vol. 6

WILLIAM PITT ET SON TEMPS,
par lord Stanhope, traduc-
tion précédée d'une intro-

M^{me} RÉCAMIER

COPPET ET WEIMAR. — MA-
DAME STAEL ET LA GRANDE
DUCHESS LOUISE. — Récits
et Correspondances, par
l'auteur des Souvenirs de
M^{me} Récamier. — 4 v. 7 50

ERNEST RENAN

HISTOIRE GÉNÉRALE DES LAN-
GUES SÉMITIQUES. — 4^e édit.,
revue et augmentée. —
1 vol. 7 50

VIE DE JÉSUS. — 12^e édition.
— 1 vol. 7 50

ÉTUDES D'HIST. RELIGIEUSE. —
6^e édition. — 1 vol. 7 50

LOUIS REYBAUD, de l'Institut
ÉCONOMISTES MODERNES. —
1 vol. 7 50

LE COTON. Son régime, ses pro-
blèmes, son influence en
Europe. — Nouvelle série
des études sur le régime des
manufactures. — 4 v. 7 50

SAINT-ÉLIE

POÉSIES COMPLÈTES. — JOSEPH
DELORE, LES CONSOLATIONS.
— PENSÉES D'AOUT. — Nou-
velle édit. très-augmentée.
— 2 vol. 40

J. SALVADOR

HISTOIRE DES INSTITUTIONS DE
MOÏSE ET DU PEUPLE HÉ-
BREU. — 3^e édition, revue et
augmentée d'une Introduc-
tion sur l'avenir de la
Question religieuse. — 2 vo-
lumes 45

JÉSUS-CHRIST ET SA DOCTRINE,
Histoire de la naissance de
l'Eglise et de ses progrès
pendant le 1^{er} siècle. —
Nouvelle édition, revue et
augmentée. — 2 vol. 45

EDMOND SCHERER.

MÉLANGES D'HISTOIRE RELI-
GIEUSE. — 1 vol. 7 50

LOUIS DE VIEIL-CASTEL
HISTOIRE DE LA RESTAURATION.
— 7 vol. 42

ALFRED DE VIGNY

LES DESTINÉES, poèmes phi-
losophiques. — 1 vol. 6

PAUL JANET

PHILOSOPHIE DU BONHEUR —

LÉONCE DE LAVERGNE

LES ASSEMBLÉES PROVINCIALES
SOUS LOUIS XVI. — 1 vol. 7 50

LORD MACAULAY

Traduit par GUILLAUME GUIZOT.

ESSAIS HISTORIQUES ET BIOGRA-
PHIQUES. — 2 vol. 12

ESSAIS POLITIQUES ET PHILOSOPHI-
QUES. — 1 vol. 6

ESSAIS SUR L'HISTOIRE D'AN-
GLETERRE. — 1 vol. 6

JOSEPH DE MAISTRE

MÉMOIRES POLITIQUES ET COR-
RESPONDANCE DIPLOMATIQUE
avec explications et com-
mentaires historiques, par
Alb. Blanc. — 3^e éd. 1 v. 6

J.-H. MERLE D'AUBIGNÉ

HISTOIRE DE LA RÉFORMATION
EN EUROPE AU TEMPS DE
CALVIN. — 3 vol. 22 50

MORTIMER-TERNAUX

HISTOIRE DE LA TERREUR (1792-
1794), d'après les docu-
ments authentiques et inédits,
t. I à III. — 3 v. 18

MICHEL NICOLAS

ESSAIS DE PHILOSOPHIE ET
D'HISTOIRE RELIGIEUSE. —
1 vol. 7 50

ÉTUDES CRITIQUES SUR LA BI-
BLE. — Ancien Testament.
— 1 vol. 7 50

ÉTUDES CRITIQUES SUR LA BI-
BLE. — Nouveau Testa-
ment. — 1 vol. 7 50

GEORGES PERROT

SOUVENIRS D'UN VOYAGE EN
ASIE MINEURE. — 1 vol. 7 50

A. PEYRAT

HISTOIRE ÉLÉMENTAIRE ET CRI-
TIQUE DE JÉSUS. — 2^e édit.
— 1 vol. 7 50

PRÉVOST-PARADOL.

ESSAIS DE POLITIQUE ET DE
LITTÉRATURE. — 3^e série. —
1 vol. 7 50

EDGAR QUINET

HISTOIRE DE LA CAMPAGNE DE
1815. — 1 vol. avec une



lien vers <http://www.bnf.fr>



lien vers <http://gallica.bnf.fr>

*Raoul de La Chastre, aventures de guerre et d'amour, par
Maurice Sand*

<http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k5695919p>

À propos de cette édition numérique

Cette édition numérique est issue d'un programme de numérisation du patrimoine mené par la Bibliothèque nationale de France pour enrichir Gallica, la bibliothèque numérique de la BnF et de ses partenaires. En ligne depuis 1997, Gallica s'enrichit chaque semaine de milliers de nouveautés et offre aujourd'hui accès à plusieurs millions de documents numérisés : imprimés (livres, revues et fascicules de presse), manuscrits, estampes et photographies, documents sonores, partitions, cartes et plans...

Les imprimés sont d'abord numérisés en mode image (prise de vue photographique) puis le texte est extrait de manière automatique grâce aux techniques de reconnaissance optique de caractères (*optical character recognition* ou OCR). Les algorithmes informatiques utilisés définissent également de manière automatique la structure de l'ouvrage (en-têtes et pieds de page, illustrations, tableaux, etc.). L'état du document imprimé (taches, pages déchirées) et les caractéristiques de la typographie employée

peuvent entraîner des erreurs lors de l'OCR. Le texte ainsi produit est ensuite relu, corrigé, et converti au format ePub (*electronic publication* ou « publication électronique »), format ouvert standardisé pour les livres numériques. Malgré tous nos efforts pour respecter au mieux le format original du livre, il est possible que vous retrouviez des coquilles ou des problèmes de mise en page qui auraient échappé au relecteur. N'hésitez pas à nous signaler ces anomalies à l'adresse gallica@bnf.fr.

Conditions d'utilisation

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'œuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF.

Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n° 78-753 du 17 juillet 1978 :

- La réutilisation non commerciale de ces contenus est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source.
- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service.

Cliquer ici [pour accéder aux tarifs et à la licence](#)

2/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.

- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

3/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

4/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

5/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur. En cas de non-respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

6/ Pour obtenir la reproduction d'un document de Gallica en haute définition, contacter reproduction@bnf.fr

7/ Pour utiliser un document de Gallica sur un support de publication commercial, contacter utilisation.commerciale@bnf.fr